LES COURS
ET LES SÉMINAIRES
AU COLLÈGE DE FRANCE
DE ROLAND BARTHES

sous la direction d'Éric Marty

ROLAND BARTHES

LE NEUTRE

Notes de cours au Collège de France
1977-1978

Texte établi, annoté et présenté
par Thomas Clerc

SEUIL / IMEC

Traces Écrites

Collection dirigée par
Thierry Marchaisse et Dominique Séglard

Les archives qui ont servi à l'élaboration de cette édition sont déposées et consultables à l'IMEC (fonds Roland Barthes)

www.seuil.com

ISBN 978-2-02-121973-9

Cette collection se veut un lieu éditorial approprié à des cours, conférences et séminaires. Un double principe la singularise et la légitime.
On y trouvera exclusivement des transcriptions d'événements de pensée d'origine orale.
Les traces, écrites ou non (notes, bandes magnétiques, etc.), utilisées comme matériaux de base, seront toujours transcrites telles quelles, au plus près de leur statut initial.
Traces écrites – écho d'une parole donc, et non point écrit ; translation d'un espace public à un autre, et non point « publication ».

T.M. et D.S.

NOTICE

Cette « Notice » est une version abrégée de l'« Avant-propos » général qui ouvre cette entreprise de publication des cours de Barthes. Pour plus de détails, on se reportera donc à « Comment vivre ensemble ».

Le principe organisateur de chaque volume est la séance de cours, car tel est le véritable rythme de la lecture : rythme que Barthes imprimait après coup à son manuscrit en signalant, par la date, l'endroit où il s'était arrêté ce jour-là à telle heure et où il devrait reprendre la semaine suivante.
À l'intérieur de ce découpage, les structures propres à l'écriture du cours prennent place : le titre du « trait » ou du fragment, qui constitue l'unité articulant l'ensemble du propos, les différents titres, sous-titres, énumérations en colonnes, etc., qui, eux, constituent les articulations secondes présentes à l'intérieur d'un fragment ou d'un « trait ».
Sur le « texte » du cours lui-même, nous avons adopté le principe d'intervenir le moins possible. Nous avons conservé les symboles utilisés par Barthes pour condenser par exemple une construction logique, mais en revanche nous nous sommes autorisés à compléter les abréviations lorsque celles-ci relevaient d'un automatisme commun (par exemple *Robinson Crusoé* pour *R.C.*) ou à corriger une ponctuation parfois trop embrouillée.
Lorsqu'il arrive que le propos écrit par Barthes soit par trop obscur, nous nous sommes également autorisés, en note, à en paraphraser le sens général pour soulager le lecteur d'une énigme inutile. Nous avons exploité les larges marges de la collection « Traces écrites » en y inscrivant les références bibliographiques utilisées par Barthes pour les citations, et qu'il plaçait, dans son manuscrit même, à cet endroit de la page. Ajoutons que les rares passages biffés par Barthes ont été conservés, mais sont identifiés comme tels par une note qui en délimite les contours. Lorsque la séance de cours

est précédée d'un commentaire sur des lettres reçues ou sur son propos de la semaine précédente, celui-ci apparaît en italiques. Enfin, précisons que les interventions des éditeurs dans le texte du cours sont signalées par des crochets ([ ]), mais que, lorsqu'il s'agit d'une intervention de Barthes lui-même dans une citation, elle est signalée par des soufflets (< >).

Les notes sont des notes de philologie classique, indispensables dans un tel écrit qui est parfois allusif. Les citations, les noms propres, les expressions en langue étrangère (singulièrement en grec ancien que nous avons choisi de translittérer en alphabet latin), les noms de lieux, les événements historiques sont dans la mesure du possible éclaircis par ces notes, qu'un index bibliographique complet allège de celles qui seraient trop récurrentes. À cet index des noms et des œuvres, nous avons ajouté un index des notions non raisonné, c'est-à-dire purement alphabétique. Signalons par ailleurs que, lorsque Barthes donne des références dans une édition vieillie ou introuvable, nous avons en note proposé des références plus accessibles.

Un bref avant-propos situe le contexte du cours et en éclaire les contours les plus saillants.

SOMMAIRE

15 **PRÉFACE**

LE NEUTRE
Notes de cours au Collège de France

SÉANCE DU 18 FÉVRIER 1978
25 PRÉLIMINAIRES
25 *Intertexte*
1) En guise d'épigraphes, 27
a) Joseph de Maistre. — b) Tolstoï. — c) Rousseau. — d) Portrait de Lao-Tzeu par lui-même
2) Argument, 31
3) Procédures de préparation, d'exposition, 33
a) La bibliothèque. — b) Figures → « Le Neutre en trente figures »
4) Le désir de Neutre, 38
a) Pathos. — b) Le fil coupant du deuil
40 LA BIENVEILLANCE
1) *Benevolentia*, 40
2) Sèche et humide, 41
3) Émoi et distance, 42
42 LA FATIGUE
1) Sans-place, 43
2) Ce qui fatigue, 44

SÉANCE DU 25 FÉVRIER 1978
47 LA FATIGUE (suite)
3) Justesse de la fatigue, 47
4) La fatigue comme travail, comme jeu, comme création, 47
a) La fatigue comme travail. — b) La fatigue comme jeu. — c) La fatigue comme création
49 LE SILENCE
1) *Sileo* et *taceo*, 49
2) Déjouer la parole, 51
a) Se taire comme tactique mondaine. — b) Se taire comme obligation d'une « morale » intérieure : le silence du sceptique
3) Le silence comme signe, 54
4) Déjouer le silence, 55
58 LA DÉLICATESSE
1) Principe de délicatesse, 58
2) Scintillations de la délicatesse, 59
a) Minutie. — b) Discrétion

SÉANCE DU 4 MARS 1978

61 *Supplément I*

61 LA DÉLICATESSE (suite)

c) Supplément et non pas redondance. — d) La politesse comme pensée de l'autre. — e) Métaphorisation

3) Délicatesse et socialité, 64

a) La délicatesse comme obscène social. — b) Le *sabi*, l'amoureux. — c) La douceur. Dernier mot (provisoire) sur la délicatesse

67 LE SOMMEIL

1) Le réveil neutre, 67

2) L'utopie de sommeil, 68

3) Sommeil, amour, bienveillance, 72

71 L'AFFIRMATION

1) Langue et discours, 71

2) L'affirmation et la langue, 72

3) L'affirmation et le discours, 74

4) Gênes, esquives, vaines corrections, 75

SÉANCE DU 11 MARS 1978

79 *Supplément II*

81 LA COULEUR

1) L'incolore : deux références, 81

2) Interprétations, 82

a) Richesse / pauvreté. — b) Envers / endroit. — c) Origine. — d) Moire. — e) Indistinction

84 L'ADJECTIF

1) Adjectif et neutre, 85

2) La qualité comme énergie, 86

a) Fondation de la chose, du nom. — b) La qualité comme désir

3) L'agression par l'adjectif, 88

a) L'adjectif dépréciateur. — b) L'adjectif laudateur : le compliment. — c) Le refus d'adjectif

4) Donner congé aux adjectifs, 91

a) Le discours amoureux. — b) Les Sophistes. — c) La théologie négative. — d) Orient

5) Le temps de l'adjectif, 93

SÉANCE DU 18 MARS 1978

95 *Supplément III*

103 IMAGES DU NEUTRE

1) Images dépréciatives, 103

a) Ingrat. — b) Fuyant. — c) Feutré. — d) Flasque. — e) Indifférent. — f) Vil

2) Le Neutre comme scandale, 106

107 LA COLÈRE

1) États, 107

a) Colère. — b) La souffrance / le malaise. — c) L'existence minimale
2) La « patho-logie », 111

SÉANCE DU 25 MARS 1978
113 *Supplément IV*
116 L'ACTIF DU NEUTRE
1) Actif, 116
2) Traits, 117
a) A-correction = l'abstention de corriger. — b) Contamination = l'indifférence à être contaminé. — c) Non-palmarès. — d) Rapport au présent. — e) Banalité. — f) Faiblesse. — g) Force. — h) Retenue. — i) Stupidité
3) Le portrait chinois, 121
122 LES IDÉOSPHÈRES
1) Traits, 123
a) Consistance. — b) Le levier. — c) Manie
2) Idéosphère et pouvoir (pour sacrifier à la mode), 126
3) La sincérité, 128
4) La perpétuité, 128

SÉANCE DU 1ER AVRIL 1978
131 *Supplément V*
132 LA CONSCIENCE
1) La conscience comme drogue : *Monsieur Teste*, 133
a) M. Teste. — b) Le *H.B.* — c) Différences et identités
2) Le moi valéryen comme imaginaire, 138
a) Le paradoxe. — b) La « sensibilité ». — c) L'imaginaire comme crise

SÉANCE DU 29 AVRIL 1978
145 LA RÉPONSE
1) La réponse comme forme, 145
2) Réponses à côté, 148
a) Départs, fuites, silences, oublis. — b) Déviations. — c) Incongruités
3) Une autre logique, un autre dialogue, 153

SÉANCE DU 6 MAI 1978
161 LES RITES
1) Les rites publics, 161
2) Le rite privé, 162
3) Un peu de symbolique, 163
4) La lettre, 164
165 LE CONFLIT
1) Banalité de la notion, 165

2) Le conflit codé, 166
3) Esquives, 167
4) Le conflit comme signification, 168

170 L'OSCILLATION
1) Image et étymologies, 170
2) Le temps vibré, 174

SÉANCE DU 13 MAI 1978

177 *Supplément VI*

179 LA RETRAITE
1) Le geste, 179
a) Rousseau. — b) Swedenborg. — c) Proust
2) L'organisation, 185
3) *Sitio*, 187
4) *Vita nuova* (Dante : *Nova*), 190
a) Fantasme : son caractère constituant : la radicalité. — b) La vieillesse. — c) Le dénuement

SÉANCE DU 20 MAI 1978

195 L'ARROGANCE
1) L'anorexie, 195
2) La frénésie occidentale, 197
3) Évidence, interprétation, 199
4) Le concept, 199
5) Mémoire / oubli, 201
6) L'unité — la tolérance, 202
7) L'écriture, 206

207 LE PANORAMA
1) Abolition du temps : le rêve, 208
2) Abolition de la souffrance : le calme alcyonien, 209

SÉANCE DU 27 MAI 1978

211 *Supplément VII*

212 LE PANORAMA (suite)
3) La mémoire souveraine, 212
4) Place-partout, 213

214 *KAIROS*
1) *Kairos* sophiste et *kairos* sceptique, 215
a) Sophistes. — b) Sceptiques. — c) Les deux *kairos*
2) Validité et vérité, 216
3) Ambivalence du *kairos*, 217
4) Le *satori*, 218
a) Dans le champ de la rationalité, de l'empirie. — b) Hors du champ de la rationalité. — c) « C'est cela »
5) Le périssable, 221

222 *WOU-WEI*
1) Le vouloir-vivre, 222
2) *Wou-wei*, 222
3) Figures de l'Occident, 223
a) Léonard de Vinci vu par Freud. — b) Le prince André. — c) John Cage
4) Le sacré, 225
5) S'abstenir, 226
a) L'abstinence diététique. — b) L'abstinence pathétique. — c) L'abstinence pyrrhonienne

SÉANCE DU 3 JUIN 1978
229 *WOU-WEI* (suite)
6) L'apathie, 229
a) Tao : image du miroir. — b) Pyrrhon. — c) L'apathie politique
7) S'asseoir, 232
a) Tao. — b) Dans le Zen
234 L'ANDROGYNE
1) Le sexe des mots, 234
a) Le Neutre des grammairiens. — b) De la langue au discours
2) L'androgyne, 239

ANNEXE
245 LES INTENSITÉS
1) Neutre, structure, intensité, 245
2) Apophase et aphérèse, 246
3) Les changements de nom, 247
4) Le minimalisme, 248
251 DONNER CONGÉ
1) *Épochè*, équilibre, 251
a) *Épochè (épéchein)*. — b) Équilibre
2) Congé, dérive, 253
257 L'EFFROI
1) L'effroi, 257
2) L'angoisse, 258
3) La prière, 259

261 **RÉSUMÉ**
263 **INDEX NOMINUM**
266 **INDEX RERUM**

PRÉFACE

Le cours sur « Le Neutre » que Roland Barthes a donné au Collège de France s'est déroulé sur treize semaines, du 18 février au 3 juin 1978. Après « Comment vivre ensemble », il s'agit de la deuxième série de cours depuis son élection au Collège le 14 mars 1976 et la leçon inaugurale du 7 janvier 1977. Le cours, qui a lieu le samedi, dure deux heures, entrecoupées par une courte pause. Après des Préliminaires qui occupent la plus grande partie de la première séance et dans lesquels il présente sa recherche, Barthes va suivre pendant ces quelques mois une vingtaine de figures (environ deux par cours), vingt-trois exactement, qu'il appelle aussi traits ou scintillations. Ces figures, qui correspondent aux incarnations possibles du Neutre (et de l'anti-Neutre), du « Sommeil » au « Silence », de la « Colère » à l'« Arrogance », sont exposées dans un ordre aléatoire, ainsi que Barthes s'en explique lors de la séance inaugurale, afin de ne pas donner au cours un sens préétabli qui serait en contradiction avec le concept de Neutre. À l'ordre alphabétique qu'il avait déjà adopté l'année précédente, il apporte un nouvel élément d'arbitraire, puisque les traits sont distribués selon le hasard des chiffres et des lettres par l'entremise d'une revue de statistique. Cette dimension ludique, bien qu'elle ne rencontre, comme il le dit avec humour, « aucun écho », permet à Barthes de désacraliser quelque peu le rituel du cours. De longueur variable, les figures ne sont pas toujours intégralement traitées durant une même séance, et sont alors achevées à la séance suivante. La plus courte, « La Bienveillance » (qui est aussi la première), fait deux pages, la plus longue, « La Retraite », fait neuf pages dans le manuscrit. Le découpage de l'édition en séances et non en traits épouse ainsi la structure chronologique propre au dispositif du cours. On trouvera en tête des Préliminaires la liste des traits, qui intègre trois figures non traitées mais reproduites dans la présente édition : « Les Intensités », « Donner congé », « L'Effroi ».

Les documents concernant le cours, conservés à l'IMEC, sont les suivants : une série de quatre paquets d'environ huit cents petites fiches contenant les indications bibliographiques, des résumés, des notes, des projets sur des figures abandonnées, le tout assorti de quelques commentaires ; une série de cassettes et disques numérisés (une vingtaine) sur lesquels se trouve enregistrée la quasi-totalité des vingt-six heures de parole ; enfin, bien sûr, le manuscrit du cours proprement dit, qui comprend 180 pages écrites à l'encre bleue sur des feuilles 21 × 29,7. L'écriture, régulière et lisible, est serrée. Elle occupe presque toute la page, qui comprend cependant une marge plus large à gauche, que Barthes utilise pour indiquer les références des textes qu'il cite (nom de l'auteur, page du livre), souligner le terme clé du passage ou du paragraphe, ou encore indiquer d'un mot la nature de son propos. Ces *marginalia*, à la manière de ceux qu'il a placés dans les *Fragments d'un discours amoureux*, guident la lecture du texte principal, dans un souci de clarté et de repère, mais témoignent aussi du penchant pour une utilisation esthétique de l'espace de la page.

Le texte du manuscrit se présente sous forme de notes rédigées, marquées par une relative ellipse sur le plan syntaxique mais dont l'essentiel est écrit de façon claire : Barthes lisait son cours en suivant ses notes de près. Si les articulations logiques y sont souvent remplacées par des signes de ponctuation où les deux-points et les flèches se taillent la part du lion, l'ensemble est suffisamment construit pour permettre une lecture accessible. Barthes s'écarte en effet assez peu du manuscrit, selon sa conception qui donne la prééminence au discours écrit sur le discours oral. Dans cette optique, les digressions orales, peu nombreuses et cadrées, ont valeur de contraste : on les a parfois données en notes. Ne relevant pas d'une rédaction entièrement achevée, encore moins d'un simple plan détaillé qui eût convenu à un orateur rompu à l'improvisation, ce texte se donne donc à lire sous le régime particulier du *ne-uter*, du « ni l'un ni l'autre ».

La séance inaugurale comprend un intertexte bibliographique distribué aux participants, qui sera enrichi, au fur et à mesure de la recherche, de quelques titres. Très divers, il regroupe des ouvrages de mystique orientale et antique, des textes philosophiques, des œuvres littéraires où la part de la fiction est plutôt réduite : s'il est fait usage de Tolstoï et de Proust (encore ce dernier n'est-il cité qu'au travers de la biographie de George Duncan Painter), Pascal, Baudelaire,

Michelet et le Rousseau des *Rêveries du promeneur solitaire* sont plus largement exploités. Le caractère imprévisible de cette liste l'éloigne d'une bibliographie traditionnelle qui prétendrait « couvrir » un sujet. Se donnant moins pour une somme sur le Neutre, d'ailleurs inexistante, que pour un ensemble de directions, elle instaure l'idée d'une intersémiotique des disciplines à laquelle Barthes fut toujours sensible : linguistique, théologie, philosophie, science, littérature attestent, aussi bien que la polynymie des références, de la richesse du Neutre : par la grâce de cette figure se trouvent unis Blanchot et John Cage, Deleuze et Lacan, Pascal et Baudelaire, Pyrrhon et Joseph de Maistre. Avouant que son savoir est souvent de seconde main, Barthes s'appuie sur des ouvrages de compilation (notamment pour les textes des philosophies grecques et orientales) ou des études critiques sur des auteurs : c'est le cas par exemple pour Jacob Boehme, Spinoza ou Vico qu'il cite à travers Alexandre Koyré, Sylvain Zac ou Michelet.
Puisque l'art du cours consiste à faire scintiller le Neutre, une certaine jubilation dilettante — à condition de prendre le mot dans son acception originelle — se manifeste à travers les chemins empruntés par Barthes pour mener à bien sa recherche : « Il faut que le matériel soit racé », annonce-t-il au début du cours, évoquant les textes et les auteurs qu'il va privilégier, mais aussi la bibliothèque dont ils sont extraits, qui est en partie celle de sa maison de vacances, située à Urt dans le Sud-Ouest. Les références choisies sont donc des références obsessives, textes qu'il aime et pratique depuis longtemps ou qu'il a découverts depuis peu, comme les œuvres des philosophies orientales, mais avec lesquels il se sent en affinité. Faisant souvent part à l'auditoire de la beauté des textes choisis, Barthes donne à son cours une dimension esthétique, favorisée par les rapprochements qu'il ne manque pas d'établir entre les livres et les auteurs qu'il cite, si différents soient-ils. L'usage croisé qu'il fait des textes n'est pas motivé par un autre souci que celui du désir : on rejoint le vœu émis lors de la leçon inaugurale de « toujours placer un fantasme » à l'origine de l'enseignement. Aussi bien, loin de prétendre livrer les clés d'un concept peu connu de la sphère occidentale, Barthes propose une recherche qui tient certes compte de ses devanciers mais est d'abord personnelle. Quoique Blanchot soit souvent cité, la perspective de Barthes est bien différente de la sienne ; il avoue de même avoir mis entre parenthèses l'approche phénoménologique ou « neutralisation husserlienne » ; enfin,

même s'il part d'une intuition linguistique ancienne (la théorie du degré zéro, prise à Vigo Brøndal), il ne s'agit pas ici d'un cours sur la langue. Barthes préfère donc concevoir le Neutre comme l'occasion d'une divagation qui rapprocherait le cours d'une œuvre et, pour reprendre les termes de la typologie nietzschéenne, le professeur de l'artiste — « sans satisfecit aucun », déclare-t-il au passage. Aussi note-t-il dans le résumé de cours (p. 261) que le Neutre a été saisi « non dans les faits de langue, mais dans les faits de discours ». Ce qui l'intéresse, c'est bien de voir qui et comment parle le Neutre et d'étendre la liste de ses énonciateurs *via* le cours, conçu alors comme le lieu d'une médiation momentanée mais ardente.

Avec les traits voisinent ce que Barthes appelle des « suppléments ». Au nombre de sept, ils constituent l'entame de chaque séance. Dans la mesure où ils viennent rappeler les enjeux de la séance précédente, ils permettent d'abord de faire le lien d'un samedi à l'autre ; ils donnent aussi à Barthes la possibilité de préciser les points qu'il n'a pu développer autant qu'il l'aurait voulu en revenant sur certaines figures ; ils esquissent en outre une manière de dialogue avec l'auditoire, puisque ces points proviennent de remarques écrites ou orales faites par des participants, dont Barthes a pris connaissance au cours de la semaine : ainsi d'une auditrice qui lui donne la référence d'un épisode des Évangiles qui lui manquait, ou d'un correspondant dont il va lire la lettre à lui adressée. Quant au billet anonyme qu'il reçoit, il lui offre l'occasion d'une brève analyse de pragmatique langagière, qui l'amène à défendre une conception de l'écriture où le sujet assume sa signature. Enfin, les suppléments opèrent une aération dans un cours souvent dense, et donnent à celui-ci sa dimension phatique, que l'aspect inévitablement magistral du cours tempère en partie.

Ces suppléments sont de forme et de longueur variables: le premier (4 mars) prend place lors de la troisième séance : court, il donne lieu notamment à la lecture d'un poème de Pasolini que Barthes avait mentionné lors du cours précédent. Le second (11 mars) est un retour sur les figures « Délicatesse » et « Affirmation », mais aussi l'amorce d'un commentaire sur le sens même du cours. Le troisième (18 mars) est le plus long : en plus des correctifs sur les figures déjà traitées, il est une réponse à des remarques qu'on lui a faites par écrit et donne l'occasion à Barthes de préciser les enjeux du Neutre comme recherche de l'aporie, ou de l'atopie. Il en va de même pour le supplément quatrième (25 mars), dans

lequel, poursuivant ses commentaires métadiscursifs qui apparaissent ainsi comme de précieux auxiliaires à la compréhension des enjeux du Neutre, Barthes est amené à prolonger ses réflexions sur un concept subtil et résistant à la capture du sens. Indissociables du cours, les suppléments subissent cependant une sorte de mouvement de déplétion : au fur et à mesure de l'avancée de la recherche, leur nécessité se fait moins sentir, puisque la traversée du fantasme de Neutre, pour être mouvementée, n'en est pas moins fermement menée.

Fréquentes sont les lectures au cours des séances. Lors des Préliminaires, Barthes lit successivement quatre textes « en guise d'épigraphes » : l'un de Joseph de Maistre, l'autre de Rousseau, un passage de Tolstoï et le portrait de Lao-Tzeu par lui-même. Ces extraits, qu'il ne commente pas et qui seront parfois repris plus loin, signalent d'emblée les directions prises par le Neutre : Joseph de Maistre, dont l'écriture séduit Barthes, renvoie explicitement à ce qu'on pourrait appeler l'anti-Neutre ; Rousseau est évoqué, ainsi que Tolstoï, pour témoigner de l'intérêt attaché aux modifications des états de la conscience (évanouissement, trouble spatial). Le portrait de Lao-Tzeu, sorte d'apologie paradoxale de la stupidité, annonce le rôle capital des mystiques orientales dans l'élaboration du Neutre. D'autres lectures surviendront ultérieurement, lorsque Barthes le juge nécessaire, pour mieux faire entendre les résonances du concept : un long passage de Voltaire sur la tolérance, plusieurs de Rousseau (qui concernent la figure « Retraite »), le poème de Pasolini intitulé « Une vitalité désespérée », une lettre de Jean-Michel Ribettes sur l'anorexie, des passages de Walter Benjamin relatifs à l'expérience de la drogue, ou une scène de *Pelléas et Mélisande* mettant en lumière la notion d'esquive de la réponse.

Dans l'itinéraire intellectuel de Barthes, ce cours sur le Neutre se situe entre la parution des *Fragments d'un discours amoureux*, le colloque de Cerisy qui lui est consacré, et, contemporaine du cours, la publication de la *Leçon*. Dans l'ordonnancement de ses cours, « Le Neutre » vient après « Comment vivre ensemble », avec lequel il avait inauguré sa chaire de sémiologie littéraire, et avant « La Préparation du roman », troisième et dernière série, interrompue par la mort de Barthes le 26 mars 1980. Ainsi, par les hasards de l'existence, « Le Neutre » occupe désormais pour nous la place médiane de ce triptyque, non sans une certaine ironie tragique qui reflète bien l'esprit du cours. Marquée à la fois par des circonstances biographiques difficiles (le deuil de sa mère

dont il ne cache pas les effets, dès les Préliminaires) et par cette façon ironique, c'est-à-dire indirecte si l'on en croit l'étymologie, d'interroger les concepts, la quête du Neutre se situe à une période d'intense créativité pour Barthes. Du *Degré zéro de l'écriture* à *L'Empire des signes*, de *La Chambre claire* à *Incidents*, le Neutre scintillait par endroits dans une œuvre que nous connaissons désormais entière : avec la publication du Cours, il trouve ici enfin l'occasion (le *kairos*, le moment opportun, pour reprendre le titre de l'une des figures) de rayonner en produisant une autre image de Roland Barthes, unique dans notre littérature — celle du professeur-artiste.

Thomas Clerc

LE NEUTRE

Cours du Collège de France
Chaire de Sémiologie littéraire

Préliminaires

1. LA BIENVEILLANCE
2. LA FATIGUE
3. LE SILENCE
4. LA DÉLICATESSE
5. LE SOMMEIL
6. L'AFFIRMATION
7. LA COULEUR
8. L'ADJECTIF
9. IMAGES DU NEUTRE
10. LA COLÈRE
11. L'ACTIF DU NEUTRE
12. LES IDÉOSPHÈRES
13. LA CONSCIENCE
14. LA RÉPONSE
15. LES RITES
16. LE CONFLIT
17. L'OSCILLATION
18. LA RETRAITE
19. LE PANORAMA
20. L'ARROGANCE
21. *KAIROS*
22. *WOU-WEI*
23. L'ANDROGYNE

Séance du 18 février 1978

PRÉLIMINAIRES

Cette année, pas de séminaire[1] : seulement un cours, tenu par moi-même, pendant deux heures, ceci pendant treize semaines :
Entre chacune de ces deux heures, une pause d'une dizaine de minutes.
La suite des semaines sera interrompue pour les vacances de Pâques, c'est-à-dire qu'il n'y aura pas de cours les samedis 8, 15 et 22 avril.
Ce cours : *Le Neutre*, ou plutôt : *Le Désir de Neutre.*

INTERTEXTE

On ne trouvera pas ici une bibliographie sur le « Neutre », bien qu'une telle bibliographie soit possible, puisque cette notion relève de plusieurs disciplines (grammaire, logique, philosophie, peinture, droit international, etc.). Il s'agit seulement d'une liste des textes dont la lecture a ponctué, à des titres divers, la préparation de ce cours[2].

ANGELUS SILESIUS
— *L'Errant chérubinique*, préface de Roger Laporte, Paris, Planète, 1970.
BACHELARD
— *La Dialectique de la durée*, Paris, PUF, 1950.
BACON (Francis)
— *Novum Organon*, Paris, Hachette, 1857.

1. Cette indication fait référence au séminaire de l'année précédente intitulé « Tenir un discours ». Voir « Au séminaire », in *Œuvres complètes*, t. III, *1974-1980*, Paris, Éd. du Seuil, 1995, p. 21 (désormais abrégé OCIII, 21 ; les tomes I, *1942-1965*, et II, *1966-1973*, ont été publiés aux mêmes éditions en 1993 et 1994 respectivement).
2. Cet intertexte a été distribué aux auditeurs lors de la première séance. Dans le cours, Barthes fait également usage d'autres textes qui seront indiqués au fur et à mesure en note. Par ailleurs, certaines œuvres mentionnées dans cette liste n'ont quasiment pas été exploitées, telles la *Dramaturgie de Hambourg* de Lessing ou les *Épigrammes* de Martial. Dans la présentation du cours (OCIII, 887), Barthes annonce à propos de la bibliographie concernant le Neutre que « le relevé de ces inflexions s'est fait à travers un corpus qui ne pouvait être exhaustif ».

— *De la dignité et de l'accroissement des sciences* et *Essais de morale et de politique*, in *Œuvres complètes*, 2 vol., Paris, Charpentier, 1843.
BAUDELAIRE
— *Les Paradis artificiels*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
BENJAMIN (Walter)
— *Mythe et Violence*, Paris, Denoël, coll. « Lettres nouvelles », 1971.
BLANCHOT
— *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.
— *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1959.
BOEHME
Koyré (Alexandre), *La Philosophie de Jacob Boehme*, Paris, Vrin, 1971.
CAGE (John)
— *Pour les oiseaux*, Paris, Belfond, 1976.
DENYS L'ARÉOPAGITE
— *Œuvres complètes*, trad. fr. de Maurice de Gandillac, Paris, Aubier-Montaigne, 1943.
DIOGÈNE LAËRCE
— *Vie, Doctrines et Sentences des philosophes illustres*, 2 vol., Paris, Garnier-Flammarion, 1965.
ECKHART (Maître)
Lossky (Vladimir), *Théologie négative et Connaissance de Dieu chez Maître Eckhart*, Paris, Vrin, 1960.
FICHTE
— *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse*, Paris, Ladrange, 1845.
FREUD
— *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1927.
GIDE
Cahiers André Gide, *Cahiers de la Petite Dame*, IV, *1945-1951*, Paris, Gallimard, 1977.
HEGEL
— *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, t. IV, *La Philosophie grecque*, Paris, Vrin, 1975.
LESSING
— *Dramaturgie de Hambourg*, Paris, Didier, 1869.
MAISTRE (Joseph de)
— *Textes choisis et présentés par E.M. Cioran*, Monaco, Éd. du Rocher, 1957.
MARTIAL
— *Œuvres complètes*, t. I, *Épigrammes*, Paris, Garnier, 1885.

MICHELET
— *La Sorcière*, Paris, Hetzel-Dentu, 1862.
PASCAL
— *Pensées*, 2 vol., Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1977.
QUINCEY (Thomas de)
— *Confessions d'un mangeur d'opium*, Paris, Stock, 1921.
ROUSSEAU
— *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Garnier, s.d.
SCEPTIQUES
Brochard (Victor), *Les Sceptiques grecs*, Paris, Vrin, 1959 (1re éd., 1887).
Kojève (Alexandre), *Essai d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne*, t. III, Paris, Gallimard, 1973.
Les Sceptiques grecs, textes choisis et présentés par Jean-Paul Dumont, Paris, PUF, 1966.
SOPHISTES
Les Sophistes. Fragments et témoignages, Paris, PUF, 1969.
SPINOZA
Zac (Sylvain), *La Morale de Spinoza*, Paris, PUF, 1972.
SWEDENBORG
Matter (M.), *Emmanuel de Swedenborg. Sa vie, ses écrits et sa doctrine*, Paris, Didier, 1863.
TAO
Maspero (Henri), *Mélanges posthumes sur les religions et l'histoire de la Chine*, t. II, *Le Taoïsme*, Paris, SAEP, Publications du musée Guimet, 1950.
Grenier (Jean), *L'Esprit du Tao*, Paris, Flammarion, 1973.
TOLSTOÏ
— *La Guerre et la Paix*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1947.
VALÉRY
— *Monsieur Teste*, Paris, Gallimard, 1929.
VICO
Michelet (Jules), *Œuvres choisies de Vico*, Paris, Flammarion.
Chaix-Ruy (Jules), *La Formation de la pensée philosophique de G.B. Vico*, Paris, PUF, s.d.

1) EN GUISE D'ÉPIGRAPHES

Pour tout le cours → lecture de quatre textes[3] :
a) Joseph de Maistre : *L'Inquisition*, p. 165.
b) Tolstoï : *La Nuit d'Austerlitz*, p. 357.

3. Barthes lit ces quatre textes à la suite.

c) Rousseau : *Le Jeudi 24 octobre 1776*, p. 46.
d) Tao : *Portrait de Lao-Tzeu*, p. 37.

a) Joseph de Maistre

« On a fait grand bruit en Europe de la torture employée dans les tribunaux de l'Inquisition, et de la peine du feu infligée pour les crimes contre la religion ; la voix sonore des écrivains français s'est exercée sans fin sur un sujet qui prête si fort au pathos philosophique ; mais toutes ces déclamations disparaissent en un clin d'œil devant la froide logique. Les inquisiteurs ordonnaient la torture en vertu des lois espagnoles, et parce qu'elle était ordonnée par tous les tribunaux espagnols. Les lois grecques et romaines l'avaient adoptée ; Athènes, qui s'entendait un peu en liberté, y soumettait même l'homme libre. Toutes les nations modernes avaient employé ce moyen terrible de découvrir la vérité ; et ce n'est point ici le lieu d'examiner si tous ceux qui en parlent savent bien précisément de quoi il s'agit, et s'il n'y avait pas, dans les temps anciens, d'aussi bonnes raisons de l'employer, qu'il peut y en avoir pour le supprimer de nos jours. Quoi qu'il en soit, dès que la torture n'appartient pas plus au tribunal de l'Inquisition qu'à tous les autres, personne n'a le droit de la lui reprocher. <…> En premier lieu, il n'y a rien de si juste, de si docte, de si incorruptible que les grands tribunaux espagnols, et si, à ce caractère général, on ajoute encore celui du sacerdoce catholique, on se convaincra, avant toute expérience, qu'il ne peut y avoir dans l'univers rien de plus calme, de plus circonspect, de plus humain par nature que le tribunal de l'Inquisition. Dans ce tribunal établi pour effrayer l'imagination, et qui devait être nécessairement environné de formes mystérieuses et sévères pour produire l'effet qu'en attendait le législateur, le principe religieux conserve néanmoins toujours son caractère inexplicable. Au milieu même de l'appareil du supplice, il est doux et miséricordieux, et parce que le sacerdoce entre dans ce tribunal, ce tribunal ne ressemble à aucun autre. En effet, il porte dans ses bannières la devise nécessairement inconnue à tous les tribunaux du monde, MISERICORDIA ET JUSTITIA*. Partout ailleurs la justice seule appartient aux tribunaux, et la miséricorde n'appartient qu'aux souverains. Des juges seraient rebelles, s'ils se mêlaient de faire grâce ; ils s'attribueraient les droits de la souveraineté ; mais dès que le sacerdoce est appelé à siéger parmi les juges, il refusera d'y prendre place à moins que la souveraineté ne lui prête sa grande prérogative. La* miséricorde *siège donc avec la* justice *et la précède même : l'accusé*

traduit devant ce tribunal est libre de confesser sa faute, d'en demander pardon, et de se soumettre à des expiations religieuses. Dès ce moment le délit *se change en* péché, *et le supplice en pénitence. Le coupable jeûne, prie, se mortifie. Au lieu de marcher au supplice, il récite des psaumes, il confesse ses péchés, il entend la messe, on l'exerce, on l'absout, on le rend à sa famille et à la société. Si le crime est énorme, si le coupable s'obstine, s'il faut verser le sang, le* prêtre *se retire, et ne reparaît que pour consoler la victime sur l'échafaud*[4]. »

b) Tolstoï

« *"Qu'est-ce ? je tombe ? mes jambes flageolent"*, se dit-il, *et il s'écroula sur le dos. Il rouvrit les yeux, espérant voir l'issue de la lutte engagée entre les Français et les artilleurs, avide de savoir si oui ou non l'artilleur roux était tué et la batterie conquise. Mais il ne vit plus rien. Il n'y avait plus au-dessus de lui que le ciel, un ciel voilé, mais très haut, immensément haut, où flottaient doucement des nuages gris. "Quel calme, quelle paix, quelle majesté ! songeait-il. Quelle différence entre notre course folle, parmi les cris et la bataille, quelle différence entre la rage stupide des deux hommes qui se disputaient le refouloir — et la marche lente de ces nuages dans ce ciel profond, infini ! Comment ne l'ai-je pas remarqué jusqu'alors ? Et que je suis heureux de l'avoir découvert enfin ! Oui, tout est vanité, tout est mensonge en dehors de ce ciel sans limites. Il n'y a rien, absolument rien d'autre que cela… Peut-être même est-ce un leurre, peut-être même n'y a-t-il rien, à part le silence, le repos. Et Dieu en soit loué*[5] *!…"* »

c) Rousseau

« *Le jeudi 24 octobre 1776, je suivis après dîner les boulevards jusqu'à la rue du Chemin-Vert par laquelle je gagnai les hauteurs de Ménilmontant, et de là, prenant les sentiers à travers les vignes et les prairies, je traversai jusqu'à Charonne le riant paysage qui sépare ces deux villages puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies en revenant par un autre chemin. <…> J'étais sur les six heures à la descente de Ménilmontant presque vis-à-vis du galant jardinier, quand, des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout*

---

4. Ce texte choisi par Barthes dans l'anthologie de Cioran est extrait des *Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole*, 1815, et fait partie du tome III des *Œuvres complètes* de Joseph de Maistre parues à Genève, Slatkine Reprints, 1979, p. 326.

5. L'évanouissement du prince André durant la bataille d'Austerlitz est un épisode de *Guerre et Paix*. C'est la fin du chapitre XVI dans la troisième partie du livre premier, p. 357.

à coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'écartant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut même pas le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avais d'éviter d'être jeté par terre était de faire un grand saut si juste que le chien passât sous moi tandis que je serais en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair et que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup ni la chute ni rien de ce qui s'ensuivit jusqu'au moment où je revins à moi.

« Il était presque nuit quand je repris connaissance. Je me trouvais entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me racontèrent ce qui me venait d'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'était précipité <…>.

« La nuit s'avançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartînt en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus[6]*. »*

d) Portrait de Lao-Tzeu par lui-même

« Les autres sont heureux comme s'ils assistaient à un banquet, ou montaient à une tour au printemps. Moi seul, suis calme, mes désirs ne se manifestent pas ; je suis comme l'enfant qui n'a pas encore souri ; je suis triste et abattu comme si je n'avais pas de lieu de refuge. Les autres ont tous du superflu ; moi seul semble avoir tout perdu ; mon esprit est celui d'un sot ; quel chaos ! Les autres ont l'air intelligent ; moi seul semble un niais. Les autres ont l'air plein de discernement ; moi seul suis stupide. Je semble entraîné par les flots, comme si je n'avais pas de lieu de repos. Les autres ont tous leur emploi ; moi seul suis borné comme un sauvage.

6. Il s'agit d'un extrait des *Rêveries du promeneur solitaire*, au début de la IIe promenade.

Moi seul, je diffère des autres en ce que j'estime la Mère Nourricière[7]*.* »

2) ARGUMENT

Je vais donner d'entrée de jeu l'objet de ce cours, son argument.

A) Je définis le Neutre comme ce qui déjoue le paradigme, ou plutôt j'appelle Neutre tout ce qui déjoue le paradigme. Car je ne définis pas un mot ; je nomme une chose : je rassemble sous un nom, qui est ici le Neutre.
Le paradigme, c'est quoi ? C'est l'opposition de deux termes virtuels dont j'actualise l'un, pour parler, pour produire du sens. Exemples :
1) En japonais : pas d'opposition entre *l* et *r*, simplement une indécision de prononciation, donc pas de paradigme ≠ en français *l/r*, car je *lis* ≠ je *ris* : création de sens. De même (j'ai souvent donné cet exemple[8]) *s/z*, car ce n'est pas la même chose que de manger du poi*ss*on ou du poi*s*on. Ceci est phonologique, mais il y a des oppositions sémantiques : *blanc* versus *noir*. Autrement dit, selon la perspective saussurienne, à laquelle, sur ce point, je reste fidèle, le paradigme, c'est le ressort du sens ; là où il y a sens, il y a paradigme, et là où il y a paradigme (opposition), il y a sens → dit elliptiquement : le sens repose sur le conflit (le choix d'un terme contre l'autre) et tout conflit est générateur de sens : choisir *un* et repousser *autre*, c'est toujours sacrifier au sens, produire du sens, le donner à consommer.
2) D'où la pensée d'une création structurale qui défait, annule ou contrarie le binarisme implacable du paradigme, par le recours à un troisième terme → le *tertium* : *a)* en linguistique structurale, Hjelmslev, Brøndal et phonéticiens[9] : A/B → A + B (complexe[10]) et ni A ni B : terme amorphe, neutre (neutralisation phonologique[11]), ou degré zéro. *b)* En

---

7. Ce texte est extrait de *L'Esprit du Tao* de Jean Grenier, mais reprend la traduction du Tao par Henri Maspero (p. 230).
8. Par exemple dans *Éléments de sémiologie* (OCI, 1504), ou dans *S/Z* (OCII, 626) : « La barre (/) qui oppose le S de SarraSine et le Z de Zambinella [...] est la barre de césure [...], l'index du paradigme, donc du sens. »
9. « On sait que certains linguistes établissent entre les deux termes d'une polarité (singulier-pluriel, prétérit-présent), l'existence d'un troisième terme, terme neutre, ou terme-zéro » (*Le Degré zéro de l'écriture*, OCI, 179). Voir aussi « Question de tempo » (OCIII, 724).
10. [Oral : Barthes indique qu'on peut « réunir A et B, opération complexe » ou « annuler l'opposition de A et de B ».]
11. Selon le *Dictionnaire de linguistique* de Jean Dubois, Paris, Larousse, 1970, « on appelle *neutralisation phonologique* le fait que, dans certaines positions de la chaîne parlée, une opposition phonologique [...] n'est plus pertinente ».

transposant au plan « éthique » : comminations du monde à « choisir », à produire du sens, à entrer dans le conflit, à « prendre ses responsabilités », etc. → tentation de lever, déjouer, esquiver le paradigme, ses comminations, ses arrogances → exempter le sens → ce champ polymorphe d'esquive du paradigme, du conflit = le Neutre. Nous nous donnerons le droit de traiter tout état, toute conduite, tout affect, tout discours (sans esprit ou même possibilité d'exhaustivité) qui a trait au conflit, ou à sa levée, son esquive, sa suspension.

3) Je donne du Neutre une définition qui reste structurale. Je veux dire par là que, pour moi, le Neutre ne renvoie pas à des « impressions » de grisaille, de « neutralité », d'indifférence. Le Neutre — mon Neutre — peut renvoyer à des états intenses, forts, inouïs. « Déjouer le paradigme » est une activité ardente, brûlante.

B) Champ. Lexicalement, le Neutre renvoie aux champs suivants : 1) La grammaire : genre, ni masculin ni féminin, et verbes (latin) ni actifs, ni passifs, ou action sans régime[12] : marcher, mourir (toujours le bon exemple de grammaire : bon sujet de thèse linguistique : la grammaire du « mourir » ! ou des coups[13]). 2) La politique : qui ne prend pas parti entre des contendants[14] (États neutres). 3) La botanique : fleur neutre, fleur chez laquelle les organes sexuels avortent constamment (ce n'est pas une image plaisante). 4) La zoologie : les abeilles ouvrières : qui n'ont pas de sexe, qui ne peuvent s'accoupler. 5) La physique : corps neutres, qui ne présentent aucune électrisation, conducteurs qui ne sont le siège d'aucun courant. 6) La chimie : sels neutres, ni acides, ni basiques. Nous reviendrons sur ces images canoniques (dans Littré, dans la langue) du Neutre, dont le fond est évidemment sexuel[15].

Littré

Notre visée n'est évidemment pas disciplinaire : nous cherchons la catégorie du Neutre en tant qu'elle traverse la langue, le discours, le geste, l'acte, le corps, etc. Cependant, dans la mesure où notre Neutre se cherche par rapport au paradigme, au conflit, au choix, le champ général de nos réflexions serait : l'éthique qui est discours du « bon choix » (sans jeu de mots politique[16] !) ou du « non-choix », ou du

Éthique

12. Les verbes dont l'action se passe du cas régime sont les verbes intransitifs.
13. Oral : Barthes indique que les exemples de grammaire sont toujours violents ou morbides.
14. Contendants, du latin *contendo*, dont l'un des sens est « se battre ».
15. Tout ce passage est à rapprocher de Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Éd. de Minuit, 1973, p. 27-30.
16. Allusion au slogan politique de Valéry Giscard d'Estaing pour les élections législatives de 1977.

« choix-à-côté » : de l'ailleurs du choix, l'ailleurs du conflit du paradigme. L'éthique : mot qui va peut-être devenir à la mode (à surveiller !), ne serait-ce que par la loi structurale de rotation des refoulés : chez Marx, chez Freud, il n'y a pas de discours de l'éthique : ils ne se sont pas donné (ou n'ont pas voulu se donner) les moyens d'en avoir une ; ou plutôt, peut-être chez eux l'éthique est refoulée. Mais en fait, l'éthique, ça existe toujours, partout ; seulement, c'est différemment fondé, assumé ou refoulé : ça traverse tout discours. Au reste, si le mot effraie : *praxis* (repose sur la *proairésis*[17]).
J'ajoute : une réflexion sur le Neutre, pour moi : une façon de chercher — d'une façon libre — mon propre style de présence aux luttes de mon temps[18].

3) PROCÉDURES DE PRÉPARATION, D'EXPOSITION

a) La bibliothèque

Topique

1) Topique. Pour préparer ce cours j'ai « promené » le mot « Neutre », en tant qu'il a pour référent, en moi, un affect obstiné (à vrai dire depuis *Le Degré zéro de l'écriture*[19]) le long d'un certain nombre de lectures = la procédure de la topique : grille à la surface de laquelle on balade un « sujet ». Noter que le procédé de la topique n'est pas si archaïque qu'il paraît : tout le discours « engagé » en use : prenez un mot-*mana*[20] aujourd'hui : « Pouvoir », couplez-le avec n'importe quel autre mot et parlez : « Pouvoir et Inconscient » (Verdiglione[21]), « Pouvoir et Sexualité », « Pouvoir et Nature morte », etc. Cependant, j'espère (j'ose croire) que ma topique n'est pas aussi maniaque ; car j'ai promené le Neutre non pas le long d'une grille de mots, mais d'un réseau de lectures, c'est-à-dire d'une bibliothèque. Cette bibliothèque ni raisonnée (je n'ai pas suivi un programme bibliographique : *cf.* l'intertexte qui vous est distribué[22]), ni exhaustive : bibliothèque infinie :

---

17. *Proairésis* signifie en grec « volonté, préférence, désir ». Barthes glose ce terme par « activité de choix ».
18. Voir « Les allégories linguistiques », in *Roland Barthes par Roland Barthes* (OCIII, 189).
19. Voir par exemple OCI, 174.
20. Le terme *mana*, d'origine mélanésienne, a été pris à « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » de Claude Lévi-Strauss, Paris, PUF, 1950. Il revient dans OCI, 1510, OCII, 1343, et surtout OCIII, 194 : « Dans le lexique d'un auteur, ne faut-il pas qu'il y ait toujours un mot-mana, un mot dont la signification ardente, multiforme, insaisissable et comme sacrée donne l'illusion que par ce mot on peut répondre à tout ? »
21. Armando Verdiglione a réuni dans un recueil intitulé *Sexe et Pouvoir* (Paris, Payot, 1976) les articles d'un congrès international de psychanalyse de novembre 1975. Existe aussi un *Sexualité et Politique*, Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1976.
22. Voir p. 25 : il s'agit de la bibliographie qui ouvre le cours et dont Barthes signale qu'elle est disponible au public « pendant l'entracte ».

encore maintenant, je puis lire un livre nouveau dont certains passages peuvent cristalliser autour de la notion de Neutre comme une *sourcellerie* fantaisiste : je lis, la baguette se lève : il y a du Neutre là-dessous et, par là même, la notion de Neutre s'étend, s'infléchit, se modifie : à la fois je m'obstine et je me modifie.

Urt

2) Donc, quelle bibliothèque ? Celle de ma maison de vacances, c'est-à-dire lieu-temps où la perte de rigueur méthodologique est compensée par l'intensité et la jouissance de la lecture libre. Décrire cette bibliothèque, expliquer son origine, serait entrer dans la biographie, l'histoire familiale : bibliothèque d'un sujet = une identité forte, complète, un « portrait » (*cf.* la pharmacopée[23]). Je dirai seulement, en gros : classique (littéraire et philosophique) + une modernité « humaniste » qui s'arrête à la guerre de 40 + un apport latéral venant des hasards voyageurs de ma propre vie. Deux remarques :

1. La donnée (ou le donné) des références est arbitraire (bibliothèque égoïste : *cf. Concert égoïste*[24]) : bibliothèque qui me vient d'un ailleurs (familial) : énormes carences « typiques », par exemple : rien sur la neutralisation husserlienne[25] (je laisse cette carence en l'état) ; mais bien plus, dans cette bibliothèque, j'ai opéré des choix très arbitraires de lecture, j'ai assumé de ne pas contrarier ce que j'appellerai une esthétique du travail (valeur exclue par la science) : des livres, dont la pensée et la forme sont « inesthétiques » ; j'ai toujours envie que le matériel soit « racé », par exemple : en psychanalyse, je retiens de lire du Freud ou du Lacan, mais Karen Horney ou Reich, ça tombe hors de ma sensibilité de lecture et donc de travail : je ne « cristallise pas » (mot amoureux).
2. Cette bibliothèque d'auteurs morts → Cela peut sonner funèbre, passéiste (≠ *doxa :* s'intéresser au présent, laisser les morts enterrer les morts, etc.). Je ne le prends pas ainsi : *a)* Distance critiquée, créatrice : pour m'intéresser vivement à mon contemporain, je puis avoir besoin du détour par la mort (l'Histoire), exemple de Michelet : absolument présent à son siècle mais travaillant sur la « vie » des Morts : je fais penser les Morts en moi : les vivants m'entourent, m'impré-

23. Oral : Barthes ajoute que la pharmacopée d'un sujet est aussi révélatrice que sa bibliothèque.
24. Émission de France-Musique animée par Claude Maupomé à laquelle Barthes a été invité.
25. Pour Husserl, l'une des étapes de la démarche phénoménologique consiste en une forme de neutralisation du monde. Elle peut être rapprochée de l'*épochè*, « suspension du jugement ». Voir les *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1950, livre mentionné par Barthes dans la figure « Les Intensités », p. 250.

gnent, me prennent justement dans un système d'échos — plus ou moins conscient, mais seuls les morts sont des objets créateurs = nous sommes tous pris dans des « modes », et qui sont utiles ; mais seule la mort est créatrice. *Cf.* la sagesse de ce capitaliste (j'ai oublié son nom[26]), qui, dit-on, commanditerait le Parti communiste : on lui demandait comme il s'arrangeait de la lecture de Soljénitsyne, il répondit : je lis Marx, Lénine, « je ne lis que les morts ». *b)* Lire l'auteur mort est, pour moi, vivant, car je suis troublé, déchiré par la conscience de la contradiction entre la vie intense de son texte et la tristesse de savoir qu'il est mort : je suis toujours triste de la mort d'un auteur, ému par le récit des morts d'auteur (Tolstoï, Gide[27]). → Le deuil est vivant.

b) Figures → « Le Neutre en trente figures »

1) Comme l'année dernière : suite (consécution) de fragments, dont chacun reçoit un intitulé = les figures du Neutre.

Le Fragment

Figure : allusion rhétorique (= un morceau cerné de discours, repérable puisque intitulable) + visage qui a un « air », une « expression » : fragment non pas sur le Neutre, mais dans lequel, plus vaguement, il y a du Neutre, un peu comme ces dessins-rébus où il faut chercher la figure du chasseur, du lapin, etc.

Non pas un dictionnaire de définitions mais de scintillations.

2) Pourquoi ? Pourquoi cette exposition discontinue ? Peut-être impuissance de ma part à « construire » un développement, un cours ? Impuissance ou dégoût ? (Qui peut distinguer entre l'inaptitude et le manque de goût ?) Peut-être mes raisons, des alibis ?

Variation continue

1. La suite de fragments : ce serait mettre « quelque chose » (le sujet, le Neutre ?) en état de variation continue (et non plus l'articuler en vue d'un sens final) : rapport avec la musique contemporaine, où le « contenu » des formes importe moins que leur translation, et aussi peut-être avec les recherches actuelles de Deleuze[28].

2. Chaque figure : comme si on établissait une tête de pont : ensuite que chacun s'égaille dans la campagne, sa campagne.

Espace projectif

Principe assumé de non-exhaustivité : créer un espace projectif, sans loi du syntagme.

26. Jean-Baptiste Doumeng, homme d'affaires lié au Parti communiste.
27. La description de la mort de Gide se trouve dans les *Cahiers André Gide, Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, Paris, Gallimard, 1977, p. 243-245. Barthes évoque « la mort de Tolstoï [qu'il a] lue récemment » à partir du livre de M. Hofmann et A. Pierre, *La Vie de Tolstoï*, Paris, Gallimard, 1934, cité dans la figure « La Retraite ».
28. Voir dans *Mille plateaux*, Paris, Éd. de Minuit, 1980, « Devenir-vitesse, devenir-animal, devenir-imperceptible, devenir-musique » et « De la ritournelle », p. 361 *sq.*

3. Suite inorganisée de figures demandée par le Neutre lui-même, en tant qu'il est le refus de dogmatiser : l'exposition du non-dogmatique ne pourrait être elle-même dogmatique. Inorganisation = inconclusion.

Non dogmatique

4. Institution, cours → préparent une place de maîtrise. Or, mon problème constant : déjouer la maîtrise (la « parade »). Juxtaposition de figures : expérimente un « paradoxe » formulé par le Tao. Le Tao, en effet, est « à la fois le chemin à parcourir et la fin du parcours, la méthode et l'accomplissement. Il n'y a pas à distinguer entre le moyen et le but <…> à peine est-on engagé sur le chemin, qu'on l'a parcouru tout entier » → chaque figure est à la fois recherche du Neutre et monstration du Neutre (≠ démonstration). Ordre paradoxal des discours sans résultats : ou mieux, qui ne censure pas l'effet mais qui ne s'occupe pas du résultat. Ceci discrédité par la loi du discours occidental. Bacon : « Aristote, avec assez d'esprit sans doute, mais non sans quelque danger, tournant en ridicule les sophistes de son temps, dit qu'ils ressemblaient à un cordonnier qui, se donnant pour tel, n'enseignerait pas la manière de faire un soulier, et qui se contenterait d'étaler des chaussures de toute forme et de toute grandeur. » Je ne fabrique pas le concept de Neutre, j'étale des Neutres.

Maîtrise

Tao, Grenier, 14

Bacon
Dignité des sciences, I, p. 241 (5, ch. 3)

3) À l'intérieur de chaque figure il ne s'agit ni d'expliquer, ni de définir, mais seulement de décrire (d'une façon non exhaustive) :

Décrire

Décrire = « dé-tresser » un mot (l'intitulé de chaque figure), d'où le recours fréquent à l'étymologie. Mot ancien qui peut servir de métaphore : *parfiler :* Voltaire, « La toilette de Mme de Pompadour » (1765, *Mélanges*, IV, p. 455) : « Newton a parfilé la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or. — Qu'est-ce que *parfiler*, Monsieur ? — Madame, l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de Cicéron. C'est effiler une étoffe, la détisser fil à fil et en séparer l'or…[29]. »

Parfiler

Décrire, parfiler quoi ? les nuances. En effet, je voudrais, si c'était en mon pouvoir, regarder les mots-figures (à commencer par le Neutre) d'un regard frisant qui fasse apparaître des nuances (denrée de plus en plus rare, vrai luxe déplacé du langage ; en grec = *diaphora*, mot nietzschéen[30]). Bien

Nuance

---

29. « Les Anciens et les Modernes ou La Toilette de Mme de Pompadour », *in* Voltaire, *Mélanges*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 736.
30. *Diaphora*, mot grec signifiant « différence » ou « différend », que Barthes traduit par « nuance ». Nietzsche écrit dans « Schopenhauer éducateur » (*Considérations inactuelles*, Paris, Gallimard, 1990) : « La Réforme proclama qu'il y avait beaucoup d'*adiaphora*, de choses qui appartenaient à des domaines qui ne relevaient pas de la pensée religieuse » (p. 44). Les *adiaphora* sont les choses indifférentes. La « diaphoralogie », science des nuances ou des moires, qui parcourt toute l'œuvre de Barthes, est évoquée par exemple dans « Délibération » (OCIII, 1009).

comprendre : ceci n'est pas la requête d'une sophistication intellectuelle. Ce que je cherche, dans la préparation du cours, c'est une introduction au vivre, un guide de vie (projet éthique) : je veux vivre selon la nuance. Or il y a une maîtresse de nuances, la littérature : essayer de vivre selon les nuances que m'apprend la littérature (« Ma langue sur sa peau ≠ mes lèvres sur sa main[31] ») → chaire de sémiologie littéraire = 1) Littérature : codex de nuances + 2) Sémiologie : écoute ou vision des nuances.

4) Le hasard. Dans quel ordre mettre les figures, puisqu'il faut que le sens ne prenne pas ? Question ancienne, abordée à chaque nouveau travail, notamment ici même l'année dernière, d'autant plus vive cette année que le Neutre est déprise du sens : tout « plan » (groupement thématique) sur le Neutre reviendrait fatalement à opposer le Neutre et l'arrogance, c'est-à-dire à reconstituer un paradigme que le Neutre veut précisément déjouer : le Neutre deviendrait discursivement terme d'une antithèse : en s'exposant, il consoliderait le sens qu'il voulait dissoudre.

Donc procédure arbitraire de consécution. L'année dernière : l'alphabet[32]. Cette année, renforcement de l'aléatoire : Intitulé → Ordre alphabétique → Numérotation → Tirage au sort : table des nombres au hasard : table nº 9 de l'Institut de statistique de l'université de Paris. *Revue de statistique appliquée*, 1959, vol. VII, nº 4. Suite de nombres de deux chiffres en dix colonnes : j'ai suivi les nombres par ligne dans le sens de la lecture : le hasard pur, simple.

Je voudrais faire remarquer que mes efforts répétés pour employer et justifier une exposition aléatoire (en rupture avec la forme « dissertation ») n'ont jamais eu aucun écho. On admet de commenter, de discuter l'idée de fragment, on admet une théorie du fragment, on m'interviewe là-dessus — mais on ne se rend pas compte quel problème c'est de décider dans quel ordre on les mettra. Or le vrai problème du fragment est là : qu'on pense à l'acuité de ce problème pour les *Pensées* de Pascal ou pour la dialectique du plan et du non-plan dans l'écriture de Nietzsche (notamment *Volonté de*

31. Allusion à une lettre privée adressée à Hervé Guibert le 10 décembre 1977 (que celui-ci a publiée dans *L'Autre Journal* en 1986) où Barthes écrit : « Je ne voulais nullement "ma langue sur sa peau", mais seulement, ou autrement, "mes lèvres sur sa main". » Cette lettre est confidentielle, et Barthes ne la mentionne pas, mais il le fera un peu plus loin en une allusion qui ne reste donc compréhensible que pour lui-même, lors de la figure « La Délicatesse ». Voir *Fragments pour H.* (OCIII, 1297).

32. *Comment vivre ensemble*, intitulé du cours précédent au Collège de France (1976-1977). La procédure de hasard est redoublée puisque, après avoir numéroté les figures alphabétiquement, Barthes a tiré au sort leur ordre d'apparition d'après un tableau de chiffres issus d'une revue de statistique.

puissance[33]). Pour moi, balbutiement : hasard « électronique[34] » = solution.

4) LE DÉSIR DE NEUTRE

a) Pathos

Tout cela : appareil serein d'ordre intellectuel : argument du cours + principes d'exposition. Reste à poser la vérité du cours : le désir qui est son origine et qu'il met en scène. Le cours existe parce qu'il y a un désir de Neutre : un *pathos* (une patho-logie ?).

1) Rappeler leçon inaugurale[35] : promesse que chaque année le cours, la recherche partirait ouvertement d'un fantasme personnel. En raccourci : je désire le Neutre, donc je postule le Neutre. Qui désire, postule (hallucine).

2) La description topique, exhaustive, finale de ce désir de Neutre ne m'appartient pas : c'est mon énigme, c'est-à-dire ce qui de moi ne peut être vu que des autres. Je puis seulement deviner, dans les broussailles de moi-même, l'antre où il s'ouvre et s'approfondit. Je dis donc que le désir de Neutre, c'est désir de : [Désir]

— d'abord : suspension *(épochè*[36]*)* des ordres, lois, comminations, arrogances, terrorismes, mises en demeure, demandes, vouloir-saisir. [Suspensions]

— ensuite, par approfondissement, refus du pur discours de contestation. Suspension du narcissisme : ne plus avoir peur des images *(imago*[37]*)* : dissoudre sa propre image (vœu qui confine au discours mystique négatif, ou Zen ou Tao).

3) Le Neutre comme désir met continûment en scène un paradoxe : comme objet, le Neutre est suspension de la violence ; comme désir, il est violence. Tout le long de ce cours, il faudra donc entendre qu'il y a une violence du Neutre, mais que cette violence est inexprimable ; qu'il y a une passion du Neutre, mais que cette passion n'est pas celle d'un vouloir- [Paradoxe] [Violence]

---

33. Voir dans *Nietzsche*, Cahiers de Royaumont, Paris, Éd. de Minuit, 1967, de Jean Wahl, « Ordre et désordre dans la pensée de Nietzsche », p. 85-94, et de Gilles Deleuze, « Sur la volonté de puissance et l'éternel retour », p. 275-288.
34. Cette fois-ci la procédure de hasard est celle des statistiques.
35. « Je crois sincèrement qu'à l'origine d'un enseignement comme celui-ci, il faut accepter de toujours placer un fantasme » (*Leçon*, OCIII, 813).
36. *Épochè*, en grec « arrêt, interruption, suspension du jugement ». Barthes en donne sa définition dans « L'image » (OCIII, 874). C'est un concept provenant de la philosophie sceptique, qu'il va développer dans les figures « La Réponse » et « Donner congé ».
37. L'absence d'image est une des « figures du Neutre » décrite dans *Roland Barthes par Roland Barthes* (OCIII, 196). Dans OCII, 1304, « Contre l'image », il écrit : « L'imago fait peser sur nous une demande qui ne correspond pas aux véritables désirs que nous avons. »

saisir → je reconnais parfois cette passion en moi au calme dans lequel j'accueille le spectacle des « vouloir-saisir », des dogmatismes. Mais ceci est discontinu, erratique, comme l'est toujours le désir : il ne s'agit pas d'une sagesse, mais d'un désir.

4) En règle générale, le désir est toujours vendable : nous ne faisons que vendre, acheter, échanger des désirs. Le paradoxe du désir de Neutre, sa singularité absolue est qu'il est invendable → on me dit : « Vous ferez un livre avec ce cours sur le Neutre ? » Tout autre problème mis à part (notamment de performance), je réponds : Non, le Neutre, c'est l'invendable. Et je pense à ce mot de Bloy : « Il n'y a de parfaitement beau que ce qui est invisible et surtout inachetable[38]. » → « Invisible » ? Je dirai : « intenable » → il faut tenir treize semaines sur l'intenable : ensuite, cela s'abolira.

Invendable

b) Le fil coupant du deuil

Pour finir ces préliminaires, et avant de laisser divaguer les figures du Neutre, il me semble que je dois dire un mot de la situation du Neutre, du désir de Neutre, dans ma vie présente — car il n'y a pas de vérité qui ne soit liée à l'instant.

Entre le moment où j'ai décidé de l'objet de ce cours (en mai dernier) et celui où j'ai dû le préparer, il s'est produit dans ma vie, certains le savent, un événement grave, un deuil[39] : le sujet qui va parler du Neutre n'est plus le même que celui qui avait décidé d'en parler → À l'origine, il s'agissait de parler de la levée des conflits et c'est encore de cela qu'on parlera, car on ne change pas une affiche du Collège ; mais, sous ce discours dont j'ai exposé l'argument et la procédure, il me semble que j'entends moi-même, aujourd'hui, par instants fugitifs, une autre musique. Laquelle : j'en situerai la région, l'ailleurs, de cette façon : comme une seconde question qui se détache d'une première question, comme un second Neutre qui s'entrevoit derrière un premier Neutre :

1. La première question, le premier Neutre, objet déclaré du cours, c'est la différence qui sépare le vouloir-vivre du vouloir-saisir : le vouloir-vivre est alors reconnu comme la transcendance du vouloir-saisir, la dérive loin de l'arrogance : je quitte le vouloir-saisir, j'aménage le vouloir-vivre[40].

2. La seconde question, le second Neutre, objet implicite du cours, c'est la différence qui sépare ce vouloir-vivre pourtant

38. Titre d'une partie du *Journal* (II) de Léon Bloy, Paris, Mercure de France, 1958, p. 225. Barthes a consacré un article à Bloy (OCIII, 45-47).
39. Sa mère est morte le 25 octobre 1977.
40. Voir *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 677).

déjà décanté de la vitalité. → Pasolini, dans un poème, dit qu'il ne lui reste que cela : « une vitalité désespérée[41] » → la vitalité désespérée, c'est la haine de la mort. Qu'est-ce donc qui sépare le retrait loin des arrogances, de la mort haïe ? C'est cette distance difficile, incroyablement forte et presque impensable, que j'appelle le Neutre, le second Neutre. Sa forme essentielle est en définitive une protestation ; elle consiste à dire : il m'importe peu de savoir si Dieu existe ou non ; mais ce que je sais et que je saurai jusqu'au bout, c'est qu'il n'aurait pas dû créer en même temps l'amour et la mort. Le Neutre, c'est ce *Non* irréductible : un *Non* comme suspendu devant les endurcissements de la foi et de la certitude et incorruptible par l'une et par l'autre.

LA BIENVEILLANCE

1) BENEVOLENTIA

Étymologie

Partir de *voluntas*. Ce mot : glissement idéologique intéressant. *Voluntas* = bonne volonté, bienveillance → « volonté », seulement au moment où se crée un vocabulaire philosophique (Cicéron). En somme, originairement : *voluntas* = *studium :* avoir du goût, de l'attachement, du zèle pour quelque chose ou pour quelqu'un. Donc : présence du désir ; puis évolution « aseptique[42] », soit vers la dureté du concept *(voluntas)* parce que le concept est sans désir, soit vers la sublimation (goût, désir pour les choses). Trace du désir dans l'italien : *Ti voglio bene :* familier, romantique, adolescent : passage incertain de l'affection tendre dans l'amour : présence forte, désirée de l'autre (*cf. Stammi bene :* porte-toi bien pour moi) → *Ti voglio bene* ne peut se traduire par *je veux bien* (aller avec toi), ce qui implique acceptation un peu passive, indifférence qui consent éventuellement à une demande préalable de l'autre. Se traduirait mieux par *je voudrais bien* (aller avec toi) : remarquer la malice de la langue qui fait du conditionnel un mode du désir plus fort que l'indi-

41. Un poème de Pasolini s'intitule « Une vitalité désespérée ». Il est traduit partiellement dans l'édition des *Poésies 1943-1970*, Paris, Gallimard, 1990, p. 621. Barthes en cite les premiers vers plus loin, p. 61 et p. 106.
42. « Exempt de tout germe infectieux » (Petit Robert).

catif : *je voudrais bien ≠ je veux bien* = c'est moi qui fais la demande → *Benevolentia* est en retrait sur *Ti voglio bene*, et correspond paradoxalement à son mot à mot : je veux bien ne pas être bloqué par ta demande, ta personne : je ne refuse pas, sans forcément vouloir : position exacte du Neutre, qui n'est pas absence, refus du désir, mais flottement éventuel du désir hors du vouloir-saisir.
Peut-être deux bienveillances (au gré des lectures) : l'humide et la sèche.

2) SÈCHE ET HUMIDE

Benjamin, 288

Baudelaire, 41, 63

1) « Humide » : du côté de la demande : « gentillesse » pour être aimé ; exaltation diffuse de l'amicalité. Walter Benjamin : expérience de *H* à Marseille[43] : sentiment de bienveillance : « le ferme bien-être, l'attente de voir les gens vous accueillir en amis ». Trait typique du *H*, du moins littérairement : Baudelaire : « La bienveillance tient une assez grande place <…> une bienveillance molle, paresseuse, muette, et dérivant de l'attendrissement des nerfs » ; et ailleurs : « Une bienveillance singulière appliquée même aux inconnus, une espèce de philanthropie plutôt faite de pitié que d'amour <…> mais qui va jusqu'à la crainte d'affliger qui que ce soit… » → Image : émotivité du corps (« les nerfs ») transformée en sentiment : du côté, visiblement, de l'émoi amoureux : désir sublimé par diffusion, flottement → *Agapè*[44].

Tao, Grenier, 110

2) « Sèche ». Cet attendrissement ≠ la bienveillance selon le Tao. Bienveillance dure, car elle procède d'une indifférence. Au sage, tout est égal. S'abstient de remplir une fonction. S'il est obligé de le faire, traite les « bons » et les « mauvais » également, comme des enfants → Sa « bonté » : rien de l'*Agapè* et rien de la bienveillance attendrie (sous *H*) : sorte de bienveillance méprisante et douce, une bonté « transcendante ». (J'éprouve cette « bienveillance » pour des êtres qui me sont tellement étrangers que je n'ai avec eux aucune occasion de conflit interne = incommunication totale et paisible.)

43. Le texte de Walter Benjamin s'intitule « Haschisch à Marseille ». Publié en 1932, il décrit les effets d'une prise de haschisch le 29 juillet 1928. Il a été repris dans les *Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001.
44. En grec, « amour affectueux, fraternel, divin ».

3) ÉMOI ET DISTANCE

Distance

Sujet en proie à la bienveillance : sent bien cette double postulation, dont il suspecte le premier pôle et n'aime pas le second[45] → se trouve devant une aporie : l'envie d'un « monstre » logique, le bon dosage de l'émoi et de la distance : émoi, marque de l'*Agapè*, reconnaissance du désir, ancrage dans le corps (non refoulé) et distance, garantie qu'on n'écrase pas l'autre sous une demande poisseuse, qu'on ne lui fait aucun chantage à l'attendrissement → en somme, un *Éros* bien conduit, « retenu », « réservé » (au sens de *coitus reservatus*). Rappelons que la retenue est un principe érotique du Tao (plus sensuel sur ce point que dans sa conception de la bienveillance sèche). Ou encore : Bienveillance = *Agapè* pénétrée d'*Éros*. Or, curieusement, l'un des initiateurs de la théologie négative, Denys l'Aréopagite, s'obstine, pour parler de l'amour sublime, divin, à user du mot *Éros* (désir amoureux) qu'il préfère à *Agapè* (amour charitable) ; en effet, *Éros* implique *ékstasis*[46] : fait sortir les amants d'eux-mêmes, pousse Dieu à produire l'univers. Et Grégoire de Nysse (autre mystique négatif) : *Éros* est le sommet extatique de l'*Agapè*. → En somme, la bienveillance = une *Agapè* tendue par *Éros* et retenue par un principe Tao.

Agapè

Éros

Denys, 38, 104

LA FATIGUE

Étymologie

Regardons le nœud, le spectre étymologique. Fatigue : en latin, trois mots : *Labor*, *Lassitudo*, *Fatigatio* (ou *Defatigatio*). Au carrefour de deux images :

a) *Labor* (travail pénible, mot surtout rural, engageant tout le corps) → sans doute, *labo* : glisser de manière à tomber *(cf. lapsus)* ; charge sous laquelle on chancelle. *Labor :* genre animé : force agissante. *Lassitudo*, *cf. lassus :* qui s'incline, qui tombe en avant → peut-être *laedo*, blesser, léser, user. → Image générale de l'affaissement, du tassement sous quelque chose.

b) *Fatigo :* faire crever (des chevaux). *Cf.* français : être crevé. On reconstitue bien l'image : « crever », par coup ou pression,

45. La bienveillance humide et la bienveillance sèche.
46. En grec, *ékstasis* signifie « égarement de l'esprit ».

à la suite de quoi dégonflement lent, progressif, plénitude qui se vide, tension de parois qui se relâche. L'image topique = celle du pneu crevé qui se dégonfle. *Cf.* Gide vieux : je suis un pneu qui se dégonfle[47]. Dans l'image même, une idée durative : qui ne cesse de pencher, de se vider. C'est l'infini paradoxal de la fatigue : processus infini de la fin.

Gide

Pneu

1) SANS-PLACE

Valeur sociale (linguistico-sociale) de la fatigue (mais, hélas, la science linguistique, non plus que la sociologique, ne s'occupe de ces nuances décisives → donc, seulement une sorte de repérage intuitif, empirique) :
Lié au travail *(labor)*. Mais il semble que, dans le champ social actuel, « fatigue » ne soit pas facilement rattaché au travail manuel ou assimilé de l'ouvrier, du paysan, de l'employé. État de classe ? En tout cas, état de caste : lié mythiquement au travail de la tête, qui se dégonfle, s'exténue.
Ceci pose le problème de la place de la fatigue dans la société. Quelle est la place d'une lésion du corps (total) dans le tableau reconnu (socialement) des maladies ? La fatigue est-elle une maladie, oui ou non ? Est-elle une réalité nosographique ? À défaut d'une bonne étude sur le langage médical (idée dans l'air, séminaire École des hautes études en sciences sociales il y a deux ans, séminaire de Clavreul[48], mais à ma connaissance pas de réalisation utilisable lexicographiquement), laissons agir l'écoute intuitive de la langue :

Travail

a) *Dépression* est reconnu de plus en plus comme réalité nosographique (peut-être par création d'une pharmacopée (prétendument) topique) : il peut y avoir des congés de maladie pour « dépression » (des exemptions de service militaire, etc.).
b) Mais *fatigue* ? Faites une expérience : dressez une table des excuses reçues (crédibles) : vous voulez décommander une conférence, une tâche intellectuelle : quelles seront les excuses sans suspicion, sans réponse ? La fatigue ? Sûrement pas. La grippe ? Mauvais, banal. Une intervention chirurgicale ? Meilleur, mais attention à la vengeance du sort ! *Cf.* la façon dont la société code le deuil pour le recevoir : au bout de quelques semaines, la société reprendra ses droits, ne

47. *Cahiers de la Petite Dame*, *op. cit.*, t. IV, p. 141. L'image exacte employée par Gide est « un pneu qui se vide ».
48. Jean Clavreul, psychanalyste, publie *L'Ordre médical* aux Éditions du Seuil en 1978.

Deuil

recevra plus le deuil comme état d'exception : les demandes recommenceront comme s'il était incompréhensible qu'on les refuse : tant pis si le deuil vous désorganise plus longtemps que le code ne le dit. Société : a toujours codé les temps du deuil ; « Savoir-vivre » du *Mémento Larousse* (fin du XIXe siècle) : père ou mère : dix-huit mois ; c'était au moins voir large. Aujourd'hui droit au deuil très réduit → droit au deuil : à inscrire dans les revendications sociales (les utopies ?) : congé pour grossesse, pour deuil…

Donc, fatigue n'est pas codée, n'est pas reçue = fonctionne toujours dans le langage comme une simple métaphore, un signe sans référent (*cf.* la Chimère[49]) qui relève du domaine de l'artiste (de l'intellectuel comme artiste) → inclassée, donc inclassable : sans lieu, sans place, intenable socialement → d'où le cri (fatigué !) de Blanchot : « Je ne demande pas qu'on supprime la fatigue. Je demande à être reconduit dans une région où il soit possible d'être fatigué. » → Fatigue = revendication épuisante du corps individuel qui demande le droit au repos social (que la socialité en moi se repose un moment = thème topique du Neutre). En fait fatigue = une intensité : la société ne les reconnaît pas.

Blanchot, *Entretien*, p. XXI

Individu

2) CE QUI FATIGUE

Il faudrait que chacun s'essaye à faire la carte de ses fatigues : à quels moments, sous quelles circonstances, est-ce que je suis « un pneu qui se dégonfle », avec en plus la sensation que si cela va ainsi, je vais me dégonfler indéfiniment ?

Je signalerai — entre autres — une fatigue (subjective) :

Conversation

1) La conversation. Je vais lire un texte écrit au « je », petit fragment de journal (été 77). (Mon excuse : nous devons choisir entre le discours égotiste ou le discours terroriste) :

« Visite de X ; dans la pièce à côté, il parle interminablement à ma mère. Je n'ose fermer la porte. Ce qui me fatigue, ce n'est pas le bruit, c'est la banalité de la conversation (ah, s'il pouvait parler une langue inconnue de moi et qui fût musicale !). Je suis toujours étonné (abasourdi) par le caractère infatigable des autres. L'énergie — et surtout l'énergie langagière — me stupéfie : c'est pour moi comme une marque de folie. L'autre, c'est l'infatigable[50]. »

---

49. « Cette chimère, cet *être verbal*, ni réel, ni fictif […] inaccessible à l'entendement et à l'imagination » (*Sollers écrivain*, OCIII, 938).
50. Une légère variante de ce texte se trouve dans « Délibération » (OCIII, 1007).

Perpétuité

Exclusion

Sitio

Espace

Signature

En effet, me semble-t-il, conversation actualise le caractère perpétuel du langage (adoration perpétuelle[51]) : force d'une forme, à l'échelle de l'espèce : force monstrueuse dont je me sens exclu comme individu (à moins de me faire moi-même bavard !) Cependant, confronté à une conversation, un moyen de me reprendre, de me récupérer : non plus l'entendre mais l'écouter : à un autre niveau, la recevoir comme un objet romanesque, un spectacle langagier, dans un recul artiste de soi-même. C'est pourquoi conversations d'inconnus (dans le train, par exemple) moins fatigantes (pour moi) que conversations d'amis : je peux récupérer mon exclusion en regardant le tableau.

2) Dans la conversation, ce qui est en cause, c'est ma place par rapport au langage comme performance des autres : me fatigue de chercher (et de ne pas trouver) ma place (conversations d'inconnus) mais cette fatigue est transformée (*cf.* rugby), s'il m'est demandé non d'occuper une place (dans un jeu) mais seulement de flotter dans un espace → place ≠ espace. → Aussi, une autre forme de fatigue : celle de la « position », du « rapport à » : « Comment vous situez-vous par rapport au marxisme, au freudisme, à *x*, à *y* ? » « Quelle est votre position dans ce problème ? » Fatigue : la demande de position. Le monde actuel en est plein (interventions, manifestes, signatures, etc.), et c'est pour cela qu'il est si fatigant : difficulté à flotter, à changer de place. (Cependant, flotter, c'est-à-dire habiter un espace sans se fixer à une place = attitude du corps la plus reposante : bain, bateau.)

51. Ce terme de théologie, qui signifie « dévotion qui consiste à rendre au saint sacrement solennellement exposé sur l'autel un hommage ininterrompu » (*Grand Larousse universel*, 1994), est un motif proustien. Titre original non conservé du *Temps retrouvé*, l'« adoration perpétuelle » est le titre de la première section de la troisième partie, « Matinée chez la princesse de Guermantes ».

Séance du 25 février 1978

LA FATIGUE
(suite)

3) JUSTESSE DE LA FATIGUE

Blanchot

Neutre

Simplement, une citation de Blanchot (*L'Entretien infini*, p. XXI) : « La fatigue est le plus modeste des malheurs, le plus neutre des neutres, une expérience que, si l'on pouvait choisir, personne ne choisirait par vanité. Ô neutre, libère-moi de ma fatigue, conduis-moi vers cela qui, quoique me préoccupant au point d'occuper toute la place, ne me concerne pas. — Mais c'est cela, la fatigue, un état qui n'est pas possessif, qui absorbe sans mettre en question. »
Cela est très bien dit, rien à dire de plus sinon fatigue : prix qu'il faut payer pour ne pas être arrogant ?

4) LA FATIGUE COMME TRAVAIL, COMME JEU, COMME CRÉATION

J'ai dit : fond social. Fatigue : fait de caste. Face à la fatigue, ou avec elle — entre autres —, trois usages possibles de la fatigue.

a) La fatigue comme travail

Blanchot

Travail

Paradoxe noté par Blanchot (*L'Entretien infini* # XVI[1]) : « Il semble que, si fatigué que vous soyez, vous n'en accomplissiez pas moins votre tâche, exactement comme il faut. On dirait que non seulement la fatigue ne gêne pas le travail, mais que le travail exige cela, être fatigué sans mesure. » → C'est en cela que l'on peut dire que la fatigue n'est pas un temps empirique, une crise, un événement organique, un épisode musculaire — mais une dimension quasi métaphysique, une sorte d'idée corporelle (non conceptuelle), une cénesthésie mentale : le toucher, le tact même de l'infinitude : j'accom-

1. Blanchot utilise ce signe pour désigner le paragraphe dans *L'Entretien infini*.

pagne mon travail de son infini. On saisit alors ceci : fatigue : en un sens, le contraire de la mort, car mort = le définitif, impensable ≠ fatigue, l'infinitude vivable dans le corps.

b) La fatigue comme jeu

Gide

Jeu

Position

J'ai parlé de la fatigue comme dépourvue du pouvoir social d'excuse. C'est dire que je pense, nous pensons souvent à la fatigue comme une excuse possible : nous voulons la mettre comme une pièce dans le jeu social des esquives, des protections. Ceci bien dit à propos de Gide (*Cahiers de la Petite Dame*, 170). (1950 : Gide a 81 ans, il mourra un an plus tard) : « Il se passe un jeu très subtil entre la profonde et réelle fatigue qu'il éprouve souvent et la manière dont il en joue parfois, s'abritant inconsciemment derrière elle au moment des explications nécessaires et fatalement <assez> désagréables <j'ajoute, car on le sait par d'autres déclarations : notamment les "prises de position", *cf. supra*>. Puis il s'en sort en déclarant : "Et puis au fond tout cela m'est égal (ce qui n'est vrai qu'à moitié), je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me fiche la paix." » Eh oui : rappelons-nous que c'est l'époque où Gide déclare se sentir « un pneu qui se dégonfle[2] ». Que peut demander, en effet, un pneu dégonflé, sinon qu'on lui fiche la paix ! → Le jeu n'est pas seulement social : on peut non seulement « jouer de sa fatigue », mais aussi « jouer sa fatigue » en la disant. C'est ce que fait Gide : forme invincible du dire : la métaphore (du pneu), et c'est ce que fait Blanchot. Peut-être est-ce ce que je fais en lui consacrant une figure dans le cours.

c) La fatigue comme création

Pyrrhon

Sophistes

Ciao

Pyrrhon. Une figure que nous rencontrerons souvent, une figure de dilection (IVe-IIIe siècle), fut Pyrrhon[3], c'est-à-dire pyrrhonien (et non fondateur du pyrrhonisme, puisque son attitude fut précisément a-systématique, a-dogmatique) à cause d'une fatigue : il se trouva fatigué de tout le verbal des Sophistes et un peu comme Gide, demanda qu'on lui fiche la paix. De la sorte, en assumant sa fatigue — la parole des autres comme excessive, accablante —, il créa quelque chose : je ne dis pas quoi car ce ne fut à vrai dire ni une philosophie ni un système ; je pourrais dire : il créa le Neutre — comme s'il avait lu Blanchot ! La fatigue est donc créatrice, à partir du moment, peut-être, où l'on accepte d'en prendre les ordres.

---

2. Voir *supra*, p. 43.
3. Philosophe grec sceptique (– 365 / – 275) que Barthes va souvent mentionner. Voir par exemple les figures « La Réponse » et « *Kairos* ».

Le droit à la fatigue (ce n'est pas ici un problème de Sécurité sociale) fait donc partie du *nouveau* : les choses nouvelles naissent de la lassitude — du ras-le-bol.
Exit la fatigue.

LE SILENCE

1) SILEO ET TACEO

Dans la langue classique, la même chose : se taire, rester silencieux. Mais auparavant, nuance intéressante : *tacere* = silence verbal ≠ *silere :* tranquillité, absence de mouvement et de bruit. S'emploie pour les objets, la nuit, la mer, les vents. → D'où de belles métaphores usuelles : la lune à son déclin, devenue invisible, le bourgeon ou le sarment qui n'apparaît pas encore, l'œuf qui n'est pas encore couvé : *silet*, *sileunt*.
En somme, *silere* renverrait volontiers à une sorte de virginité intemporelle des choses, avant qu'elles naissent ou après qu'elles ont disparu (*silentes* = les morts). Ce « silence » de la nature approche la vision mystique que Boehme a de Dieu.

Boehme, 260, 245

Pour Boehme, Dieu « en soi » : bonté, pureté, liberté, silence, clarté éternelle, sans ombres ni oppositions, homogène, « éternité calme et muette ». Cependant, le *silere* du Dieu boehmien le fait inconnaissable, puisque *silere* en somme = état sans paradigme, sans signe. Dieu, sans paradigme, ne peut se manifester, se révéler même à soi-même : « une volonté pure est ténue comme un rien[4] » → Dieu se crée un paradigme, il se donne un *contrarium* : une « nature » septiforme (symbolique du 7, Apocalypse (7 anges, 7 luminaires), Kabbale (les 7 *Séphiroth*[5])), elle-même articulée en deux centres dyna-

4. Alexandre Koyré, dans *La Philosophie de Jacob Boehme* (Paris, Vrin, 1971), écrit : « Dieu veut se révéler […] d'abord à *lui-même*, prendre conscience de soi. […] Mais, en tant que tel, il ne peut se connaître, puisqu'il ne peut rien s'opposer pour se manifester et se révéler » (p. 245-246).
5. Substantif pluriel, terme de la Kabbale : « Nom donné à dix perfections de l'essence divine, dont la connaissance était le plus haut degré de la vie contemplative ; c'étaient la couronne, la sagesse, l'intelligence, la force, la miséricorde, la beauté, la victoire, la gloire, le fondement et la royauté » (Littré, *Dictionnaire de la langue française*, éd. de 1974). Selon G.B. Scholem, *La Kabbale et sa Symbolique*, Paris, Payot, 1966 (livre que Barthes cite dans OCIII, 676), il y a bien dix *Séphiroth* mais « sept formes sacrées de Dieu ».

miques (puis en paradigme) : le feu dévorant, le courroux du Père, *orgè*, *ira*[6], angoisse mortelle / lumière éclairante, le Fils : la mise en paradigme (de Dieu par lui-même et en lui-même) coïncide évidemment avec l'apparition du Verbe : commence le langage, l'acte de parler, la production de parole

Locutio

(*locutio :* toujours ce glissement insupportable de la langue — notamment française : essentialisante, substantivante, qui transforme la production en produit, l'énonciation en énoncé, la locution-acte en locution-phrase). *Tacere* (je croise ici, indûment, cela va de soi, la série étymologique latine et la série mystique boehmienne), donc *tacere*, comme silence de parole, s'oppose à *silere*, comme silence de nature ou de divinité, puis, dernier avatar, les deux s'égalisent, deviennent synonymes, mais au profit du sens de *tacere* : la nature est en quelque sorte sacrifiée à la parole : le silence n'est plus que de parole, sinon poétiquement, archaïquement : « Tout se taisait. »

Nous pouvons revenir du lointain étymologique ou redescendre des hauteurs mystiques sans perdre le paradigme *sileo* / *taceo* ; comme chacun sait, la parole, l'exercice de la

Pouvoir

parole est lié au problème du pouvoir : c'est le thème du droit à la parole. Il y avait en grec (parce que dans les institu-

Isègoria, Finley, 67

tions) un mot pour ce droit légal : *isègoria*[7] *:* droit pour tous de parler à l'assemblée. Problème qui occupe encore le devant de la scène : la revendication de parole, les oppressions de parole. Mais derrière la scène, ou au fond, sur le côté, une autre demande cherche à se faire entendre (mais comment ?) : le droit au silence (*cf. juke-boxes* américains, disques de silence). Le droit de se taire, le droit de ne pas écouter : cela sonne aujourd'hui paradoxalement. Et ici, renversement : ce qui prend la forme d'une revendication collective, presque politique — en tout cas menacée par le politique —, c'est le droit à la tranquillité de la nature, le droit au *silere*, nullement le droit au *tacere* : nous trouvons ici

Pollution

Écologie

l'écologie, le mouvement écologique ; mais la chasse aux pollutions (je n'aime guère ce mot, qui, chez Sade, veut dire éjaculation, masturbation, en sorte que récriminer contre la pollution prend un air moral) ne concerne pas, ou du moins pas encore, ou du moins pas à ma connaisance, la pollution par la parole, les paroles polluantes → le *tacere*, comme droit,

6. *Orgè*, mot grec, et *ira*, mot latin, signifient tous deux « colère ».

7. *Isègoria*, en grec, « liberté de parler égale pour tous », d'où « égalité de droits dans un État démocratique ». Ce mot est « quelquefois employé par les écrivains grecs comme synonyme de "démocratie" », écrit Moses I. Finley dans *Démocratie antique et Démocratie moderne*, Paris, Payot, 1976, p. 67.

est donc encore dans la marge de la marge (là où doit être, infiniment, le vrai combat).
→ Neutre = postulation d'un droit à se taire — d'une possibilité de se taire.

2) DÉJOUER LA PAROLE

Silence (donc, après mes éclaircissements = se taire, ne pas parler) : opération pour déjouer les oppressions, intimidations, dangers du parler, de la *locutio*. Je signalerai deux modes du *tacere* :

a) Se taire comme tactique mondaine

Il y a bien sûr toute une « morale » mondaine qui recommande le silence pour éviter les pièges de la parole = thème de morale classique, la dissimulation :

Bacon

Dissimulation

Feinte

Bacon (Francis), *Essais de morale*, p. 249. Art de se voiler et de se cacher → trois modes ou degrés : 1) homme réservé, discret et silencieux qui ne donne point de prise sur lui et ne se laisse pas deviner ; 2) dissimulation « négative » (il vaudrait mieux dire « dénégatrice ») : signes trompeurs → paraître autre qu'on est réellement ; 3) dissimulation « positive » ou « affirmative » = feindre expressément, se dire formellement autre qu'on n'est → Bacon recommande un usage tactique des trois degrés : « Le meilleur tempérament et la meilleure combinaison <…> seraient d'avoir, avec une réputation de franchise, l'habitude du secret, la faculté de dissimuler au besoin, et même celle de feindre lorsqu'il n'y a pas d'autre expédient. »
→ Il s'agit bien entendu d'un silence extérieur, soit général (homme peu bavard, « discret »), soit topique (se taire sur une chose, au besoin en en disant une autre).

Jésuites

Vico, Chaix-Ruy, 13

Il y a là tout un complexe de morale mondaine — on pourrait dire une micro-idéologie (comme on dit un micro-climat) — que l'on peut subsumer sous la vague idée de « morale jésuite » : la « restriction mentale » : « Il est permis de se servir sans pécher des équivoques de langage et des réticences mentales[8]. » Du point de vue sémiologique, intéressant : le silence n'est pas un signe au sens propre, il ne renvoie pas à un signifié : il est là comme le *tacet*[9] d'une partition (violon) ;

---

8. Jules Chaix-Ruy mentionne Fra Paolo Sarpi (1552-1623), moine et historien vénitien qui « blâmait surtout, chez les jésuites, l'apologie de la restriction mentale ».
9. En musique, le *tacet*, du latin « il tait », correspond au silence d'un instrument ou d'une voix pendant une partie d'un morceau.

valeur syntagmatique : dans le discours, je mets des blancs, non pas en soi, mais par rapport à ce que je pense : donc, valeur syntagmatique dans une polyphonie, au moins à trois portées : ce que je pense + ce que je dis ou ne dis pas + ce que reçoit l'autre (car mon « silence » n'est pas forcément reçu comme « silence » !).

Dans cette « sémiologie » de la morale mondaine, le silence a en fait une substance « parolière » ou « parolante » : il est toujours de l'implicite. Placé dans le champ de la mondanité, de la socialité forte (et qu'est-il d'autre qu'un langage excessivement social, mondain), l'implicite (et le silence qui est son « indice »[10]) participe du combat mondain : c'est une arme polyvalente : 1) les jésuites l'acceptent comme l'arme qui permet d'être à la fois mondain et chrétien ; 2) l'Inquisition, au contraire, voyait dans l'implicite une arme dirigée contre la vraie foi[11]. Torquemada (1420-1498) étend les attributions du Saint-Office à des crimes et délits comme l'« hérésie implicite », c'est-à-dire un langage qui ne se déclare pas contre l'Église (silencieuse sur ce point) ; mais le sujet du silence est hérétique par sa conduite (bigames, voleurs d'église, blasphémateurs, prêtres mariés, etc.) : but évident : étendre la juridiction de l'Église sur des délits en partie civils, non verbaux → redoutable : en fait dans toute société « totalitaire » ou « totalisante », l'implicite est un crime, car l'implicite, c'est la pensée qui échappe au pouvoir, c'est donc le degré zéro, la place signifiante, le joker de tout crime : « emprisonné pour cause d'implicite » — ou mieux, « condamné pour cause de silence ».

Hérésie implicite

Inquisition, p. 74

Église : tradition « dure » du « tout dire conforme » : saint Augustin et l'obligation de dire toujours toute la vérité, quelles qu'en soient les conséquences (rappelons-nous : saint Augustin : un certain « modèle » d'intolérance à l'égard des donatistes[12]) → jansénisme, protestantisme : « rigueur » morale = expulsion de l'implicite, de la restriction mentale. → Laïcisation du rejet de l'implicite, morale de la franchise (scouts, d'origine protestante). Nous en avons maintenant un surgeon politique. Politique = non dit → Donc on dit sans cesse qu'on dit tout. Barre se vantant d'être lucide et franc + livre de Marchais : « Parlons franchement[13] ». Pour moi, seule

Tolérance

Franchise

10. Au sens de Charles Sanders Peirce (1839-1914), fondateur de la sémiotique. L'indice est, contrairement à l'icône et au symbole, dans une relation de contiguïté matérielle avec la réalité.
11. Guy et Jean Testas, *L'Inquisition*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », nº 1237, 1966.
12. Chrétiens schismatiques d'Afrique du Nord au IVe siècle. Barthes y revient lors de la figure « L'Arrogance », p. 204.
13. *Parlons franchement*, de Georges Marchais, secrétaire du Parti communiste, est paru en 1977, chez Grasset. Raymond Barre était le Premier ministre de l'époque.

forme du « franc » acceptable : entendu dans un café (à propos d'un truc pour faire carburer mieux une auto) : « Franchement, je sais pas. »
→ Combien de fois, dans notre vie, nous avons affaire à des gens « francs » (c'est-à-dire qui se vantent de l'être) : en général cela annonce une petite « agression » : on se dédouane

Délicatesse

d'être indélicat (sans délicatesse) ; mais ce qu'il y a de pire avec la franchise, c'est qu'elle est en général une porte

Bêtise

ouverte, et grande ouverte, sur la bêtise. Me paraît difficile de faire suivre la proposition « Je serai franc » d'autre chose qu'une proposition bête[14] → Il y a un certain rapport entre la délicatesse et l'Implicite, le silence du *tacere*.

b) Se taire comme obligation d'une « morale » intérieure : le silence du sceptique

Interprétation hégélienne (Hegel, Kojève[15]) du scepticisme

Scepticisme
Psychologie
Concept
Kojève, 25

(nous aurons l'occasion d'y revenir) : la base du scepticisme est psychologique (ce n'est pas une « philosophie », ça ne cherche pas le concept) : constatation de la coexistence d'une masse de « mythes » contradictoires, axiomes et théories indémontrables, qui se contredisent mutuellement : les systèmes philosophiques (Platon, Aristote) = de simples opinions : les dires d'un philosophe ne diffèrent pas essentiellement de ceux de l'homme de la rue. (Même si on adhérait au scepticisme, au moins une différence entre Platon et l'homme de la rue : l'artiste.)
Philosophe ou non, l'homme parle en contredisant ce que disent les autres et pas moyen de les départager → c'est un « nihilisme ». Or, du fait que les raisons sont « équivalentes » *(isosthéneia, antilogia*[16]*)*, les Sceptiques (Timon[17]) déduisent un silence (*aphasia*[18] : science du *tacere*). Ce silence : allure nihiliste « vide » (de raisons, d'implicites) du silence mystique. Ceci, repris (avec une accentuation morale) par le didacticien

Sceptiques, 48

postérieur du scepticisme, Sextus Empiricus (Sextus le Médecin : milieu du IIIe siècle après Jésus-Christ) : « Quand un sceptique adopte l'attitude silencieuse, il ne cherche pas dans le doute un refuge confortable, ou encore un moyen d'éviter

---

14. « Le Neutre ne peut se dire franchement » (« La chronique », OCIII, 979).
15. « Le point de départ "philosophique" de leur scepticisme fut la constatation (discursive) de la coexistence (discursive) d'une masse de "mythes" contradictoires » (A. Kojève, *Essai d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne*, t. III, Paris, Gallimard, 1973, p. 25).
16. Mots grecs signifiant « égalité de forces » et « parole en réponse, réplique, contradiction ».
17. Il s'agit de Timon le Sillographe, disciple de Pyrrhon.
18. *Aphasia*, en grec, « impuissance à parler, réserve d'une opinion ».

Kairos

Bavardage

Dogmatisme

l'erreur. Au contraire, il ne fait que décrire l'état d'équilibre de son âme face à des représentations incertaines et soumises à des forces également contraires[19] » → il s'agit donc d'un silence psychologique (concerne l'« âme »), logique (se déduit de la contradiction des « vérités ») et éthique (vise à procurer le repos, l'ataraxie). Noter, c'est important, que le silence sceptique est un silence, non de la bouche (les Sceptiques parlent comme tout un chacun), mais de la « pensée », de la « raison », du système implicite qui sous-tend et articule toute philosophie, toute déclaration, tout discours non contingent → parole : acceptée dans sa surface, sa contingence. Ce qui est récusé, c'est la parole systématique (dogmatique) ; à la limite, on pourrait dire que le « bavardage », comme discours de la pure contingence, est une forme du silence déjoueur de paroles (ceci doit être dit prudemment, car les bavards sont des casse-pieds).

3) LE SILENCE COMME SIGNE

Dogmatisme

On sait qu'en musique le silence est aussi important que le son : il est un son, ou encore il est un signe. On retrouve ici un processus qui m'a frappé dès *Le Degré zéro de l'écriture*[20], et obsédé depuis : ce qui est produit contre les signes, hors des signes, ce qui est produit expressément pour ne pas être un signe est très vite récupéré comme signe. C'est ce qui arrive au silence : on veut répondre au dogmatisme (système lourd de signes) par quelque chose qui déjoue les signes : le silence. Mais le silence lui-même prend figure d'une image, d'une posture plus ou moins stoïcienne, « sage », héroïque ou sibylline : c'est un drapé → fatalité du signe : il est plus fort que l'individu.

→ Dossier à ouvrir, à constituer (si ce n'est déjà fait) : le silence comme signe. Je pense à ce dossier (le prenne qui voudra). Pour le moment trois fiches qui ouvrent peut-être deux directions « méthodologiques » :

Bouddhisme

1) Le silence est le signifiant d'un signifié plein : le bol à aumônes des moines bouddhistes (Percheron, Seuil, 94) : « En recevant l'aumône qu'il n'a point quêtée et que seul son silence demande, le moine ne formule aucun remerciement[21]. »

19. Ce commentaire de Jean-Paul Dumont figure en note de bas de page de son étude.
20. Voir OCI, 180 : « Rien n'est plus infidèle qu'une écriture blanche. »
21. Maurice Percheron, *Le Bouddha et le Bouddhisme*, Paris, Éd. du Seuil, 1956. Barthes le cite dans *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 529). Le bol à aumônes « est un des neuf objets que le moine peut posséder » (Percheron).

→ Le silence renvoie à un signifié décroché : *a)* = « demande » (ah, tous les silences-demandes ! quel dossier !) + *b)* → «souveraineté » : demande non humiliante, demande libre, souveraine.

Bacon

2) Le silence = pris dans un paradigme « étendu », c'est-à-dire à la fois paradigmatique et syntagmatique : celui qui est silencieux ≠ ceux qui parlent → anecdote (Bacon, *Dignité des sciences*, VIII, chapitre 1.I, p. 359) : « Une ancienne histoire <…> rapporte qu'une multitude de philosophes s'étant assemblés en grand appareil en présence de l'envoyé d'un roi étranger, chacun d'eux prenait peine à étaler sa sagesse, afin que cet envoyé, prenant d'eux la plus haute idée, eût un beau rapport à faire sur la merveilleuse sagesse des Grecs. Cependant, un d'entre eux ne disait mot et ne fournissait point sa part <Diogène Laërce : c'était Zénon>; l'envoyé se tourna de son côté et lui dit : "Et vous, n'avez-vous rien à me dire dont je puisse faire mon rapport ? — Rapportez à votre maître, lui répondit ce philosophe, que vous avez trouvé parmi les Grecs un homme qui savait se taire." » → Noter le paradoxe : le silence ne devient signe que si on le fait parler, si on le double d'une parole explicative qui donne son sens ; on pourrait dire que, moins bête, l'envoyé du roi aurait pu trouver le sens tout seul, sens d'ailleurs polysémique (« Il y a aussi des Grecs silencieux » + « Ce silence est un discours philosophique » + « Les autres (mes concurrents) ne sont que des bavards » + « Tu ne m'impressionnes pas », etc.) ; mais, bien sûr, c'est pour nous que l'histoire est faite : c'est un « narratème[22] », et à ce titre peu importe qu'il s'agisse de silence.

4) DÉJOUER LE SILENCE

Silence : d'abord arme supposée pour déjouer les paradigmes (les conflits) de la parole ; puis se solidifie lui-même en signe (c'est-à-dire pris dans un paradigme) : le Neutre, qui est esquive des paradigmes, va donc essayer — paradoxalement — de déjouer le silence (comme signe, comme système).

Blanchot

Kafka

1) Problème de conduite, modestement mais très bien posé par Kafka (Blanchot, *L'Entretien infini*) : « Kafka désirait savoir à quel moment et combien de fois, lorsque huit personnes sont en conversation, il convient de prendre la parole si l'on ne veut pas passer pour silencieux[23] » : angoisse

22. Néologisme barthésien : unité narrative, ou constituant de narrativité.
23. Barthes reprendra cette citation dans la figure « La Réponse », p. 147.

connue, je crois, de la plupart d'entre nous : je dois dire quelque chose, n'importe quoi, etc., sinon on va croire que je m'ennuie (ce qui est pourtant vrai, etc.). Ici, le coût du signe est évalué : quelle quantité de répétitions faut-il pour constituer un signe — ou déjouer le signe adverse (« je ne suis pas silencieux ») ? → le Neutre se définirait, non par le silence permanent — ce serait systématique, dogmatique et deviendrait signifiant d'une affirmation[24] (« je suis systématiquement silencieux ») —, mais par le coût minimal d'une opération de parole tendant à neutraliser le silence comme signe.

2) Ceci bien compris par Pyrrhon. Ne pas confondre Pyrrhon et le scepticisme dogmatique. Nous avons vu paragraphe 2, b : silence comme élément systématique du scepticisme, conclusion logique de l'*antilogia*. Mais ici position pragmatique, anti-systématique de Pyrrhon lui-même → sorte de devise d'orientation : *oudén mallon*[25] *:* « pas plus ceci que cela », « ni oui ni non ». Pour nous, cela reviendrait à ne rien dire du tout, sinon « Ptète ben qu'oui, ptète ben qu'non », parce que pour nous le *oui* diffère absolument du *non*. Pour Pyrrhon, raisonnement plus radical (plus souverain) : s'il est indifférent de dire *oui* ou *non*, pourquoi ne pas dire l'un ou l'autre ou les deux au lieu de se taire en ne disant ni l'un ni l'autre (dire l'un et l'autre → cas des discours ou reparties « farfelus », bon moyen de déjouer le paradigme parole / silence ; voir « Réponses à côté ») → absolument indifférent de se taire ou de parler, de dire une chose ou son contraire → le pyrrhonien ne se contredit pas en parlant ou en se taisant selon la contingence, c'est-à-dire comme tout le monde : l'important pour lui (approche du Neutre) = que le jeu de la parole et du silence ne soit pas systématique : que, pour contrer la parole dogmatique, on ne produise pas un silence également dogmatique.

Pyrrhon

Kojève, 26

Réponse à côté

Kairos

3) Ceci : une pragmatique du silence = problèmes de conduite intra-mondaine, des jésuites à Pyrrhon (qui a obsédé Pascal, au moins autant que les jésuites). Cependant, bien entendu, le langage ne finit pas avec les livres[26], la mondanité. Il y a ce qui parle en moi. Il y a donc le problème du silence interne. Le sujet n'étant que langage (parole), de part en part, le silence dernier de la parole intérieure ne peut se trouver, se chercher, s'évoquer que dans une zone limite de

24. Sur l'asystématisme du Neutre, voir OCIII, 1063.
25. *Oudén mallon*, en grec : « rien de plus ». C'est l'in-différence, ou « adiaphorie » selon les Pyrrhoniens. Voir OCII, 1605 et OCIII, 207.
26. [Oral : Barthes dit « les lèvres ».]

l'expérience humaine, là où le sujet joue avec sa mort (comme sujet) :

1. Mystique chrétienne : point brûlant, car l'Église (comme théologie et comme institution) est essentiellement parlante : du langage elle en veut, elle est insatiable de langage ≠ le mystique : celui qui tend à stopper le langage, à arrêter sa perpétuité ; et là il ne peut que rencontrer l'hostilité, la méfiance de l'Église : Mme Guyon (substitut, en gros, de Jean de la Croix[27]) se voit admonestée par Bossuet parce qu'elle voulait prier sans langage ; or, dit Bossuet, il faut prier avec des mots : la foi orthodoxe passe par le langage ; *cf.* aussi Kierkegaard[28] : Abraham = quelqu'un qui ne verbalise pas le sacrifice, qui ne passe pas par la généralité du langage = héros de la foi.

Mystiques chrétiens

2. Les pyrrhoniens — mais ici ce n'est plus par rapport à la pragmatique, mais selon l'interprétation hégélienne (Kojève) : appel à une conscience morale (authentique, car rigoureusement « intérieure » ou « personnelle ») qui ne parle plus du tout, même à voix basse, quoi qu'ils fassent et même s'ils ne font rien. Plus silencieux encore que la conscience morale des moralistes stoïciens : on ne peut plus dire ce qu'elle est, vu qu'elle-même ne dit plus rien du tout.

Pyrrhon

Kojève, 64

3. Le Zen : méfiance du Zen à l'égard de la verbalisation théorique. *a)* Dans un monastère, sur cinq cents disciples qui comprenaient bien le bouddhisme, un laïc tout à fait unique : il ne comprenait pas du tout le bouddhisme ; il ne comprenait que la voie et rien d'autre. *b)* Pourquoi le sixième patriarche a succédé au cinquième : « C'est, dit-il, parce que je ne comprends pas le bouddhisme[29]. »

Zen, Suzuki, I, 51

4. Tao : 1) Lao-Tzeu : « Celui qui connaît le Tao n'en parle pas ; celui qui en parle ne le connaît pas[30]. » (C'est bien mon cas ! Noter toujours la même aporie du Neutre : pour faire connaître, pour poser, si légèrement que ce soit, le *ne pas parler*, il faut à un certain moment le parler. Neutre = impossible : le parler, c'est le défaire, mais ne pas le parler, c'est

Tao

Suzuki, I, 51

---

27. « Le mysticisme de Loyola n'est pas [...] celui de saint Jean de la Croix. Les grands mystiques classiques traversent le langage pour parvenir au-delà du langage ; le langage est leur ennemi » (« Un grand rhétoricien des figures érotiques », OCIII, 44). Voir aussi dans *Sade, Fourier, Loyola* (OCII, 1088).

28. *Crainte et Tremblement*, 1843. Barthes évoque à plusieurs reprises l'exemple, tiré de Kierkegaard, d'Abraham se préparant à sacrifier Isaac en silence, notamment dans les *Nouveaux Essais critiques* (OCI, 1367) et dans la *Leçon* (OCIII, 804).

29. Dans les *Essais sur le bouddhisme Zen*, Paris, Albin Michel, 1972, t. I, p. 47, il est fait état d'un disciple laïc « tout à fait unique » qui ne comprenait pas le bouddhisme mais simplement la voie. Il fut choisi par le 5e patriarche « pour recevoir la robe orthodoxe du 6e patriarche ».

30. Barthes a lu Suzuki, *Essais sur le bouddhisme Zen*, au cours de l'été 1977, ainsi que nous l'apprend « Délibération » (OCIII, 1009).

Aporie du Neutre

manquer sa « constitution ».) 2) Le silence intégral (interne-intégral) : acte-limite, donc lié à une initiation. Initiation au Tao : « commencer par ne plus juger ni parler ; puis on ne juge plus ni ne parle mentalement... » → parole « extérieure » → parole « intérieure » → silence intégral ; parole : sorte de tremplin du silence.

Initiation

Grenier, 111

Ce silence intégral n'est plus seulement le *tacere*, mais rejoint le *silere* : silence de toute la nature, éparpillement du fait-homme dans la nature : l'homme serait comme un bruit de la nature (au sens cybernétique), une caco-phonie. Mais toujours la même aporie : pour dire cette cacophonie, j'ai besoin d'un cours.

LA DÉLICATESSE

1) PRINCIPE DE DÉLICATESSE

Il me faut revenir — pour en partir une nouvelle fois — à une citation de Sade que j'ai donnée au cours de l'année dernière, sur le principe de délicatesse :

« La marquise de Sade ayant demandé au marquis prisonnier de lui faire remettre son linge sale (connaissant la marquise : à quelle autre fin sinon le faire laver ?), Sade feint d'y voir un tout autre motif, proprement sadien : "Charmante créature, vous voulez mon linge sale, mon vieux linge ? Savez-vous que c'est d'une délicatesse achevée ? Vous voyez comme je sens le prix des choses. Écoutez, mon ange, j'ai toute l'envie du monde de vous satisfaire sur cela, car vous savez que je respecte les goûts, les fantaisies : quelque baroques qu'elles soient, je les trouve toutes respectables, et parce qu'on n'en est pas le maître, et parce que la plus singulière et la plus bizarre de toutes, bien analysée, remonte toujours à un principe de délicatesse." » (*Sade, Fourier, Loyola*, p. 174[31].)

Sade

Ne jamais séparer une conduite du compte rendu qui en est fait, car le verbe pénètre l'acte de part en part. L'énonciation de Sade laisse voir ce qu'est le principe de délicatesse : une jouissance d'analyse, une opération verbale qui déjoue ce qui est attendu (le linge est sale pour être lavé) et fait entendre

31. OCII, 1161. Barthes lit l'extrait.

Étymologie

que la délicatesse est une perversion qui joue du détail inutile (infonctionnel) : l'analyse produit du menu (un sens possible de « délicat » mais étymologie douteuse) et c'est ce découpage et ce détournement qui est jouissif → on pourrait dire : jouissance du « futile » (< *fundo* — qui s'écoule, que rien ne retient). En somme, délicatesse : l'analyse (*luô*[32] → délier) qui ne sert à rien[33]. Tel est le fond, la toile sémantique. → Donc, nous aussi, analysons :

2) SCINTILLATIONS DE LA DÉLICATESSE

Anecdote

Non pas « traits », « éléments », « composants », mais ce qui brille par éclats, en désordre, fugitivement, successivement, dans le discours « anecdotique » : le tissu d'anecdotes du livre et de la vie.

a) Minutie

Thé Kakuzo, 30

Art du thé (Japon) → religion esthétique, XVe siècle : le théisme = taoïsme déguisé (Thé. Période des écoles de thé. I : thé bouilli (gâteau de thé à bouillir), II : thé battu, III : thé infusé.

1. Thé bouilli : observer la minutie de l'analyse, des classifications. Eau : la meilleure : eau de montagne, puis eau de rivière, puis eau de source. Ébullition : 1) Petites bulles pareilles à des yeux de poisson, 2) bulles comme des perles de cristal qui roulent dans une fontaine, 3) vagues bondissant furieusement dans la bouilloire. (→ Faire rôtir le gâteau de thé devant le feu jusqu'à ce qu'il devienne « tendre comme les bras d'un petit enfant ». Le pulvériser entre deux feuilles de papier → mettre le sel dans la première ébullition, le thé dans la seconde ; et dans la troisième, une cuiller à pot d'eau froide pour fixer le thé et « rendre à l'eau sa jeunesse ».)

Kakuzo, 34

Farfelu

2. Thé battu : réduire les feuilles en poudre dans un petit moulin de pierre *(Song*[34]*)* → battre la préparation dans l'eau chaude avec une fine vergette de bambou fendu.

Vers le détail inutile ou mystérieusement utile : la minutie : au bord du farfelu. En somme : art du supplément inutile.

Propreté

(*Cf.* une manière de prendre le problème de la propreté. Dans l'idéologie para-hippy, une contestation de la propreté, parce que, effectivement, la société, de plus en plus, en fait une valeur *a)* fonctionnelle (hygiène), *b)* morale (par métonymie :

32. Verbe grec signifiant aussi « dissoudre, résoudre, expliquer ».
33. Sur la délicatesse, voir *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 514).
34. Dynastie chinoise sous laquelle « le thé battu devint à la mode », selon le traité d'Okakura Kakuzo, *L'Art du thé*, Lyon, Éd. Paul Derain, 1963, dont Barthes s'inspire.

pureté, droiture, honnêteté, etc.). Mais la propreté peut être aussi fondée et défendue comme *art* : non que cela rende forcément beau, mais parce qu'elle peut être le champ d'un art, comme Kakuzo : ne pas s'attaquer à un objet ancien avec l'ardeur d'une ménagère hollandaise, *cf.* les restaurations de tableaux, d'où il sort des Greco javellisés. Art = pratique fine de la différence : ne pas traiter les objets de la même façon : traiter l'apparemment même comme différent.)

b) Discrétion

Étymologie : séparer, *discernare*. La discrétion renvoie en effet à une idée implicite du sujet, comme composé de parties étanches ; accepte l'hétérogénéité ≠ image massive, arrogante, d'un sujet « tout d'une pièce », « franc », etc. →

1) Séparation de l'action et de l'apparence : Tao a produit une sorte d'utopie politique, sous forme d'un âge d'or ancien du temps des anciens princes : « Dans les premiers temps,
Tao, Grenier, 144 <…> les sujets savaient à peine qu'ils avaient un prince (tant l'action de celui-ci était discrète)… » ; «Combien délicate fut la touche des anciens souverains… ».

2) Séparation du Signifiant et du Signifié : distance interne
111 au signe : Tao : difficulté de la Voie[35]. Le disciple informe le maître de ses progrès (qui sont en fait des régressions) et le maître donne des marques d'approbation très discrètes, mais de plus en plus flatteuses : un regard, un sourire, une invitation à s'asseoir. → Délices utopiques d'un monde où sourire serait la manifestation d'une solidarité doctrinale, politique, etc., par exemple : un geste de militant, ou de maîtrise (dans les jurys, les examens). → Champ des règles pour mesurer l'action d'amour (ne pas peser sur l'autre). Par exemple : comparer les investitures dans le monde occidental (rois, évêques, congrès, élections, héritages, etc.) et ce geste oriental : Zen
Suzuki, I, 76 transmis par Bouddha à son disciple Mahakashyapa : devant la congrégation, Bouddha présente un bouquet de fleurs au disciple : geste dont le sens est immédiatement saisi par le disciple qui répondit à son maître par un sourire calme.

3) Distinction délirante des fonctions : art des fleurs (Japon). À chaque fleur était attaché un domestique spécial : laver ses feuilles avec une fine brosse de poils de lapin. Est
Kakuzo, 104 écrit dans le *Pingtsé*[36] : la pivoine doit être baignée par une belle jeune fille en grande toilette et le prunier d'hiver arrosé par un moine pâle et frêle.

---

35. [Oral : Barthes rappelle que « Tao » signifie « voie », « méthode ».]
36. Le *Livre des fleurs*, traité d'art floral japonais, mentionné par Kakuzo.

Séance du 4 mars 1978

SUPPLÉMENT I[1]
Mention d'une lettre d'un auditeur sur la figure « Silence » semblant demander ce qu'il faudrait faire effectivement pour sortir de l'aporie « silence-signe ». Ma perspective, tout au long de ce cours, est celle du désir, non de la loi : non pas le silence qu'il faudrait atteindre, mais seulement le désir de silence, figure fugitive mais itérative du désir de Neutre. Je décris plutôt des manques, des fantasmes, des « impossibilités » (des apories) dont la seule positivité est la tension (l'intensité) que j'essaye de faire reconnaître (à moi-même). Désirant non guru[2]*. Il s'agit, je crois, d'un discours tout à fait* ir-réaliste *(et en cela* im-moral*).*

LA DÉLICATESSE

(suite)

c) Supplément et non pas redondance

1) Selon le modèle oriental, la délicatesse oblige à l'élimination sourcilleuse de toute répétition : la délicatesse s'effraie, se froisse des redites. Exemple, Japon : dans la chambre de thé : aucune couleur, aucun dessin ne doivent se répéter : s'il y a dans la pièce une fleur vivante, tout tableau de fleurs est interdit ; si la bouilloire est ronde, le pot à eau sera angulaire ; une tasse d'émail noir ne doit pas voisiner avec une boîte à thé de laque noire ; ne pas faire usage des fleurs blanches du prunier quand il y a encore de la neige dans le jardin[3]. Même l'espace ne doit pas se redire, donc se symétriser : dans la chambre à thé ne rien mettre au centre de quelque chose pour ne pas séparer l'espace en deux parties égales. →

Thé Kakuzo, 80, 111

1. Les suppléments servent généralement d'amorces à chaque nouveau cours. Celui-ci commence par la lecture en italien du poème de Pasolini qui a été lu deux fois durant le cours : la première fois ce jour et la seconde à la fin du trait « Images du Neutre ». Voir la traduction p. 106. Barthes fait en outre une citation de Paul Schrader, scénariste américain, extraite d'un numéro des *Cahiers du cinéma*, à propos des films d'Ozu, qui se caractérisent par un « présent infiniment étiré ».
2. [Oral : Barthes précise que « le discours tenu ici est celui d'un désirant et non d'un *guru* ».]
3. Kakuzo : « Dans la chambre de thé la peur des redites est toujours présente. »

2) Le rejet de la redondance va, si l'on peut dire, avec la recherche du « supplément », de ce que j'ai appelé ailleurs la surdétermination des plaisirs[4] (ou pour être plus modeste, étant donné les exemples choisis : des plaisances). Le principe est qu'il ne faut pas répéter une même substance (fleur, couleur, etc.), mais inversement qu'il faut essayer de surimprimer des « traits » de substances différentes (en appelant par exemple à des sens différents). Par exemple, plaisir du thé : doit se doubler, s'exalter du chant de la bouilloire : musique de l'eau qui bout dans la bouilloire de fer : la bouilloire chante bien car on a mis au fond des morceaux de fer de façon à produire une mélodie particulière. Ou encore (toujours des problèmes de boisson) : Critias (sophiste) avait le sens du quotidien et de l'invention pratique : il inventa le *kôthôn* (sorte de quart, de gamelle, pour les soldats lacédémoniens[5]) : « masquait par sa couleur la vue de l'eau qu'il est désagréable de voir <car boueuse> et sa forme était telle que la boue restait collée aux cannelures, de telle sorte que c'est la partie la plus pure du liquide qui arrivait à la bouche du buveur ». → Problème d'esthétique des conduites : peut-on surdéterminer des plaisirs à l'infini ? On arrive très vite à un « confort » surdéterminé par accumulation de gadgets : saturation d'*aises* qui tourne au ridicule ou au risible : Charlot dans sa cellule de prisonnier, *Les Temps modernes* → sorte de règle exponentielle du plaisir : règle de limitation : deux plaisirs, deux sens mobilisés : au-delà, c'est peut-être plus obsessionnel que pervers, plus baroque que délicat.

Thé Kakuzo, 71

Sophistes, 214

Esthétique des conduites

Charlot

d) La politesse comme pensée de l'autre, considération (aux deux sens du mot) de l'altérité

Politesse (un dossier à ouvrir un jour) : n'est « intéressante » (pour nous, par rapport au principe de délicatesse) que dans ses traits excessifs (car sinon prise dans une gangue conformiste d'habitudes : ce qui doit se faire) ; la politesse n'est délicate que si, par l'excès, elle retrouve une inventivité au besoin confinant au farfelu. Deux exemples parmi d'autres : *a)* Walter Benjamin, à Marseille, fait une expérience de *H* ; il va au restaurant Basso, et hésite entre plusieurs plats : « non par goinfrerie, mais par expresse politesse à l'égard des plats, de peur de les froisser en les refusant ». *b)* Ceci, qui est

Benjamin, 291

---

4. Dans *Roland Barthes par Roland Barthes* (OCIII, 224), « La surdétermination ». Voir aussi *Le Plaisir du texte* (OCII, 1528) : « Le plaisir est un *neutre*. »

5. Selon Jean-Paul Dumont, « il s'agit d'un cruchon qui ne laisse pas voir le liquide et dont le goulot retient les impuretés », dans la section de son essai intitulée « Le sens du quotidien et l'invention pratique ».

Immortalité

Tao, Maspero, 17

Cadavre

un retournement admirable par délicatesse = car délicatesse doctrinale : doctrine Tao sur l'immortalité du corps (âme ≠ corps : dichotomie occidentale) : c'est le corps qui doit être immortel. Immortalité : conservation du corps vivant[6]. Il faut, au cours de la vie, remplacer peu à peu le corps mortel par un corps immortel, en faisant naître en soi des organes immortels qui se substituent aux organes mortels[7]. Cependant, démenti immédiat des faits : évident que tout le monde meurt. « Pour ne pas porter le trouble dans la société humaine, où la mort est un événement normal, celui qui devenait immortel <par régime Tao : abstinence des céréales[8]> se donnait l'air de mourir et on l'enterrait normalement : ce qui était mis dans le cercueil, c'était une épée ou une canne à laquelle il avait donné l'apparence d'un cadavre ; le vrai corps était parti vivre parmi les Immortels = « la Libération du Cadavre ». Admirable pensée des autres, délicatesse pure : avoir l'air d'être mort pour ne pas choquer, blesser, décontenancer ceux qui meurent.

e) Métaphorisation

Thé Kakuzo, 29

Civilisation

Principe de délicatesse = principe (au sens de mouvement, force) de distinction-valeur (distinguer en valorisant) : possible seulement à travers l'exercice du langage. La délicatesse est consubstantiellement liée au pouvoir de métaphoriser, c'est-à-dire de détacher un trait et de le faire proliférer en langage, dans un mouvement d'exaltation. Exemple : dans le *Chaking*[9], bible du thé, code du thé, écrit par Luwuh (VIIIe siècle[10]) — thé, on l'a vu, générateur de délicatesse à l'égal d'une drogue supérieure —, les feuilles de thé, soumises au principe de délicatesse dès lors qu'elles sont métaphorisées avec ivresse : elles doivent avoir : « des plis comme les bottes de cuir des cavaliers tartares, des boucles comme les fanons d'un bœuf puissant, se dérouler comme la brume qui monte d'un ravin, briller comme un lac effleuré par le zéphyr, être humides et douces au toucher comme la terre fraîchement balayée par la pluie ». « Tout passe par le langage » veut dire = le langage crée tout : la métaphore crée la

6. Henri Maspero : « C'est la conservation du corps vivant qui resta toujours le moyen normal d'acquérir l'immortalité. »
7. Henri Maspero : « L'adepte arrivé à ce point ne meurt pas et "monte au ciel en plein jour". »
8. « Pour être immortel (pour que le corps soit immortel, non l'âme, dont il se souciait peu), le Tao recommandait l'Abstinence des Céréales » (« L'image », OCIII, 874).
9. Mot chinois formé à partir de *cha*, « thé ».
10. Kakuzo : « Luwuh est le premier apôtre du thé. Il était né à une époque où le bouddhisme, le taoïsme et le confucianisme cherchaient une synthèse commune. »

délicatesse ; en discours humaniste on aurait dit : la métaphore crée la civilisation (celle-ci n'étant pas forcément « humaniste », classique). → J'irai jusqu'à dire : la langue crée le réel ; en choisissant sa langue, on choisit son réel : ce n'est pas le même réel, le même contact (puisqu'il va s'agir d'un exemple amoureux) de dire à l'être désiré : *ma langue sur ta peau* ou *mes lèvres sur ta main*[11], ou plutôt que l'être désiré reçoive le même geste sous deux espèces verbales différentes. Pour Sade, fondateur du principe, ou auteur éponyme de la catégorie, ce principe n'aurait pas été possible sans la marquise, la lettre, l'interlocution, la langue.

3) DÉLICATESSE ET SOCIALITÉ

a) La délicatesse comme obscène social

Liée au langage, fondée par lui, délicatesse : tombe sous le coup de l'interdit qui frappe la préciosité.

Préciosité

1) Le fond de l'interdit : la protestation de virilité : *Delicatus* = efféminé : condamnation virile du délicat, du précieux, du « déliquescent », du « décadent » ; ceci croisé avec une image virile de l'empirique : ce qui est inutile, futile, est féminin : bien vu par Valéry préfaçant des haïkus japonais : « Quelques personnes ne sont point touchées par cette exquise qualité. Il en est même qui la condamnent et qui prétendent qu'elle énerve les courages. Les têtes bornées rêvent que l'extrême du goût ne s'accorde pas avec l'énergie[12]. »

Yamata + Valéry

2) Principe de délicatesse : touche à une sorte d'errance sociale, assume la marge excessive = ce qui dans la civilisation de masse ne peut faire l'objet d'aucune mode : bien comprendre que ce sont les « marges » qui sont des objets de mode : la mode = un conformisme, un suivisme de la marge (par exemple aujourd'hui la cravate mince, les cheveux courts, le col levé, l'écharpe) : mais il y a des marges dans la marge, des marginalités qui ne peuvent être récupérées par aucune mode. Principe de délicatesse : interstice absolu du conformisme et de la mode → sorte d'obscène social (l'inclassable), *cf.* le sentiment amoureux. Voici une citation de Baudelaire. Quincey : pour l'actualiser, remplacer « moraliste » par une forme plus moderne d'arrogance doctrinaire, et vous aurez l'obscène pur : « Dans l'état nerveux où je suis, il m'est aussi impossible de supporter un *moraliste inhumain que*

Marges

Modes

Baudelaire, 105

11. Phrase déjà notée p. 37, mais cette fois-ci Barthes la cite.
12. Paul Valéry a préfacé *Sur des livres japonais* de Yamata Kikou, Le Divan, 1924.

l'opium qu'on n'a pas fait bouillir ! » (Un discours « politique » à la télévision, etc.)

b) Le sabi, l'amoureux

Principe de délicatesse : sous-tendu (et ses conduites : déterminées, orientées) par quelque chose qui est comme un état amoureux. Nous avons vu, dans ancienne civilisation orientale, thé : champ privilégié du principe. Un poète Tang[13] (VIIIe siècle après Jésus-Christ), Lotung, décrit les six tasses de thé (successives) à un niveau métaphorique — ou affectif — qui est celui de l'énamoration. 1re [tasse de thé] : humecte ma lèvre et mon gosier ; 2e : rompt ma solitude ; 3e : pénètre dans mes entrailles et y remue des milliers d'idéographies étranges ; 4e : procure une légère transpiration, tout le mauvais de ma vie s'en va ; 5e : je suis purifié ; 6e : au royaume des immortels[14]. Cet état amoureux « décroché » du vouloir-saisir (un / une partenaire) peut engendrer tout un complexe de valeurs-sensations que les Japonais (notamment à propos du haïku et du Zen) ont appelé le *sabi*[15] : « la simplicité, le naturel, le non-conformisme, le raffinement, la liberté, la familiarité étrangement mitigée de désintéressement, la banalité quotidienne exquisément voilée d'intériorité transcendantale ». Ceci, à mon sens, définit assez bien le principe de délicatesse — étant bien entendu qu'il n'engendre de préciosité que lorsque le social le prend abusivement dans un paradigme préciosité / grossièreté : ce n'est qu'à partir d'un lieu « rustre » que l'on peut parler de préciosité.

Amoureux

Kakuzo, 32

Suzuki, III, 1328 1336

Préciosité

c) La douceur. Dernier mot (provisoire) sur la délicatesse

1) Dans tous nos exemples, ou à peu près, une constante : toutes les conduites marquées du principe de délicatesse : sortes de protestations actives ou d'esquives inattendues contre la réduction, non de l'individu (il ne s'agit pas d'une philosophie de l'individualisme) mais de l'individuation (= moment fragile d'un individu, *cf.* Deleuze IRCAM[16])

Individuation

Invincible

---

13. Dynastie chinoise qui s'étend du VIIe au Xe siècle.
14. Voici ce qu'écrit Kakuzo au sujet de la septième tasse de thé : « La septième ! Ah ! la septième… mais je n'en puis boire davantage ! »
15. Mot japonais du vocabulaire Zen que Barthes a utilisé dans OCIII, 618 et 1009, à partir de Suzuki : sentiment de solitude et de calme. Celui-ci écrit : « L'esprit de solitude éternelle, qui est l'esprit de Zen, s'exprime sous le nom de *sabi* dans les divers secteurs artistiques de la vie, tels que le travail d'architecte, paysagiste, la cérémonie du thé, le salon de thé, la peinture, l'art de disposer les fleurs, l'habillement, l'ameublement, la manière de vivre, la danse du Nô, la poésie, etc. » (*Essais sur le bouddhisme Zen*, *op. cit.*, p. 364).
16. Voir p. 35. L'IRCAM est l'Institut de recherche et de création pour l'art musical. Voir, à propos du séminaire de Boulez auquel participa Barthes, OCIII, 819.

→ chaque fois que dans mon plaisir, mon désir ou mon chagrin, je suis réduit par la parole de l'autre (souvent bien intentionnée, innocente) à un cas qui relève très normalement d'une explication ou d'une classification générale, je sens qu'il y a manquement au principe de délicatesse.

2) J'appellerai volontiers le refus non violent de la réduction, l'esquive de la généralité par des conduites inventives, inattendues, non paradigmatisables, la fuite élégante et discrète devant le dogmatisme, bref le principe de délicatesse, je l'appellerai en dernière instance : la douceur. Aussi, personnellement, je ne trouve nullement étonnant que l'une des « orientations » philosophiques qui a le plus d'affinité avec le Neutre, à savoir le pyrrhonisme, ait pu être définie par la douceur : « La douceur est le dernier mot du scepticisme », et Diogène Laërce : « Certains disent que les Sceptiques déclaraient que l'*apatheia* était le but, mais d'autres que c'était la douceur *(praotès*[17]*).* »

Pyrrhon

Brochard, 73

3) On devine l'aporie : j'ai « analysé » un « principe » qui vise en fait à déjouer l'analyse (non comme métaphore (*cf.* le thé) mais comme « généralité »). Je l'ai fait parce qu'il y a un reste : le reste = rien à dire de plus que le fait lui-même : ce que l'on peut poser, constater, dire, raconter : sans décrire ni expliquer : on passe au discours de l'anecdote. Je termine donc cette figure de la délicatesse (ou de la douceur) par une anecdote dont le sens est : « impossible de dire mieux » : Diogène Laërce I, 78 : Bias (l'un des sept sages) : « Voici comment il mourut : parvenu à une extrême vieillesse, il plaidait un procès : il interrompit un moment son discours et inclina sa tête sur le cou de son petit-fils. L'adversaire fit sa plaidoirie, les juges rendirent leur sentence en faveur de l'inculpé défendu par Bias, le tribunal se sépara, et c'est alors qu'on s'aperçut que Bias était mort sur le cou de l'enfant. » → « Mort sur le cou de l'enfant », tel est le titre que je souhaiterais donner à cette figure, parce que telle est, peut-être, la mort qu'on pourrait se souhaiter.

Diogène Laërce

Cou de l'enfant

17. *Apatheia* et *praotès*, mots grecs, « insensibilité » et « douceur ».

LE SOMMEIL

1) LE RÉVEIL NEUTRE

J'ai eu l'occasion d'écrire mon intérêt pour un certain type de réveil : le réveil blanc, neutre[18] : pendant quelques secondes, quel que soit le Souci[19] sur lequel on s'est endormi, moment pur sans Souci, oubli du mal, vice à l'état pur, sorte de joie claire en ut majeur ; puis le Souci antérieur fond sur vous comme un grand oiseau noir : la journée commence.

Ce temps-suspendu (= une définition du Neutre lui-même) : comme un sas, non pas peut-être entre deux mondes (rêve ≠ veille), mais entre deux corps. → Temps qui est à la limite de la « nature », sorte de tâtonnement entre le corps immortel (ou proche de la mort) et le corps soucieux (de la « vie », au sens activiste du terme, qui est peut-être bien, elle, comme tant de poètes l'ont dit, la vie-songe) → Gide mourant : « Je dors toujours ; il me faut du temps pour me réveiller, pour comprendre » ; et son témoin (la Petite Dame) : « Le plus souvent il comprend avec un grand retardement. » Le retard à comprendre : ne pas le mettre dédaigneusement au compte de la déchéance physique, comme si c'était « bien » et « normal » de comprendre vite, tout de suite → peut-être : temps pour comprendre, sorte de temps divin : passage juste (délicat, lent, bienveillant) d'une logique à l'autre, d'un corps à l'autre. Si je devais créer un dieu, je le doterais d'une « comprenette lente » : sorte de goutte-à-goutte du problème[20]. Les gens qui comprennent vite me font peur.

Gide, 242 (1950)

Comprendre

En fait, ce réveil neutre — précieux, rare, fragile, bref — renvoie au sommeil, comme substance : il est comme une version lisible (perceptible, verbalisable) du sommeil utopique. L'aporie du sommeil en effet = pressenti, fantasmé comme un état heureux, mais dont on ne peut rendre compte qu'en état de non-sommeil : implique une conscience divisée détachée de la parole. En cela, on l'appellera sommeil utopique, ou utopie de sommeil, puisqu'on ne peut en parler qu'au titre d'un fantasme : sommeil qui n'est qu'induit de quelques réveils privilégiés, déchirants à force d'être fragiles.

---

18. Voir *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 647).
19. [Oral : « le Souci avec un grand S », précise Barthes.]
20. [Oral : « pour que les problèmes s'éclaircissent », ajoute Barthes.]

2) L'UTOPIE DE SOMMEIL

A) Le rêve ne fait pas partie de ce sommeil. L'équation sommeil = rêve, c'est autre chose. L'utopie de sommeil est sans rêve.

1) Ai-je le droit de faire état de mon expérience personnelle ? Je n'aime pas rêver (ou me souvenir que j'ai rêvé) ; si le rêve est mauvais, il m'assombrit au réveil ; s'il est doux, il me déchire quand il cesse : je ne pourrai jamais imaginer une utopie de sommeil comme remplie de rêves, de beaux rêves.

Étymologie

Sopio / dormio

2) Pas de compétence étymologique, et ne veux pas m'attacher à chercher, mais peut-être le faudrait-il : latin : sommeil = *somnus* (masculin, car agent, dieu, fils de l'Érèbe et de la Nuit[21]), *cf. hupnos* < racine indo-européenne : *svap* → *sopio :* causatif (*sopor*, *oris*, force qui fait dormir, endormissement) ≠ *dormio* (pas de substantif) < **drem*. Je voudrais certes que **drem* > *dream*, ce qui permettrait d'opposer *somnus*, sommeil sans rêve, à *dream*, ou encore songe (prophétique) < *somnium* à rêve *(dream)* < *esver*, vagabonder, *exvagus* ; malheureusement, c'est de la fantaisie étymologique. Mais ce qui est possible et pour moi significatif, c'est de marquer une différence entre *sopio (somnus)*, causatif, et *dormio*, duratif (par le *m*), comme s'il y avait deux sommeils : l'un qui participerait de l'ensommeillement, l'autre de la perte de conscience (= « pioncer », 1828, argot < piausser (contaminé par « ronfler ») < piau, peau — couverture, lit, « pieu »[22]).

Onar / hupar

3) Le sommeil « utopique » est en effet sans rêve, mais il n'est pas cependant chute dans le néant (je parle toujours d'un sommeil utopique induit du réveil neutre) : on pourrait même projeter en lui le fantasme d'une hyperconscience (≠ onirisme) ; distinction connue des Grecs (*cf. Fragments d'un discours amoureux*, p. 72) : *onar :* le songe vulgaire ≠ *hupar*[23] *:* la grande vision claire (prophétique) ; le sommeil utopique, l'ensommeillement serait du côté d'*hupar* : ce qui me reste de lui, dans le réveil neutre, c'est une sorte de temps étale (entre les marées du souci et de l'excitation), où je vois (je bois) la vie, le vivre, dans sa pureté, c'est-à-dire hors du vouloir-vivre[24].

---

21. Hypnos est le dieu grec issu de cette union.
22. Ce paragraphe est barré dans le manuscrit.
23. *Onar* et *hupar*, mots grecs. L'un désigne le songe nocturne, l'autre la vision qu'on a étant éveillé. Voir OCIII, 516.
24. Cette notion, déjà vue plus haut, apparaît à Barthes dès 1957. Voir OCI, 738 : « le vouloir-vivre, qui est au fond de toute grande œuvre ».

Division
Gide, 233

B) Une notation qui sonne juste à propos de Gide mourant : « Depuis hier, Gide est dans une sorte de torpeur, comme s'il n'habitait plus que certaines parties de lui-même. » Le sommeil divise le sujet, non sous forme d'antagonismes, mais de sélections : ses éléments, ses traits, ses « ondes » sont l'objet d'une autre mise en scène.

Psychanalyse

C) Idée du sommeil-rêve = pris dans une mythologie de la rentabilité, du travail : « travail du rêve » : le sommeil sert à quelque chose ; non seulement il restaure, « rattrape », « récupère », mais encore transforme, accouche : il est productif, sauvé de la déchéance du « pour rien ». (Psychanalyse a installé l'idée du rêve producteur, matériau de l'analyse. Idéologie du travail : on ne rêve pas « pour rien ») ≠ sommeil utopique (sans rêve), ensommeillement : improductif : se définit même parce qu'il est une sorte de dépense inconditionnelle (= l'être même de la « perversion » : ce serait en somme un sommeil pervers) :

Drogue, 117

1. Affinité avec la drogue, car, dans l'un et l'autre cas (Aldo Rescio à propos de Walter Benjamin et du *H*[25]), il s'agit de « plonger les pensées importantes dans un long sommeil », dans un « non-lieu », dans le « sans-père » (mais évidemment pas dans le « sans-mère » : thème (usé !) du sommeil fœtal).
2. Affinité avec le thème d'immortalité, par la figure du temps suspendu.

Nataf, 104

Rappeler un thème fréquent de l'iconographie des vases grecs ou bas-reliefs : la nuit distribue ses pavots comparables à la plante d'immortalité[26].

Diogène Laërce, I, 92

Immortalité

Une très belle histoire racontée par Diogène Laërce à propos d'Épiménide (l'un des sept sages) : « Un Crétois <de Cnosse> qui changea de visage et de cheveux comme on va le voir. Son père l'envoya un jour chercher une brebis dans son champ : il s'égara vers le milieu du jour, se coucha dans une caverne et s'y endormit pendant cinquante-sept ans. Réveillé, il continuait à chercher sa brebis, s'imaginant n'avoir dormi que peu de temps <...>. Le bruit en parvint chez les Grecs qui le crurent aimé des dieux <...>. Il mourut âgé de cent cinquante-sept ans. » Remarquer (du moins à mon sens) :

a) Suspension sélective du temps : son corps vieillit mais sa mémoire ne vieillit pas : il cherche ses brebis ; je crois, assez

25. Dans le recueil collectif édité par Armando Verdiglione, *Drogue et Langage*, Paris, Payot, coll. « Traces », 1977.
26. « Fruits magiques, images de la connaissance suprême qui ouvre la porte de l'immortalité » (Georges Nataf, *Symboles, Signes et Marques*, Paris, Berg international, 1973, p. 115).

Mémoire

Anamnèse

intéressant, car la mémoire n'est pas un acte pur de rappel du passé, comme si elle était extérieure au temps pour mieux le saisir : la mémoire est elle-même soumise au temps, à ses injustices → *cf.* procédé d'écriture que j'ai appelé l'anamnèse[27] : rappel erratique, chaotique : l'anamnèse, ce sont les brebis du Crétois « comme si c'était hier », mais dans un corps vieilli. ≠ Mythe de la Belle au Bois Dormant : plus grossier car c'est toute la scène de la vie qui est figée, puis recommence : l'immortalité par la glace : congélation du passé en bloc (*cf.* cryothanatologie : secte actuelle qui congèle les cadavres, parce qu'ils croient que dans quelques années la science aura trouvé de nouveaux moyens de survie des corps). Mythe grec plus beau : sommeil en quelque sorte plus vivant, plus « chaud », car il divise *(cf. supra)* : laisse vieillir le corps (cheveux et visage) mais suspend le temps de la mémoire.

b) Une certaine pensée de l'immortalité, car les Grecs pensent que ce type de sommeil est un don des dieux : longévité comme étirement de la vie ; immortalité non pas mathématique, « bête » (ne jamais mourir, sans s'occuper de fantasmer ce que serait cette vie infinie, ce qu'elle reconduirait de notre vie réelle, quel âge de nous elle immobiliserait), mais idée du sujet comme ensemble de traces (ondes) remaniées selon des longueurs différentes.

c) Enfin, noter que même pour les Grecs l'idée d'un temps improductif provoque une résistance. Il est vrai : Diogène Laërce, Grec du IIIe siècle après Jésus-Christ. Laërce : Cilicie, Anatolie. « Il y a des gens qui ne veulent pas admettre qu'il ait dormi si longtemps ; ils disent qu'il a tout simplement voyagé, s'occupant à cueillir des simples » : il n'a pas dormi, il a fait quelque chose qui au reste peut avoir rapport avec l'immortalité, les drogues.

3) SOMMEIL, AMOUR, BIENVEILLANCE

Comme utopie, le sommeil ne peut finalement qu'être lié, non à l'un mais au deux : il ne peut y avoir d'utopie solipsiste.

1) Forme de cette utopie de sommeil : dormir à deux. C'est-à-dire : Rappel du sommeil sans rêve : on ne rêve pas à deux ≠ le rêve sépare, solipsise : c'est l'archétype du soliloque.

27. *Roland Barthes par Roland Barthes* (OCIII, 177) : « J'appelle *anamnèse* l'action — mélange de jouissance et d'effort — que mène le sujet pour retrouver, *sans l'agrandir ni le faire vibrer*, une ténuité du souvenir. »

Dormir à deux : essentiellement — sinon dans la contingence — le sommeil sans rêve (car le rêve est narcissique) → utopie du sommeil à deux peut être désirée comme acte d'amour absolu et, quelle qu'en soit la réalisation, comme un fantasme d'or. Pourquoi : sommeil entièrement tissé de confiance. Dormir : mobilisation de la confiance. *Cf.* dormir sur ses deux oreilles : sur l'oreille de l'autre et sur la sienne ≠ dormir d'une oreille. Dormir à deux — utopiquement — implique qu'est abolie la peur de l'image surprise : peu importe que je sois vu en train de dormir → le sommeil d'Albertine observé par le Narrateur[28] : acte d'énamoration (d'amour-passion), non d'amour, car regarder, c'est se séparer.

2) D'une façon plus générale, sommeil : acte même de la confiance : → accorder à quelqu'un le sommeil = lui donner le pouvoir d'être absolument confiant = acte même de la bienveillance. Épitaphe d'Hipponax : « Ci-gît le poète Hipponax. Si tu es méchant, ne t'approche pas de son tombeau. Si tu es honnête homme et venu d'un bon lieu, ne crains point, assieds-toi ; et, si tu veux, sommeille[29]. » → Belle notation, très paradoxale : en général, la loi (morale) veut qu'on veille les morts ; ici, c'est le mort qui fait don du sommeil : *summum* de la bienveillance.

Théocrite, 214

Épigrammes

L'AFFIRMATION

Je pointe ici (pointer ≠ traiter : signaler des cases à remplir) un dossier proprement philosophique : celui des conséquences de la nature assertive de la langue.

1) LANGUE ET DISCOURS

On se le rappelle peut-être encore (car il est bien passé de mode) : Saussure a posé avec netteté l'opposition langue / parole : dialectique claire et subtile du sujet parlant et de

28. *À la recherche du temps perdu, La Prisonnière*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », éd. Clarac, p. 366 *sq.*
29. Théocrite, *Épigrammes*, in *Bucoliques grecs*, t. I, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 214.

la masse parlante. Depuis, Saussure a été, sinon attaqué, du moins « évacué » par différentes vagues de recherche: Chomsky (compétence / performance[30]), Derrida, Lacan (la lalangue[31]). Je crois pour ma part que, dans cette opposition, quelque chose est inébranlable : besoin de deux lieux, deux espaces en rapport dialectique : 1) une réserve, où sont gardées les lois langagières d'une communauté (sorte de tabernacle) ; 2) un moment d'actualisation, choix du sujet, prélèvements dans la réserve (peu importe pour nous quelles sont les modalités de détermination de ce choix). → 1) Langue. 2) Discours (> Parole).
Donc :
1. La langue : « ce par quoi, voulant, ne voulant pas, je suis parlé », règles strictes de combinaison : la syntaxe. Ces règles sont des lois, permettent la communication (*cf.* la sécurité, ou la circulation routière pour le citoyen) mais en échange (ou en revanche) lui imposent de l'extérieur un mode d'être, un sujet, une subjectivité : par le poids de la syntaxe, il doit être *ce* sujet-là et non un autre (par exemple : devant fatalement se déterminer, dès qu'il parle, par rapport au *masculin* / *féminin*, au *vous* / *tu*) : les rubriques de la langue sont des lois coercitives, qui l'obligent à parler → dans ce sens, j'ai pu parler d'un « fascisme » de la langue[32].
2. Le discours : « ce que, dans certaines limites sociales, idéologiques, névrotiques, je parle » (je suis « libre » de parler[33]). Règles de combinaison : règles « mondaines » (logique, convenances, dialectique sous l'écoute de l'autre, jeu des images, etc.).

2) L'AFFIRMATION ET LA LANGUE

Collatio esse

S'il y a un modèle universel à l'idée même de paradigme (rappelons-nous que le sujet de notre cours, le Neutre, c'est ce qui déjoue le paradigme : le paradigme est la loi contre quoi s'insurge le Neutre), ce modèle est oui / non (+/–)[34]. Le para-

30. « En grammaire générative, la *performance* est la manifestation de la compétence des sujets parlants dans leurs multiples actes de parole » (*Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994).
31. « Lalangue, autrement dit, ce pourquoi, d'un seul et même mouvement, il y a de la langue [...] et il y a de l'inconscient » (Jean-Claude Milner, *L'Amour de la langue*, Paris, Éd. du Seuil, 1978, p. 26).
32. In *Leçon* (OCIII, 803). [Barthes ajoute oralement que « la censure est ce qui oblige à dire ».]
33. Barthes expose la théorie de Saussure selon laquelle la *langue* est un produit social, par opposition à la *parole* qui est la composante individuelle du langage.
34. « La réalisation d'un terme (= sa formulation dans l'énoncé) exclut la réalisation concomitante des autres termes » (article « Paradigme » du *Dictionnaire de linguistique*).

doxe, le « boitement » (= le « scandale ») = le *oui* (l'affirmation) est inscrit implicitement dans toute la langue, alors que le *non* a besoin, à chaque fois, d'une marque particulière. Autrement dit (vieux problème bien connu de la philosophie) la langue est naturellement assertive[35] : énoncer un vocable, c'est immédiatement affirmer son référent[36] ; si je dis « la table », elle existe de droit ; pour en défaire l'existence, il faut un supplément, une marque. De même, toute proposition est assertive (constative), et les modes du doute, de la négation, doivent être signalés par des marques particulières — tandis qu'il n'en faut pas pour l'affirmation. En empruntant l'expression à la théologie (saint Thomas, Eckhart), on peut dire que la langue est *collatio esse*, collation d'être[37].

Lossky, 44

Pour en revenir à oui / non : le « boitement » qui découle de la *collatio esse* se retrouve dans l'« histoire » des mots oui / non (latin, français) : notre langue (enquête à faire, bien sûr, à travers d'autres langues) a eu tout de suite un mot simple et comme primitif pour le *non* : sorte de marque sortie tout armée de l'*ungrund* langagier[38] ≠ mais sorte de résistance à formuler linguistiquement le *oui*, car inhérent à toute la langue dans son étendue. En effet *non* : forme unique et bien délimitée : *ne-unum :* non (≠ ne) : négation du mode de la réalité, l'indicatif, et de la proposition principale (≠ *ne* = dubitatives, conditionnelles, impératives, etc.), ce qui montre bien la collusion de l'indicatif, de la principale et de la « réalité », qu'il faut défaire par une particule brutale : *non ≠ oui.*

Oui / non

Étymologie

1. En latin pas de mot propre : une série ouverte d'expressions approximatives, comme si le *oui* se cherchait, s'essayait sans avoir jamais trouvé de forme adéquate : *ita*, *etiam*, *verum*, *vero*, *scilicet*, *admodum*, *maxime*, *sic.* Beaucoup de formes possibles mais pas une de topique.

2. Plus flagrant encore en français : *oui* < *oil* / *oc* (les deux langues) *hoc* (> o) *ille* (> il) *(fecit)* (*fecit :* verbe à tout faire qui remplace tout verbe dans la question : « Est-ce qu'il est venu ? — Il a fait cela » → *oui*). Aussi, en ancien français : *o-je. Oui* est inanalysable dès le XVIe siècle. Remarquer qu'étant en fait une proposition le *oui* est redondant par rapport à la

35. « Le langage est une législation, la langue en est le code. Nous ne voyons pas le pouvoir qui est dans la langue, parce que nous oublions que toute langue est un classement, et que tout classement est oppressif » (*Leçon*, OCIII, 803).
36. « C'est le langage qui est assertif, non lui » (*Roland Barthes par Roland Barthes*, OCIII, 131).
37. Vladimir Lossky, *Théologie négative et Connaissance de Dieu chez Maître Eckhart*, Paris, Vrin, 1960 : « Dieu confère l'être aux créatures, en les produisant à partir du néant. »
38. Mot allemand : « absence totale de détermination, de cause, de fondement, de raison [*grund*] » (Fonds Roland Barthes / Archives IMEC).

proposition antécédente qu'il reprend, confirme, redouble ≠ *non :* n'est pas redondant : c'est une autre (pro)-position.

3) L'AFFIRMATION ET LE DISCOURS

De la langue au discours

La contrainte d'assertion passe de la langue au discours, car le discours est fait de propositions qui sont naturellement assertives. Ce qui fait que, pour retirer, préserver le discours de l'affirmation, pour le nuancer (vers la négation, le doute, l'interrogation, la suspension), il faut sans cesse batailler avec la langue, matière première, « loi » du discours.

Retournement
Pascal
Imago
Arrogance

Ceci a des conséquences permanentes, insistantes pour nous qui parlons, et qui, par et dans le langage, devons assumer la responsabilité de notre *imago* devant l'autre (langage : le problème n'est pas de se faire entendre, mais de se faire reconnaître) ; notre image (venant du langage) est « naturellement » arrogante. Ceci se voit bien là où le discours s'établit sur une intentionnalité de négativité et où cependant il tend à être récupéré par l'affirmation → quadrature du cercle, aporie, désespoir du langage : son impuissance à permettre au sujet la perfection (le repos) du négatif. C'est dans ce sens que j'interprète la citation suivante de Pascal : « Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux et d'humilité aux humbles. Ainsi ceux de pyrrhonisme <nous reviendrons sur l'anti-pyrrhonisme ambigu de Pascal> sont matière d'affirmation aux affirmatifs. Peu parlent de l'humilité humblement, peu de la chasteté chastement, peu du pyrrhonisme en doutant… » En ce qui me concerne, je me permettrai d'aller plus loin (et je crois que c'est le mouvement de la citation pascalienne) : il est impossible de parler (insistons sur l'acte, car après tout il est possible de ne pas parler) de l'humilité humblement, etc. Ce qui est intéressant en effet : « positions » visées par Pascal (humilité, chasteté, pyrrhonisme) : il s'agit de « négativités », de « diminutions », de « carences », d'« abstentions », etc. : attitudes qui se définissent par un *quantum* (un « électron ») négatif et qui — paradoxe crucial — ont à affronter — ou à composer avec — l'affirmatif de la langue (le *proton*). Ce « négatif » est sans cesse « redressé » en positif dès qu'on se met à parler : les humbles, parce qu'ils parlent, deviennent orgueilleux, les pyrrhoniens, dès qu'ils parlent, deviennent dogmatiques (ce pour quoi Pyrrhon n'a pas parlé).

Pascal, *Pensées*, frag 554

Dramatisation

J'ai dit : le discours doit « batailler » avec la langue, lorsqu'il veut défaire son assertivité naturelle. Il s'agit en effet sans

cesse d'une lutte, d'une épreuve de forces : on retrouve ici le paradoxe du Neutre : pensée et pratique du non-conflit, il est contraint à l'assertion, au conflit, pour se faire entendre → il y a dans la langue (prenons ici le mot dans son sens générique, englobant langue et discours) une disposition dramatique : soit que le discours prenne à son compte l'arrogance de l'assertion, soit qu'il veuille la contrarier → tension, jeu, péripéties langagières. *Cf.* Bachelard, sa thèse : prévalence et éloge du discontinu → rôle de la pensée dramatique dans la fixation de nos souvenirs : « On ne retient que ce qui a été dramatisé par le langage ; tout autre jugement est fugace. » « La langue dramatise toujours les jugements les plus simples[40]. » (Jerusalem) → ce n'est pas seulement le souvenir qui est dramatisé par la langue : c'est toute la relation à l'Autre, c'est-à-dire tout le sujet, de part en part, qui devient dramatique, pour lui, pour les autres, par la langue, par l'assertion — comme s'il y avait dans la langue elle-même une force d'hystérie — ou d'hallucination affirmative.

Bachelard, 47

4) GÊNES, ESQUIVES, VAINES CORRECTIONS

L'esquive

Tout le Neutre est esquive de l'assertion (= sujet du cours dans son entier). → Je ne pose ici que le principe d'un « dossier » concernant les esquives de l'affirmation à même la langue (esquive renvoie à l'idée que la négation — ou la dénégation — ne défait pas l'assertion, mais la contre : elle est elle-même assertion du non, affirmation arrogante de la négation. Je proposerai trois points de réflexion (mais le dossier est ouvert à l'infini) :

Hegel, 779

1) Critique philosophique du « c'est » (seulement ici, mention, car cela implique une technique philosophique) : je renvoie, pour poser le problème, à Hegel (*Leçons sur l'histoire de la philosophie*, tome 4) : « Sceptiques : pour aboutir à l'*épochè*, à la suspension de jugement, mise au point de modes, ou tropes (tours, tournures) : appliqués à tout pensé, à tout senti pour laisser entendre que ce n'est pas "en soi" mais seulement dans une relation à un autre[41] » : dix tropes classiques (→nésidème) (Anciens Sceptiques) + cinq tropes nouveaux (attribués à Agrippa) : pour Hegel, les cinq nouveaux plus intéressants car plus « cultivés » (moins « triviaux ») s'op-

40. La phrase de Johann Wilhelm Friedrich Jerusalem (1709-1789) citée par Bachelard est dans *Urtheilsfunction*, p. 9.
41. Hegel poursuit : « de telle sorte qu'il paraît de lui-même dans un autre, et laisse paraître cet autre en lui-même, si bien que finalement, ce qui est ne fait que paraître ».

« C'est »

posent à des catégories scientifiques, à la détermination de l'être pensé du sensible par des concepts : essentiellement dirigés contre la forme « c'est ».

« Peut-être »

2) La critique (philosophique) du « c'est » → la peur « laïque », non philosophique, « triviale » (dirait Hegel) du mode assertif de la langue. →

Gide, *Journal*, 1941

a) Aspect systématique, Gide : « Je n'écris plus une phrase affirmative sans être tenté d'y ajouter : "peut-être"[42]. » Et dans l'ordre des conduites (la « conduite » est une affirmation, verbalisée comme telle : c'est la décision) : Walter Benjamin et l'expérience du *H* : « C'est par un *peut-être* assez faible que tout a commencé. » Tout ceci : fondements difficiles d'un discours du *peut-être*.

Rescio, drogue

Précaution oratoire

b) Empirie triviale du discours. Le sujet qui écrit sentant l'arrogance statutaire de la langue-discours est tenté de relativiser ses phrases, d'une façon codée : c'est la « précaution oratoire » : « à mon humble avis », « il me semble », « pour ma part », « je crois que... ». Bien entendu (je l'ai très vite compris), ça ne change rien à rien : l'assertion, l'arrogance reste entière, car la précaution ne satisfait que l'imaginaire du sujet parlant, qui supporte mieux son image s'il en adoucit la « superbe » (cela dépend évidemment de sa morale, de son éducation, de sa névrose). En fait, l'écriture est fondamentalement assertive : mieux vaut l'accepter stoïquement, « tragiquement » : dire, écrire et se taire sur la blessure de l'affirmation.

Neutre

Blanchot, *Entretien*, 567

3) On comprend maintenant où tend le Neutre (je ne dis pas : « ce qu'il est » car dogmatisme définitionnel ; plutôt : découvrir une région, un horizon, une direction). Blanchot : « L'exigence du neutre tend à suspendre la structure attributive du langage <« C'est ceci, cela »>, ce rapport à l'être, implicite ou explicite, qui est, dans nos langues, immédiatement posé, dès que quelque chose est dit. » Parce qu'il vise radicalement le rapport de l'être et de la langue, le Neutre ne peut se contenter des modes (modalités), qui codent officiellement dans la langue l'atténuation de l'affirmatif : la négation, la dubitation, le conditionnel, l'interrogation, le souhait, la subjectivité, etc. Idéalement, le discours au Neutre n'est pas du tout un discours au subjonctif : car les modes font encore partie de l'être. Le problème (langagier) serait de suspendre toute catégorie, de mettre ce qui vient au langage hors mode, qu'il soit constatif ou subjonctif : ou encore, pour être plus

42. Dans le *Journal*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, t. II, p. 89. C'est le 19 juillet 1941. Dans l'édition d'Éric Marty et Martine Sagaert, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, t. II, p. 774.

précis, de parler en impliquant, en faisant entendre que tout paradigme est mal posé, ce qui est dévier la structure même du sens[43] : chaque vocable deviendrait ainsi non-pertinent, im-pertinent. Peut-être interroger des formes d'écriture très modernes sous cet aspect ≠ le thétique[44].

---

43. « L'exemption de sens » (OCIII, 161).
44. Le thétique, du grec *thèmi*, « je pose », est « ce qui pose », « ce qui affirme ». [Oral : Barthes mentionne l'expression de Julia Kristeva « défaire le thétique » comme « programme des écritures modernes ». Voir « L'image » (OCIII, 871).]

Séance du 11 mars 1978

SUPPLÉMENT II

Sur le cours. D'un samedi à l'autre, en moi, le cours « travaille » quoique préparé à l'avance (peu d'ailleurs), il continue de bouger : il y a en moi une actualité du cours, qui vient de ce qui a envie de s'y incorporer rétroactivement : soit par pensées ultérieures à son énonciation (« esprit de l'escalier ») soit parce qu'il se passe dans ma vie de la semaine de menus événements qui entrent en consonance avec ce qui a été dit. Je crois que cela est important de le faire et de le dire, parce que cela signifie que le cours n'est pas l'état d'une « pensée » mais plutôt (du moins idéalement) une moire d'individuation → on pourrait alors assumer sans tristesse le mot « cours » : sa connotation est mauvaise surtout si le « cours » est « magistral ». Mais après tout, cours < cursus : ce qui court, ce qui coule (cours d'un fleuve) : 1330 : estudier a cours : « sans interruption » ; je dirai : sans que le présent s'interrompe.

Sur « Délicatesse ». Je reviens sur « Délicatesse » parce que j'ai l'impression persistante que je n'ai pas bien expliqué pourquoi je donnais tant d'importance à tous les protocoles sophistiqués du thé japonais. Je reviens donc sur la « scintillation » « Minutie ». En sortant, le soir, au crépuscule, en recevant avec intensité des détails infimes, parfaitement futiles, de la rue : un menu écrit à la craie sur la vitre d'un café (coquelet purée, 16 francs 50 — rognons crème fraîche, 16 francs 10), un tout petit prêtre en soutane remontant la rue Médicis, etc., j'ai eu cette intuition vive (pour moi le crépuscule urbain a une grande force de netteté, d'activation, c'est presque une drogue) que descendre dans l'infiniment futile, cela permettait d'avouer la sensation de la vie → (c'est en somme une règle romanesque). → La délicatesse est donc du côté du vivant, de ce qui fait sentir la vie, de ce qui en active la perception : la saveur de la vie toute pure, la jouissance d'être vivant → bien sûr, il faut s'entendre sur « vie », mot à tout faire → la vie : 1) comme puissance, vouloir-saisir, vouloir-jouir : celle-là n'a que faire de la délicatesse, elle la méprise, la rejette du côté du décadent, du déliquescent, de l'exténué, de ce qui va mourir ; 2) mais aussi, la vie comme durée : ce dont la durée est jouissance → durée de la vie : valeur Tao (cf. la magie d'immortalité du corps réel) : l'infiniment futile devient alors comme le grain même de cette durée vitale → délicatesse = étoffe de la vie dans son grain.

Sur « Affirmation ». J'ai dit : l'écriture est de soi-même affirmative (plus que la parole) : malheureusement il ne sert à rien d'ajouter des clausules oratoires, des opérateurs d'adoucissement (« à mon humble avis », « il me semble », « selon moi », etc.[1]*). Cependant, j'ai lu cette semaine dans la presse une phrase typiquement arrogante, qui m'a fait regretter la présence d'un « modulateur » → il pourrait s'agir de politique, mais non : de musique →* Télérama *du 11 mars 1978 : « Vous rappelez-vous ? Ce n'est pas si loin ; il y a dix-huit ans. Quand le plus grand pianiste français de ce siècle meurt, le 15 juin 1962, il y a, comme qui dirait, de la gêne dans l'air » = c'est Cortot → trois remarques :*

a) Le lecteur est lui aussi responsable de l'arrogance : je ne trouve pas que Cortot soit le plus grand pianiste français du siècle ; au reste, ce genre de palmarès expéditif est inacceptable : en art, pas de « le plus grand », car comme sujet, je puis toujours contester et pas de critère d'échelonnage sur lequel on puisse s'entendre.

b) Il m'a semblé découvrir que, curieusement, mais d'une façon intéressante, l'arrogance du jugement tient beaucoup à sa position oblique dans la syntaxe de la phrase : « Cortot est le plus grand pianiste du siècle » = à tout prendre plus une provocation qu'une arrogance ; mais l'incise naturalise l'affirmation : cela va tellement de soi qu'il suffit de le rappeler en passant : comme une épithète de nature. → À étudier : ce que j'ai appelé la « Figure Moussu[2] *».*

c) Arrogance insupportable, peut-être précisément parce que ce n'est pas de l'écriture : c'est de la fausse écriture (écriture journalistique) : pas de je (une écriture égotiste n'est pas arrogante) et pourtant une sorte de graisse parlée (« Vous rappelez-vous ? », « comme qui dirait », etc.). À étudier un jour, cette écriture journalistique.

Enfin un incident personnel, qui introduira bien la figure suivante : jeudi 9 mars, bel après-midi, je sors pour m'acheter des couleurs (encres Sennelier[3]*) → flacons de colorine : par appétit des noms (jaune d'or, bleu lumière, vert brillant, pourpre, jaune soleil, rose carthame — rose assez soutenu),*

---

1. « Quel remède dérisoire [...] que d'ajouter à chaque phrase quelque clausule d'incertitude, comme si quoi que ce soit venu du langage pouvait faire trembler le langage » (*Roland Barthes par Roland Barthes*, OCIII, 131).
2. « À un moment, quand Madame Moussu, que je ne connaissais pas, m'a vu allumer une cigarette, elle m'a dit : "Oh, mon fils dit toujours : Depuis que je suis entré à Polytechnique, je ne fume plus." C'est là une figure de rhétorique dans laquelle l'information principale et la seule, à savoir que son fils était polytechnicien, est donnée à travers une subordonnée » (*Prétexte : Roland Barthes. Colloque de Cerisy*, Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1978, p. 413).
3. Magasin situé près de l'École des beaux-arts.

j'en achète seize flacons. Les rangeant, j'en renverse un : en épongeant je faisais de nouveaux dégâts : petites complications ménagères… Et maintenant, je vais vous donner le nom officiel de la couleur renversée, nom imprimé sur la petite bouteille (comme sur les autres vermillon, turquoise, etc.) : c'était la couleur nommée Neutre (évidemment j'avais ouvert ce flacon en premier pour voir de quelle couleur il était, ce Neutre dont je parle pendant treize semaines). Eh bien, j'ai été puni et déçu : puni parce que le Neutre éclabousse et tache (c'est une espèce de noir-gris mat) ; déçu parce que le Neutre est une couleur comme les autres, et qui se vend (donc, le Neutre n'est pas invendable) : l'inclassable est classé → mieux vaut donc revenir au discours qui, au moins, peut ne pas dire ce qu'est le Neutre.

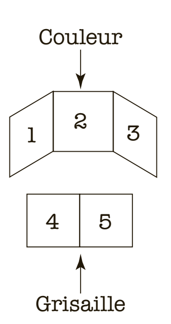
LA COULEUR[4]

1) L'INCOLORE : DEUX RÉFÉRENCES

Deux références, parmi beaucoup d'autres, sur lesquelles je veux m'arrêter un instant, étant bien évident que ce qui m'intéresse, c'est la correspondance (mythique) de l'incolore et du neutre (« des couleurs neutres »).

Tao, Grenier, 26

1) Lao-Tzeu : *Portrait de Lao-Tzeu par lui-même :* « Je suis comme incolore <…>, neutre comme l'enfançon qui n'a pas encore éprouvé sa première émotion, comme sans dessein et sans but. » *a)* L'enfant sans émotion ? La métaphore ne vaudrait plus aujourd'hui : l'enfançon est bourré d'émotions intenses, ravageuses, mais ce que veut peut-être dire Lao-Tzeu : ce ne sont pas des émotions « culturelles », codées par le social. *b)* Sans dessein et sans but = sans vouloir-saisir.



2) Jérôme Bosch : *Le Jardin des délices* et la « forme » retable (« dossier contre lequel est appuyé l'autel et qui sert à la décoration »). Retables flamands : triptyques à cinq surfaces, se refermant → opposition du recto et du verso (intérieur / extérieur) → opposition de la couleur et de la grisaille (camaïeu : valeurs du gris). Ainsi : volets fermés du *Jardin*

4. Un fragment du *Roland Barthes par Roland Barthes* s'intitule ainsi. Voir OCIII, 204.

des délices : camaïeu gris — paysage circonscrit par une sphère transparente (boule de cristal des voyantes).

2) INTERPRÉTATIONS

Essayons de voir les valeurs investies dans l'opposition du coloré et de l'incolore.

a) Richesse / pauvreté

Retables, tons de grisaille : couleurs moins chères — retables ouverts (c'est-à-dire présentant les surfaces colorées) seulement dans les grandes occasions, ou pour les grands seigneurs qui donnaient un bon pourboire au gardien → couleur = fête, richesse, classe supérieure ≠ grisaille, camaïeu, « neutre » = quotidienneté, uniformité sociale : *cf.* la Chine actuelle : impression de Neutre (dans les vêtements, uniformes) indistinction sociale → la fête, la couleur → « insignes » du politique, du « peuple » comme entité dominante (banderoles). (Retables : disparaissent au début du XVIe siècle, quand l'Église n'est plus commanditaire. D'une façon générale : insertion de la couleur dans l'économie. Au Moyen Âge, couleurs vives : investissement d'argent, luxe, comme les épices.) → Le Neutre est associé mythiquement, sinon à la pauvreté, du moins au non-argent, à la non-pertinence de l'opposition richesse / pauvreté.

Chine

b) Envers / endroit

Dans le retable, chassé-croisé : le « recto », la surface « principale », riche, brillante, colorée = ce qui est ordinairement caché ≠ le « verso », ce qui est ordinairement exposé → le Neutre se donne à voir, en ce qu'il cache le coloré. Nous sommes ici dans une idéologie de la « profondeur », de l'apparent et du caché. Le caché = riche, l'apparent = pauvre. Thème évangélique (≠ idéologie petite-bourgeoise de la « poudre aux yeux », pourpoint en simili, devant riche, dos (non vu) pauvre). Le Neutre = l'envers, mais l'envers qui se donne à voir sans attirer l'attention : ne se cache pas mais ne se marque pas (= très difficile) : en somme, quelque chose comme *La Lettre volée*[5] → problème qui nous est posé : est-ce que le Neutre est vraiment une surface fracturable, sépa-

Recto / verso

Le caché

5. Conte d'Edgar Poe. Jacques Lacan en a fait une analyse célèbre, parue dans *Le Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Éd. du Seuil, 1978, p. 225-240.

rable, derrière laquelle il y aurait la richesse, la couleur, le sens fort ? (*Cf.* l'inconscient, est-ce vraiment ce qu'il y a derrière le conscient ?)

c) Origine

Origine

Indifférenciation

Jardin des délices de Bosch[6] : volets fermés du triptyque (verso) : camaïeu gris ; ce camaïeu « sert » à représenter un paysage panoramique, ceinturé par une étendue d'eau, avec de lourds nuages = le troisième jour de la création, selon la Genèse : instant de la première pluie, premiers arbres et buissons. Et on se rappelle Lao-Tzeu, incolore et indéfini, « comme l'enfançon qui n'a pas encore éprouvé sa première émotion ». → Neutre : temps du *pas encore*, moment où dans l'indifférenciation originelle commencent à se dessiner, ton sur ton, les premières différences : petit matin ; espace daltonien (le daltonien ne peut opposer rouge et vert mais il perçoit des plages de différente clarté, intensité) ; *cf. silere :* le bourgeon, l'œuf pas encore éclos : avant le sens[7].

d) Moire

Nuance

Le camaïeu, figure qu'on pourrait dire « couleur de l'incolore », induit à une autre pensée du paradigme comme grand principe d'organisation. Modèle du paradigme : l'opposition des couleurs franches contrastées (bleu / rouge) : c'est précisément l'opposition, moteur même du sens (phonologie). Or le camaïeu (le Neutre) substitue à la notion d'opposition celle de différence légère, de début, d'effort de différence, autrement dit de nuance : la nuance devient un principe d'organisation totale (qui couvre tout l'espace, comme pour le paysage du triptyque) qui en quelque sorte saute par-dessus le paradigme : cet espace totalement et comme exhaustivement nuancé, c'est la moire (dont déjà parlé dans différents cours antérieurs[8]) : le Neutre, c'est la moire : ce qui change finement d'aspect, peut-être de sens, selon l'inclinaison du regard du sujet.

e) Indistinction

Dans le *Système de la mode*, l'opposition signifiante ne passe pas entre telle ou telle couleur, mais massivement entre le coloré et l'incolore : incolore ne veut pas dire « transparent », mais précisément : de couleur non marquée, « neutre », de cou-

---

6. Ce tableau de Jérôme Bosch qui se trouve au musée du Prado à Madrid date du début du XVIe siècle (1503).
7. Renvoie au trait « Le Silence ».
8. La « science des moires » ou « diaphoralogie » est évoquée *supra* p. 36 et *infra* p. 108.

Mode

leur « indistincte » : aussi voit-on ce paradoxe : le noir et le blanc sont du même côté (couleurs marquées) et ce qui leur vient en opposition c'est le gris (le feutré, l'éteint, etc.) : le principe d'organisation des couleurs est sémantique (marqué / non marqué[9]). → On voit donc qu'en définitive la plus grande opposition, celle qui à la fois fascine et est la plus difficile à penser dans la mesure où elle se détruit en se posant, c'est celle de la distinction et de l'indistinction, et c'est là l'enjeu du Neutre, ce pourquoi le Neutre est difficile, provocant, scandaleux : parce qu'il implique une pensée de l'indistinct, la tentation du dernier (ou du premier) paradigme : celui du distinct et de l'indistinct. On l'a vu, ce problème, celui de la mode mais aussi (bousculons les genres) celui de la théologie négative. Les mystiques négatifs (Eckhart) ont bien vu : « La distinction entre l'indistinct et le distinct est plus grande que tout ce qui peut séparer deux êtres distincts entre eux[10]. » Donc logique que Bosch ait confié au camaïeu, au Neutre, la « représentation » du début de la création, lorsque celle-ci est encore toute proche, toute mêlée de l'indistinction originelle, c'est-à-dire de la matière-Dieu. Penser, en le modifiant un peu, au distique d'Angelus Silesius :

Lossky, 261

Angelus, 90

« Perds toute forme <toute couleur> et tu seras pareil à Dieu,
À toi-même ton ciel en un calme repos. »

Pensée par laquelle nous rejoignons la déclaration de Lao-Tzeu : « Je suis comme incolore et indéfini… etc. » : la pensée du Neutre est en effet une pensée-limite, au bord du langage, au bord de la couleur, puisqu'il s'agit de penser le non-langage, la non-couleur (mais non l'absence de couleur, la transparence) → le langage et les pratiques codées qui en découlent récupèrent toujours le Neutre comme une couleur : *cf.* mon petit apologue du début.

L'ADJECTIF

Souvent ici référence à des faits de langue : affirmation, adjectif, et même des faits de grammaire. C'est que pour moi — j'y crois dur, de toute la force obstinée de mon affect — la

9. Voir OCII, 230 et 274.
10. Vladimir Lossky ajoute : « La différence entre le non-coloré et le coloré surpasse tout ce qui fait distinguer deux surfaces de couleur différente. »

langue est pathétique : je lutte avec la grammaire ; je jouis par elle : par elle me vient une existence dramatique (*cf.* fascisme de la langue[11]).

1) ADJECTIF ET NEUTRE

A) Du point de vue de la valeur (évaluation, fondation de valeurs), c'est-à-dire par rapport au désir de Neutre, qui est le fondement de ce cours, le statut de l'adjectif est ambivalent :
1) D'une part, comme « qualifiant », il colle à un nom, à un être, il « poisse » à l'être : c'est un super-qualifiant, une épithète : posé sur, ajouté à ; il scelle l'être comme une image figée, il l'enferme dans une sorte de mort (*épithèma :* couvercle, ornement de tombe). À ce titre, c'est un contre-Neutre puissant, l'anti-Neutre même, comme s'il y avait une antipathie de droit entre le Neutre et l'adjectif[12].
2) D'autre part et exactement à l'opposé, dans la tradition philosophique grecque, l'adjectif se joint au Neutre (à l'article : *to*[13]) pour viser l'être ; fréquent chez Héraclite : le sec, l'humide, etc., repris sans cesse dans les langues romanes (à articles) : le vrai, le beau, etc. : voir *infra* « le genre neutre[14] » — et bien mis en relief par Blanchot quand il a voulu théoriser le Neutre. En somme, lorsque la langue (à articles) veut exprimer le Neutre de la substance, elle ne trouve pas le substantif, mais l'adjectif, et elle le désadjective par un article au neutre : elle combat l'adjectif par le substantif (fondé par l'article) et le substantif (ce qui suit l'article) par l'adjectif.

Blanchot

B) L'enjeu de cette ambivalence : le prédicat, le rapport du Neutre et de la prédication → le Neutre voudrait une langue sans prédication, où les thèmes, les « sujets » ne seraient pas fichés (mis en fiche et cloués) par un prédicat (un adjectif) ; mais d'autre part, pour rendre l'abolition du paradigme sujet / prédicat, elle recourt à une entité grammaticale bâtarde, l'adjectif substantivé : sorte de catégorie dont la forme elle-même résiste à la prédication : difficile de « ficher » l'humide sinon par l'humidité → le Neutre se repaît d'une forme (autant que possible) imprédicable ; en somme, le Neutre ce serait ça : l'imprédicable.

Prédicat

11. In *Leçon* (OCIII, 803).
12. « L'adjectif est funèbre » (OCIII, 127 et 146).
13. En grec, *to* est l'article du genre neutre.
14. Voir « Rencontre avec Roland Barthes » (OCIII, 1064).

Aussi, nous étendrons l'objet « adjectif », éventuellement, à des substantifs, s'ils sont théorisés par le locuteur comme des sortes de qualités absolues imprédicables (la *qualitas* chez Boehme). Et nous retrouverons, mêlés, tressés, le bon et le mauvais adjectif : celui qui est du côté du Neutre et celui qui est du côté de l'arrogance.

Boehme

2) LA QUALITÉ COMME ÉNERGIE

La *qualitas* (en gros : article + adjectif : exemple : l'*âcre*) : une théorie forte chez les hermétistes de la Renaissance : Paracelse (1493-1541) et surtout plus tard Boehme (dont nous reparlerons souvent : 1575-1624).

a) Fondation de la chose, du nom

Paracelse, Hutin, 59

La *qualitas*, c'est ce qui descend sur « les choses » (dans leur indistinction) et s'imprime comme une force de distinction, de spécification, de nomination : c'est ce qui fonde la chose par son nom. Paracelse : « Tout ce qui est corporel est une même essence, plantes, arbres, animaux, mais chacun diffère selon qu'au commencement, le verbe *fiat* y a imprimé une qualité[15]. » → Cette qualité imprimée (par Dieu) = la signature (théorie des signatures, de Paracelse, puis Boehme). Chez Boehme la vision de la *qualitas* est moins transcendante (le *fiat* descendant souverainement sur les choses), plus véhémente, plus « tripière » : la *qualitas* monte des choses comme une force, l'impression du nom vient du dedans comme une encre forte qui deviendrait visible : une qualité pour Boehme = une force agissante, quelque chose qui s'élance, jaillit et s'élève, qui « qualifie », c'est-à-dire quelque chose qui fait qu'une chose est telle → nuance (importante pour nous) : la qualité est un théâtre de forces qui bataillent : rien d'irénique ; en termes modernes, on dirait volontiers : c'est une intensité (donc entrant dans un jeu, une dialectique d'intensités, une moire de forces)[16].

Boehme, 88

b) La qualité comme désir

En bon mystique, Boehme est cratyléen, il croit à l'étymologie « vraie ». Ainsi *quallität* < *quelle*, source, force jaillissante,

15. Serge Hutin, *L'Alchimie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », nº 506, 1966, p. 60. Il s'agit en fait d'une citation du *De signatura rerum* de Jacob Boehme.
16. « Une qualité est pour Boehme une puissance, une force agissante » (*in* A. Koyré, *La Philosophie de Jacob Boehme*, *op. cit.*, p. 88, qui donne p. 129 la liste des qualités pour Boehme : l'âcre, la douce, l'amertume, la chaleur, l'amour, le ton, le son ou Marcunius, le corps).

Boehme, 88

fontaine qui s'élève (on a vu ce sens commun avec Paracelse), mais < *quaal*, souffrance, torture : « Dans chaque qualité il y a un fond de colère, de souffrance et de fureur. Chaque qualité souffre de son isolement, de sa limitation et cherche à sortir, à s'unir avec d'autres qualités. » → Dynamique, lutte amoureuse des qualités entre elles, et des deux parties, la bonne et la mauvaise, d'une qualité :

Le chaud — lumière : bonne, douce, joyeuse ; ardeur : brûle, dévore, détruit.

Le froid — fraîcheur : bonne ; forme furieuse et courroucée : la congélation, qui fige[17].

Il se produit un jeu structural, paradigmatique, entre les qualités ; c'est-à-dire deux qualités opposées + une qualité qui les combine, les réconcilie : c'est le A et B du paradigme A/B : terme complexe (≠ Neutre : ni A ni B). (Je rappelle encore : je suis « saussurien » = non pas une « foi », mais acceptation de recourir à des schémas saussuriens pour pouvoir « comprendre » (parler). 1) Idée du paradigme et du syntagme + 2) idée brondalienne (hjelmslevienne) A/B ; A + B ; ni A ni B ; degré complexe, degré zéro, neutre[18].)

Ainsi, chez Boehme : âcre / doux → amer.

Boehme, 132

L'âcre : ce n'est pas une qualité sensible = puissance d'abstraction, de coagulation, de condensation. Engendre la dureté et le froid. Comme un sel = le salin.

Le doux : victoire sur l'âcre. Qualité de l'eau qui dilue et atténue le sel. Sans le doux, tous les corps comme pétrifiés, d'une dureté absolue = corps où la vie serait impossible. Principe de la fluidité.

L'amer[19] : tremblant, pénétrant. A tendance à s'élever. Mouvement compénétration de l'âcre et du doux. Noter que dans l'énergétique boehmienne :

Paradigme

C'est une pensée purement paradigmatique : la relation de deux termes (âcre / doux) ne s'établit jamais par juxtaposition, discours, narration, syntagme (*cf.* la conception de la poésie chez Jakobson : paradigme étendu[20]), mais la relation dialectique (combinante : *cf.* le mythe, le récit pour Lévi-Strauss[21])

---

17. [Oral : « qui mortifie », ajoute Barthes.]
18. Ce schéma est posé à plusieurs reprises dans le cours et dans l'œuvre : OCI, 1512 ; OCIII, 724. Voir aussi la déclaration de Barthes *in* OCII, 1315 : « J'ai pris le degré zéro à Brøndal. »
19. Dans cet exemple, l'« amer » est donc le troisième terme ou terme complexe.
20. Selon Roman Jakobson : « La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison » (« Poétique », in *Essais de linguistique générale*, Paris, Éd. de Minuit, 1963, p. 220).
21. Voir « La structure des mythes », in *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 227-255, ou « Du mythe au roman », in *L'Origine des manières de table. Mythologiques 3*, Paris, Plon, 1968, p. 69-106.

Neutre

se fait à l'intérieur du paradigme, par conception d'un terme complexe[22]. Ceci, pour nous, important : cette vue purement paradigmatique laisse la chose (l'être) isolée, erratique — l'âcre, le doux — et la soustrait à la prédication : monde d'essences non prédiquées, non « récitées ».
Quelle est la pensée du Neutre dans ce système ? = reflète l'ambivalence alléguée au début :
1. = pensée des choses comme non prédicables, puisque l'objet disparaît au profit de la qualité : monde de qualités, non de substances qualifiées, prédiquées. C'est donc la pensée d'un certain Neutre.
2. Mais ce Neutre reste conflictuel, sensible à la lutte de forces coléreuses dressées l'une contre l'autre : la péremption du conflictuel ne se fait pas par suspension, abstention, abolition du paradigme, mais par invention d'un troisième terme : terme complexe et non terme zéro, neutre[23].

3) L'AGRESSION PAR L'ADJECTIF

A) Ne pas oublier : l'adjectif est une marchandise. Dans bien des domaines, on débat et décide de la valeur (marchande) du prix d'un objet, d'un service en fonction des adjectifs qu'on lui appose, ou du moins faudrait-il étudier les champs où l'adjectif prime : un tableau de Klee ? Non, mais un acteur de cinéma, oui. Et en politique la cote est liée à l'adjectif, expression de l'image. *Télérama*, 4 mars, p. 22[24].
Si je quitte ces régions historiques mystiques (Boehme) et sociologiques pour dire comment, subjectivement, je ressens, je reçois l'adjectif (je crois, on le sait, à la structure pathétique de la langue), je vais tout de même retrouver quelque chose de l'énergie conflictuelle, de la « colère » de la qualité boehmienne : car l'adjectif je le reçois toujours mal, comme une agression, et cela dans tous les cas, dans toutes les figures de valeur où il m'est adressé :

B) a) L'adjectif dépréciateur
M'arrive (comme à tout le monde) de m'entendre accoler (comme écrivain) des adjectifs intentionnellement dépréciateurs : accusation de « préciosité », de « coquetterie théorique »,

22. Oral : Barthes développe la différence entre paradigme et syntagme chez les sujets parlants.
23. Sur le « troisième terme », voir OCIII, 147 et 196.
24. [Oral : Barthes parle des sondages qu'il qualifie de « festival d'adjectifs ».]

Neutre

Anesthésies adjectives

de feutré, etc. L'agression (le désagrément) ne vient pas seulement de l'intention (dépréciatrice) mais de ceci :

1) L'adjectif venu de mon extérieur dérange le Neutre en quoi je trouve ma quiétude : je me fatigue d'être qualifié, prédiqué, je me repose de ne pas l'être (seule, la mère n'est-elle pas la seule qui ne qualifie pas l'enfant, qui ne le met pas dans un bilan ?) : subjectivement, en tant que sujet, je ne me sens jamais adjectivé, et c'est cette sorte d'anesthésie adjective qui fonde en moi la postulation du Neutre.

2) L'interpellation adjective me relance comme une balle (un enjeu) dans le vertige des images réciproques : en m'adjectivant comme « précieux », l'autre se met lui-même dans un paradigme, il s'adjective lui-même comme « simple », « direct », « franc », « viril » ; et à ce paradigme (moi-mal / lui-bien) répond le paradigme symétrique et inversé : je peux m'adjectiver non comme précieux, mais comme subtil-délicat, et dès lors l'adjectiver, lui, comme rustre, grossier, borné, victime du leurre de virilité → formellement les deux paradigmes de valeur s'arrangent, « marchent » comme un tourniquet : *ego* + / *alter* –, *ego* et *alter* s'échangeant selon la place de locution → marche infinie, dialectique à deux termes, vertige sans repos, car le tourniquet exclut le repos, la suspension, le Neutre. Je suis maintenu dans la fatigue du paradigme.

b) L'adjectif laudateur : le compliment

Le compliment

Est-ce qu'au moins les adjectifs laudateurs m'apaisent ? Comment l'homme du Neutre se conduit-il à l'égard des « compliments » ? Le compliment fait plaisir, il n'apaise pas, il ne repose pas → dans le compliment reçu, il y a sans doute un moment de chatouillement narcissique ; mais passé (rapidement) cette première minute, le compliment, sans blesser (il ne faut pas exagérer !), rend mal à l'aise : le compliment me fait apposition de quelque chose, il m'ajoute le pire des compléments : une image (compliment = complément). Or il n'y a pas de paix dans les images. Sans doute le refus du compliment part d'un narcissisme éperdu, qui égale le sujet à un dieu :

Paul Valéry (*Log-book de M. Teste*, p. 130) : « Quelle injure qu'un compliment ! — On ose me louer ! Ne suis-je pas au-dessus de toute qualification ? Voilà ce que dirait un Moi, si lui-même *osait* ! » Démystification moraliste (très à la Rochefoucauld) juste si on n'y fige pas le moi en essence. L'hyper-narcissisme comme un empourprement qui passe : suit alors le désir non pas d'être au-dessus de toute qualification, mais d'être en dehors. Narcisse ne se repose pas — et ce que je

puis vouloir fondamentalement, finalement, c'est le repos. Cependant, moi-même je fais des compliments, je distribue des adjectifs : pourquoi ? Comment ? Type d'attitudes qui répond aux situations (fréquentes) où l'abstention est reçue comme une négation : ne pas « complimenter » = sens trop négatif, dont je ne veux pas → aussi, « mes » compliments, d'une certaine manière, embarrassés : non par insincérité, mais parce que sorte de moyenne entre le bien que je pense et le principe anti-adjectif qui me rend impossible de le dire : je suis piégé par la langue → manque de conviction apparente, tiédeur, incrédibilité[25].

On comprend alors les ravages que peut faire le compliment excessif. Caractère de ce compliment : il compromet (ce que fait tout adjectif). Un exemple grandiose de cet assassinat par le compliment (le dithyrambe, l'apologie inconditionnelle) : Joseph de Maistre et le pape : le pape affolé par l'avalanche d'arguments dithyrambiques. Cioran (excellente introduction) : « de Maistre, aussi habile à compromettre ce qu'il aime que ce qu'il déteste[26] » → à la limite : inspirer de la peur à qui l'on vante.

Maistre, 11

c) Le refus d'adjectif

Ne pas confondre le refus d'adjectif avec la levée des adjectifs *(cf. infra)*. Refus d'adjectif = pratique morale, refoulement de l'adjectif, qu'on ne dit pas par « attitude » de rigueur : en général, attitude de la « science », qui refoule l'adjectif, non parce qu'il blesse, mais parce qu'il est mal compatible avec l'objectivité, la vérité. On a pu mettre ce refus de la science en rapport avec le problème de la jouissance : Lucien Israël sur l'hystérie[27] : « jouissance difficile à décrire scientifiquement, parce que seuls les adjectifs peuvent décrire la jouissance ». À vrai dire, je ne le crois pas : mille adjectifs mis sur la jouissance ne la décriraient pas : la seule approche langagière de la jouissance est, je crois, la métaphore, ou plus exactement la catachrèse : métaphore « boiteuse » dans laquelle le terme dénoté n'existe pas dans la langue (les bras d'un fauteuil) ;

Science

Jouissance

Israël, 87

Métaphore

Catachrèse

25. [Oral : Barthes ajoute que « pour rendre crédible le compliment, il faut le faire inventif ».]

26. Cioran, dans son introduction aux écrits de Joseph de Maistre : « Il n'est qu'une manière de louer : inspirer de la peur à celui qu'on vante, le faire trembler, l'obliger à se cacher loin de la statue qu'on lui érige, le contraindre, par l'hyperbole généreuse, à mesurer sa médiocrité et à en souffrir. Qu'est-ce qu'un plaidoyer qui ne tourmente ni ne dérange, qu'est-ce qu'un éloge qui ne tue pas ? Toute apologie devrait être un assassinat *par enthousiasme*. »

27. Lucien Israël, *L'Hystérique, le Sexe et le Médecin*, Paris, Masson, 1976 : « Le langage scientifique répugne aux adjectifs, et, dans le domaine qui nous occupe, ils paraissent être les seuls termes auxquels on puisse avoir recours. »

mais la métaphore n'a aucun des « dangers » de l'adjectif : elle n'est pas apposition, épithète, complément, mais glissement (ce que veut dire son nom)[28].

4) DONNER CONGÉ AUX ADJECTIFS

Refus, refoulement, censure des adjectifs ≠ abolition, péremption, congé, effacement : préparation d'expériences d'abolition du langage : on les trouve dans les langages-limites (et non dans le langage endoxal[29]). Je signalerai quatre de ces expériences qui ont en commun de tenter cette entreprise surhumaine : mettre en cause + exténuer la prédication (= l'adjectif) :

a) Le discours amoureux

D'une part, le sujet amoureux couvre l'autre d'adjectifs laudateurs (polynymie bien connue de la théologie ou de la pratique religieuse ; par exemple : litanies de la Vierge) ; mais aussi, ou finalement, insatisfait de ce chapelet d'adjectifs, sentant le manque déchirant dont souffre la prédication, il en vient à chercher un moyen langagier pour pointer ceci : que l'ensemble des prédicats imaginables ne peut atteindre ou épuiser la spécificité absolue de l'objet de son désir : de la polynymie, il passe à l'anonymie → invention de mots qui sont le degré zéro de la prédication, de l'adjectif. « Adorable ! », le « je ne sais quoi », le « ça », le « chien[30] », etc. (Dans le langage comme culture, deux objets visés comme dépassant la prédication soit en horreur soit en désir : le cadavre (Bossuet) et le corps désiré.)

b) Les Sophistes

Sophistes, 25

Voici un traitement intellectuel (non mystique) de la prédication : argument d'Antisthène utilisé par Protagoras pour démontrer qu'il n'est pas possible de contredire : rien ne peut être attribué à un être, sinon sa dénomination propre : seul existe l'individu : je vois le cheval, non la chevalinité → toute prédication devient impossible, car le sujet est irréductible au prédicat → donc deux discours contradictoires ne se contredisent pas ; ils ne font que s'appliquer à des objets différents : il

---

28. [Oral : Barthes ajoute : « Parler non par adjectifs mais par métaphores, c'est ce qu'ont fait les poètes. »] Métaphore, du grec *métaphora*, signifie « transfert ».
29. Néologisme formé d'après le mot grec *doxa* : c'est le langage de la *doxa*, de l'opinion publique.
30. [Oral : « Elle a du chien. »]

n'existe rien de faux, puisqu'on ne peut avoir dit d'un sujet autre chose que le sujet[31]. Noter la force sociale du paradoxe (par rapport à la société, aux pratiques sociales de discours) : si le paradoxe était retenu, subversion généralisée.

1. La contradiction ne serait plus une arme qui défait l'adversaire ; le vrai et le faux ne régleraient plus les luttes de langage.
2. Ce serait le règne de l'irréductible : d'une part, aucun individu ne serait réductible à un autre → l'individuation absolue ; d'autre part, tout individu étant incomparable (car l'adjectif, le prédicat est le terme médiat qui permet la comparaison), aucune généralité ne serait possible, et notamment aucune science ; et si l'on se rappelle que, selon Kierkegaard, le langage est général (et dès lors moral), bloquer, évacuer toute généralité, c'est vraiment se porter à la limite du langage, au bord de son impossible[32].

Invincible

c) La théologie négative

C'est le champ exemplaire de la levée de l'adjectif, puisque toute l'expérience mystique consiste ici à ne pas prédiquer Dieu. Mais, comme dans le discours amoureux (et on connaît les affinités du discours amoureux et du discours mystique), cette « levée » se fait en deux temps ; ou par deux degrés :

1. Méthode affirmative, ou *cataphase* : [affirmation] de polynymie[33] : noms divins, nombreux et volumineux : Dieu considéré comme cause universelle ; les noms correspondent à la division des effets de cette cause, des déterminations, des opérations de Dieu dirigées *ad extra* →
2. puis, méthode négative ou *apophase*[34] : anonymie : méthode brève : se contente de viser l'essence divine en niant d'elle, successivement, les noms les plus lointains puis les noms les plus proches ; dépasse alors le plan de la causalité.

Lossky, 41

Denys, 34

(Noter encore que l'abolition de la prédication dérange, détériore toute la logique endoxale et scientifique : « démode » la contradiction et pose un monde (un langage) qui se passe de la causalité, de la détermination → attitude « folle ».)

---

31. L'exposition de l'argument vient de la note de bas de page de Jean-Paul Dumont.
32. « Kierkegaard [...] définit le sacrifice d'Abraham comme un acte inouï, vide de toute parole, même intérieure, dressé contre la généralité, la grégarité, la moralité du langage » (*Leçon*, OCIII, 804).
33. Selon Vladimir Lossky, « la recherche du "nom innommable" ne doit pas faire oublier la multiplicité de noms qui conviennent à Dieu. Si la théologie du pseudo-Denys exalte l'anonymat de Dieu dans sa "suressence" transcendante, elle n'exclut pas pour autant la polynymie. Dieu est anonyme ou "polynyme", selon qu'on le considère en lui-même ou, en tant que Cause universelle, dans ses opérations *ad extra* » (*Théologie négative et Connaissance de Dieu chez Maître Eckhart*, *op. cit.*, p. 41).
34. *Kataphasis*, en grec : affirmation ; *apophasis :* négation. Dans la *Leçon*, Barthes dit de sa sémiologie négative qu'elle est apophatique (OCIII, 811).

d) Orient

Je confonds ici pour la rapidité de l'exposition, et sans bien sûr que ce soit du tout la même chose, l'hindouisme et le Tao :

a) en Inde, voie suivie par Shankara[35] et son école. L'Être
Grenier, 118 universel défini de manière négative : *neti... neti :* il n'est ni ceci ni cela (≠ choses visibles) : « tu es cela[36] » : en effet (Lacan[37]) mot du miroir, inauguration de l'image. (C'est de la pure théologie négative.)

b) Le Tao est inconnaissable parce que, si on le connaissait, on tomberait dans le domaine du relatif et il perdrait
15 son caractère d'absolu. → « On ne peut rien en dire, parce que, si l'on en disait quelque chose, il deviendrait sujet à l'affirmation et à la négation. » On le sait, le Tao n'est pas une religion (c'est plutôt une magie et/ou une éthique) : pas de Dieu. → Le « sans-Dieu » du Tao et le « Dieu » de la mystique (surtout négative) se confondent dans la voie de l'apophase, du rejet de la prédication, ce que dit bien ce distique d'Angelus Silesius :

Angelus Silesius, p. 47 *« Si tu aimes quelque chose, tu n'aimes rien.*
Dieu n'est ni ceci ni cela. Laisse le quelque chose*. »*

5) LE TEMPS DE L'ADJECTIF

Supprimer l'adjectif ? D'abord ce n'est pas « facile » (c'est le moins qu'on puisse dire !) et puis cela supposerait pour finir une éthique de la « pureté » (« vérité » / « absolu ») à quoi il
Morale du langage faut opposer une morale du langage (c'est de cela qu'il s'agit dans ce cours : une morale du langage) plus dialectique :

Un ami me fait remarquer : « dire de quelqu'un qu'il est beau, c'est l'enfermer dans sa beauté » ! Je dis : oui, c'est vrai, mais tout de même : pas trop vite ! n'allons pas trop vite ! C'est beau, c'est libre, c'est humain. Peut-être est-il nécessaire de faire son deuil du désir (c'est ce que nous dit la psychanalyse), mais ne le faisons pas tout de suite : jouissance du désir, de l'adjectif : que la « vérité » (s'il y a) ne soit pas immédiate : jouissance du leurre : le sculpteur Sarrasine est mort de la vérité (Zambinella n'était qu'un castrat), mais il a joui du leurre (Zambinella était une femme adorable[38]) : sans le

35. Shankara (788-820), philosophe indien.
36. *Tat tvam asi :* « tu es cela » en sanskrit. Voir *La Chambre claire* (OCIII, 1112). *Tat* est également assimilé à un mot vide dans les *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 666).
37. Jacques Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je», in *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 93-100.
38. Il s'agit du personnage de la nouvelle de Balzac *Sarrasine* à laquelle Barthes a consacré son essai *S/Z* (OCII, 555).

leurre, sans l'adjectif, il ne se passerait rien. Certes, un adjectif, ça enferme toujours (l'autre, moi), c'est même la définition de l'adjectif : prédiquer, c'est affirmer, donc enfermer. Mais aussi supprimer les adjectifs de la langue c'est aseptiser jusqu'à la destruction, c'est funèbre, *cf.* cette tribu australienne qui supprimait un mot de la langue, en signe de deuil, chaque fois qu'un membre de la tribu mourait. Ne pas javelliser la langue, plutôt la savourer, la frotter doucement ou même l'étriller, mais pas la « purifier ». Nous pouvons préférer le leurre au deuil, ou du moins nous pouvons reconnaître qu'il y a un temps du leurre, un temps de l'adjectif. Peut-être que le Neutre, c'est cela : accepter le prédicat comme un simple moment : un temps.

Séance du 18 mars 1978

SUPPLÉMENT III

Dans ce cours, les auditeurs sont trop nombreux (et répartis dans des salles différentes, dont certaines « aveugles ») pour qu'il soit possible à l'un ou l'autre d'entre vous de dialoguer avec moi en public : d'une part, ce serait introduire dans le cours une pratique théâtrale (psycho-dramatique) de la joute (forme essentiellement antipathique au Neutre) ; d'autre part, la plupart du temps, je suis incapable de répondre tout de suite à une question, à une remarque, et c'est précisément parce que je demande le droit de ne savoir quoi répondre, parce que je souhaite mettre en doute la notion même de réplique, que j'énonce avec insistance un désir de Neutre → l'écho a besoin de temps pour se propager : à ce qui m'est dit, je ne puis que donner un écho, non une « réponse », et cet écho, plus le stimulus est riche, pertinent, plus il a besoin d'un silence avant de faire retour.

Je remercie donc ceux qui veulent bien m'écrire, me faire part d'observations soit par lettres, soit en venant me trouver : je les remercie de m'aider, par cette pratique, à maintenir en moi (et peut-être pour tous) un cours vivant, qui se nourrit du présent, sans toucher dans l'instantané (de la réplique). Je pense que cette pratique est homogène à l'objet même du cours, et je veux remercier tout le monde de le comprendre.

Cela dit, je vais donc, non pas « répondre », mais donner un écho, une dérive, à certaines choses qui m'ont été dites ou écrites depuis samedi dernier. Je les donne dans l'ordre où je les ai reçues :

1. *Couleur. On m'a rappelé que l'opposition* très coloré / Neutre, éteint, terne *se retrouve dans la nature : dans certaines espèces animales, le mâle est de couleur brillante, la femelle est de couleur neutre. Je n'ai ni la compétence ni le désir d'ouvrir pour le moment ce dossier éthologique, très riche. Mais la notion opère en moi un déclic (une métaphore) anthropomorphique, ce qui est très mal, mais que je fais tout de même, le temps de deux courtes « rêveries » :*

1) Dans la nature, il y a inversion des rôles de parade par rapport à notre société : c'est le mâle qui se fait objet de séduction, la femelle étant là, à partir du Neutre, pour le regarder : c'est comme si, chez nous, l'homme se parait, se

toilettait, se couvrait de couleurs, de bijoux, de parfums, d'aigrettes comme la femme du XIXe siècle le faisait pour séduire, capturer l'homme : le Neutre et la femelle = comme un lieu de pouvoir, de décision (ceci est une « rêverie », car bien entendu je ne connais rien de la « psychologie », des motivations, des animaux) → un sociologue américain[1] *a bien noté, ce qui est évident, que, dans l'Occident capitaliste bourgeois (XIXe siècle), la répartition des rôles vestimentaires suivait les contraintes idéologico-économiques : l'homme prend un habit austère, indifférencié, terne, issu par anglomanie du modèle quaker (nous sommes habillés comme des quakers) : par ce vêtement, d'une part il signifie la valeur-travail (l'homme travaille et prend un vêtement de travail) : simple (sans enjolivures qui gêneraient les mouvements), peu salissant (puisque les taches ne se voient pas sur le Neutre — mais le Neutre, vous l'avez vu, peut tacher) ; d'autre part il signifie une décision démocratique : il n'y a pas de différence sociale entre les citoyens : du moins, au niveau du vêtement : les ouvriers, les autres, toutes classes réunies, du petit employé au gros banquier : la différence de classes n'est réintroduite qu'au niveau du « détail », du détail-mode, des* fads[2] *(cravate, écharpe, façon de les porter, etc.) → production de l'homme « distingué » (bien dit) → l'homme ne peut donc plus afficher son standing par son vêtement, il a sacrifié la parade (ce qu'il faisait encore au XVIIIe siècle) → la femme est donc chargée (toujours XIXe et encore aujourd'hui) d'afficher le standing (l'argent) de l'homme : fourrures, bijoux, couleurs, robes chères, haute couture → la parade a changé de camp ; mais c'est là un stade purement historique*[3]*. On aurait au fond l'ébauche du tableau suivant (simple départ de l'hypothèse). Ce tableau a au moins l'intérêt (l'alibi) de réintroduire ici un peu de sémiologie !*

2) Autre remarque plus brève : l'assimilation (éthologique et probablement ethnographique) de la femelle, de la femme au Neutre → chercher du côté des mythes variés de la féminité : la féminité comme matrice, mère, origine, état originel indifférencié : materia prima *d'où le fini va sortir (femme et eau) : mythes asiatiques et d'une certaine façon mythe romantique, notamment chez Michelet*[4]*.*

1. Il s'agit de A.L. Kroeber qui a écrit, avec J. Richardson, *Three Centuries of Women's Dress Fashion*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1940. Cité dans *Système de la mode* (OCII, 373).
2. Mot anglais, « détails d'engouement ».
3. Un auditeur lui fait cadeau d'un flacon de neutre.
4. Michelet a écrit *La Femme* en 1859.

	Hommes		Femmes	
	Paré	Neutre	Paré	Neutre
Animaux Sociétés ethnographiques	+ (fêtes)	o	o	+
Sociétés aristocratiques	+	o	+	o
Sociétés démocratiques bourgeoises	o	+	+	o
Sociétés démocratiques révolutionnaires	o	+	o (sauf théâtre et opéra)	+

2. *Seconde observation, toute différente : une auditrice, faisant des réserves sur la façon apparemment mal informée dont je parlais du mysticisme, m'a fait remarquer, au sujet de la figure « Délicatesse », que lorsque Bouddha donne silencieusement une fleur à son disciple pour signifier qu'il lui transmet son héritage, il ne s'agit nullement de délicatesse : la fleur est fleur de la connaissance. Je ne le savais pas, je l'ai appris et de cela je la remercie, mais cette observation dénonce un malentendu sur la façon dont je procède lorsque je « cite*[5] *» (j'appelle) du savoir (ici la connaissance du bouddhisme) → quatre observations rapides :*
a) Évident que le savoir passe dans ce cours par bribes très morcelées, ce qui peut paraître désinvolte : il n'y a jamais cohésion du savoir. Ce n'est jamais un savoir doctrinal qui est mobilisé : je ne sais rien et ne prétends rien savoir du bouddhisme, du taoïsme, de la théologie négative, du scepticisme : ces objets, comme corps doctrinaux, systématiques, historiques, tels qu'on pourrait les trouver dans des histoires de la pensée, des religions — ces objets sont tout à fait absents de mon discours → à la limite : quand je cite du bouddhisme ou du scepticisme, il ne faut pas me croire : je suis hors maîtrise, je n'ai aucune maîtrise, et, pour bien le signifier, il me faut bien (Nietzsche) « ne pas respecter le tout[6] *» : car le maître c'est celui qui enseigne le tout (son tout) : et je n'enseigne pas le tout (du bouddhisme, du scepticisme). Ma*

5. Barthes rappelle que « citer » vient du latin *citare*, appeler.
6. Cité par Gilles Deleuze, in *Nietzsche et la Philosophie*, Paris, PUF, 1962, p. 26.

visée = n'être ni maître ni disciple, mais, au sens nietzschéen (donc, aucun satisfecit), « artiste ».
b) Selon mon auditrice, le référent prime, et le référent du geste de Bouddha, c'est le sens codé de la fleur, la connaissance, non la délicatesse → bien sûr, je n'ai jamais pensé que le sens historique du geste de Bouddha, ce qu'il a voulu réellement dire, était la délicatesse. Je pense même que Bouddha était trop naturellement délicat pour avoir la moindre idée qu'il fallût signifier la délicatesse : à la limite, je suis profondément persuadé qu'il est indélicat de parler de la délicatesse (c'est malheureusement mon cas).
c) Je dirai, paradoxalement, mais fermement — et il en est ainsi de tous les faits historiques que je cite, par exemple la mort de Bias sur le cou de l'enfant[6] *—, je n'interprète jamais. Si j'interprétais, mon interprétation serait fausse et mon auditrice aurait raison de la contester → j'essaye de créer, d'inventer un sens avec des matériaux libres, que je libère de leur « vérité » historique, doctrinale → je prends des bribes référentielles (en fait des bribes de lecture) et je leur fais subir une anamorphose : procédé connu de tout l'art maniériste.*
d) Dans l'épisode de la fleur, il ne s'agit pas de Bouddha : Bouddha n'est qu'un nom, comme le nom d'un personnage de roman. Ç'aurait pu être moi, j'aurais pu dire : lorsque je voudrai transmettre mon héritage (mais je n'en ai pas), je prendrai une rose et je la tendrai publiquement à un ami (par exemple à mon dernier cours en 1985 !) → si j'ai choisi Bouddha, c'est, si j'ose dire, pour lui faire une fleur ! Car j'aime bien Bouddha. Mais la meilleure façon d'aimer Bouddha, est-ce de le parler selon l'Histoire, ou selon mon actualité ? Selon sa vie ou selon ma vie ?

3. *Troisième observation : sur l'adjectif. Une auditrice suggère qu'il y aurait une catégorie d'adjectifs « actifs » qui n'enfermeraient pas le sujet : les participes présents, et que cette catégorie pourrait avoir un rapport privilégié avec le Neutre. Je souhaiterais bien qu'il en soit ainsi et qu'il existe des formes adjectivales libérées, qui permettent de parler d'un sujet sans le « ficher », l'enfermer dans la passivité d'une chose. Mais à vrai dire, nos participes présents employés adjectivement, malgré leur origine verbale, sont de purs adjectifs : « brillant », stimulant », « accablant » : rien, dans le sentiment vécu et immédiat de la parole, ne rappelle le*

---

6. Voir plus haut p. 66, dans la figure « La Délicatesse », l'anecdote de Diogène Laërce.

verbe. (Peut-être différent en anglais : comme une vibration du « en train d'agir, de se faire » ?) Quant au rapport du participe présent et du neutre, il est éclatant dans la philosophie grecque, entièrement fondée depuis Aristote sur le concept d'essence de la chose (la chose en soi) to on : *neutre + participe présent ; malheureusement, le verbe est ici le verbe même du passif : le neutre ici renchérit sur l'inertie asexuée, passive, de la chose → ce n'est pas du tout le Neutre que j'essaye (dans mon désir de Neutre) de déplacer. Rien à faire, malgré la générosité de notre auditrice qui aurait voulu nous donner une catégorie grammaticale reposante (et il faut encore l'en remercier) : rien à faire : dans la langue, rien qui réalise le Neutre, notre Neutre, et surtout pas le genre Neutre : rien dans la langue, mais peut-être dans le « discours », le « texte », l'« écriture », dont la fonction est peut-être de réparer les injustices, d'adoucir les fatalités de la langue ? → L'écriture du Neutre, je crois qu'elle existe, je l'ai rencontrée. Où ? je le dirai pour finir (le 3 juin), ce sera le petit suspense du cours.*

4. *Dernière observation : un auditeur écrit (je ne cite qu'une partie de sa lettre[7]) : Hervé Dubourjal*

« Il n'est pas aisé de parler toute parole, même la plus sereine est récupérée, utilisée à des fins qui n'étaient pas les siennes. Pourtant, c'est bien là que l'essentiel se joue : toute élaboration théorique fonctionne avec, en corollaire, des exigences pratiques. Votre parole, quant à elle, s'articule dans un autre lieu malgré l'indépassable problème : parole comme acte, lieu d'un choix, "d'une éthique", comme pour dire pratique de la parole. Le désir de neutre est donc surpris, contre sa volonté peut-être, son lieu de l'ailleurs n'en est pas moins un lieu fixe, celui de la parole qui, se transformant en écriture et malgré la richesse extrême des sens qu'on peut y trouver, s'assigne quelques minutes de repos. Repos insupportable, qui permet la capture.

« Face à cela, deux questions qui me turlupinent depuis le début de votre cours du Collège ; entendez-les bien, il ne s'agira pas de vous demander de prendre position, autant par crainte de vous fatiguer que par le grand respect que votre discours fait naître chez l'auditeur. Vous n'êtes pas sans savoir que les positions de Jacques Lacan sont en conflit avec celles de Deleuze. Votre discours, malgré cela, fait explicitement référence aux deux. Comment le comprendre, ou encore, comment vivez-vous

7. Barthes la cite à partir de « Pendant votre leçon inaugurale » jusqu'à la fin.

cette contradiction ? Il est clair que la question a conscience de son ridicule, vos références à la culture orientale ainsi qu'à la nôtre montrent bien que le choix (le bon) n'est pas supportable. Ici la question s'annule comme décapitée par l'évidence de votre propos instable, évidence du jeu (sens nietzschéen, "l'enfant joueur") qui constitue peut-être l'essence (le mot est impropre, il va sans dire) de votre recherche passée sur les formes et les signes, faire jouir les sens les uns sur les autres, en extraire la substance (on sait que celle-ci se cache, se cantonne sur une place impossible et que les mots signifient à peine, je pense ici au Tao) et, de là, donner consistance à un discours difficile à cerner (ce qui explique le peu d'habileté de cette lettre) parce que inclassable. L'autre "question", tout aussi difficile à esquiver. Pendant votre leçon inaugurale, vous défendiez l'idée que toute parole était fasciste, place du pouvoir, et que la force de la littérature était de déjouer ce lieu de maîtrise. C'est là où le bât blesse le plus. Je crois que même votre désir de Neutre, étant malgré lui peut-être une prise de position face à un manque (le neutre), joue avec le jeu d'un pouvoir. Bien sûr, aucun mot d'ordre ne l'a jusqu'à présent demandé, mais, en criant sereinement ce désir, vous créez un mot d'ordre. Être Roland Barthes et dire "je désire le Neutre" n'impose rien, mais une partie importante de l'auditoire dira : "Il faut désirer le neutre." Comme si, par un vice fatal, le neutre était sujet à discussion, à opposition, et se retrouvait malgré tout réintroduit dans un paradigme insurmontable. Le désir n'échappe pas à la reconnaissance, il est désir que l'Autre reconnaisse mon désir de neutre et cette nécessité de communiquer ce désir fausse le jeu, comme qui dirait : "Pour qu'il soit vrai, il fallait le garder pour vous." »
Voici comment je prends cette observation :
Je sens (et c'est aussi l'avis de l'auditeur) que je n'ai pas à « répondre », à « répliquer », c'est-à-dire à « protester » (« Mais non je n'impose rien », etc.) : cela ne servirait à rien et n'aurait pas d'intérêt. Je reçois ce qui m'est dit ici comme quelque chose qui est formulé à ma place, que je me formule à moi-même, mais à partir de quoi, m'étant dit par un autre, je peux dériver plus facilement : la parole (bienveillante : et ceci est décisif) de l'autre m'aidant à me décentrer, à déboucher sur un ailleurs de mon discours auquel je n'avais pas bien pensé : « l'autre pense dans ma tête[8] *», c'est le vrai dialogue, qui n'a besoin d'aucun théâtre.*

---

8. [Oral : « pour parodier une formule de Brecht », déclare Barthes.] Voir OCIII, 74 : « Combien je serais heureux si je pouvais m'appliquer ce mot de Brecht : "Il pensait dans d'autres têtes ; et dans la sienne d'autres que lui pensaient. C'est cela la vraie pensée." »

Dans ce qui m'est écrit là, deux choses me touchent :

1) Désir. Qu'en faisant état de mon désir (de Neutre), j'infléchisse le désir de l'autre. « Montrez-moi qui, quoi désirer », c'est ainsi que nous marchons tous (cf. Fragments d'un discours amoureux*). Rien à faire : on ne peut pas parler sans désir → pas de cours sans désir (option de la leçon inaugurale*[9]*) et donc sans que ce désir devienne loi. Donc ce n'est pas une question de sujet de cours. Pas d'autre solution que de cesser de parler son désir, c'est-à-dire renoncer au cours → envisageable ? Pourquoi pas ? Mais cela pose d'autres problèmes que de désir, des problèmes de réalité (j'ai déjà parlé du « Renoncer à écrire »). Donc pour le moment, nous continuons et, sur ce point, je dérive ainsi : en faisant du Neutre le sujet d'un cours, j'en fais un centre explicite : ce qui est écouté. Mais par là même, j'implique un hors-centre, un latéral, un indirect : ce qui entendu : n'écoutez pas, entendez ou entendez à force d'écouter → central, le Neutre n'est plus l'essentiel du cours → l'essentiel est dans l'indirect. L'indirect du désir, du Neutre, c'est quoi ?*

a) Le désir n'est qu'une traversée. Je traverse le Neutre. Peut-être demain un autre désir. Cette traversée du Neutre peut être dite autrement : pour le moment, en moi, le Neutre est purement réactif : c'est un désir réactif (au sens nietzschéen) : un désir de faible, d'esclave ? Il y a huit jours je reçois un livre de quelqu'un que je ne connais pas (très normal) ; hier ce quelqu'un me téléphone pour me demander ce que je pense de son livre. Se lève alors en moi le désir du Neutre : le désir de ne pas lire le livre, de n'en rien penser, de ne pas savoir dire ce que j'en pense : le droit de ne pas désirer : y a-t-il un pouvoir de monstration (de loi) dans le désir du non-désir ? Le Neutre n'est pas un objectif, une cible : c'est une traversée. Dans un apologue célèbre, le Zen se moque des gens qui prennent le doigt pour la lune qu'il désigne → je m'intéresse au doigt, non à la lune[10]*.*

b) Étant en position centrale (et donc inessentielle), le Neutre est peut-être une figure, un masque, un écran peint (un symptôme ?) qui vient à la place d'autre chose. Quoi ? Peut-être, par exemple, une angoisse politique ou une angoisse relationnelle ? Ce n'est pas à moi de le dire, car, en fournissant une interprétation, je ne ferai que fournir un nouvel interpretandum*. Mais on peut y réfléchir, sans conclure.*

---

9. Il s'agit de la formule, déjà citée, selon laquelle à l'origine du cours vient se placer un fantasme.

10. Dans les *Essais sur le bouddhisme Zen*, *op. cit.*, t. I, p. 24.

2) Seconde chose qui me touche, et m'éclaire. Avec bienveillance, l'auditeur crée en moi une aporie (« difficulté logique sans issue ») : ou je parle du Neutre et j'en fais une loi ; ou je n'en fais pas une loi, mais alors je n'en parle pas (et tout le cours s'écroule). Cette aporie est réelle : l'intervention de l'auditeur permet de l'affiner, de la rendre aiguë. Mais en même temps, elle permet de renverser le cours : peut-être que ce dont je parle indirectement et obstinément, c'est de l'aporie ; on pourrait noter (si je me faisais mon propre commentateur) que presque toutes les figures (jusqu'ici) mettent en scène une aporie : la Bienveillance : humide ou sèche, non « juste » ; la Fatigue : processus du fini sans fin ; le Silence : devenant, quoi qu'il veuille, son propre signe ; le Sommeil : impuissant à se sentir vide lui-même ; l'Affirmation : la langue m'oblige à asserter, même si je ne le veux pas ; la Couleur : le Neutre est coloré (et il tache !) ; l'Adjectif : créateur d'images, on ne peut le supprimer de la langue. À ces apories, on pourrait ajouter (je parle vite) une rhétorique de la chose sans cesse posée, demandée, et sans cesse éludée. Par exemple les dossiers, les types de discours : jamais exploités, jamais recensés.
Alors peut-être, l'actif apparaîtrait à côté du réactif : le cours : pas à pas : comment reconnaître le monde comme un tissu d'apories, comment vivre jusqu'à la mort en traversant (douloureusement, jouissivement) les apories, sans les défaire par un coup de force logique, dogmatique ? C'est-à-dire : comment vivre les apories comme une création, c'est-à-dire par la pratique d'un texte-discours, qui ne rompt pas l'aporie, mais la dérive dans une parole qui s'enchevêtre à l'autre (public) amoureusement (pour reprendre encore un mot de Nietzsche) ? Je l'ai dit (leçon inaugurale[11]), d'une autre façon : la littérature ou l'écriture (dans laquelle je me place, sans aucune prétention de valeur) = la représentation du monde comme aporétique, tissé d'apories + la pratique qui opère une catharsis *de l'aporie, sans la dénouer, c'est-à-dire sans arrogance.*
(Je m'aperçois que si je dérive trop complaisamment, bientôt il n'y aura plus de cours, rien que des suppléments. Le supplément de rien : c'est le Neutre idéal ! Nous reviendrons tout de même à ces figures du Neutre, qu'il nous faut traverser pendant huit semaines encore.)

11. « La littérature est catégoriquement réaliste, en ce qu'elle n'a jamais que le réel pour objet de désir ; et je dirai maintenant, sans me contredire parce que j'emploie ici le mot dans son acception familière, qu'elle est tout aussi obstinément irréaliste ; elle croit sensé le désir de l'impossible » (*Leçon*, OCIII, 806).

IMAGES DU NEUTRE

1) IMAGES DÉPRÉCIATIVES

Sauf chez quelques philosophes et chez Blanchot, c'est-à-dire partout dans la *doxa*, le Neutre a mauvaise presse : les images du Neutre sont dépréciatives. Chaque mauvaise image est enfermée dans un mauvais adjectif (encore le rôle néfaste de l'adjectif). Voici quelques-uns de ces mauvais adjectifs :

a) Ingrat

Blanchot, *Entretien*, 456

Blanchot : « Le neutre ne séduit pas, n'attire pas... » N'être en rien séduisant = ingrat ; un enfant ingrat : un enfant qui ne séduit pas, contrairement à toutes les règles de l'enfance ; âge ingrat = entre la séduction de l'enfance et celle de l'adolescence = qui n'est pas aimable et qui a l'air de ne pas aimer.

b) Fuyant

Sujet au Neutre : réputé fuir ses responsabilités, fuir le conflit, en un mot, très infamant : fuir. En effet *doxa* = vit à l'aise dans le paradigme (l'opposition conflictuelle) : seule façon de répondre (de correspondre à un terme) : le contester. N'imagine pas qu'il y a une autre réponse : glisser, dériver, fuir ; marque infamante qui repose sur un sophisme logique : ne pas s'opposer, c'est être complice. La fuite : troisième terme impensable pour la *doxa*. Je n'aime pas les récits de rêve (et je n'aime pas les rêves), mais celui-ci m'a intéressé car mise en scène d'un scandale logique : décor genre supermarché ; d'ordinaire, la fuite (en rêve) : angoissante = cauchemar. Ici, par exception : fuites, esquives, vire-voltes : réussies, légères, jubilantes, triomphantes (*cf.* Marx Brothers ou Charlot dans un grand magasin) comme si cela me venait d'un revirement du Neutre (accablé, discrédité, paumé) en Neutre souverain.

c) Feutré

Charles Bruneau, *Manuel de phonétique pratique*, Berger-Levrault, p. 109

Le Neutre : affinité avec le feutré. Appliquée à un être, notion méprisante : mélange de manque d'éclat, d'hypocrisie, de goût du petit confort. Et ici on peut jouer du signifiant : l'*œ* fermé est rare en français : en finale : bleu ; devant consonne articulée : *euse*, etc. + quelques mots isolés : meule, veule, meute,

feutre et neutre. La rime *neutre* / *feutre* (est-ce la seule ?) : exemplaire : *vérité* (ici mythique) de la rime[12].

d) Flasque

Fichte, 218

Fichte (Leçon VII) : description dédaigneuse du sceptique qui ne veut pas de la connaissance vraie : « Dans ce faux être flasque, distendu, multiple, il y a une foule d'antithèses, de contradictions qui vivent paisiblement les unes à côté des autres. En lui rien n'est distingué ni séparé, mais tout est confondu, tout est entrelacé. Les hommes en question ne tiennent rien pour vrai et rien pour faux, ils n'aiment rien, ils ne haïssent rien. Ils n'aiment ni ne haïssent, parce que pour la reconnaissance, pour l'amour, pour la haine, pour chaque affection, il faut cette concentration énergique dont ils ne sont pas capables, parce qu'il faut qu'on distingue et sépare dans le sein du varié, et qu'on choisisse le seul objet de sa reconnaissance et de son affection. » Idée très endoxale qu'aimer, c'est choisir, éliminer donc détruire « le reste » + assimilation de la multiplicité des désirs à l'indécision, et, de là, à la mollesse, au « flasque » = idée vitaliste : ne vit, n'est vivant que ce qui détruit ce qui l'entoure. (À quoi l'on peut opposer qu'assumer le Neutre représenterait au contraire une extrême concentration d'énergie, ne serait-ce que celle qu'il faut pour endosser précisément l'image (fausse, mais inévitable) du flasque !)

e) Indifférent

Fichte, XVI

1) Selon Fichte[13], cinq grandes époques dans l'histoire de l'humanité. I : état d'innocence ; II : péché qui commence, transformation de l'instinct de la raison en une autorité qui contraint extérieurement ; III : état de péché parfait, constitué par l'indifférence pour toute vérité, par le mépris de l'instinct de raison et de toute autorité = le monde actuel : la vie dans le genre et pour le genre <humain> a entièrement disparu : il ne reste plus que la vie individuelle (= c'est le Neutre). IV : restauration de l'État et des mœurs (se consacrer au genre humain : justification qui commence) ; V : justification achevée, ou sanctification. (Remarquer : schéma de dépréciation qui s'applique bien aux idéologies progressistes) : le Neutre = le décadent, l'individualisme, le non-souci

---

12. Barthes s'inspire du *Manuel de phonétique pratique* de Charles Bruneau, qui mentionne deux variétés d'*œ* fermé, le bref et le long, parmi lequel figurent aussi des mots comme « beugle », « jeûne », « émeute », « Bayreuth », etc.
13. Ou plutôt d'après l'essai de M. Bouillier sur Fichte, dans la *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse*, Paris, Ladrange, 1845.

du collectif, le dépolitisé = « état de péché parfait » + idée d'une remontée vers la collectivité comme idéal : restauration (« socialisme ») → « justification » (communisme).

2) Pour en revenir à Fichte, bon cristallisateur endoxal : manque de croyance = indifférence = le Neutre (« ni l'un ni l'autre ») = scepticisme → éternel procès du scepticisme :

Fichte, Leçon XI, p. 320

Fichte… « Cette maxime régnante, qu'il ne faut prendre aucun parti, qu'il ne faut se décider ni pour ni contre. On appelle la pratique de cette maxime le scepticisme < = faux, car le pyrrhonisme, non dogmatique, ne dit jamais *il faut…*> <…> Le principe d'une telle conduite est le manque de l'amour, même de l'amour le plus vulgaire, de l'amour de soi-même… » (L'amour ne se confond pas forcément avec le vouloir-saisir.) (En fait, il y a plusieurs indifférences, *cf. infra*.)

f) Vil

(J'entends par vil ce qui s'oppose à « noble ».) Clivage de valeur bien visible à propos du silence (silence : forme à première vue privilégiée du Neutre).

Kojève, 20

Or, Kojève (reprenant en fait le jugement hégélien) : deux silences, un bon et un mauvais :

1) Le bon silence : Parménide et Héraclite :

a) Parménide : réduit le discours au silence (comme les

Silence

Sceptiques) ; mais le silence « absolu » n'est pas une « incertitude », ou un « doute », ou une « abstention » ; au contraire, c'est la « certitude » silencieuse, le savoir silencieux de l'absolu ineffable ; au lieu de s'abstenir de parler, Parménide parle « jusqu'au bout, il parle pour arriver d'une façon certaine ou nécessaire au silence définitif, dans et par lequel rien n'est plus douteux ».

b) Héraclite : comme les Sceptiques : le discours est contradictoire, sans commencement ni fin = il est de la sorte, précisément, la vérité, car il se rapporte à un monde qui lui correspond, dont l'essence *(phusis, nomos)*[14] est constituée par des éléments contraires, qui coexistent et se succèdent sans fin ni commencement ≠ le mauvais silence, le silence vil.

2) Le scepticisme proprement dit (incarnation mauvaise du Neutre) manque la noblesse de l'éléatisme ou de l'héraclitéisme,

Concept

parce que renonce à parler du concept, c'est-à-dire renonce à la route qui mène à la philosophie : « Le Scepticisme (théorique) ignore complètement <…> la Philosophie,

Kojève, 24

qui est la Question (spécifiquement philosophique) du

14. Mots grecs : « nature » et « loi ». Voir « Le neutre », in *Roland Barthes par Roland Barthes* (OCIII, 196).

Concept ». → Aussi, le Scepticisme, seulement « noble philosophique » si parménidien ou héraclitéen ; sinon simple doute, faute, *non dignus intrare* (dans la philosophie par la porte étroite du concept). Le Neutre ne serait sauvé que s'il est philosophique ; sinon, image mauvaise : le Neutre sceptique refuse de reconnaître le trône du concept, de baiser les pieds du concept, de se faire baiser par lui.

2) LE NEUTRE COMME SCANDALE

Brochard, 56

Masc. / fém.

Pasolini, La Vitalité

(*Action poétique*, 71, oct. 77)

Il n'est pas difficile de voir quel est le fond de ces mauvaises images. Rappelons-nous : historiquement, l'espace « officiel » du neutre, c'est le scepticisme, ou disciples de Pyrrhon : *zététiques* (cherchent toujours[15]), *sceptiques* (examinent sans trouver), *éphectiques* (suspendent leur jugement), *aporétiques* (toujours incertains) ; donc, toujours images de l'*échec*, de l'*impuissance*. → Le Neutre subit le poids, (l'ombre) de la grammaire : = ce qui n'est ni masculin ni féminin, ou (verbes) ce qui n'est ni actif ni passif (= déponents) = ce qui est retiré de la génitalité, ce qui n'est ni viril ni attirant (féminin) ; on le sait, mythiquement, endoxalement, infamie indélébile. → Nous n'avons pas à prendre parti contre cette image (ou alors, c'est le cours dans son entier qui est cette opposition, on ne proteste pas contre une image, ça ne sert à rien). Ce qu'on peut faire, c'est dériver en déplaçant le paradigme. → À la « virilité », ou à la carence de virilité, je substituerais volontiers la vitalité. Il y a une vitalité du Neutre : le Neutre joue sur l'arête du rasoir : dans le vouloir-vivre, mais hors du vouloir-saisir → je pense à la fin du poème de Pasolini déjà cité[16] (*Poesia in forma di rosa*, Garzanti, 1964), chapitre V, IX :

« Mon Dieu, mais alors qu'est-ce que vous avez à votre actif ?
— Moi ? (Un bégaiement informe, je n'ai pas pris mon optalidon, voix tremblante de gosse malade.) Moi ? Une vitalité désespérée. »

(« Dio mio, ma allora, cos'ha lei all'attivo ?
— Io ? — (Un balbettio nefando, non ho presso l'optalidon, mi trema la voce di ragazzo malato.) Io ? Una disperata vitalità. »)

15. Il faut comprendre, en complément d'objet, « la vérité ». Barthes reprend les catégories de Victor Brochard.
16. Il le récite à nouveau (pour la seconde fois). Puis, en dehors de ses notes, Barthes ajoute que le Neutre est « l'instable » et comprendrait deux postulations : la mauvaise, ou réactive, celle de la facticité, au sens de Sartre, équivalant à la soumission à la contingence ; la bonne, ou active, correspondant à la simplicité — sens éthique et esthétique.

LA COLÈRE

Le mot *Pathos*

Pour parler de cette figure, nous avons besoin de mots qui n'existent pas, ou qui existent mal en français : *état* (que nous emploierons cependant tant bien que mal) est trop abstrait : une manière d'être ? Cela renvoie plutôt à l'extérieur (style, silhouette) : *habitus. Affects ?* C'est un peu fort, un peu dévastateur, un peu « primitif » → le mot le plus intéressant si on lui restitue son être grec (et non français), c'est *to pathos* = ce qu'on éprouve, par opposition à ce qu'on fait ; et aussi par opposition à *hè pathè :* état passif. → *to pathos :* au neutre : à la fois actif et affecté : retiré du vouloir-agir mais non de la « passion » → je ne crois pas forcer le mot ; en philosophie : *ta pathè* = les événements, les changements qui se produisent dans les choses → *to pathos :* champ moiré du corps, en tant qu'il change, traverse des changements. Ce serait assez bien : *cénesthésie*[17]. (Donc renversement qui nous plaît : le contraire de la connotation par le signifiant : *pataud*, ou par le signifié : lourdeur sentimentale.)

1) ÉTATS

a) Colère

Colère

Mythologiquement, le Neutre est associé à un « état » *(pathos)* faible, non marqué. Il se détache, se distance par rapport à tout état fort, marqué, emphatique (qui est, par là, du côté de la « virilité ») → on peut donner comme exemple d'état fort de *pathos* marqué *la colère* : fonctionne bien comme un anti-Neutre. Je connais trois « versions » de la colère :

p. 22, Colère, Fuite

Sartre

1) La colère comme fuite. Je renvoie ici à la *Théorie des émotions* de Sartre[18]. *Cf.* l'évanouissement. La colère est en effet une espèce d'évanouissement, une perte de conscience, donc de responsabilité, dans l'excès. Il serait d'ailleurs curieux de dresser la carte de nos colères : la colère comme pathème (*to pathèma :* l'événement qui affecte) : quels sont nos « pathèmes » ? (Pour moi, qui ai peu de colères, sans doute

17. [Oral : la cénesthésie est définie comme un « état moiré du corps actif et affecté ».]
18. « Il y a dans la colère, et sans doute dans toutes les émotions, un affaiblissement des barrières qui séparent les couches profondes et superficielles du moi et qui, normalement, assurent le contrôle des actes par la personnalité profonde et la domination de soi-même ; un affaiblissement des barrières entre le réel et l'irréel » (*Esquisse d'une théorie des émotions*, 1re éd. 1939, rééd. Paris, Hermann, 1995, p. 30 ; Barthes cite cet essai dans *Fragments d'un discours amoureux*, OCIII, 469).

par peur des effets de retour, de la culpabilité qui s'ensuit immanquablement, un pathème probable : l'attente → colères de café, de restaurant. Pourquoi ? Sans doute : humiliation, fantasme « royal » : « me faire attendre, moi ! » : refus de la situation transférentielle : attendre = s'en remettre passivement à un pouvoir, à une maîtrise : « à discrétion » : médecins, dentistes, banques, aéroports, professeurs ?)

Colère-hygiène

2) La colère comme hygiène. Idée tout à fait courante, endoxale : l'accès de colère comme une saignée qui fait du bien → sortie inéluctable, naturelle d'humeur (mot physique).

Bacon, *Essais Morale*, 382

Bacon : « Vouloir étouffer en soi toute semence de colère n'est qu'une fanfaronnade de stoïcien » → d'où une morale de la mesure : contrôler la colère, et surtout sa durée, sa fin. Bacon : s'abstenir de toute expression trop dure, de toute personnalité trop piquante ; se garder de révéler un secret par un mouvement de colère → idée de la colère utile : contrôler l'apparence du non-contrôle, théâtraliser sa colère, la manipuler comme élément d'une épreuve de force. Et surtout, savoir y mettre fin : sagesse, édictée par l'Écriture (citée par Bacon) : « Mettez-vous en colère, mais gardez-vous de pécher ; que le soleil ne se couche pas sur votre colère. »

Boehme, 94

3) La colère comme feu. Je pense ici à la très belle conception, mystique et cosmogonique, de Boehme. Boehme, à propos du monde et même de Dieu (en tant que père jaloux), emploie souvent les mots : *böse*, *grimmig*[19] ; or ce n'est pas dans son esprit, à proprement parler, mal, méchant, mauvais → cela renvoie à une énergie (à un désir) = une ardeur irritée et inquiète ; quelque chose de proche de *colère*, *fureur*, *courroux* = *ira*, *orgè* = feu dévorant (d'où le courroux de Dieu, comme feu qui tombe sur les hommes) : c'est le paradoxe de l'eau ignée, de l'eau-feu : le feu dans les veines : qualité de l'eau régale[20] ou vitriol (vitriol : Alchimie = *arcanum*, *mysterium :* feu liquide ; *vitriolum* < **v***isitando* **i***nteriora* **t***errae* **r***ectificandoque* **i***nvenies* **o***ccultum* **l***apidem* **v***eram* **m***edicinam* — en explorant et en transformant l'intérieur de la terre, tu trouveras la pierre cachée, vraie médecine).

b) La souffrance / le malaise

On pourrait imaginer, dans la perspective d'une science des moires (« diaphoralogie »[21]), une psychologie fondée sur mar-

19. Adjectifs qui en allemand signifient pour l'un « méchant, mauvais, pénible » et pour l'autre « furieux, terrible, horrible ».
20. L'eau régale est « un mélange d'acide chlorhydrique et d'acide nitrique qui a la propriété de dissoudre l'or et le platine » (Petit Robert).
21. Voir *Roland Barthes par Roland Barthes* (OCIII, 999 et 1009).

Discours amoureux, 61

Cicéron

Leibniz

Gide, 87

qué / non marqué, fort / faible. → Des états forts, colère, joie (*laetitia*, état allègre, prédominance forte du plaisir ≠ *gaudium :* possession étale d'un bien) ≠ des états faibles ou « moins forts ». → Même division entre la souffrance et le malaise. Certains êtres ressentent vivement cette distinction : Gide : (son témoin, la Petite Dame, 1948) : « Ce n'est pas la première fois que je constate qu'il est beaucoup moins résistant aux malaises qu'à la vraie douleur (qu'il arrive à suivre avec un intérêt assez détaché) ; il va volontiers dans le sens du malaise sans beaucoup réagir. »

Sur souffrance / malaise, trois observations :

Mal à la tête

1) Pour moi, typiquement de l'ordre du malaise : le mal de tête (avoir mal à la tête) : migraine[22] *(hèmikrania)* : souffrance forte, localisée (moitié du crâne), véritable *algie* ≠ mal à la tête (mieux encore que mal de tête) = véritablement un état, très légèrement localisé, global, nauséeux : aspect immédiatement psychologique : ce qui me rend difficile d'affronter les responsabilités + nosographiquement mal repérable : *a)* d'où ça vient ? mille causes organiques possibles + *b)* pharmacopée variable selon chacun : chacun a son mal à la tête. → On pourrait dire subjectivement cette chose contradictoire : 1) le mal à la tête approche une certaine expérience du Neutre corporel, un rapport amorti, gêné au monde ; 2) le mal à la tête est donné, classiquement, comme une hystérie (Israël, 32[23]) ; la céphalée occupe la seconde place (après les vertiges) dans les plaintes des hystériques : symptôme « confortable » : imprécis (peu guérissable), assez menaçant pour qu'on s'y intéresse plus souvent, déplacement, métaphore, rappel d'un personnage de sa famille. → Il y aurait donc un Neutre hystérique, alors que le Neutre peut être vécu comme anti-hystérie ? L'hystérie de la non-hystérie ?

Verbalisation

2) Le fort / le faible → types différents de verbalisation. En gros, et en exagérant : *a)* le fort = la souffrance → discours inévitablement banal : en rencontrant la souffrance, l'homme rencontre la banalité → souffrir (au sens moral, dans un deuil) = parcourir, traverser les grands lieux communs de l'humanité ≠ *b)* le faible = le malaise : va au contraire vers le difficile à dire, à décrire, l'ineffable sans sublimité : on n'écrit pas le malaise, on a envie d'écrire la détresse. Malaise : faudrait un mot verlainien : équivoque (un soir équivoque) : dif-

22. Sur la migraine, voir OCIII, 190.

23. « On note souvent que les maux de tête sont un rappel d'un personnage de la famille, en particulier du père. L'hystérique peut souffrir de maux de tête comme son père, ou bien manifester ainsi que le chef de famille était souffrant, insuffisant, défaillant » *(op. cit.)*. C'est le chapitre intitulé « Les algies ».

ficulté, cliniquement, pour une malade, à décrire des états de malaise (par exemple troubles digestifs). → Sur le plan esthétique, frappé récemment par ceci : *Enfants du placard* de Benoît Jacquot[24] : impression d'un pathos intense, mais jamais verbalisé (et en plus, dramaturgie du ton neutre) → puissant malaise.

Âme / corps

Schopenhauer, 22

Maspero, 17

Dodds, 26

3) Âme / corps. Le malaise : se tient aux confins de l'âme et du corps et vient périmer cette opposition. Déjà en grec, deux états bien connus de malaise : la *duskolia*, morosité, mauvaise humeur ≠ *eukolia*, la bonne humeur, l'humeur facile. Or, il est probable qu'étymologiquement : < *kolon*, mets, aliment et gros boyau, côlon, estomac → mixage âme / corps = l'humeur, l'état. Ceci, perdu dans nos langues, car tout l'Occident fonctionne sur l'opposition du corps et de l'âme. Cependant ne pas oublier : neutralité grecque archaïque (homérique) : aucune conception unifiée de l'« âme » ou la « personnalité ». La *psuchè :* attribuée seulement après la mort ou quand l'homme est sur le point de mourir ou de s'évanouir. Seule fonction de la *psuchè* : quitter l'homme[25]. En fait : plusieurs *thumoi* (organe du sentiment).

Mais la Chine du Tao ne sépare pas esprit et matière → le monde : un continu qui passe sans interruption du vide aux choses matérielles : l'âme n'a pas le rôle de contrepartie invisible et spirituelle du corps visible et matériel[26]. En fait, chaque homme : plusieurs âmes[27] ; les âmes : faibles, falotes, se séparaient à la mort. Le malaise serait, dans mon corps, cette instabilité des âmes falotes.

c) L'existence minimale

L'« état » (donc quelque chose comme le *pathos*), c'est le contraire de : « être dans tous ses états » : unicité vague, indécise, du corps : peut être négatif (*duskolia*, malaise) mais aussi positif (nous verrons cet aspect heureux de l'état à propos de textes de Rousseau et de Tolstoï). De toutes manières, renvoie à une cénesthésie, sentiment, pour le

---

24. *Les Enfants du placard*, deuxième film du cinéaste Benoît Jacquot, date de 1977.
25. Selon E.R. Dodds, « l'homme homérique n'a aucune conception unifiée de ce que nous appelons l'"âme" ou la "personnalité". [...] On sait qu'Homère ne semble attribuer de psychê à l'homme qu'après la mort ou quand l'homme est sur le point de mourir, ou de s'évanouir, ou quand la mort le menace : la seule fonction de la psychê [...] est justement celle de le quitter » (*Les Grecs et l'Irrationnel*, Paris, Aubier, 1965, p. 27).
26. Henri Maspero : « Aussi est-ce seulement dans un corps que l'on conçoit la possibilité d'obtenir une immortalité. »
27. Henri Maspero écrit que selon le Tao « tout homme a deux groupes d'âmes, trois âmes supérieures, *houen*, et sept âmes inférieures, *p'o* ».

corps, d'auto-existence. On pourrait définir l'état, le *pathos*, tel qu'il est visé ici : l'existence minimale la plus forte : l'existence non pas simple (il ne s'agit pas d'un sentiment primitif) mais dépouillée d'attributs. (→ On comprend dès lors pourquoi je relie le *pathos* au Neutre.)

2) LA « PATHO-LOGIE »

Pour finir, un peu non de méthodologie mais de métalinguistique : quel est le discours qui s'occupe du *pathos* ?

Il n'y a pas de « méta-mot ». *Pathologie* a pris un sens fort, normatif (sinon répressif), à moins que, selon une suggestion de Stendhal, on n'essaye de former un paradigme idéologie / pathologie, mais cela ne prendrait pas : *pathologie* est trop figé.

Pathologie

Psychologie ? Même handicap. Très dévalorisé. Ça ne veut pas dire que dans les œuvres de l'ère « psychologique » il n'y ait pas de traits obsédants de vérité, qui traversent l'idéologie et viennent directement à nous ; exemple : Stendhal : beaucoup de traits « psychologiques » (de ses personnages) qui ne nous concernent plus nous, hommes « modernes » (!) ; mais parfois un trait s'impose, surgit à la limite de la psychologie : par exemple, cité dans le *Discours amoureux*, Octave *(Armance)* songeant à se suicider et un instant après montant sur une chaise pour attraper dans sa bibliothèque le tarif des glaces de Saint-Gobain[28] → nous avons besoin de cette « psychologie », qui est le relevé des moires, des nuances, des états, des changements *(pathè*[29]*)*. *Cf.* Walter Benjamin : « La psychologie est seulement l'expression de l'existence-limite de l'homme ».

Psychologie

Benjamin, 114

À vrai dire : la « pensée » du *pathos* (l'affecté-actif) ne doit pas être cherchée du côté des méta-discours *(-logies)* mais du côté, une fois de plus, d'une philo-écriture : celle de Nietzsche → Blanchot, à propos de Nietzsche : « Qu'est-ce que la volonté de puissance ? Ni un être ni un devenir, mais un *pathos* : la passion de la différence. » Et Deleuze (p. 70) : ce pouvoir d'être affecté ne signifie pas nécessairement passivité mais *affectivité*, sensibilité, sentiment (Nietzsche a d'abord parlé de *sentiment de puissance*). Puissance : d'abord comme affaire

Nietzsche

Blanchot, 241

28. La citation d'*Armance* (« Et l'homme qui pendant trois quarts d'heure venait de songer à terminer sa vie, à l'instant même montait sur une chaise pour chercher dans sa bibliothèque le tarif des glaces de Saint-Gobain ») se trouve dans OCIII, 663. *Armance*, in *Œuvres complètes*, Paris, Michel Lévy, 1854, p. 25.

29. *Ta pathè :* « les événements, les changements qui se produisent dans les choses ».

de sentiment et de sensibilité, non comme affaire de volonté. Volonté de puissance : la forme affective primitive[30]. → Retenons ceci qui permet d'approcher le Neutre du *pathos* : la passion de la différence[31].

---

30. « La volonté de puissance n'est pas un être ni un devenir, c'est un *pathos* » (Nietzsche, cité par Gilles Deleuze in *Nietzsche et la Philosophie*, *op. cit.*, p. 71).
31. « La différence est plurielle, sensuelle et textuelle » (*Roland Barthes par Roland Barthes*, OCIII, 147).

Séance du 25 mars 1978

SUPPLÉMENT IV

Pendant la semaine, plusieurs observations m'ont été communiquées, des documents m'ont été transmis : une très belle page de Henry Miller sur le gris de Paris : « this immense world of grey which I knew in Paris… » (Quiet days in Clichy[1]) *(Carole Hoveler) ; un poème du poète brésilien Manoel Bandeira, traduit impromptu par la personne qui me l'a communiqué : poème qui joue avec les adjectifs apposables à une jeune femme, Cecilia[2] (Ligia… Leite ?) = tout cela relié d'une façon très pertinente aux figures « Couleur » et « Adjectif ». Les lettres, elles aussi, prolongent certaines des figures, ou même les suppléments : reprise de certains thèmes : le participe présent comme adjectif actif, l'aporie, la peinture en grisaille, le camaïeu. Quant à l'anorexie mode du « désirer rien », cf. infra figure « Arrogance ». Je renonce à faire état de ces nouvelles observations parce qu'elles concernent des figures déjà traitées et que je ne veux pas trop ralentir le cours des nouvelles figures. Mais je remercie tous ceux, toutes celles qui m'ont écrit : lettres, textes et poèmes → aujourd'hui donc, seulement, deux suppléments, un faux et un vrai.*

1. *Faux : une figure suggérée mais que je ne traiterai pas : la Voix → Rapport de la voix et du neutre : évident, et même insistant, et même topique. Cependant, pas de figure, et ceci pour une raison circonstancielle : Voix : thème levé il y a quelques années → séminaire de 73-74 à l'École des hautes études en sciences sociales[3] : thème dont j'ai toujours annoncé l'explicitation mais qui n'a jamais été vraiment honoré : thème velléitaire : cela paraît très important, mais on remet toujours à plus tard d'en traiter vraiment → catégorie du « faux bon sujet » (Merleau-Ponty et le vêtement) → voix = « objet » qui résiste : suscite des adjectifs (voix douce,*

---

1. Il s'agit des premières pages du livre de Henry Miller, *Jours tranquilles à Clichy*, New York, The Olympia Press, rééd., Grove Weidenfeld, 1987. Le début de la phrase citée est : *« I was thinking of this immense world of grey… »* et peut se traduire par: «Je pensais à cet immense univers de grisaille… »
2. Il s'agit d'un poème intitulé *« Improviso »*, écrit le 7 octobre 1945 par Manuel Bandeira, dont voici les premiers vers : *« Cecilia, es liberrima e exata / como a concha. / Mas a concha e excessiva materia / E o materia mata. »* Il figure dans *Poesia completa e prosa*, Rio de Janeiro, Editora Nova, Aguilar SA, 1993, p. 275.
3. *In* OCIII, 55-56. L'une des fiches non utilisées mentionne, d'Édouard Gaède, *La Voix*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », nº 627. Fonds Roland Barthes / Archives IMEC. Sur la voix, *cf.* aussi *Prétexte : Roland Barthes. Colloque de Cerisy*, *op. cit.*, p. 251, où Barthes déclare : « Je ne connais pas ma voix. »

prenante, blanche, neutre, etc.) mais rien de plus. Le « bon sujet » : serait peut-être d'interroger, non la voix, mais les résistances qu'il y a à parler de cet objet « petit a[4] *» d'une façon qui satisfasse, comble le désir intellectuel (désir d'exhaustivité, leurre d'exhaustivité) → peut-être que le faux « bon sujet » est le sujet dont on désire le référent, et qui par là même tombe dans le leurre du désir → « bon sujet » : dynamique (ou même) mécanique du « mirage » : on croit le saisir, il va plus loin, et cela à l'infini : ainsi de la « voix », et peut-être des sujets qui touchent au « corps ».*

Mythologies, 162

2. *Dans une lettre qui contient bien d'autres choses, quelqu'un rapproche le Neutre de ce qui avait été écrit d'une façon dépréciative (« démystificatrice », disait-on à l'époque) à propos de la critique « ni-ni » : je visais alors ces textes journalistiques qui renvoient dos à dos deux partis ou deux attitudes pour s'en faire mieux l'arbitre : l'exemple, pris dans* L'Express *de l'époque, était une profession de foi sur la critique littéraire — celle qui serait faite dans le journal, alors à ses débuts (± 1955) : la critique ne doit être « ni un jeu de salon, ni un service municipal » (= ni réactionnaire ni communiste, ni gratuite ni politique). Je caractérisais alors cette manière comme un trait petit-bourgeois (idéologie du compte de la balance, dont le sujet se fait le « fléau », l'outil juste)*[5]*.*
*→ Or, le Neutre est apparemment une forme de ni-nisme (*neti-neti*, dit une doctrine bouddhiste que j'ai citée, l'apparentant à la théologie négative) : or en 1956 je discrédite le ni-nisme et en 1978 je tends (apparemment) à faire l'éloge du Neutre. Que se passe-t-il ? Contradiction ? Pour une fois, je vais, non pas dériver, mais « répondre », c'est-à-dire prendre parti sur le rapport du ni-nisme et du Neutre.*
Noter d'abord : je pourrais ne pas le faire, sans précisément contredire au Neutre.
a) Je pourrais assumer la contradiction → fonction du Neutre : pratiquer une indifférence à l'égard du « piège » : accepter sans broncher de se contredire : 1) pour refuser silencieusement la machè[6]*, la loi du combat verbal, de la joute installée en Occident depuis des millénaires ; 2) pour faire entendre la possibilité d'une autre logique, d'un autre monde du discours.*

4. Voir André Green « L'objet (a) de Lacan, sa logique et la théorie freudienne », *Cahiers pour l'analyse*, nº 3, Paris, Éd. du Seuil, 1966.
5. « La critique Ni-Ni », *Mythologies* (OCI, 651).
6. Mot grec signifiant « combat ». Il développe cette notion dans la figure « Le Conflit » et dans « L'image » (OCIII, 870).

b) Je pourrais, et c'est d'ailleurs ce que je fais, reconnaître qu'il y a en moi des éléments « petits-bourgeois » : dans mes goûts, dans mon discours il y a des traits petits-bourgeois (sans entrer ici dans la discussion de cette qualification maudite). 1) Ces traits ne sont pas clandestins (même si je ne les connais pas tous moi-même) : le Roland Barthes *les expose à plusieurs reprises, consciemment*[7]*. 2) Dans mon discours, il y a sans doute des traits « niniques » : parfois, affaissement du Neutre en refus balancés, refuge commode dans un certain discours libéral, cela souvent par fatigue (assumer vraiment le* je ne sais pas *demande une énergie, une fraîcheur).*
Ce n'est pourtant pas cette direction que prendra ma réponse. Je dirai : le Neutre a des rapports avec le ni-nisme et pourtant il en est absolument différent. Je vais essayer d'expliquer d'un mot comment fonctionne cette dialectique : ressemblant (faisant penser à) et différent, voire contraire :
1) Le ni-nisme : aucune radicalité, conduite sociale, tactique (voire ici professionnelle) : expression intéressée d'une position politique = rhétorique (persuasion) de cette position → rhétorique du balancement ni-ni : (mythe de la balance, instrument de la justesse) : mais au balancement ninique, il y a en fait un reste : sous la rhétorique ni-ni, il y a finalement une option → grand organe de presse de la rhétorique ni-ni : Le Monde : *balancement perpétuel ; mais ce que* Le Monde *balance, ce n'est pas l'ostensoir, c'est la férule : un coup à droite oblige à un coup de gauche et réciproquement = rhétorique du maître d'école sadien : punir des deux côtés donc jouir deux fois → un reste = la jouissance ; dans* Le Monde *aussi il y a un reste : une impression de centre gauche (voir les éditoriaux de Fauvet*[8]*) → petit travail fait avec des étudiants américains (ancien) : article sur l'université : traits pour / traits contre → il y avait finalement un trait de plus d'un côté → on voit la mythologie : grand journal « impartial » et cependant grande figure morale du juge : le juge au service d'une cause : c'est le statut même du juge : impartial et partisan (je mets en cause ici non une option mais une rhétorique) ≠ le Neutre (j'en dirai moins long) n'est pas « social », mais lyrique, existentiel : il n'est approprié à rien, surtout pas à persuader d'une position, d'une identité : il n'a pas de rhétorique ; le ni-ni tient le discours du maître : il sait, il juge ≠ le Neutre ne sait pas (tout ceci devrait d'ailleurs être mis au conditionnel, puisqu'on ne sait pas s'il y a un sujet au neutre) → on pourrait dire, pour reprendre des catégories*

7. Voir OCIII, 205.
8. Jacques Fauvet (né en 1914) a dirigé *Le Monde* de 1969 à 1982.

nietzschéennes : le ni-nisme est affirmatif-réactif ≠ le Neutre est négatif-actif.
2) Et maintenant la ressemblance : en un sens c'est une ressemblance terrible, à la fois hideuse et ridicule : le ni-nisme serait la copie-farce du Neutre : a) Autrefois frappé et toujours obsédé par l'idée de Marx (je crois dans le 18 Brumaire*) : dans l'Histoire les grandes choses reviennent sous forme de « farce » : Révolution française et Louis-Napoléon*[9]*. → Le Neutre se présenterait sous le masque-farce (grandiloquent, noblement libéral) du ni-nisme. b) Aller, hélas, plus loin : ce qu'on aime de l'amour le plus choisi, le plus rare, le plus délicat, le plus tendre, ce qui a en nous vocation à l'incomparable, nous le découvririons brusquement, à un moment, par hasard, existant sous la forme ostentatoire d'une farce publique ; c'est le « coude » le plus douloureux du chemin amoureux ; la découverte, même fugitive, vite effacée, en l'autre aimé de quelque chose qui est de l'ordre de la grimace : le ni-ni : la grimace du Neutre. Je me souviens : moi qui aimais Brecht et notamment* Mère Courage, *pièce qui m'a infiniment nourri*[10] *— peut-être parce que la première que j'ai vue — combien j'ai été blessé par la* Mère Courage *de Vitez : vraie farce, vraie copie-farce de la* Mère Courage *que j'aimais.*

L'ACTIF DU NEUTRE

1) ACTIF

Rappelons-nous le morceau de poème de Pasolini déjà cité deux fois : « Qu'avez-vous à votre actif ? — Moi… Une vitalité désespérée. » Dans ce sens qu'il faut prendre « actif » : qu'est-ce que le Neutre a à son actif ? Ou : quelle est cette vitalité

---

9. C'est la première phrase du *Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte* de Karl Marx (1852) : « Hegel note quelque part que tous les grands événements et personnages historiques surviennent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : une fois comme <grande> tragédie et la fois d'après comme <misérable> farce » (*Œuvres*, IV, *Politique*, I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1994).
10. Il y a plusieurs textes de Barthes sur cette pièce (OCI, 833, 889, 1200). Le spectacle d'Antoine Vitez a été créé le 11 janvier 1973 aux Amandiers à Nanterre. Voir Antoine Vitez, *Écrits sur le théâtre 2*, Paris, POL, 1995, et notamment le journal qu'il a tenu pendant la création du spectacle.

désespérée que le Neutre a à son actif ? Avec, résonnant dans le mot : la musique nietzschéenne.
On pourrait dire : les vertus du Neutre. *« Virtus » ?* Référence au *vir,* non en tant que mâle (pas de machisme du Neutre !), mais pour déjouer l'image trop facile du Neutre comme espace de la stérilité indifférente → ce serait : les traits actifs, productifs du Neutre : ce qui, étant hors de la gloire (de la bonne réputation), est cependant pensé, réfléchi, assumé.
Nous avons vu figures « Images du Neutre » (18 mars) : images dépréciatives de l'opinion, mauvaises images → ici ce serait : bonnes images, non pas venant du monde, mais venant de quelques « pensées » isolées (Tao-Blanchot) et surtout images en moi : mon imaginaire du Neutre → je précise : l'ayant souvent reconnue, je ne m'occupe plus de l'aporie qui consiste à ne pas recommander le Neutre, à le déprendre des images, à ne pas l'adjectiver, à ne pas dogmatiser à son sujet et à cependant lui reconnaître une bonne image, des vertus, à le faire désirer.

2) TRAITS

Toujours, à l'intérieur même de la figure, la méthode des « traits » : images brèves, scintillations, dont la liste n'est ni conduite logiquement, ni exhaustive, donc : des scintillations, des flashes « négatifs-actifs » (participant du désir de Neutre) :

a) A-correction = l'abstention de corriger

Je veux dire : le Neutre, le sujet au Neutre s'abstient d'assumer une activité de « correction » à l'égard du travail des autres ; par exemple : il ne veut pas ou ne sait pas faire travailler les autres, faire « retravailler » un manuscrit → « j'ai passé ma vie à ne pas faire re-travailler les autres » → c'est « égoïste » ? Sans doute, car le Neutre n'est jamais conforme à notre image de l'altruisme, du devoir. Cependant, penser : 1) la densité de dogmatisme qu'il y a dans toute correction ; la dose d'appropriation (me substituer à l'autre) : sous couvert de « correction », je fais de l'autre, qui a produit le travail, un simple procurateur de mes propres valeurs ; 2) Orient, calligraphie : le maître ne corrige pas, il accomplit en silence devant l'élève ce que l'élève doit peu à peu accomplir tout seul.

b) Contamination = l'indifférence à être contaminé

Milieu intellectuel : semble régi par une peur très forte de la contamination idéologique. Par exemple : Nouveaux philosophes → moi : trop pyrrhonien pour connaître mon propos d'adhésion ou de refus. Mais ce qui est mal supportable : au plus fort de la mode (printemps 77[11]) : sensation de meute, de curée, de hallali des intellectuels contre les Nouveaux philosophes : protestations obsédées pour s'en distinguer, ne pas être contaminé. → « Moi, je n'en suis pas » → « en être », tabou homosexuel Proust. Sujet au Neutre : ne craindrait pas les contaminations.

c) Non-palmarès

Le Neutre récuse le principe — ou même simplement le réflexe verbal (car peut-être ne s'agit-il que de cela) du classement hiérarchique, du palmarès : manie verbale, désinvolte, qui vous fait affirmer en un tour de phrase (c'est facile de parler) (nous sommes ici encore dans l'arrogance de la langue) que tel objet, telle personne est le premier de tous (*cf.* Cortot : « premier, ou plus grand pianiste du siècle[12] ») — et encore plus, cette inflation qui consiste à tourner « le premier » en « le seul » → ainsi, me dit-on, Lacan, citant quelqu'un, aurait dit à un séminaire : « L'École freudienne est aujourd'hui, en France, le seul lieu de recherche » → mon « corps » mental se rétracte devant de telles « affirmations » (même s'il peut m'en échapper à moi-même) → mais je profite de ce « mouvement » pour réfléchir : en fait, le Neutre se tiendrait dans cette nuance (cette moire) : dénégation de tout unique et cependant reconnaissance de l'incomparable : l'unique choque en ce qu'il implique précisément une comparaison, un écrasement sous la quantité, la singularité, au besoin l'originalité, c'est-à-dire des valeurs compétitives, agonistiques ≠ Incomparable = la différence, la diaphoralogie[13].

d) Rapport au présent

Neutre : chercherait un rapport juste au présent, attentif et non arrogant. Rappeler que le Taoïsme = l'art d'être au monde : il a trait au présent[14]. Peut-être s'installerait-il dans

Kakuzo, 50

11. Les « Nouveaux philosophes » : mouvement dénonçant le totalitarisme du bloc de l'Est et prenant partie pour ses dissidents. Dans une fiche préparatoire du fonds IMEC, Barthes déplore que « tout le monde leur tombe dessus ». Barthes cite André Glucksmann plus loin à la figure « Les Idéosphères ».
12. Voir plus haut p. 80.
13. C'est la « science des moires », déjà vue p. 83 et 108.
14. Kakuzo écrit que « selon les historiens chinois, c'est dans le domaine de l'esthétique que l'action du Tao sur la vie asiatique a été la plus forte ».

Vico, Michelet, 421

la nuance (la moire), qui sépare le « présent » du « moderne » (au sens revendicatif du mot : « soyons modernes ») ; en se rappelant cette remarque de Vico, que le présent, « le point indivisible du présent », est difficile à comprendre même pour un philosophe.

e) Banalité

Le Neutre consisterait à se confier à la banalité qui est en nous → ou plus simplement reconnaître cette banalité. Cette banalité (je l'ai déjà suggéré en disant que les grandes souffrances (les deuils) traversent fatalement les stéréotypes de l'humanité) — cette banalité s'éprouve et s'assume au contact de la mort : sur la mort il n'y a jamais que des pensées banales. → Neutre serait le mouvement même, non doctrinal, non explicité et surtout non théologique, qui va vers une certaine pensée de la mort comme banale, car dans la mort, ce qui est exorbitant, c'est son caractère banal.

f) Faiblesse

Kakuzo, 53

Le mot est impropre. Je le tire d'une certaine affinité entre la notion que je veux dire et le mot de l'Évangile « ma force est dans ma faiblesse » ; mais je l'entends davantage au sens Tao, c'est-à-dire hors de toute transcendance : l'homme Tao, en effet, atténue son propre état, pour pouvoir se plonger dans l'obscurité des autres : « Il est hésitant comme quelqu'un qui traverse une rivière en hiver ; indécis comme quelqu'un qui a peur de ses voisins ; respectueux comme un invité ; tremblant comme la glace qui est sur le point de fondre, simple comme un morceau de bois pas encore sculpté; vide comme une vallée ; informe comme une eau troublée. » → L'extraordinaire audace de ce Neutre (≠ arrogance) vient peut-être de la beauté inattendue des métaphores ? Le Neutre dépendrait de la métaphore ?

g) Force

Kakuzo, 52

Ne s'agit évidemment pas d'une force au premier degré (arrogante). L'exemple en serait donné par cet art inspiré du Zen, le *jiu-jitsu* (= art de la souplesse[15]) : art de se défendre sans armes : règles beaucoup moins strictes que celles du judo. Principe : « attirer et aspirer la force de l'adversaire par la non-résistance, c'est-à-dire le vide… » → thème banal. Je ne veux pas dire que le Neutre serait une pensée tactique du

15. Cet « art de la défense personnelle » « doit son nom à un passage du *Tao-te-king* » (Kakuzo).

gain, de la victoire, mais que le sujet neutre pourrait assister aux effets de sa force.

h) Retenue

= Cela va de soi, si l'on peut dire. Aussi, je veux surtout souligner la règle Zen de retenue du corps. Règle édictée par un comédien (et cela est important, car cela, donc, s'articule sur le problème des comportements hystériques) : Zéami (début XVe siècle), acteur et auteur de Nô, et d'un merveilleux traité de doctrine théâtrale[16] → règle de Zéami : « Mouvoir l'esprit aux dix dixièmes, mouvoir le corps aux sept dixièmes. » Par exemple : on retient le geste (étendre ou retirer la main) « légèrement en deçà de ce que conçoit l'esprit[17] » ; on fait travailler le corps avec plus de réserve que l'esprit[18] → paradoxe absolu pour nous, chez qui le comédien travaille souvent, traditionnellement du moins, dans l'au-delà et non dans l'en-deçà → le Neutre serait l'habitation généralisée de l'en-deçà, de la réserve, de l'avance de l'esprit sur le corps. → Peut-être est-ce cela la justesse : *cf.* le mot de Casals, mot profond et si vrai techniquement : le rythme, c'est le retard[19] → opposer ici, comme le font les usagers de drogue chez les Indiens : le *datura* : obtention d'un pouvoir ≠ le *peyotl*, connaissance de la « juste manière de vivre[20] » (sagesse).

Zéami, p. 115

Castaneda, 19-20

i) Stupidité

C'est évidemment une « vertu » Tao : « Le sage dont la vertu est accomplie aime à porter sur son visage et dans son extérieur l'apparence de la stupidité » → dans l'éthique Tao, pour ne pas se faire remarquer, échapper à la notabilité, se désengager de l'attachement à la bonne image (ou plus trivialement ne pas être envisagé par les autres). →

Tao, Grenier, 30

1. Un soir à Cannes, sur la Croisette, le soir, je marchais sans doute lourdement (thème très valorisé ou dévalorisé : démarche lourde / légère : démarche des dieux : « et même quand elle marche on dirait qu'elle danse[21] ») ; deux jeunes

---

16. *La Tradition secrète du Nô*, Paris, Gallimard-Unesco, 1960. Né en 1365, Zéami meurt octogénaire.
17. P. 115. En note, le commentateur de Zéami écrit : « Ce principe définit la stylisation du geste propre au Nô. »
18. « Si, jusque dans l'emploi du corps qu'exige la démarche, l'on fait travailler le corps avec plus de réserve que l'esprit, le corps devenant *substance* et l'esprit *effet second*, [le spectateur] éprouvera un sentiment d'intérêt » (p. 116).
19. Barthes a déjà cité ce mot du violoncelliste espagnol Pablo Casals dans *Roland Barthes par Roland Barthes* (OCIII, 215).
20. Carlos Castaneda, *L'Herbe du diable et la Petite Fumée*, Soleil noir, 1972, réédité par Christian Bourgois en 1984, p. 23. Dans ce passage, il est fait état des propriétés hallucinogènes de ces deux plantes.
21. Vers de Baudelaire dans le poème XXVII des *Fleurs du mal* : « Avec ses vêtements ondoyants et nacrés / Même quand elle marche on croirait qu'elle danse. »

femmes au loin se moquèrent de moi et parodièrent entre elles ma démarche en riant → loin d'en être humilié j'éprouvai un sentiment vif de jubilation, parce que je savais quelque chose qu'elles ne savaient pas : ma légèreté intérieure : j'étais par rapport à elles dans l'en-deçà, donc plus « fort » qu'elles.

2. On pourrait imaginer une règle (≠ loi) du Neutre : ce serait de s'arranger pour disposer des choses intelligentes, comme en filigrane (*cf.* le camaïeu) dans un tissu (verbal) plat, bête.

3) LE PORTRAIT CHINOIS

Nous esquisserons ceci : soumettre le Neutre à ce jeu. Vous connaissez ce jeu de société : il faut deviner qui a été choisi par l'assemblée d'après les objets à quoi on le compare: « Si c'était… qu'est-ce que ce serait ? » Noter :

1) Logiquement : joue sur le rapport du genre et de l'espèce : si c'était un roman, un pays, une couleur → donc processus d'inclusion, de normalisation, de comparaison et de petite différence. → Jeu au reste intéressant à analyser : car, en général, on ne trouve pas parce qu'on surprend une ressemblance, une affinité, mais par une association d'idées. Si Napoléon : un personnage littéraire ? — « Scapin » (Michelet[22]) : vous ne trouverez pas ; mais si un pays : « la Corse » : vous trouverez. → Cela veut dire : le déchiffrement se fait par la voie métonymique, non par la voie paradigmatique : le récit est plus « facile » que la métaphore.

2) Pour le Neutre, vous aurez de la même façon, facilement, des réponses métonymiques : si c'était un pays ? — La Suisse (ce serait d'ailleurs faux, parce qu'il n'est pas sûr que la Suisse soit neutre et que, de toute manière, ce n'est pas du tout le Neutre dont nous parlons). Mais les réponses les plus intéressantes seraient d'ordre métaphorique : car, s'il est difficile de parler du Neutre définitionnellement (ce serait conceptualiser, dogmatiser), il est possible, admissible, d'en parler métaphoriquement.

22. Dans l'*Histoire de France* de Michelet, on lit à la section « Du caractère, du cœur de Bonaparte », ce commentaire de l'historien à propos d'un livre de M. de Pradt, *L'Ambassade à Varsovie* : « Le premier il a exposé, fait comprendre les contradictions incroyables, les contrastes heurtés de ce caractère. Ce que plus tard Vigny, Mario Proth, ont exprimé par le mot qui a tant réussi : *comediante, tragediante*, de Pradt l'a exprimé d'un mot risqué, mais vrai : Jupiter-Scapin » (*Œuvres complètes*, t. XXI, Paris, Flammarion, 1982, p. 638).

Gide, 141, 107

Donc, on peut lancer le jeu :
— Une pièce d'automobile ? — « Un pneu qui se dégonfle[23] », Gide.
— Un sportif ? — Gide : « Je suis comme quelqu'un qui patine sur une glace qui craque. »
— Un aliment ? — Je dirai (mais c'est personnel) : le riz : ni fade ni savoureux, ni serré, ni délié, ni coloré, ni incolore.
— Un animal ? — Je dirai : un âne (l'animal nietzschéen), tel qu'il est décrit par Léon Bloy, lorsqu'il décrit sa fille Véronique (par un portrait chinois implicite) (*L'Invendable,* Mercure de France, p. 125) : « C'est la splendeur de la toile d'araignée champêtre dans la rosée, au soleil levant, c'est le gémissement lointain du chevreau qu'on égorge dans une ferme paisible environnée de pommiers en fleur, au-delà d'une prairie pascale, c'est le velours infiniment triste et doux des yeux des ânes… »
— Donc : une étoffe ? — Le velours.
— Une écriture ? — Suspense : je le ferai le 3 juin, à moins que vous ne répondiez vous-même.
Bien sûr, plus on va, moins on se satisfait des catégories grossières que représentent les « genres ». Il faut donc, pour finir, la subtilité comme indéplaçable de la suggestion de Blanchot : « Le Neutre : cela qui porte la différence jusque dans l'indifférence ; plus justement, qui ne laisse pas l'indifférence à son égalité définitive ».

Blanchot, *Entretien*, 450

LES IDÉOSPHÈRES

Idéosphère : mot que je crée à partir d'*idéologie* : système langagier d'une idéologie, en précisant tout de suite, ce qui rend déjà la définition inexacte : toute idéologie pour moi est et n'est que langage : c'est un discours, un type de discours.
On pourrait imaginer d'autres néologismes : *doxosphère :* sphère de langage de la *doxa*. Ou encore, puisqu'il s'agit des discours de foi : *pistéosphère*[24] *;* ou encore *sociolecte* (« écriture » dans *Le Degré zéro de l'écriture*). Ou même, plus simplement : *logosphère :* ceci rappellerait que le langage est pour

Le Mot

23. C'est en fait « un pneu qui se vide » (voir p. 43).
24. Le mot *pistis* désigne en grec la confiance en autrui, la foi.

l'homme un véritable milieu biologique, ce dans quoi et par quoi il vit, ce qui l'entoure.

Il faudrait en effet définir les « idéologies » par leur langage, lui-même défini, s'il est possible, structuralement, par des traits typiques de discursivité, et c'est seulement ensuite qu'on verrait s'il y a des correspondances entre ces types de discours et des déterminations socio-politiques → on découvrirait à coup sûr, dans un monde donné, plusieurs idéosphères coexistantes, intelligibles de l'une à l'autre, mais ne communiquant pas.

Donc (provisoirement, car il s'agit de simples notes de recherche) : *idéosphère :* système discursif fort, non idiolectal (pouvant être imité, parlé, à leur insu, par un grand nombre d'hommes), « sociolecte » originé culturellement dans des langages-princeps (par exemple Marx, Freud) : à la fois grégaires et non anonymes (plutôt : éponymes). → Problème des « logothètes[25] ».

1) TRAITS

J'indique quelques traits, généraux (à mon avis), de toute idéosphère :

a) Consistance

Bachelard, 80

Pour expliquer la consistance de l'idéosphère, on se servira d'une notion et d'une métaphore, empruntées, *via* Bachelard, à Dupréel, *Théorie de la consolidation* (Bruxelles, 1931) → Dans toute fabrication, deux états successifs : exemple de la caisse : 1) Ce sont d'abord les mains de l'ouvrier qui retiennent l'une contre l'autre les planches qu'il va réunir par des clous. 2) Les clous enfoncés, la caisse tient toute seule[26] (*cf.* le moule et l'objet moulé[27]) → cohésion des éléments assurée d'abord par une cause extérieure, puis arrivent à consister, à se soutenir par une cause devenue intérieure → d'où la formule : « intérieur fabriqué de l'extérieur » (≠ expansion d'une substance).

Dialectique durée

Ainsi, en effet, fonctionne l'idéosphère. Moment I : les pièces sont placées et retenues ensemble par le langage du logothète

25. Néologisme forgé par Barthes dans *Sade, Fourier, Loyola*, pour désigner les « fondateurs de langage » (OCII, 1041).

26. « S'agit-il de faire une caisse, pendant quelques instants, les clous enfoncés, la caisse tient toute seule » (Bachelard, *La Dialectique de la durée*, p. 80).

27. « Il y a passage d'un ordre éphémère à un ordre durable, passage d'un ordre tout extérieur et contingent à un ordre interne et nécessaire. » Bachelard s'appuie sur la thèse des *consolidés de succession*, de Dupréel.

(Marx, Freud) : cela ressemble déjà à un système (comme la caisse maintenue par les mains de l'ouvrier ressemble déjà à une caisse) = moment de l'illusion de système = *maya*[28] : moment magnifique, savoureux, consommable : la jouissance d'une production de système sans le dogmatisme du système, transmis, utilisé, de la caisse toute faite, qui est un produit → va de soi que le sujet au Neutre (≠ sujet neutre) consomme avec intensité ce moment I (il aime « lire » Marx, Freud) ≠ Moment II : moment où la caisse, le système langagier va prendre (*cf.* mayonnaise) : moment de l'alibi, de la bonne conscience : l'idéosphère a pris, elle fonctionne toute seule, de l'intérieur : c'est un produit autonome de circulation, un énergétique indépendant (efforts périodiques de créateurs qui essayent de retrouver, de relancer le moment I : ce sont les « retours à » (Freud, Marx). Généralisant la théorie des consolidés, Dupréel dit : « À l'ordre extérieur des intérêts, s'est substitué l'ordre intérieur de la conscience. » Pensant aux idéosphères, je rectifierai : « À l'ordre extérieur de la création, de la production, s'est substitué l'ordre intérieur de la bonne conscience, de la foi. »

b) Le levier

J'ai dit (notamment Cerisy[29]) : systèmes langagiers forts (idéosphères) ont des figures de système = des tours de raisonnement qui permettent de contrer une objection ou une distance en l'incorporant dans le système, en la codant dans les termes du système : vénalité de la cure analytique : ne fait pas partie d'un autre système (économie de marchandises) mais de l'idéosphère psychanalytique : codé comme nécessaire à la cure. *Cf.* discours chrétien : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé[30] », etc. → L'opposant, l'objecteur ou le spectateur sont toujours piégés, perdants → comparer ce type de force des idéosphères à la force *chewing-gum* : on veut éloigner la boule, on la pose, on la jette, elle vous revient, collée à la main, à la semelle. L'idéosphère vous récupère malgré vous, parce qu'elle se constitue en espace complet de langage à l'intérieur duquel elle vous situe. Ou encore, chaque idéosphère : un système de forces (de langage) sans levier extérieur pour s'en détacher.

---

28. La *maya*, ou classification des noms, est un concept que l'on trouve dans OCII, 797 et 1508, et *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 494) : « *maya*, classification des Noms (des Fautes) ». Barthes l'emprunte à Alan W. Watts, *Le Bouddhisme Zen*, Paris, Payot, 1960.
29. Lors du colloque intitulé *Prétexte : Roland Barthes*, organisé par Antoine Compagnon, qui s'est tenu à Cerisy du 22 au 29 juin 1977. Voir « L'image » (OCIII, 870).
30. Cette pensée de Pascal est issue du « Mystère de Jésus », fragment 717.

c) Manie

En termes de « sujet » : le problème n'est pas d'être « pour » ou « contre » les « idées » véhiculées ou proposées ou « remuées » par une idéosphère, mais d'évaluer le degré de proximité ou de distance où l'on est par rapport à la colle (la cohésion) de ce système langagier → si l'on ne se constitue pas soi-même comme locuteur de ce système (mais seulement comme écouteur, même fasciné), voire comme utilisateur par bribes → l'idéosphère : vue, sentie (chez les autres qui sont entièrement dedans) comme un état (d'âme), un *pathos*. D'où l'assimilation (nullement dérisoire) du sujet porté par une idéosphère à un sujet sous emprise de drogue ou de manie dont je suis séparé. *Cf.* l'homme qui a pris du *H* vu par celui

Baudelaire, 179

qui n'en a pas pris[31] : Baudelaire : « Votre folâtrerie, vos éclats de rire <vos manies, vos tics de langage « idéosphérique »> paraissent le comble de la sottise à tout homme qui n'est pas dans le même état que vous » → position d'altérité → tourniquet que l'on ne peut pas arrêter entre les idéo-

Bloy, *L'Invendable*, 219

sphères : Léon Bloy, plongé dans l'idéosphère « intégriste » (donc qui doit m'apparaître à moi comme « fou »), dit imperturbablement de la séparation de l'Église et de l'État (idiolecte républicain) : « Nous pourrions nous trouver demain en présence d'un cas de *possession universelle*. » → Les idéosphères ont un caractère fantasmagorique (sauf si l'on est dedans) → l'idéosphère (perçue comme telle) rejoint en effet ce que Bacon appelle les idoles ou les fantômes (= pour lui, sources d'erreur, causes qui s'opposent à l'admission de la vérité dans l'esprit ; pour nous, au contraire, ce seraient les « consistances de vérité », ou, si l'on préfère : les « convic-

Bacon, *Organon*, VII

tions »). Bacon = quatre types d'idoles (ou fantômes) : 1. Fantômes de la tribu (de la race) = erreurs communes à tous les hommes. 2. Fantômes de la caverne (de l'antre) : erreurs particulières à chaque intelligence (viennent des goûts) (→ idiolectes). 3. Fantômes de forum (erreurs venant de l'emploi du langage). 4. Fantômes du théâtre = erreurs venant des faux systèmes des philosophes (= fables, pièces de théâtre) : ce seraient nos idéosphères.

31. L'exemple sera repris dans la figure « Les Intensités ».

2) IDÉOSPHÈRE ET POUVOIR (pour sacrifier à la mode[32])

1) Rapport de l'idéosphère (du langage) et du pouvoir (au singulier : politique, étatique, national) → une ou deux remarques hâtives (car thème si vaste qu'il serait en réalité une façon de prendre toute la catégorie du politique) :

a) L'idéosphère tend à se constituer en *doxa*, c'est-à-dire en « discours » (système particulier de langage) qui est vécu par les usagers comme un discours universel, naturel, qui va de soi, dont la typie n'est pas perçue, dont tout « extérieur » est renvoyé au rang de marge, déviance : discours-loi qui n'est pas perçu comme loi. Ceci, que je présente sous forme négative, critique, réprobatrice, peut être à l'inverse présenté Maistre, 152 d'une manière triomphante : Joseph de Maistre : « Tous les peuples connus ont été heureux et puissants à mesure qu'ils ont obéi plus fidèlement à cette raison nationale qui n'est autre chose que l'anéantissement des dogmes individuels et le règne absolu et général des dogmes nationaux, c'est-à-dire des préjugés utiles[33]. » = On ne peut mieux dire : colle parfaitement, notamment, à l'idéosphère soviétique, vécue (de l'intérieur) comme « raison nationale », « anéantissement des dogmes individuels », « corps de dogmes nationaux », « somme de préjugés utiles » : hors de l'idéosphère = langages « criminels » ou « fous » : poursuivis. Ceci convient bien aux États « forts » ; mais dans les États « libéraux », il existe une idéosphère plus diffuse, dont le pouvoir se nourrit et se protège : Maistre, 60 en dehors de laquelle il ne se permet pas d'« errer » : Maistre (encore) : « Les souverains ne commandent efficacement et d'une manière durable que dans le cercle des choses avouées par l'opinion ; et ce cercle, ce n'est pas eux qui le tracent[34]. » Exemple : une nation qui a un calendrier faux mais qu'on n'ose pas changer → « Vous voyez qu'il y a des sujets bien moins essentiels que la guerre <Maistre vient de montrer que la guerre est « naturelle »> sur lesquels l'autorité sent qu'elle ne doit point se compromettre. » Bien vu, et au fond à étudier, la science politique ne prenant pas (encore) en charge les problèmes de langage (rapport du discours et du pouvoir : la politique se pense sans langage ; de toutes les « disciplines », elle est même, sans doute, celle qui nie, qui refoule le plus

32. Voir les remarques ironiques à ce sujet lors des *Préliminaires*, p. 33.
33. Ce texte, choisi par Cioran, fait partie des *Études sur la souveraineté*, in *Œuvres complètes*, t. I.
34. C'est un extrait des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 7e entretien, « La guerre est divine ».

Maistre, 209

l'objet-langage) : l'idéosphère (discours de la *doxa*) : sorte d'appareil régulateur, homéostatique, qui règle le pouvoir entre des limites optimales : le pouvoir ne peut sortir sans danger (pour lui) des bornes, des normes, de l'idéosphère publique.

b) L'idéosphère d'un pouvoir (assumée, assimilée, intégrée pour lui = l'expression de son idéologie) a un effet de démultiplication, de relais : c'est comme un rouage qui transmet et maintient le pouvoir → Maistre : « On peut soutenir, en thèse générale, qu'*aucune souveraineté n'est assez forte pour gouverner plusieurs millions d'hommes, à moins qu'elle ne soit aidée par la religion ou par l'esclavage, ou par l'une et l'autre*[35]. » Pour Maistre, partisan du pouvoir fort, cela veut dire que le pouvoir doit s'aider de la religion et de l'esclavage. Nous n'avons plus ces catégories, du moins ces mots, mais si la religion vaut pour une idéosphère, la remarque de Maistre est juste : aucun pouvoir n'est assez fort s'il n'est aidé par un langage fort, un système langagier qui en quelque sorte le relaie. Idéosphère : Glucksmann (peut-être d'après Soljénitsyne[36] ?) : fonction démultiplicatrice de l'idéologie, de l'idéosphère : Staline : en soi peu de chose, « méchanceté de petit commissaire de police » + art de mobiliser une idéosphère, le marxisme → « idée », comme forme figée de langage, « formule », multiplie les crimes du pouvoir : le crime est vulgarisé, multiplié → Michelet parlait *(Sorcière)* de « Satan multiplié, vulgarisé[37] ».

2) Il faudrait mettre en rapport la notion d'idéosphère, la réalité de telle ou telle idéosphère, avec la violence. Malheureusement, il y a plusieurs types de violence : violence de la loi, du droit, de l'État ; violence des organisations qui lui répondent en tant qu'organisées ; violence des grèves syndiquées ; violence organisée mais dont l'organisation est clandestine, illégale ; violence dite « sauvage » (la grève générale selon Walter Benjamin[38]). Remarquer, me semble-t-il, seulement ceci : la présence explicite d'une « idéosphère » tempère l'effet (l'image) de violence : violence de l'État : n'apparaît pas parce que très verbalisée, entourée d'une idéologie ample, permanente ; violence du terrorisme : impressionne beaucoup parce que très peu verbalisée : l'idéosphère terroriste est très

35. Passage extrait des *Quatre chapitres sur la Russie*, in *Œuvres complètes*, t. VIII.
36. André Glucksmann, auteur de *La Cuisinière et le Mangeur d'hommes. Essai sur l'État, le marxisme, les camps de concentration*, Paris, Éd. du Seuil, 1975.
37. Titre du chapitre un du livre deuxième de *La Sorcière*, « Sorcière de la décadence — Satan multiplié, vulgarisé », Paris, Flammarion, coll. « GF », 1966, p. 143.
38. Dans les fiches IMEC, Barthes écrit de Benjamin qu'il voit la violence « là où il y a fondation (ou maintien) de droit : l'État, la grève générale politique ». Walter Benjamin glose Georges Sorel, théoricien du mythe prolétarien de la grève générale.

peu explicitée : on ne sait pas bien sur quelle idéosphère l'acte de violence s'articule. Le terrorisme ne discourt pas → impression de folie, d'horreur.

3) LA SINCÉRITÉ

Idéosphère : cercle, système d'idées-phrases, d'idées phrasées, d'arguments-formules, de formules → donc, c'est un objet langagier essentiellement copiable et/ou répétable → donc des phénomènes très importants de mimétisme :
Il peut y avoir un mimétisme (d'une idéosphère donnée) conscient, délibéré, soit par machiavélisme, au niveau des États, soit par conformisme prudent au niveau des individus, chaque fois que l'idéosphère est liée à un pouvoir.
Mais il y a aussi un mimétisme non conscient : l'idéosphère est inextricablement liée à une foi → formule même des intolérances : idéosphère catholique au Moyen Âge, idéosphère luthérienne (Luther intolérant : il croyait au démon, etc.) (je m'en tiens au passé) → l'idéosphère a donc un lien (à étudier) avec la foi (langage de la foi grégaire ≠ foi idiolectale du mystique), et même avec la bonne foi : il est possible qu'à partir de leur idéosphère les Soviétiques croient de bonne foi, sincèrement, ce qui nous paraît à nous monstrueux, que l'opposition au régime est une maladie mentale, le signe d'une anomalie pathologique, relevant dès lors des hôpitaux psychiatriques → c'est peut-être l'un des drames du monde actuel, où coexistent des idéosphères puissantes (ou moins puissantes, moins fortes) : c'est qu'il fonctionne, finalement, à la bonne foi, à la sincérité (donc à l'intolérance) ; le monde actuel serait le contraire même du machiavélisme : d'où les formes actuelles de la violence → le machiavélisme comme progrès ? → En tout cas, dans ce marquetage d'idéosphères, aucune place pour un lieu de langage neutre qui ne pourrait être socialement que le champ d'une poussière plurielle d'idiolectes, de langages singuliers. (Voyez vous-même, dans le cercle de vos relations, de vos interlocuteurs, où vous vivez : vivez-vous dans une idéosphère, ou dans une sorte de symphonie complexe de langages incomparables ?)

4) LA PERPÉTUITÉ

Idéosphère = un système de langage qui fonctionne, c'est-à-dire qui a le pouvoir de durer : la durée d'un système ne

prouve pas sa « vérité », mais précisément son « endurance », c'est-à-dire la qualité de son fonctionnement, la performance du langage comme engin → il faut prêter attention à la puissance du durable, ou (je dirai plutôt) de l'infatigable.

1) À l'intérieur de l'idéosphère, le langage infatigable, l'infatigable du langage, sa perpétuation infinie deviennent comme la dureté même du pouvoir : c'est l'inexorable : le langage qui « tourne », on ne peut le « prier ». Ne pas oublier qu'en latin (même s'il s'agit d'une coïncidence étymologique que j'exploite en forçant) : *dicto :* répétitif = répéter, dire en insistant et prescrire, ordonner → *dictator* → belle citation de Blanchot sur la perpétuation terrifiante du langage comme épreuve proprement fasciste : « Quelqu'un qui parle sans

Blanchot, *Entretien*, 106

arrêt, on finit par l'enfermer. (Rappelons-nous les terribles monologues de Hitler, et tout chef d'État, s'il jouit d'être seul à parler et, jouissant de sa haute parole solitaire, l'impose aux autres, sans gêne, comme une parole supérieure et suprême, participe à la même violence du *dictare*, la répétition du monologue impérieux.) »

2) Élargissant la notion d'idéosphère, on peut dire que chaque sujet a la sienne = id*io*sphère : le système langagier qui perpétuellement parle dans sa tête. Ce côté intarissable du langage m'impressionne : c'est, de la part de l'homme, comme une adoration perpétuelle du langage[39]. → Deux notations, l'une sérieuse, l'autre comique :

a) Tao : « Pourquoi distinguer des entités par des mots, *les-*

Tao, Grenier, 23

quels n'expriment que des appréhensions subjectives et imaginaires ? Si vous commencez à nommer et à compter, vous ne vous arrêterez plus, la série des vues subjectives étant infinie » : mot que je ressens en moi comme profondément juste : il y a une fatigue du langage, et comme toute fatigue, elle est sans fin : langage comme une sorte de bagne.

b) Expression drôle du grec : il y avait *égcheirogastôr* : qui

Sophistes, 59

se nourrit avec ses bras[40] → Aristophane (*Oiseaux*, v. 1694[41]) : « il y avait à Phanès <...> un peuple industrieux des Travailleurs de la langue : *égglôttogastôr*...[42] » (ce sont les sycophantes, ceux qui font voir les figues, qui dénoncent les voleurs de figues). Impression dantesque que nous sommes

39. Il a déjà utilisé le terme religieux et proustien d'« adoration perpétuelle » lors du trait « La Fatigue », p. 45.
40. La traduction du mot *cheirogastôr*, dans l'édition Budé, donne : « ceux qui vivent du travail de leurs mains ».
41. *Les Oiseaux :* pièce d'Aristophane qui date de 414 av. J.-C.
42. Littéralement : « ceux qui vivent du produit de leur langue ». « Terme construit par analogie avec le travailleur manuel », précise Jean-Paul Dumont. La traduction Budé donne : « Et il existe à Phanès [...] une race coquine d'englottogastres qui récoltent, sèment et vendangent avec leur langue et qui cueillent des figues. »

tous des travailleurs de la langue, et que même notre langage intérieur s'alimente sans cesse d'un état permanent de dénonciation des autres, de l'autre, de nous-même, bref : de faute → le sujet humain serait un conteur intarissable → la perpétuation du langage coïnciderait avec ce que les romantiques allemands appelaient le caractère *démonique* de la vie *(Nachtseite der Natur*[43]*).* Thème boehmien de la vie cachée, obscure, mouvement perpétuel sans frein et sans but, vie qui se poursuit elle-même, se ronge, se dévore et se fuit ; vie inquiète, vie de désespoir sans fin et sans lumière = *quaal*[44] *:* « tourment atroce qui est au fond de l'être et de la vie[45] ».

Boehme, 200

3) Du *quaal*, il y a délivrance par le Nirvana (Schopenhauer[46]) → la sensation d'une *pulsion parlante* se couple nécessairement avec celle d'une suspension du langage. Cette suspension (si elle est fantasmée sérieusement) est suicidaire (*cf.* Nirvana) : Blanchot : « Comment en était-il venu à vouloir l'interruption du discours ? Et non pas la pause légitime, celle permettant le tour à tour des conversations, la pause bienveillante, intelligente, ou encore la belle attente par laquelle deux interlocuteurs, d'une rive à l'autre, mesurent leur droit à communiquer. Non, pas cela, et pas davantage le silence austère, la parole tacite des choses visibles, la retenue des invisibles. Ce qu'il avait voulu était tout autre, une interruption froide, la rupture du cercle. Et aussitôt cela était arrivé : le cœur cessant de battre, l'éternelle pulsion parlante s'arrêtant. » → L'interruption du langage : grand thème, grande demande mystique : la mystique oscillant entre la « position » du langage (de la nomination) : *cataphase*, et sa levée, sa suspension, *apophase*[47]. (Toute ma vie, je vis ce va-et-vient : pris entre l'exaltation du langage (jouissance de sa pulsion) (→ de là : j'écris, je parle, à même mon être social, puisque je publie et j'enseigne) et le désir, le grand désir d'un repos du langage, d'une suspension, d'une exemption.)

Blanchot, *Entretien*, XXVI

43. En allemand. « Dans le sens que lui donne Goethe », écrit Alexandre Koyré, le commentateur de Boehme.
44. Déjà mentionné dans le trait « La Colère ».
45. Koyré, *La Philosophie de Jacob Boehme*, *op. cit.*
46. Le Nirvana selon Arthur Schopenhauer est la négation de ce monde, la négation de la volonté. Voir *Le Monde comme volonté et représentation*, Paris, PUF, 1966, p. 1376.
47. Ces termes formés à partir du grec sont issus de la théologie négative dont Barthes a parlé plus haut, p. 92. Ils signifient « affirmation » et « négation ».

Séance du 1er avril 1978

SUPPLÉMENT V
Suppléments de deux sortes : 1) extérieurs : sur incitations venues d'auditeurs (lettres, remarques) ; 2) intérieurs : réflexions qui me viennent une fois que la figure a été exposée : esprit de l'escalier → aujourd'hui : un seul supplément « intérieur ».
Reçu hier soir une lettre, trop tard pour pouvoir la prendre, en supplément. Je prie celui qui me l'a écrite et dont le prénom est la métathèse du mien ou inversement de bien vouloir venir me trouver.
Figure « Idéosphères » = sur l'idéologie : système langagier de tours, de figures (comme idéologie = système de représentations, inversé par rapport au réel, dit Marx : métaphore de l'image photographique[1]). → Problème : l'absence d'idéologie est-elle concevable et comment ? Y a-t-il un degré zéro de l'idéologie ? → Conceptions : 1. Il y aurait une idéologie par classe : « Idéologie dominante » veut dire logiquement qu'il y a une idéologie dominée. Le monde = luttes d'idéologies → renversements de dominances. 2. (Moi) : Il n'y a pas d'idéologie dominée. Idéologie = seulement = l'idée en tant qu'elle domine. Idéologie : pur attribut langagier (représentatif) d'un pouvoir, quel qu'il soit → par conséquent la visée, ou révolutionnaire, ou utopique est d'arriver à un monde sans idéologie : défini par « la transparence des rapports sociaux », sans discours interposant.
→ C'est ainsi que je voyais les choses : l'absence d'idéologie, le degré zéro, le Neutre idéologique comme idyllique. Une observation d'un ami sociologue a brusquement secoué cette vue idyllique et m'a fait très peur, me représentant l'absence d'idéologie comme une barbarie : selon une enquête en cours, on découvrirait que beaucoup de jeunes cadres sont rigoureusement sans idéologie : ils ne parlent que leurs besoins (en résidence, vacances, mode de vie), c'est-à-dire : aucun discours ne vient transformer, renverser, sublimer, justifier, naturaliser, la déclaration[2] de leurs besoins (chez les travailleurs, l'expression des besoins est prise en charge, en relais, par un discours politique) → vision évidemment terri-

---

1. « Si les hommes et leurs conditions apparaissent dans toute l'idéologie renversés comme dans une chambre noire, ce phénomène découle de leur processus vital historique… » (Marx, *L'Idéologie allemande*, t. I, p. 157 ; cité dans *Mythologies*, « Le mythe, aujourd'hui », OCI, 707).
2. [Oral : Barthes ajoute : « mate et littérale ».]

fiante, du moins pour moi : pur discours du frigidaire, de l'auto, de la résidence secondaire, des vacances → faudrait voir du côté des Américains.
→ Ainsi, il y aurait double postulation, opposée, de l'absence d'idéologie (et d'idéosphère), deux « blancs » idéologiques, l'un horrible, l'autre idyllique.
Peut-être, comme formule brutale de départ pour une réflexion à tâche de corriger, on pourrait dire :
1) Transparence du discours par rapport aux besoins = toutes formes de barbarie : sauvagerie chaude des états de nature et barbarie froide, glacée, « civilisée » d'une pure technocratie.
2) Transparence du discours par rapport aux désirs : utopie, exemption miraculeuse de toute opacité inter-humaine : état merveilleux de deux êtres qui s'aiment, discours absolument transparent et comme primitif (au sens de langue primitive) de deux êtres qui se désirent réciproquement et simultanément → discours du je t'aime — je t'aime aussi.
*→ Une fois de plus, nous constatons, nous apprenons que le Neutre a en chaque point sa farce, son horreur → peut-être faudrait-il distinguer le nul (barbare) du Neutre (utopique) → cf. opposition proposée par Blanchot (*Entretien infini *447), à propos du Neutre, entre « opération nihilisante » et « opération non opérante »*[3].

LA CONSCIENCE

J'entends ici « conscience », nullement au sens moral, mais au sens « psychologique-classique ». Littré 1 : « Sentiment de soi-même ou mode de la sensibilité générale qui nous permet de juger de notre existence. » (Acception très dix-huitiémiste. Rousseau.) Rappeler que *conscientia* < *conscius :* qui sait avec un autre, complice (légère nuance péjorative) → « conscience » : savoir à deux en soi-même, être composé, en soi, de deux sujets complices : la connaissance de chacun est tenue par la connaissance de l'autre : connaissance renfor-

3. « Précisément, je ne dirai pas cela, disant : le neutre de ce que nous nommons être et qui déjà le met entre parenthèses et en quelque sorte le précède et l'a toujours déjà neutralisé, moins par une opération nihilisante que par une opération non opérante. »

cée, liée, puissante, surpuissante (≠ infirme l'idée de la conscience comme état unitaire).

L'idée courante : conscience = pouvoir d'adhésion au réel intérieur, clarté juste, vraie de l'esprit sur ce qui lui arrive → fonctionne alors comme une puissance de sagesse, de raison (d'où la dérivation vers le sens moral : conscience de ce qui nuit, des fautes) et donc comme un antonyme de tous les états suscités mythiquement par la drogue, maîtresse d'inconscience ou de fausse conscience (hallucinations) → apanage glorieux, intellectualiste du moi en tant qu'unité psychologique qui se connaît lui-même par l'introspection.

Doxa sur la Conscience

Mon propos est tout contraire à cette idée : prendre la conscience (image anti-drogue) comme étant elle-même une drogue, cela sous de simples conditions d'excès → la conscience excessive, l'hyperesthésie consciencielle : une drogue, avec l'attribut immoral, anomique, scandaleux, exclu, marginal, de toute drogue. Je vais donc parler d'une drogue qui agit, ou plutôt qui est, sans qu'on n'avale rien, défiant ainsi toute législation.

Plan

Je mènerai ce propos en deux temps : I. L'hyperconscience intellectualiste, entièrement absorbée dans sa propre réflexivité (ce n'est pas la mienne). II. Cette hyperconscience en tant qu'elle s'enlève sur fond d'affect, qu'elle met en scène l'affect, la « sensibilité » vive.

1) LA CONSCIENCE COMME DROGUE: MONSIEUR TESTE

Un héros, en général mal compris, parce que son auteur n'est pas à la mode, incarne l'aventure, l'expérience de la conscience comme drogue, de la réflexivité comme expérience-limite, d'une intensité égale à celle de la transmutation hallucinatoire : M. Teste.

a) M. Teste

Baudelaire, 76

C'est la description d'une ivresse. Gageure du livre : pourrait être définie par ce que Baudelaire dit de Quincey à propos de l'opium : « L'auteur, qui a entrepris d'intéresser vigoureusement l'attention avec un sujet en apparence aussi monotone que la description d'une ivresse… » :

Il y a un décor d'expérience (initiatique) : Teste, dit Valéry (préface pour l'édition anglaise) : engendré dans une chambre. Ensuite à l'opéra : Scène : éléments de roman car l'indirect est nécessaire (Teste est raconté par un ami, par sa

femme) : le direct est au reste moins bon (*Log-book*, carnet de bord).

Valéry, 10

Il s'agit effectivement d'une expérience : *cf.* prise de drogue → « ère d'ivresse de ma volonté », « étranges excès de conscience de soi » → vécu comme une « maladie », en tant qu'anomalie, dérive du corps : « le mal aigu de la précision ».

Le Moi

Ce qui est halluciné : le moi : défini comme puissance réflexive d'auto-connaissance, comme énorme tautologie ; or ce qui apparaît aujourd'hui démodé chez Valéry, c'est le moi, car on le prend comme entité psychologique (idéaliste). Mais en fait, Valéry traite le moi comme une anomalie, une anormalité → Teste : description d'une extrême marginalité d'autant plus marginale aujourd'hui que la mode ne peut comprendre ce délire intellectualiste[4] → livre absolument anti-conformiste. On peut dire que, dans la conscience dont je veux parler, et dans M. Teste, il y a un rapport absolument fasciné au moi, qu'il y a capture par le moi[5], dont précisément le travail analytique se donne pour tâche de vous déprendre : Lacan (*Séminaire*, II, p. 77) : « L'intuition du moi garde, en tant qu'elle est centrée sur une expérience de conscience, un caractère captivant, dont il faut se déprendre pour accéder à notre conception du sujet[6] » → on sait que, personnellement, je m'en tiens toujours avec prédilection à, ou je valorise (comme joie du leurre, de la *maya*[7]), ce que la psychanalyse vise à détacher, à ébranler.

Les Idées

« Hallucinations » produites par ce moi hypertrophié : les idées *(cf. Poésies) :* ce sont des monstres[8] (p. 15) : « les idées ne tiennent pas longtemps dans la lumière de la réflexivité » : or ce qui vit moins longtemps que la normale est un monstre → tenue de la réflexivité : Bachelard en a fait le problème d'une psychologie du repos (psychologie exponentielle : je pense que je pense que je pense, etc.). Nous en reparlerons. Pour Valéry : expérience non du repos, mais de la tension menacée par la cassure.

Psy exponentielle

Il s'agit tout à fait d'une expérience-limite : limite de la connaissance, de l'être, du langage : régions tendanciellement négatives[9], occupées en général par la mystique. Aussi, Mme Émilie Teste : « Mystique sans Dieu » (p. 105).

---

4. [Oral : « Dans toute mode il y a un peu de vérité. »]
5. [Oral : « Le moi valéryen est ce cela qui se pense soi-même. »]
6. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, *op. cit.*, « Homéostase et insistance » (15 décembre 1954).
7. Terme déjà rencontré p. 124.
8. « Qui sait si la plupart de ces pensées prodigieuses sur lesquelles tant de grands hommes [...] ont pâli depuis des siècles, ne sont point des monstres psychologiques, des *Idées Monstres* » (p. 11). Les *Poésies* de Paul Valéry exaltent le monde des idées.
9. [Oral : « apophatiques ».]

Pour moi, *M. Teste* reproduit, duplique *Les Paradis artificiels* de Baudelaire. Mêmes protocoles d'initiation à une expérience de l'esprit : enfermement dans une chambre, opéra, témoignage d'un ami + une substance, incitatrice : ici le *H*, là la conscience (le consccienciel). Au reste, Baudelaire lui-même, à propos de Balzac, appelle le psychisme volontaire, conscient : une substance (mot qui dénote la drogue). Balzac intéressé par le *H* : « mais l'idée de penser malgré lui-même le choquait vivement <…>. En effet il est difficile d'imaginer le théoricien

Baudelaire, 69

de la *volonté*, ce jumeau spirituel de Louis Lambert, consentant à perdre une parcelle de cette précieuse *substance* ». Et la drogue de Baudelaire, comme la conscience, est « sèche » (on va le voir). Alléguer (c'est tout ce qu'on peut faire d'une étymologie) : drogue < néerlandais *droog* = sec.

b) Le H.B.[10]

La drogue Baudelaire, dans son affinité avec la conscience-drogue → traits notables du *H.B.* : →

Baudelaire

1) Acuité. Baudelaire 47. Après la première phase de rire, de gaieté enfantine, seconde phase : acuité. « C'est en effet à cette période de l'ivresse que se manifeste une finesse nouvelle, une acuité supérieure dans tous les sens. L'odorat, la vue, l'ouïe, le toucher participent également à ce progrès. Les yeux visent l'infini. L'oreille perçoit des sons presque insaisissables au milieu du plus vaste tumulte. » → J'ajoute : pour moi, l'état d'hyperesthésie consciencielle atteint sa spécificité, son paradoxe « révélateur » quand l'aigu saisit le flou : conscience aiguë du flou, du non-aigu → ce qu'on pourrait appeler : la conscience de brume. Par exemple, tel jour à la campagne (Urt, 15 juillet 77[11]), à 17 heures, calme profond de la maison, mouches. Jambes qui font un peu mal (*cf.* début de grippe ou croissance enfantine). Tout est endormi, poisseux. Or : conscience vive, implacable de mon vaseux.

2) Mémoire. L'hypermnésie, on le sait, peut être douloureuse, affolante même : le sujet peut avoir à se battre avec sa mémoire (efforts angoissants pour se rappeler quelque chose : thème romanesque), mais aussi contre elle (autre thème littéraire). Naturellement, il faudrait ici une analyse fine, différentielle de la mémoire, des mémoires : mémoire syntagmatique, narrative, enchaînement ≠ mémoire trouée, erratique, aiguë = « anamnèses » : ce mode de mémoire corres-

10. Le haschisch baudelairien.
11. Voir l'extrait du journal de Barthes dans « Délibération » (OCIII, 1009).

pond évidemment à la mémoire aiguë, excessive et « folle » (discontinue) de la conscience-drogue : mémoire liée mythiquement à des substances (drogues) mnémo-gènes : thème du philtre (soit d'oubli, soit de mémoire) : *cf.* cette anecdote sur

Sophistes, 148

le sophiste Hippias : « Le roi Cyrus, le poète lyrique Simonide et Hippias d'Élis, le plus vigoureux des Sophistes, avaient une mémoire aussi prodigieuse, parce qu'elle était le résultat de l'absorption de drogues. »

3) Majoration. La grande idée de Baudelaire sur le *H*, c'est qu'il n'*altère* pas l'individu (la conscience), ne le fait pas autre, ne l'altère pas (contrairement à la *doxa*) mais qu'il le *majore*, l'*exagère*, le développe à l'*excès* : tout l'étrange (l'anomique) vient d'un changement de « quantité », de

Baudelaire

« plus ». Beaucoup de déclarations : « Le haschisch ne révèle à l'individu rien que l'individu lui-même. Il est vrai que cet individu est pour ainsi dire cubé et poussé à l'extrême » (p. 71). « Que les gens du monde et les ignorants, curieux de connaître des jouissances exceptionnelles, sachent donc bien qu'ils ne trouveront dans le haschisch rien de miraculeux, absolument rien que le *naturel excessif* <…> des phénomènes ordinaires individuels augmentés, il est vrai, quant au nombre et à l'énergie, mais toujours fidèles à leur origine » (p. 36) : *naturel excessif :* admirable expression[12] (*Les Paradis artificiels* sont l'un des livres les mieux écrits du monde, avec les *Pensées* de Pascal, et peut-être encore Montaigne), car en un sens le naturel excessif, c'est l'artificiel dans sa splendeur : tout serait affaire de quantité, d'intensité.

c) Différences et identités

J'ai rappelé quelques traits du *H.B.*, dans l'idée que cette description concernait aussi la conscience comme drogue : l'hyperconscience, la conscience excessive. Généralisons ce rapprochement, avec points de différence et points d'identité :

1) Objet / tendance. Je n'aime guère les descriptions d'états de drogue, car elles dépendent du talent du scripteur (d'où seulement pour moi *H.B.*) : je retiens cependant ces observations classiques sur l'action des hallucinogènes. Erich Wolf, « Drogue, politique, langage et travail » (livre collectif sur la

p. 29

drogue ? voir J.L.[13]) : 1) disparition du quotidien et de son fardeau ; 2) perte de la spécificité de chaque sens : synesthésie ; 3) chaque désir est exaucé ; 4) totale sensibilité : on devient tout, on n'est plus rien → si on reprend une

12. C'est Barthes qui l'a soulignée dans le texte de Baudelaire.
13. Il s'agit de Jean-Louis Bouttes, ami de Roland Barthes.

remarque de Freud sur la sexualité : Grecs : définie par la tendance ≠ Occidentaux modernes : définie par l'objet (ceci vérifié sur l'attitude envers l'homosexualité : chez nous, condamnée parce que vue sous les espèces de l'objet : l'homme pour l'homme) → on dira : dans la drogue classique (hallucinogène), c'est l'objet qui compte, en tant qu'il est remanié, déplacé, éloigné, traité, utilisé ≠ dans la conscience-drogue, c'est la tendance qui est traitée, emphatisée, majorée jusqu'au cerne, à la précision, au retentissement. Contrairement à la drogue classique (*cf.* le point 4 de Wolf), il y a renforcement de l'*ego*, mais jusqu'à se rompre : tension telle qu'il y a mutation, non de l'objet mais de l'état.

2) Improductivité. Les expériences des deux drogues visent à accomplir un gaspillage → *cf.* Aldo Roscio, « Benjamin et Haschisch », in *Drogue*, p. 114 : « Chez Benjamin, l'expérience du haschisch permet d'entrevoir, quoique seulement en rac-

Benjamin

courci, une façon de vivre improductivement : ou bien fondée sur le gaspillage, ou encore sur l'invention, qui d'ailleurs ressemble beaucoup à l'amour. » De même M. Teste pose (comme on pose un décor) la pensée essayant de se penser dans un pur gaspillage de ses objets.

3) Expérience des limites. Banal : dans les deux cas, sentiment d'une tension, c'est-à-dire d'une exploration de limites. Notons : il y a un lieu précis de l'expérience : un très loin / pas trop loin. *Cf.* ce mot d'un peintre (Cézanne ? Bazaine[14] ?) : « Il ne s'agit pas de dépasser nos limites mais de les remplir jusqu'à les faire éclater » → importance du *jusqu'à* : c'est le moment où on s'arrête : frôlement de la psychose → La drogue-conscience : apte ou propre à cette subtilité : elle ne transgresse pas ses propres données, mais au contraire les exaspère et c'est en cela qu'elle est drogue : drogue subtile car liée à l'intensité, non à l'altération (création d'autre).

4) Même / autre. Sur la drogue classique (le *H*), idée cou-

Baudelaire

rante : cela déproprie, cela rend *autre* : Baudelaire (p. 69) à propos de Balzac : « l'idée de penser malgré lui-même le cho-

Benjamin, 287

quait vivement ». Et Benjamin, *H à Marseille* : « Une réalité étrangère s'approche, à laquelle on ne peut échapper <…> <Tout ce qui se passe en lui[15]> comme s'il s'agissait d'événements extérieurs à lui[16]. » Peut-être cette idée de dépropria-

---

14. Jean Bazaine, peintre français (1904-2001).
15. Ce que Barthes met entre crochets est un résumé de : « Son rire, toutes ses expressions le frappent comme s'il s'agissait… »
16. Walter Benjamin écrit : « Un des premiers signes que le haschisch commence à agir "est une sourde impression de pressentiment et d'anxiété. […] C'est à Baudelaire qu'on en doit la meilleure description" (Joël et Frankël, *L'Ivresse du haschisch*, « Klinische Wochenschrift », 1926, V, 37). »

tion, d'altération (je est un autre) : idée facile et suspecte. En tout cas la conscience-drogue suit un tout autre chemin : = un approfondissement infatigable du même que je suis, mais le même ainsi traité devient comme un autre, en ce qu'il est impensable : devenir autre à force d'être même. Bien dit par Baudelaire (p. 56) : « Épouvantable mariage de l'homme avec lui-même ! »

Baudelaire

5) Opacité dans la transparence. Blanchot a bien pointé le paradoxe de ce qu'il appelle le Neutre et que, on l'a compris, j'appelle ici la conscience-drogue : « Neutre, alors, remarquablement, nous renverrait à la transparence, dont, par là, serait marqué le statut ambigu et non innocent : il y aurait une opacité de la transparence… » Je transcrirais le paradoxe de cette façon : le sujet (que je suis) : comme une partition (grande surface de portées) : chaque partie (chaque onde) est indépendante, claire, vive, chantée et entendue vivement ; mais il n'y a en moi, au-dessous de moi, aucun moi pour lire l'ensemble, verticalement, harmoniquement → hyperconscience, Neutre : je suis clair à moi-même mais sans vérité : une langue très claire (nullement hermétique, absconse), mais sans référent[17] ; car tout ce que je crois de moi est faux et cependant je suis sans vérité → ma clarté est inutile. Ou encore : il n'y a pas en moi de chef d'orchestre pour lire la partition dans sa verticalité.

Blanchot, 447

2) LE MOI VALÉRYEN COMME IMAGINAIRE

À la description de la conscience comme drogue, issue à la fois de M. Teste et de Baudelaire, va venir s'ajouter maintenant un élément (un champ ?) nouveau, absent de M. Teste, présent dans Baudelaire et, si j'ose cette précision, dans ma propre expérience que j'essaye de faire passer ici. Cet élément, chez Baudelaire : la sensibilité ; pour moi : l'affectivité, l'émotivité → la configuration de l'hyperesthésie consciencielle et de l'émotivité, la conscience aiguë de l'émoi me paraît constituer un imaginaire typé (formant type) : le moi comme imaginaire, coalescence indéfectible de l'affect et de sa conscience → il s'agit en somme non d'un anti-M. Teste, mais d'un contre-M. Teste.

17. « La théorie de l'écriture […] fait du langage quelque chose d'*atopique* » (OCII, 1208).

Vico, Chaix-Ruy, 62

Vico, Michelet, 423

Mon « calme »

Chaix-Ruy, 68

Veiller

Sommeil

a) Le paradoxe

Conjonction de l'intellect et de l'affect : apparaît à l'opinion (la *doxa*) comme un para-doxe :

Toute une tradition classique, rationaliste, se méfie du « cœur » et demande qu'il soit contrôlé par la tête : l'imagination (même si ce n'est pas notre imaginaire) : « maîtresse d'erreurs et de faussetés », condamnée par Descartes, Pascal, Bossuet, Malebranche, etc. ≠ l'homme « paradoxal » à ce sujet, c'est Vico : construit la théorie générale de l'imagination, faculté née avant les autres : la connaissance imaginative ou sagesse poétique = forme première de toute connaissance → le langage poétique a précédé celui de la prose : les fables, *« universaux de l'imagination »*[18].

Une hyperconscience émotive apparaît donc comme une contradiction dans les termes : un paradoxe. Je sens ce paradoxe en moi, c'est avec lui que je vis, je débats : avec lui et avec les autres en tant qu'ils me renvoient ma propre image comme impossible : ou bien, disent-ils, vous êtes ému et cela se voit ; ou bien votre calme veut dire que vous vous maîtrisez : que mon « calme » rassure ou agace, on ne le met jamais en cause, on ne se demande pas de quoi il est fait. Or il est fait de ceci : une conscience immédiate et précise des plus petits mouvements d'affect qui saisissent mon corps (jalousies, envies de se débarrasser, peurs, désirs, etc.) → hyperconscience du ténu affectif, du parcellaire infime de l'émotion = limaille d'affects → ce qui implique une mutabilité extrême des instants affectifs, un changement rapide, en moire.

Tel est le paradoxe, l'imaginaire du moi comme paradoxe, qui me donne une sensation permanente d'énigme ; sans cesse en moi : émotivité (« émoi ») + « présence d'esprit » : mon esprit est présent à ce qui me trouble. Je pourrai me donner comme devise (en le déformant un peu) le mot de Vico : *Corpus sentit quia viget animus*[19] → mon corps souffre, désire, est blessé, s'enthousiasme et concurremment : mon esprit veille → vigilance non morale, mais, ou existentielle (le moi vigilant de Husserl[20]) ou esthétique (romanesque, fictionnelle) →

---

18. « Vico construit la théorie, admirable par son originalité, de l'imagination, faculté de l'esprit humain née avant toutes les autres, et il fait de la connaissance imaginative ou sagesse poétique la forme première de toute connaissance ; pour cette raison, il la considère comme plus profonde et plus créatrice que la connaissance réfléchie ou intellective (sagesse réfléchie) » (Jules Chaix-Ruy).

19. « Mon corps souffre parce que mon esprit veille. »

20. Husserl, dans les *Idées directrices pour une phénoménologie*, écrit : « Quand la conscience est vigilante, je me trouve à tout instant — et sans pouvoir changer cette situation — en relation avec un seul et même monde, quoique variable quant au contenu. Il ne cesse d'être "présent" pour moi ; et j'y suis moi-même incorporé » (*op. cit.*, p. 90).

peut-être un type de sujets qui, par contraste, ont un rapport de désir utopique au sommeil : l'*épochè* de la vigilance est désirée comme quelque chose d'impossible : thème du sommeil chez Valéry.

b) La « sensibilité »

Le paradoxe de la « lucidité émotive » : bien pris en charge par Baudelaire dans sa description des effets du *H* ; pour Baudelaire, un type : l'homme sensible : « une âme de mon choix, quelque chose d'analogue à ce que le XVIIIe siècle appelait l'*homme sensible*, à ce que l'école romantique nommait l'*homme incompris*, et à ce que les familles et la masse bourgeoise flétrissent généralement de l'épithète d'*original* » (p. 58). La « sensibilité » révélée par la drogue-Baudelaire (j'aimerais presque dire le *H.B.* à la façon d'une étiquette chimique) comporte :

Baudelaire

1) Tendresse-attendrissement jusqu'à l'excès. Par exemple : hommes sensibles en proie au *H* : « Il est donc permis de croire qu'une caresse légère, la plus innocente de toutes, une poignée de main, par exemple, peut avoir une valeur centuplée par l'état actuel de l'âme et des sens, et les conduire peut-être, et très rapidement, jusqu'à cette syncope qui est considérée par les vulgaires mortels comme le *summum* du “bonheur” » (p. 62). → La tendresse-syncope. Il peut y avoir de ces tendresses-syncopes pour des idées : Baudelaire à propos de Rousseau (p. 66) : « L'enthousiasme avec lequel Rousseau admirait la vertu, l'attendrissement nerveux qui remplissait ses yeux de larmes à la vue d'une belle action ou à la pensée de toutes les belles actions qu'il aurait voulu accomplir, suffisaient pour lui donner une valeur superlative de sa valeur morale. Jean-Jacques s'était enivré sans haschisch. »

Tendresse

2) La « bonne humeur » excessive, jubilatoire : c'est la sensibilité forte, exaltée, exultante, encore Baudelaire (27) : « Il est des jours où l'homme s'éveille avec un génie jeune et vigoureux <...> le monde [extérieur] s'offre à lui avec un relief puissant, une netteté de contours, une richesse de couleurs admirables. » Baudelaire fait ailleurs de cette humeur en relief un attribut du paradis (≠ « lourdes ténèbres de l'existence commune et journalière »). Cette sur-puissance de la sensibilité consciencielle rappelle un état d'esprit repéré par les anciens Grecs sous le nom de *ménos*[21] *(cf.* sanskrit

Bonne humeur

Dodds, 19

21. « Le *ménos* n'est pas en premier lieu la force physique ; ce n'est pas non plus un organe permanent de la vie mentale comme le *thumos* ou le *noos*. C'est plutôt, comme

manah) : ce n'est pas un organe permanent *(thumos, noos)* ; cela se rapproche d'*atè* : mystérieux accès d'énergie, sorte de « cran » → vient des dieux : tout est possible : on peut, on croit pouvoir accomplir avec aisance les prouesses les plus difficiles[22].

Ivresses subtiles

3) Les ivresses subtiles. J'appelle ainsi, en gros, les ivresses, les enivrements légers, délicats : toute l'ivresse, peut-être, qui ne vient pas de l'alcool (pour Baudelaire, le vin). Baudelaire : trois anecdotes d'ivresse subtile (31-32) :

Baudelaire

a) « Hérodote raconte que les Scythes amassaient des graines de chanvre sur lesquelles ils jetaient des pierres rougies au feu. C'était pour eux comme un bain de vapeur plus parfumée que celle d'aucune étuve grecque, et la jouissance en était si vive qu'elle leur arrachait des cris de joie » ;

b) « Enfants qui, après avoir joué et s'être roulés dans des amas de luzerne fauchée, éprouvent souvent de singuliers vertiges ; on sait que, lorsque se fait la moisson du chanvre, les travailleurs mâles et femelles subissent des effets analogues ; on dirait que de la moisson s'élève un miasme qui trouble malicieusement leur cerveau » ;

c) « Qui ne connaît les extravagances des poules qui ont mangé des graines de chènevis, et l'enthousiasme fougueux des chevaux que les paysans, dans les noces et les fêtes patronales, préparent à une course au clocher par une ration de chènevis, quelquefois arrosée de vin ? » À la luzerne et au chanvre, j'ajouterai un autre medium d'ivresse subtile : le cigare (de Havane, bien sûr), qui agit sensoriellement, non sur la bouche : rien d'oral ni de phallique bien sûr, mais sur le tapis intérieur du nez : donc vers la tête, non vers les entrailles.

Musique

(Tout ceci si l'on se rappelle les forces, les intensités énumérées précédemment : acuité, mémoire, majoration, sensibilité : définissent le champ de l'hyperesthésie → un art complet prend en charge cette hyperesthésie : la musique, modèle pour moi d'ivresse subtile. Je rappellerai : 1) la remarque de Théophraste : l'ouïe est le plus émotif *(pathètikotatèn)* de tous les sens. *Cf.* Platon et l'effet moral de la musique[23].

Dodds, 65

---

l'*atè*, un état d'esprit. Quand un homme sent le *ménos* dans sa poitrine, [...] il est conscient d'un mystérieux accès d'énergie » (Dodds, *Les Grecs et l'Irrationnel*, *op. cit.*, p. 20). *Noos* : mot grec qui signifie « intelligence, esprit, pensée » ; *thumos* : « cœur ».

22. Selon E.R. Dodds, c'est « l'expérience de la tentation ou de l'insufflation divine de la folie *(atè)* qui incite Agamemnon à compenser la perte de sa maîtresse en enlevant celle d'Achille ». Sur Até, déesse de l'égarement, voir *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 514).

23. « Théophraste, comme Platon, croyait que la musique était un remède pour les angoissés » (Dodds, *Les Grecs et l'Irrationnel*, *op. cit.*, p. 86).

2) À la surdité hystérique (sélective) répond une hyperacousie (hystérique) : entourage astreint au chuchotement, au silence (Israël 27)[24]. La musique = une conscience-drogue.

c) L'imaginaire comme crise

Imagination galopante (« enflammée ») de l'affect → l'événement le plus ténu, le minimum de notable, je le lis tout de suite comme le signe du plus grand malheur → l'imaginaire du moi a donc une structure rythmée, il suit une organisation du temps : le temps comme champ de l'inflammable : le feu, c'est un temps particulier : le temps de la crise.

1) Crise. Ici, il faut quitter Baudelaire et le *H* car *H* (ou opium) n'a pas une temporalité critique. C'est le vin qui pro-
Quincey, 225 duit une temporalité critique : « Ce plaisir que donne le vin suit toujours une marche ascendante et tend vers une crise après laquelle il diminue rapidement ; celui que procure l'opium, dès qu'il s'est montré, reste stationnaire pendant huit ou dix heures <…> <Les deux plaisirs> : l'un est un
231 flamboiement, l'autre une lumière égale et tranquille. » Même chose redite (toujours par Quincey) : « Le buveur monte sans s'arrêter vers un maximum ou point culminant à partir duquel il redescend par une courbe de détente, également graduelle <…> Dès que cette acmé de volupté intense est atteinte, une nécessité fatale veut qu'on en redescende par un collapsus graduel correspondant. »

Le vin, donc : modèle de toutes les ivresses critiques : montée, acmé, collapsus. Quincey a bien vu cela : ce n'est pas la substance, c'est la structure qui définit l'ivresse. Rappelle avec humour enivrements au thé vert, et surtout : « Un médecin instruit de Londres, dont les connaissances professionnelles m'inspirent un respect motivé, m'assurait l'autre jour qu'un malade, pendant sa convalescence, avait été enivré par un bifteck. »

Il faudrait reprendre ici tout le dossier de la crise, comme structure, comme forme, modèle hippocratique : la crise fait partie de notre langue, c'est dire que nous la naturalisons → pourrait être un critère pour définir des langues (secondes) de civilisations : civilisations à crises / sans crises (je veux dire : où la crise ne fait pas partie de la langue : sociétés ethnographiques, et aujourd'hui société soviétique : ne reconnaît jamais la crise ≠ société maoïste : reconnaît les crises internes — Révolution culturelle).

24. « La sélectivité de la surdité élimine en effet l'une ou l'autre personne de l'entourage ou de la famille, qui est obligée d'avoir recours aux bons offices d'un tiers pour se faire entendre » (Lucien Israël, *L'Hystérique, le Sexe et le Médecin*, *op. cit.*).

Rage de dents

Quincey, 39

2) Apaisement. Idée de crise appelle celle d'apaisement : la phase du collapsus. Quincey insiste sur le fait que son premier recours à l'opium (laudanum) comme analgésique : pour apaiser une rage de dents : la rage de dents, modèle de la crise, Quincey en avait une telle horreur qu'il s'indignait qu'on n'en parlât pas plus dramatiquement : « Deux causes continuent d'affaiblir le sentiment d'horreur qui, sans elles, s'attacherait à la rage de dents » : 1) extrême fréquence : « On trouverait malaisément en Europe une famille qui en ait été exempte, une maison dont chaque chambre n'ait pas retenti des gémissements arrachés par cette cruelle douleur. Cette ubiquité contribue à la faire traiter légèrement » ; 2) N'est jamais mortelle. Sir Philip Sidney : « S'il y avait des cas mortels de rage de dents, fussent-ils infiniment rares, cette maladie serait regardée comme un des pires fléaux de l'espèce humaine. » Mal de dents et cancer : « Tous les deux présentent par intervalles ce que les chirurgiens appellent des sensations lancinantes — ce sont des radiations rapides, éblouissantes, vibrantes de douleur… »

Phrase qui décrit parfaitement les crises de l'imaginaire, l'imaginaire comme crise : la douleur (morale) y est éblouissante : lumineuse (claire) et aiguë. L'imaginaire, c'est cette énergie de représentation qui impulse par rafales, par coups de fouet → notamment, le *mot-coup de fouet* (Eschyle[25]) : il existe déjà chez M. Teste : *« intellectuel »* « … cette immense activité que l'on nomme *intellectuelle*… — INTELLECTUELLE ?… Ce mot énorme, qui m'était venu vaguement, *bloqua* net tout mon train de visions. Drôle de chose que le choc d'un mot dans une tête ! Toute la masse du *faux* en pleine vitesse saute brusquement hors de la ligne du *vrai*… » (Noter que le texte soumis à l'imaginaire, à la crise, a besoin du jeu des typogrammes (pointillés, majuscules, italiques, etc.) : l'hyperconscience émotive : une typographie.)

Mot-coup de fouet

Valéry, 70

De la crise surgit la demande d'apaisement :

Quincey, 222

a) Pour Quincey et la rage de dents, le laudanum : automne 1804 ; habitude de se baigner la tête dans l'eau froide une fois par jour. Oublie une fois de le faire → crise de dents (!) Saute du lit, se plonge la tête dans l'eau froide et se recouche, les cheveux mouillés. → Le lendemain, atroce névralgie de la tête et de la face, souffre pendant vingt jours. Le 21e jour, un dimanche, sort dans la rue ; rencontre quelqu'un qui lui

25. Le « mot-coup de fouet » est la traduction plus imagée des « mots cinglants pour mon cœur » que l'on trouve au vers 466 de la pièce d'Eschyle *Les Suppliantes*. L'édition Budé date de 1921 (1984, p. 30). Le « mot-coup de fouet » est mentionné dans *Sollers écrivain* comme « procédé très ancien de la poésie » (OCIII, 943).

conseille l'opium. Humide et mélancolique soirée de dimanche (« Rien de plus sot que Londres par un dimanche pluvieux »). Longe Oxford Street ; boutique d'apothicaire ; figure sotte et stupide : « Quand je lui demandai de la teinture d'opium (laudanum), il m'en donna comme l'aurait fait le premier venu. »

b) De la crise d'imaginaire surgit la demande d'apaisement : le Neutre, la demande de Neutre.

3) Conduite. Le Neutre, comme objet fantasmatique demandé, répond à la question : Comment me conduire avec mon imaginaire ? Noter que ce n'est pas une question pratique, « proaïrétique » ; on peut très bien, tout compte fait, se conduire à peu près raisonnablement, avec un imaginaire qui secoue vivement (le « type » imaginaire n'est pas « fou »). Mais comment apaiser l'imaginaire en tant que démonique, comment l'amadouer, le discipliner, lui dire ce qu'il doit faire ou dire ? Le problème douloureux n'est pas la responsabilité sociale, idéologique, morale, etc. ; c'est la responsabilité qu'on doit porter de son propre imaginaire : dont dépend cette chose vitale qu'on appelait autrefois le bonheur : en quoi proprement problème éthique.

Vigny *Journal* 92 : « Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que cette jouissance, rien ne peut nous la ravir[26]. »

---

26. Alfred de Vigny, *Journal d'un poète*, p. 96. La réédition à l'Harmattan, coll. « Les Introuvables », 1993, reprend l'édition Alphonse Lemerre, Paris, 1885.

Séance du 29 avril 1978

LA RÉPONSE

1) LA RÉPONSE COMME FORME

Partie du discours dont on ne s'occupe ordinairement que comme contenu. Cependant, évident que ce qui suit une question (réponse), ou une proposition (réplique) est une forme de discours, un élément structural (« logème »), commentable en dehors de tout contenu et comme toute forme engage une « idéologie », une soumission du sujet à des conformités sociales, et donc à des anti-conformismes. Un dossier à constituer, un Troisième cycle à faire !

Pour amorcer ce dossier, deux observations : sur la réponse, sur la réplique.

1) La réponse : partie de discours contrainte par la forme « question ». Or ce que je veux pointer, c'est qu'il y a toujours un terrorisme de la question ; dans toute question est impliqué un pouvoir. La question dénie le droit de ne pas savoir, ou le droit au désir incertain → Chez certains sujets — dont je suis — toute question met en branle un certain affolement ; à plus forte raison si la question est, se veut précise (la précision comme pouvoir, intimidation : c'est le grand truc de pouvoir de la science) → toujours envie de répondre sans précision à des questions précises : cette imprécision de la réponse, même si elle passe pour une faiblesse, est une manière indirecte de démystifier la question : car toute question part d'un sujet qui veut dire autre chose qu'une réponse au premier degré → toute question peut être lue comme une situation de question, de pouvoir, d'inquisition (l'État, la bureaucratie : des personnages très questionneurs). → Même situation de pouvoir dans les interviews : *a)* présuppose qu'on sait répondre à de grandes questions-dissertations (qu'est-ce que l'écriture ? la nature ? la santé ? etc.), qu'on doit prendre intérêt à la question, qu'on doit accepter la façon dont la question est posée ; *b)* La multiplication des interviews, l'arrogance, la commination de la demande : indexe la montée actuelle du journalisme comme pouvoir[1]. Interview (ques-

La question précise

Le Pouvoir

L'Interview

1. [Oral : Barthes ajoute : « et comme écriture ».]

tions sur tout) : droit régalien du journaliste sur l'interviewé. Interview : tend à remplacer la critique. Il y a vingt ans, *Le Degré zéro de l'écriture :* dossier critique ≠ aujourd'hui, *Fragments d'un discours amoureux :* dossier d'interviews. Pas la peine de commenter un livre : interrogeons l'auteur ; mais le droit, l'emprise du journaliste (sa voix comme distante) revient sous forme du présupposé des questions, du terrorisme de la question : journaliste : une sorte de flic qui vous aime bien, qui vous veut du bien, puisqu'il vous donne la parole et vous ouvre la publicité. (Pourquoi répondre ? Déontologie sociale, jeu social. Faire travailler ≠ morale[2].) Comme forme : la question : un enfermement dans une alternative : répondre → bien / mal // ne pas répondre : par refus / par ignorance, etc. → Enfermement qui implique en fait très vite la mort, l'effacement ou la folie pour qui ne répond pas → modèle : la question du Sphynx, et mille œuvres mythiques (du genre Turandot[3] + dans toute question, il y a en germe la situation du *double bind* (école de Palo Alto[4]) : la question à laquelle on ne peut répondre oui ou non sans un déchirement mortel → piège, psychose : quoi que je fasse, je suis refait comme un rat. Toute question fait de moi un rat piégé : examens, police, choix affectifs, choix doctrinaux, etc.

Double bind

Ce qu'il nous faut (du moins ici : espace, sinon libre, du moins utopique), c'est apprendre à dénaturaliser l'interrogation : elle n'est pas un mode naturel du discours (si celui-ci existe, on l'a dit, ce serait l'assertion), mais un mode très culturel : se rappeler que l'ancienne rhétorique[5] — sage entre les sages — faisait de l'interrogation une figure. En effet : question = mouvement affectif, non mode communicatif → assertif déguisé, hypocrite. Question : peut-être la pire des violences.

Rappeler l'allégation freudienne : toute question : volonté de savoir sexuel (interrogation sur la scène primitive). En ce sens toute question est indiscrète, elle est — quelle que soit la sublimité des contenus — recherche de la sexualité de l'autre → = quelle est votre sexualité → voyeurisme, contrainte à l'exhibition.

---

2. Oral : faire travailler les autres, entrer dans le jeu social est pour Barthes une question de déontologie, de devoir professionnel plutôt que moral.
3. L'intrigue de l'opéra en trois actes de Puccini (1926) a pour trame le mariage de la cruelle princesse Turandot avec l'homme qui saura répondre aux trois énigmes qu'elle lui pose : ceux qui échouent seront décapités.
4. École linguistique américaine connue pour ses travaux sur la communication et la notion de « double contrainte ». Voir, d'E. Marc et D. Picard, *L'École de Palo Alto*, Paris, Retz, 1984. À l'oral, Barthes mentionne un texte de John Searle, « L'effort pour rendre l'autre fou », paru dans la *Nouvelle Revue de psychanalyse*, nº 12, et cité dans la « Tabula gratulatoria » des *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 682).
5. Titre d'un texte de Barthes (OCII, 901).

2) La réplique : le moment d'un discours à deux (ou à plusieurs) où je dois intervenir → champ exemplaire : la conversation.

Cf. Silence

a) Rester silencieux dans une conversation engage immédiatement ma responsabilité envers mon image : Kafka (cité à « Silence[6] »), Blanchot : « Kafka désirait savoir à quel moment et combien de fois, lorsque huit personnes sont en conversation, il convient de prendre la parole si l'on ne veut pas passer pour silencieux. »

Grice

b) Sur un propos de l'autre, ma réplique est contrainte par une conformité (un conformisme), des règles, règles de conversation → un début d'analyse « scientifique » par Grice[7], malheureusement règles en fait normatives fondées sur des catégories kantiennes, mais, précisément parce qu'elles sont normatives, nous livrent innocemment ce que doit être une bonne conversation, la route sage que doivent suivre les répliques :

Principe général : « Que votre contribution à la conversation, compte tenu du point de celle-ci où votre apport survient, soit tel que cela est requis par le dessein communément accepté ou par la direction de l'échange de paroles dans lequel vous êtes engagé. »

→ Quatre règles ou maximes :

1. Maxime de quantité : « Ne soyez ni trop ni trop peu informatif. »
2. Maxime de qualité : « Ne dites pas ce que vous pensez être faux ou ce pour quoi vous manquez de preuve. »
3. Maxime de relation : « Soyez pertinent. »
4. Maxime de modalité ou de manière : « Soyez clair. »

= → Conformité des répliques (des enchaînements) à ces règles : satisfaction complète du conformisme de conversation. Il suffit d'en prendre le contre-pied pour produire un texte (une réplique) subversif, provocant, déroutant : l'inattendu énigmatique : être maniaquement, ironiquement informatif, être obscur, exagérément elliptique, se situer en dehors du vrai-faux, prononcer du non-pertinent (par rapport à ce qui vient d'être dit), du farfelu. → Nous allons regarder maintenant du côté de ces *réponses à côté*, région du Neutre puisque s'y déjoue l'arrogance de la demande de bonne réplique.

---

6. Voir p. 55.
7. Herbert P. Grice. Une des fiches préparatoires mentionne « Logic and conversation », *in* P. Cole et J. Morgan, *Syntax and Semantics : Speech Act*, New York, Academic Press, 1975. Barthes mentionne en outre un numéro de la revue *Communications* (nº 30) sur « La conversation », qu'il a préparé avec Frédéric Berthet (OCIII, 999).

2) RÉPONSES À CÔTÉ

Je les classe grossièrement d'après la collecte hâtive, ou plutôt aléatoire, que j'en ai faite au gré de quelques lectures. Il s'agit pour le moment d'exemples. Nous interpréterons ensuite.

a) Départs, fuites, silences, oublis

(Nous retrouverons ces gestes à la figure « Congé »[8].) Tous ces comportements verbaux doivent s'entendre par rapport au syntagme précédent : question ou propos (proposition) en tant qu'ils appellent normalement une réponse ou une réplique :

1) Silence, non-réponse. À ce qui « précède », opposer d'une façon inerte une fin de non-recevoir par le silence ou une occupation si étrangère qu'elle vaut pour le silence. Swedenborg, « l'extraordinaire enfant du Nord » (1688-1778), énorme succès : ne lisait pas ce qu'on écrivait contre lui. Écrivant sans cesse lui-même, il ne lisait pas même tout ce qu'on lui écrivait. Ne voulut pas entretenir de correspondance avec le continuateur de Leibniz, Wolf, ni avec Kant, qui lui écrivirent sans obtenir de réponse. (Ceci : grande force car accepter de modifier son image.)

Swedenborg, 2 et 344

Penser aussi au *Galilée* de Brecht[9]. Galilée a combattu ; condamné, il s'est retiré ; ses livres vont rayonner pour lui. Dernière scène. Le disciple actif et excité prépare la sortie clandestine des livres ; mais dans le fond de la pièce, indifférent, sourd, silencieux, Galilée bouffe de l'oie et des lentilles. C'est la « réponse » qu'il donne au militantisme qu'il a lui-même lancé : Maître = contre-disciple. A-disciple.

Galilée

Non-réponse : continuer à faire ce qu'on faisait, d'une façon obtuse : si ce n'est pas une provocation à la « scène » (beaucoup de scènes commencent ainsi), peut être très subversif : le problème, si on peut dire, c'est que ça ne se voit pas, ou pas bien : que la persistance ne passe pas pour un entêtement.

2) Oubli. Oublier ce qu'on a dit, qu'on l'a dit, ne pas s'en étonner, faire comme si à chaque fois, sur un sujet, on repartait à zéro : épuisant pour les autres. Exemple : Gide (1946) : « "Que pensez-vous de la littérature engagée ? (dit Gide à son témoin) — Mais vous le savez bien ! Du reste, ce que vous en pensez vous-même, pourquoi cette question ? — Je cherche à me faire une opinion." Et ça, après tout ce qu'il a déjà dit et écrit sur ce sujet ! »

Gide, 39

3) Départ. Encore Gide : je cite l'épisode en entier tant il est

8. Cette figure fait partie des figures non données au Cours et s'intitule en fait « Donner congé ». Voir p. 251.

9. *La Vie de Galilée*, de Bertolt Brecht, écrite en 1938, a été créée à Zurich en 1943.

parodiquement prémonitoire à l'égard de ce qui arrive quotidiennement à l'intellectuel d'aujourd'hui, et presque avec les mêmes noms (ça se passe en août 1950)[10] :

Gide

Gide *Cahiers de la Petite Dame*, IV, p 189.

« Le 8 août au matin, il recevait une lettre de Brisson à laquelle il prétendait ne rien comprendre du tout ; elle fait allusion à un manifeste présenté par Daniel Guérin et qu'il aurait signé prenant ainsi une attitude que Brisson trouve grave, craignant que peut-être on ait abusé de la signature de Gide, il a retardé tant qu'il a pu la publication du manifeste, mais Mauriac comptant répondre dans Le Figaro *du 8, il a bien été obligé de s'exécuter. Gide m'affirme qu'il n'a rien signé, la lettre de Brisson n'éveille rien dans sa mémoire ; il ne sait absolument pas de quoi il s'agit — et retourne travailler. Mais bientôt il revient : "Figurez-vous que tout à coup, je vois poindre une lueur, oui, oui, je me souviens : la veille de mon départ, j'ai reçu un coup de téléphone..." J'interromps : "De qui ? — Je crois bien que c'était du Guérin dont parle Brisson, c'était tout juste avant le dîner, il m'a dit souhaiter que je signe une pétition. — À propos de quoi ? dis-je. — Je ne sais plus très bien, je crois qu'il s'agissait des massacres en Indochine, mais le texte qu'il m'a lu m'a paru bon et sympathique et j'ai accordé mon adhésion. — Eh bien ! voilà, c'est clair, mais ce qui m'étonne c'est que vous vous souveniez des détails et pas de l'essentiel ! — Il m'a dit aussi que déjà il avait obtenu les signatures de Sartre, de Bourdet, de Cassou... et de Camus, je crois. — Avant de répondre à Brisson qu'il n'y a pas malentendu et que vous avez bien signé le manifeste, procurez-vous tout de suite* Le Figaro, *la réponse de Mauriac vous fera comprendre de quoi il est question. — Oui, naturellement, et puis : je compte sur Pierre pour me l'expliquer." (Les Herbart devaient déjeuner avec nous.)*

« Gide trouve tout de suite Le Figaro *et se met à lire l'article de Mauriac intitulé "Un malencontreux appel" (fort déplaisant du reste). Je le regarde lire l'article, l'air de plus en plus éperdu : "Je ne comprends absolument rien, je ne sais toujours pas de quoi il est question. — Mais alors, comment avez-vous pu comprendre le texte qu'on vous lisait au téléphone ? — Eh bien ! voilà, cela m'avait semblé clair, mais Mauriac vient parler des conséquences de cet acte, alors, je n'y suis plus ! — Mais, cher, c'est pourtant primordial de se rendre compte, de savoir à quoi un acte engage ! — Du reste, je ne suis pas certain d'avoir tort, et je me sens plus avec*

---

10. Barthes lit le passage.

Sartre qu'avec Mauriac. — Possible, mais quand on est vous, on ne signe pas parce que d'autres ont signé, surtout quelque chose qu'on comprend mal ou pas du tout. — Ouais, vous avez sans doute raison." Mais je n'aime pas l'acculer ainsi, et, d'autre part, on souhaite tellement ne pas le laisser s'enferrer. Cette petite histoire est typique de son comportement de plus en plus vague, injustifiable, changeant, illogique ; il est déjà ainsi dans les petites choses de sa vie, alors, quand il s'agit du sort de l'Europe ! Il est complètement noyé.
« À 4 heures, télégramme de Daniel Guérin : "Mauriac attaque vivement notre appel dans Figaro *aujourd'hui, devriez répondre publiquement." "Ah ! ils sont assommants, dit Gide. — Sans doute, mais tout de même leur appel est naturel. Ils ne peuvent pas se douter que vous êtes incapable de défendre une position que vous prenez, et parmi eux, votre voix étant la plus considérable, ils s'adressent à vous. — Je ne réponds rien, je laisse tomber, je suis en voyage. »*
Leçon de neutre (non aplati, impertinent, et même drôle face à tous ces casse-pieds sérieux de l'engagement) : 1) « Ils sont assommants ! » 2) «Je suis en voyage. »

Diogène Laërce, II, 194

4) Fuite. Départ : peut-être fictif, excuse fausse → fuite réelle : Euryloque, disciple de Pyrrhon : « Une autre fois, en Élide, fatigué des questions que lui posaient ses disciples, il se dévêtit et, pour les fuir, traversa l'Alphée à la nage <fleuve qui passe à Olympie>. » Nous reviendrons sur ce geste, la plus savoureuse des « réponses à côté »[11].

Brochard, 79

b) Déviations

Plus subtiles que toutes ces formes de silence, des réponses-répliques verbalisées mais qui ne sont pas sur la même ligne. Donc : déraillement, déviation, changement d'aiguillage → très forte impression d'insolite, de lunaire, de non-à-propos énigmatique : ouverture vers autre chose d'indéterminé.
1) *Pelléas*, acte IV[12]. Golaud interroge Mélisande mourante. Le jaloux (paranoïaque) = l'homme de la question précise (As-tu couché avec Pelléas ?) et du pouvoir qui pèse sur la réponse précise (Oui / Non). Or Mélisande ne répond ni oui ni non, sans que cela passe pour l'intention de ne pas répondre ; c'est là l'astuce profonde de ce dialogue : il est tangentiel, vertigineux : un vrai Neutre, qui déjoue le Oui / Non, sans s'absenter. Mise en scène de la question sexuelle. *Pelléas* p. 163[13] :

Pelléas

---

11. Voir plus loin, p. 159.
12. *Pelléas et Mélisande*, de Maurice Maeterlinck, date de 1892. L'opéra de Debussy est de 1907. Il s'agit de la scène 2 de l'acte V, p. 65-66 de l'éd. Labor, 1992.
13. Barthes lit le passage.

« MÉLISANDE : Est-ce vous, Golaud ? Je ne vous reconnaissais presque plus… C'est que j'ai le soleil du soir dans les yeux… Pourquoi regardez-vous les murs ? Vous avez maigri et vieilli… Y a-t-il longtemps que nous ne nous sommes vus ?
GOLAUD, à Arkël et au médecin *: Voulez-vous vous éloigner un instant, mes pauvres amis… Je laisserai la porte grande ouverte… Un instant seulement… Je voudrais lui dire quelque chose ; sans cela je ne pourrais pas mourir… Voulez-vous? — Allez jusqu'au bout du corridor ; vous pouvez revenir tout de suite… Ne me refusez pas cela… Je suis un malheureux…* (Sortent Arkël et le médecin.) *— Mélisande, as-tu pitié de moi, comme j'ai pitié de toi ?… Mélisande ?… Me pardonnes-tu, Mélisande ?…*
MÉLISANDE : Oui, oui, je te pardonne… Que faut-il pardonner ?
GOLAUD : Je t'ai fait tant de mal, Mélisande… Je ne puis pas te dire le mal que je t'ai fait… Mais je le vois, je le vois si clairement aujourd'hui… depuis le premier jour… Et tout ce que je ne savais pas jusqu'ici me saute aux yeux ce soir… Et tout est de ma faute, tout ce qui est arrivé, tout ce qui va arriver… Si je pouvais le dire, tu verrais comme je le vois !… Je t'aimais trop !… Mais maintenant, quelqu'un va mourir… C'est moi qui vais mourir… Et je voudrais savoir… Je voudrais te demander… Tu ne m'en voudras pas ?… Je voudrais… Il faut dire la vérité à quelqu'un qui va mourir… Il faut qu'il sache la vérité, sans cela il ne pourrait pas dormir… Me jures-tu de dire la vérité ?
MÉLISANDE : Oui.
GOLAUD : As-tu aimé Pelléas ?
MÉLISANDE : Mais oui ; je l'ai aimé. Où est-il ?
GOLAUD : Tu ne me comprends pas ? — Tu ne veux pas me comprendre ? — Il me semble… Il me semble… Eh bien, voici : je te demande si tu l'as aimé d'un amour défendu… As-tu… avez-vous été coupables ? Dis, dis, oui, oui, oui ?…
MÉLISANDE : Non, non ; nous n'avons pas été coupables. — Pourquoi demandez-vous cela ?
GOLAUD : Mélisande !… Dis-moi la vérité pour l'amour de Dieu !
MÉLISANDE : Pourquoi, n'ai-je pas dit la vérité ?
GOLAUD : Ne mens plus ainsi, au moment de mourir !
MÉLISANDE : Qui est-ce qui va mourir ? — Est-ce moi ?
GOLAUD : Toi, toi ! Et moi, moi aussi, après toi !… Et il nous faut la vérité… Il nous faut enfin la vérité, entends-tu !… Dis-moi tout ! Dis-moi tout ! Je te pardonne tout !…
MÉLISANDE : Pourquoi vais-je mourir ? — Je ne le savais pas…

GOLAUD : Tu le sais maintenant !… Il est temps ! Il est temps !… Vite ! Vite !… La vérité ! La vérité !…
MÉLISANDE : La vérité… La vérité…
GOLAUD : Où es-tu ? — Mélisande ! — Où es-tu ? — Ce n'est pas naturel ! Mélisande ! Où es-tu ? Où vas-tu ? (Apercevant Arkël et le médecin à la porte de la chambre.) — *Oui, oui ; vous pouvez rentrer… Je ne sais rien ; c'est inutile… Il est trop tard ; elle est déjà trop loin de nous… Je ne saurai jamais !… Je vais mourir ici comme un aveugle !… »*

Urt

2) Une déviation courante, légère, prosaïque, hors toute compétence culturelle → Urt (été 77) : à la jeune gérante de l'épicerie : « Hier, il a fait beau » → on peut attendre oui / non (plutôt oui, car le sujet n'est pas conflictuel !). Or, l'épicière répond : « Il a fait chaud » : ce qui n'affirme ni ne dénie le beau temps, déporte le paradigme vers un autre paradigme, en fait une autre valeur. Car ne pas croire que beau temps synonyme de chaleur. Dans ce pays où l'on n'aime pas la chaleur, faire chaud : note dépréciative[14].

c) Incongruités

Zen, Suzuki

Déviation : dérives douces non provocantes : épuisement, ne traumatisent pas ≠ dans le Zen, technique d'ébranlement en vue du *Satori (cf. infra)* : à chaque question-proposition, réponse-réplique de l'incongruité maximale : histoire de Kao-fêng et de son vieux maître : Suzuki, I, 322.

Une leçon de Zen
(rapport maître / disciple)
Kao-fêng et son vieux maître
« Le maître : "Qui donc porte pour vous ce corps dénué de vie ?"
« Kao-fêng lui lance un "ho !". Le maître prend son bâton pour le frapper.
« Le disciple l'arrête : "Vous ne pouvez pas me frapper aujourd'hui.
— Pourquoi pas ?"
« Au lieu de lui répondre, Kao-fêng sort brusquement. Le lendemain, le maître : "Toutes choses retournent à l'Un, et où l'Un retourne-t-il ?
— Le chien lape l'eau bouillante dans le chaudron.
— Où avez-vous pris cette stupidité ?
— Vous feriez mieux de vous le demander à vous-même."
« Le maître fut entièrement satisfait[15]. »

---

14. L'anecdote est reprise du *Roland Barthes par Roland Barthes* (OCIII, 229).
15. *Essais sur le bouddhisme Zen, op. cit.*, p. 298. Voir « Une problématique du sens » (OCII, 891) : « Toute l'ascèse du Zen est précisément dirigée vers une sorte de vidage, de viduité du sens. »

Observations sur cette leçon de Zen : on peut dire que toutes les règles du conformisme selon Grice y sont subverties allègrement, avec une sorte de désinvolture emportée, radicale (aucune information, aucune clarté, aucune pertinence, hors du vrai et du faux) et que tous les types de réponse à côté y sont mis en scène : silence, départ, déviation, la plus forte incongruité étant la satisfaction finale du maître : c'est du Marx Brothers.

3) UNE AUTRE LOGIQUE, UN AUTRE DIALOGUE

Réfléchissons d'une façon plus générale sur l'expérience (car il s'agit d'une activité-limite, radicalement a-sociale) de la réponse à côté : dangereuse ? En tout cas très difficile à pratiquer socialement.

Joly, 107

1) La fausse *réponse à côté*. Lisons Voltaire, *Traité sur la tolérance*, chapitre XIX, Joly, p. 107 :

« Dans les premières années du règne du grand empereur Kang-hi, un mandarin de la ville de Kanton entendit de sa maison un grand bruit qu'on faisait dans la maison voisine : il s'informa si l'on ne tuait personne ; on lui dit que c'était l'aumônier de la compagnie danoise, un chapelain de Batavia, et un jésuite qui disputaient ; il les fit venir, leur fit servir du thé et des confitures, et leur demanda pourquoi ils se querellaient.

« Le jésuite lui répondit qu'il était bien douloureux pour lui, qui avait toujours raison, d'avoir affaire à des gens qui avaient toujours tort ; que d'abord il avait argumenté avec la plus grande retenue, mais qu'enfin la patience lui avait échappé.

« Le mandarin leur fit sentir, avec toute la discrétion possible, combien la politesse est nécessaire dans la dispute, leur dit qu'on ne se fâchait jamais à la Chine, et leur demanda de quoi il s'agissait.

« Le jésuite lui répondit : "Monseigneur, je vous en fais juge ; ces deux messieurs refusent de se soumettre aux décisions du concile de Trente.

— Cela m'étonne", dit le mandarin. Puis se tournant vers les deux réfractaires : "Il me paraît, leur dit-il, Messieurs, que vous devriez respecter les avis d'une grande assemblée ; je ne sais pas ce que c'est que le concile de Trente ; mais plusieurs personnes sont toujours plus instruites qu'une seule. Nul ne doit croire qu'il en sait plus que les autres, et que la raison

n'habite que dans sa tête ; c'est ainsi que l'enseigne notre grand Confucius ; et si vous m'en croyez, vous ferez très bien de vous en rapporter au concile de Trente."

« Le Danois prit alors la parole, et dit : "Monseigneur parle avec la plus grande sagesse ; nous respectons les grandes assemblées comme nous le devons ; aussi sommes-nous entièrement de l'avis de plusieurs assemblées qui se sont tenues avant celle de Trente.

— Oh ! si cela est ainsi, dit le mandarin, je vous demande pardon, vous pourriez bien avoir raison. Çà, vous êtes donc du même avis, ce Hollandais et vous, contre ce pauvre jésuite ?

— Point du tout, dit le Hollandais ; cet homme-ci a des opinions presque aussi extravagantes que celles de ce jésuite, qui fait ici le doucereux avec vous ; il n'y a pas moyen d'y tenir.

— Je ne vous conçois pas, dit le mandarin ; n'êtes-vous pas tous trois chrétiens ? Ne venez-vous pas tous trois enseigner le christianisme dans notre empire ? Et ne devez-vous pas par conséquent avoir les mêmes dogmes ?

— Vous voyez, Monseigneur, dit le jésuite ; ces deux gens-ci sont ennemis mortels, et disputent tous deux contre moi : il est donc évident qu'ils ont tous les deux tort, et que la raison n'est que de mon côté.

— Cela n'est pas si évident, dit le mandarin ; il se pourrait faire à toute force que vous eussiez tort tous trois ; je serais curieux de vous entendre l'un après l'autre."

« Le jésuite fit alors un assez long discours, pendant lequel le Danois et le Hollandais levaient les épaules ; le mandarin n'y comprit rien. Le Danois parla à son tour ; ses deux adversaires le regardèrent en pitié, et le mandarin n'y comprit pas davantage. Le Hollandais eut le même sort. Enfin ils parlèrent tous trois ensemble, ils se dirent de grosses injures. L'honnête mandarin eut bien de la peine à mettre le holà, et leur dit : "Si vous voulez qu'on tolère ici votre doctrine, commencez par n'être ni intolérants ni intolérables."

« Au sortir de l'audience, le jésuite rencontra un missionnaire jacobin ; il lui apprit qu'il avait gagné sa cause, l'assurant que la vérité triomphait toujours. Le jacobin lui dit : "Si j'avais été là, vous ne l'auriez pas gagnée ; je vous aurais convaincu de mensonge et d'idolâtrie." La querelle s'échauffa ; le jacobin et le jésuite se prirent aux cheveux. Le mandarin, informé du scandale, les envoya tous deux en prison. Un sous-mandarin dit au juge : "Combien de temps Votre Excellence veut-elle qu'ils soient aux arrêts ? — Jusqu'à ce qu'ils soient d'accord, dit le juge. — Ah ! dit le sous-mandarin, ils seront donc en pri-

son toute leur vie. — Hé bien ! dit le juge, jusqu'à ce qu'ils se pardonnent. — Ils ne se pardonneront jamais, dit l'autre ; je les connais bien. — Hé bien ! donc, dit le mandarin, jusqu'à ce qu'ils fassent semblant de se pardonner[16]*."* »

J'ai lu tout ceci, d'abord pour le repos procuré par une lecture, ensuite pour la réplique finale, du moins la conjonction du thème de la prison et de la fuite hors du débat, de la controverse. Cette fuite, cette « transcendance » de la polémique intellectuelle pourrait en effet passer pour une expression de la réponse à côté du Neutre. Or il n'en est rien. Pourquoi ? Simplement, parce que la fuite qui consiste à mettre des gens en prison ne saurait avoir aucun rapport avec le Neutre. C'est un acte de pouvoir de type ponce-pilatien. Et nul Neutre n'est possible dans le champ du pouvoir[17].

2) Possible d'esquisser une sorte de vague analyse structurale du problème → conscience de la figure plus qu'analyse. Comme pour toute manifestation de langage — tout discours —, c'est fondamentalement un problème de linéarité, d'enchaînements, de séquences. Pour notre problème (dialogues, conversations, répliques, réponses) : les séquences sont statutairement réparties entre deux ou plusieurs partenaires → problème structural : deux sur une ligne. Cette ligne du langage (la fameuse chaîne parlée) est un fil double : matériel, sonore (la substance) et du contenu. Cette ligne du signifié est formée (façonnée, modelée) par une certaine idée logique de la consécution des contenus : soumise implicitement à une norme issue de la logique grossière approximative de l'Opinion, de la *doxa* (*cf.* Aristote et la logique enthymématique) : « parler de la même chose même si ce n'est pas pour être d'accord » : cette cohérence du point de vue (cohérence de la ligne au niveau des deux partenaires) = la pertinence → en fonction de cela, on aura plusieurs figures de ligne :

Figure structurale

Pertinence

Conformité plate (Grice). Pertinence continue :
__________ __________ __________

Silence, feintes, etc. Pertinence trouée :
— — — —

Déviations. Pertinence troublée soit par ambivalences soit par im-pertinences :
Golaud ↗ ________ ↘
Mélisande[18]

16. Robert Joly, *La Tolérance*, choix de textes, Paris, Fernand Nathan, coll. « Problèmes », et Bruxelles, Éd. Labor, 1970.
17. Sur l'une des fiches préparatoires il est écrit : « En matière de pouvoir je ne suis jamais pour les vainqueurs » (Fonds Roland Barthes / Archives IMEC).
18. Ce paragraphe est barré sur le manuscrit.

Koan

Suzuki, I, 320, 324, 428
II, 622

3) Règles Zen de l'anti-pertinence. Ébranlement de la logique du moi-social, ébranlement de la pertinence : cherché, systématisé, pratiqué par le Zen, en vue de produire dans la conscience cette sorte de flash vide qu'est le *satori* (« illumination » : impropre : on ne voit rien sinon peut-être qu'il n'y a rien à voir[19]). Cette technique : celle du *koan*[20] : question ou thème qu'on donne à « résoudre » (mauvais mot : il ne s'agit pas de logique) au disciple pour éprouver le disciple. *Kouang-an* = « complications », vignes et glycines, branches entremêlées (l'image va bien pour nos lignes de pertinence). Une variété du *koan* est le *mondo*, cas ou dialogue (notre exemple d'incongruité était un *mondo*).
Exemple classique de *koan* : « Toutes les choses retournent à l'Un, mais où retourne l'Un ? — Lorsque j'étais dans la province de Seijou, je me fis faire une robe de sept *kin* (sept kilos)[21]. »
Ce *koan* montre bien l'action violente du *koan* : à une question « sérieuse », « noble », philosophiquement pompeuse, appelant un traitement dissertatif, il oppose une pirouette qui stoppe toute dissertation. Imaginez un instant qu'aux grandes questions pompeuses, arrogantes, dissertatives, dont est abusivement tissée notre vie sociale, politique, matière à interviews, à tables rondes, etc. (« Y a-t-il une écriture spécifique de la femme et une écriture spécifique de l'homme ? » « Pensez-vous que l'écrivain cherche la vérité ? » « Pensez-vous que l'écriture est vie ? », etc.), imaginez que quelqu'un réponde : « Je me suis acheté une chemise chez Lanvin », « Le ciel est bleu comme une orange », ou que, si cette question vous est posée en public, vous vous leviez, enleviez un soulier, le mettiez sur votre tête et quittiez la salle → actes absolus[22] car déjouant toute complicité de réponse, toute interprétation ; sauf bien sûr : *il est fou*, mais cette « pertinence » n'était pas retenue par le milieu Zen.
Pour produire la *réponse à côté*, qui peut (ce n'est pas sûr) se confondre avec le *satori* (ébranlement logique intégral), il y a des conseils, essentiellement négatifs : il s'agit de résister à des habitudes logiques, rationnelles, des habitudes invétérées de pertinence → ces règles constituent l'anti-Grice ;

---

19. Sur le *satori :* OCII, 748, et OCIII, 1167.
20. Oral : Barthes explique que le *koan*, en troublant la pertinence logique, concourt à produire le *satori*, flash de conscience.
21. Il l'a cité dans OCIII, 676. Le texte exact est : « un manteau monacal qui pesait sept *kin* ».
22. [Oral : Barthes précise : « des happenings ».]

observées, elles rendraient toute conversation impossible[23]. Les voici :

Suzuki, II, 622

Conseils sur le Zen et le *koan* :

1. Ne calculez pas selon votre imagination.
2. Ne laissez pas distraire votre attention lorsque le maître lève ses sourcils ou cligne de l'œil.
3. N'essayez pas de tirer un sens de la façon dont le *koan* est formulé.
4. N'essayez pas de faire une démonstration sur les mots.
5. Ne pensez pas que le sens du *koan* doit être saisi là où il est proposé comme objet de pensée.
6. Ne prenez pas le Zen pour un état de simple passivité.
7. Ne jugez pas le *koan* selon la loi dualiste de *iou* (sanskrit *asti* : « il est ») et *ou* (sanskrit *nasti* : « il n'est pas »).
8. Ne prenez pas le *koan* comme désignant le vide absolu.
9. Ne ratiocinez pas sur le *koan*.
10. Ne laissez pas votre esprit dans l'attitude d'attendre que le *satori* apparaisse.

4) Le « geste » de l'*épochè*[24]. Revenons à l'*habitus* occidental de la réponse à côté : actes moins violents, moins radicaux que le *koan* Zen ; plus proche de la simple fuite : « Se défiler devant l'arrogance logique du partenaire-adversaire » → il s'agit de suspendre le train-train logique où le partenaire (*socius*, qui incarne la société, la contrainte sociale) veut vous entraîner : véritable *épochè* de la ligne logique de la chaîne parlée ; nous en avons vu des exemples, de Gide à Euryloque ; dans ces exemples, je pointe maintenant un geste (de fuite et de désinvolture) : ceci veut dire que le *non* opposé à la « discussion » doit s'accompagner d'une connotation, d'un théâtre (c'est un « geste ») qui en fasse quelque chose d'actif (stoppant l'image du passif-lâche) et d'inattendu (laissant le disputeur coi, et un peu ridicule ?). Je formulerai l'*épochè* sous trois formes de gestes :

Ciao

a) *« Ciao ».* Reprenons : Euryloque, se dévêtant et se jetant dans l'Alphée pour fuir les questions qu'on lui posait. Il faut bien voir la réponse (à côté) sous la forme d'un mouvement corporel et on peut dire que tout le scepticisme pyrrhonien (dit « empirique », non dogmatique) est né de ce mouvement : Pyrrhon et Timon[25] (et Euryloque) : échapper aux subtilités

Diogène Laërce, II, 194

Brochard, 38

23. Suzuki : « T'oueï-in met ses étudiants de kô-an en garde sur les dix points suivants » (*Essais sur le bouddhisme Zen*, *op. cit.*, p. 99).

24. La « suspension du jugement ». Ce terme grec a déjà été évoqué plus haut, p. 38.

25. « Le véritable successeur de Pyrrhon, le confident de ses pensées et l'héritier de sa doctrine fut Timon de Philionte » (Brochard, *Les Sceptiques grecs*, Paris, Vrin, 1959, p. 79).

des Sophistes : obsédés et éreintés par ces discussions sans fin : prennent le parti de ne plus répondre à personne → d'où : « je ne sais rien, je ne définis rien ». → Cela (du moins à l'origine, chez Pyrrhon, car ensuite cela se dogmatise) n'implique pas une théorie du non-savoir, de la non-définition, mais seulement la reconduction d'un geste corporel : le geste d'Euryloque, dont la seule expression parlée serait ce mot trivial, désinvolte : *« Ciao »*, *« Bye-bye »*, « Serviteur » : par dénégation : je suis libre, foutez-moi la paix, pas de compte à vous rendre ; en effet (ça tombe bien !) *ciao :* vénitien < *schiavo*, je suis votre esclave (désinvolture : Vénitiens = Méridionaux du Nord), ou encore : ras-le-bol des contestations sophistes, des comminations sophistes : pensez ceci, ne pensez pas cela, c'est bien / c'est mal, etc. *Cf.* le « Ils sont assommants, je pars en voyage » de Gide, *cf.* aussi Swedenborg voyageant beaucoup pour ne pas polémiquer[26] : le *divagaménto*[27].

Divagaménto

b) *« Pouce ».* L'exemple des Sophistes rend bien compte de ceci : à un certain moment, une brusque déflation se produit dans un partenaire de la discussion, de la conversation : tout d'un coup il ressent l'interlocution générale comme un jeu (joute sophiste), avec ses règles de jeu : or rien de plus insupportable qu'un jeu, s'il ennuie. Le sujet veut s'en retirer, c'est-à-dire se retirer de l'alternative gagnant / perdant. Dans certains jeux, il y a la possibilité de recourir à un opérateur de suspension du jeu : *Pouce !* à la fois geste et mot. « Pouce» = reconnaissez-moi le droit, même temporaire, de ne rien savoir, de ne rien penser, de ne rien dire (≠ censure positive) → Cependant, bien sûr, geste très difficile : car rien de plus difficile que de contester un jeu comme jeu, contester un corps de règles, car il appartient à la malice de tout jeu, de tout système, de contenir des règles apparentes de suspension (« Je passe ») ; dans l'ordre du discours, il existe aussi des manières oratoires : « je ne suis pas compétent », « ce n'est pas mon problème », etc. Les formes oratoires (purement verbales) du « pouce » enfantin : suspensions affadies et inefficaces. → La *doxa* ressent toute demande de suspension du jeu (« pouce ») comme une capitulation : étymologie : « mettre les pouces » : s'avouer vaincu, céder ; au XIIIe siècle : chevaliers s'avouant vaincus dans un duel : dirigeaient leurs pouces vers le sol. Ceci : rien à voir avec l'acte radical du corps qui se dévêt, se met à nu, tel celui d'Euryloque pour se soustraire violemment à la poursuite de la discussion.

---

26. Deux exemples cités plus haut.
27. Mot italien signifiant « digression » ou « distraction ».

Grenier, 29-30

c) Un geste subtil entre tous (geste de langue) : brouiller les Noms[28] : un peu ce qui se passe dans les histoires de sourds. Voulez-vous savoir quel était le vrai nom de *Lao-Tzeu* (éponyme du Tao) ? Vous allez le savoir, puisque telle est votre question : « Son nom de famille était *Li*, son petit nom *Eul*, son titre honorifique *Pe-Yang*, et son nom posthume *Tan.* » Et avec tout ça, il s'appelait *Lao-Tzeu* ! Patronymie farfelue qui met en déroute la lourde machine moderne (analytique, logique, nobiliaire, policière) sur le nom propre → le problème du neutre n'est pas en effet d'être sans nom, mais d'avoir plusieurs noms, dont aucun ne soit le bon ! Le meilleur Neutre, ce n'est pas le nul, c'est le pluriel. → Il faudrait ici poser le problème de la pseudonymie, lorsqu'elle a quelque ampleur ludique (systématique) : Kierkegaard, et le dernier Nietzsche[29].
Tous ces gestes de congé = réponses qui extravaguent, c'est-à-dire sortent des quatre routes de la structure : oui / non / ni oui ni non / oui et non = réponses du cinquième type[30] → ce pourrait être une nouvelle forme de dialectique de la traversée. Par exemple : la psychanalyse, le marxisme : on peut les avoir « quittés », mais mal supporter le discours de ceux qui les refusent : ce n'est pas la même chose de quitter ou de refuser : quitter = avoir traversé : c'est le geste d'Euryloque.

Surdité

5) Une autre connaissance[31]. La Réponse à côté = « dialogue de sourds » = une certaine expérience, une certaine tactique de la surdité. Parce qu'elle peut être hystérique (surdité sélective ou hyperacousie), il y a une puissance, une violence du sourd : c'est par une dénégation mythologique qu'on assimile le sourd à l'étouffé : dans un monde hypersonore comme le nôtre, où il y a une intense « pollution » par les bruits (les discours), la surdité est un droit — un droit qui n'est pas reconnu.
a) Surdité sélective : je n'entends pas le discours, dès lors qu'il est collectif, endoxal (ou si une voix se donne comme en

28. Voir « L'image » (OCIII, 874).
29. *Leçon* (OCIII, 808) : « L'un et l'autre ont écrit ; mais ce fut pour l'un et l'autre, au revers même de l'identité, dans le jeu, dans le risque éperdu du nom propre : l'un par un recours incessant à la pseudonymie, l'autre en se portant [...] aux limites de l'histrionisme. » Sur la pseudonymie chez Kierkegaard, voir André Clair, *Pseudonymie et Paradoxe. La Pensée dialectique de Kierkegaard*, Paris, Vrin, 1976, qui écrit p. 25 : « Kierkegaard a porté la pseudonymie au niveau d'une nouvelle forme d'écriture et presque d'une véritable méthode. » On sait que Nietzsche, à la fin de sa vie, envoyait des lettres signées Dionysos.
30. OCI, 1512.
31. Tout ce passage est barré d'un trait dans le manuscrit du cours.

représentant une masse d'autres) ; sélectif = dans la réponse à côté, l'autre n'est pas nié, je m'adresse fortement à lui, mais hors du code de la compétition, de la *machè* (chère aux Sophistes).

Folie

Sorcière, 118

b) Ce que la Réponse à côté déjoue, c'est en quelque sorte le satanisme. Michelet : « Le grand principe satanique que tout doit se faire à rebours, exactement à l'envers de ce que fait le monde sacré. » Régime ordinaire du discours : la contestation, l'à-rebours des répliques. Réponse à côté : déjoue la bénédiction et la contestation. D'où la figure du fou : ne pas rester au service permanent de la contestation sans être le moins du monde au service du pouvoir = être fou : ceci bien pointé par Diogène Laërce : « Quand on demandait à Platon ce qu'il pensait de Diogène <le cynique, homme de l'Im-pertinence>, il répondait : c'est un Socrate devenu fou. » Socrate sans la *machè* = fou. Renversement : la folie de la dispute est la norme de sagesse ; échapper à cette folie, c'est être fou.

Diogène Laërce, II, 26

c) Le *koan* Zen : en vue de cet ébranlement de la connaissance : le *satori* → Réponse à côté → un *satori* de la connaissance interlocutoire, un *satori* du rapport des deux sujets parlant / écoutant → = un acte verbal (ou gestuel) de dé-situation : → = « je ne suis pas là quand on m'attend » : je casse l'identité — la complexité — du message qui veut que dans le message il y a aussi les messages des places (où je vois l'autre, où il me voit, etc.) : je réalise une atopie de langage[32] (mais ne soyons pas triomphant : cette atopie sera récupérée sous la nomination du « farfelu»).

Satori

32. « L'atopie est supérieure à l'utopie » (*Roland Barthes par Roland Barthes*, OCIII, 132).

Séance du 6 mai 1978[1]

LES RITES

1) LES RITES PUBLICS

En Chine
Pilin / Pikong

Mon séjour en Chine (mai 1974) : en pleine campagne *Pilin / Pikong*[2]. Déchaînement rythmé (j'aime mieux ça qu'« orchestré ») contre Confucius et les « rites » : le symbolisme codé de la vie collective, ce qui connote 1) le figé, l'inchangeable, le non-révolutionnaire ; 2) le formalisme non dialectique ; 3) la hiérarchie. À l'ordre des rites, s'oppose le principe de la Révolution culturelle (ébranlement récurrent de ce qui est en voie de se figer).

Confucius / Lao-Tzeu

Opposition ancestrale entre Confucius et Lao-Tzeu. Confucianisme et taoïsme : deux grands archétypes, deux postulations, un paradigme éternel à étudier : les paradigmes mythiques ; Platon / Aristote, Voltaire / Rousseau, Dostoïevski / Tolstoï. Rappelons-le[3] :

Grenier, 32, 88

Confucius		*Lao-Tzeu*
Prédication	→	Retraite
Législation	→	Nature
Homme social	→	Individu
Harmonie	→	Repos
Convenance	→	Abandon
« Faire pour rien »	→	« Ne rien faire »

Il va de soi que la campagne *Pilin / Pikong* ne se prêtait en rien au paradigme. Confucius et les rites étaient implicitement opposés à la dialectique et non au taoïsme (retraite, individu, abandon, ne rien faire !). Chine populaire : censure par le silence sur le Tao (au reste plutôt magie que philosophie). Savoir ce qu'il en est dans la profondeur populaire, autre question.

1. Il n'y a pas de supplément au début du cours, mais Barthes va lire un texte de Kafka pendant la séance, noté Supplément V dans le manuscrit (il s'agit en fait du supplément VI).
2. Oral : Barthes précise que *pi* signifie « contre » en chinois et explicite donc l'expression ; il s'agit de la campagne orchestrée contre Lin Piao (1907-1971), proche collaborateur de Mao Tsé-toung, et contre Confucius. Voir « Alors, la Chine ? » (OCIII, 32).
3. Ce tableau est fait d'après Jean Grenier. [Oral : Barthes ajoute : « Lao-Tzeu nie l'utilité de l'éducation et de la culture, qui, même à ses yeux, sont néfastes. Confucius croit à l'efficacité du savoir. »]

Sans nommer le confucianisme, le Tao (sous sa forme exposée : Lao-Tzeu) situe les rites d'une façon dépréciative : dans la marche qui dégrade la nature vers l'artifice, au plus bas de l'échelle, puis de l'artifice = le contraire même du confucianisme → cette marche dégressive :

Grenier, 17

1. Si le Tao (Principe universel de la « nature », mauvais mot d'ailleurs) est perdu, il reste au moins le Tö (la nature de chaque chose en particulier).
2. Si le Tö est perdu, si cette nature particulière n'est plus perçue, il reste encore la moralité infuse, la bonté.
3. Si la bonté disparaît, il reste encore la justice.
4. Si la justice disparaît, il reste les rites et les cérémonies (état optimal pour le confucianisme).

On pourrait dire (par jeu pas très sérieux) que stade 1 : individuation absolue, dissociation de la socialité ; stade 2 : chrétienté idéale ; stades 3 et 4 : sociétés modernes articulent le 3 et le 4 : la revendication de justice et le recours aux rites et cérémonies (aucune n'en est exempte) : la bureaucratie, l'étatisme comme « cérémonie ».

2) LE RITE PRIVÉ

Baudelaire, 37

On en prendra rapidement le type dans Quincey-Baudelaire : préparation cérémonielle de la prise de *H* : *H* délayé dans du café noir + estomac libre + une heure après, légère soupe + n'avoir ni souci ni chagrin.

Ce dernier point introduit une dialectique assez curieuse : rapport du rite et de la liberté. Baudelaire a insisté (sur Quincey) : « Toute débauche parfaite a besoin d'un parfait loisir <ceci : très sadien>. Vous savez d'ailleurs que le haschisch crée l'exagération, non seulement de l'individu, mais aussi de la circonstance et du milieu ; vous n'avez pas de devoir à accomplir exigeant de la ponctualité, de l'exactitude ; point de chagrins de famille, point de douleurs d'amour. Il faut y prendre garde. Ce chagrin, cette inquiétude, ce souvenir d'un devoir qui réclame votre volonté et votre attention à une minute déterminée viendraient sonner comme un glas à travers votre ivresse et empoisonneraient votre plaisir. L'inquiétude deviendrait angoisse ; le chagrin, torture… »

Si on suit Baudelaire : cercle vicieux, tautologie : je prends du *H* pour être libre, mais pour prendre du *H* il faut d'abord que je sois libre → le souci m'empêche d'accéder au Neutre, mais je veux le Neutre précisément pour dépasser le souci. En fait, sans doute, il faut extérioriser le problème : ce qu'il y

a de vicieux dans la recommandation baudelairienne, c'est qu'elle réintroduit l'intériorité dans la cérémonie. Or plus le rite est formel, plus il a de vertu pacificatrice : ne pas essayer de remplir les rites ; concevoir que la cérémonie (privée) introduit à la liberté, au lieu de l'exiger préalablement. Un cas particulier du rite privé : le cérémonial secret de l'écrivain pour écrire, livre récent de Rambures[4] → ironie amusée de la petite presse (Pivot[5]) devant les manies de l'écrivain (stylos, lieux, etc.) : idée que c'est dingue et que ça n'en vaut pas la peine : futile, dérisoire et reconnaissance affectueuse et supérieure : ces écrivains, ils n'en font jamais d'autres. Il faut faire répondre par Kafka, Janouch 53 :
« Mon ami Ernest Lederer écrivait des poèmes avec une encre spéciale, bleu clair sur de belles feuilles de papier à la cuve. J'en parlai à Kafka, qui dit : “Il a raison. Chaque magicien a son cérémonial. Haydn, par exemple, ne composait pas sans mettre une perruque solennellement poudrée. L'écriture est bien une façon d'évoquer les esprits[6].” »

3) UN PEU DE SYMBOLIQUE

Pourquoi ? Pour qu'il y ait liberté, il faut qu'il y ait un peu d'interdit : ce peu de règle sur quoi repose la cérémonie : le rite. Cérémonie = disposition de régulation ; dans l'ordre affectif, la « purification » de toute cérémonie → sorte de roue libre = désert ou tempête (déferlement affectif). La cérémonie (par exemple l'anniversaire) protège comme une maison : quelque chose qui permet d'habiter le sentiment. Exemple : le deuil : le moment « catastrophique » du deuil (le premier moment, dramatique) est dans un sens plus facile à porter, parce que la catastrophe est prise en charge, même très mal, par une cérémonie collective, qui agit comme vernis, protège, isole la peau des brûlures atroces du deuil ; ensuite, c'est le désert, atroce parce qu'aucun rite ne le prend en charge, sinon les anniversaires → seul rite public souhaitable : celui qui entoure la mort, aide le vivant (d'ailleurs lamentable dans les sociétés modernes) → utopie : toute une communauté entourant le sujet qui reste → il faut dans la vie un peu de

4. Le livre de Jean-Louis de Rambures s'intitule *Comment travaillent les écrivains*, Paris, Flammarion, 1978. Voir « Un rapport presque maniaque avec les instruments graphiques » (OCII, 1710).
5. Bernard Pivot, journaliste, à l'époque animateur de l'émission « Apostrophes ».
6. [Oral : Barthes ajoute : « Il faut de la magie pour écrire. »] Le texte est extrait de Gustav Janouch, *Conversations avec Kafka*, Paris, Maurice Nadeau, 1978, p. 53.

symbolique ; bon usage de l'obsessionnalité → beaucoup de symbolique éloigne du Neutre mais un peu y ramène[7].

4) LA LETTRE[8]

Ce « peu de symbolique » qui est demandé, ou suggéré ici, correspondrait peut-être assez à cette chose difficile (et subtile) qu'on pourrait appeler : l'instabilité de la lettre → on pourrait chercher du côté d'une typologie du symbolique (au sens courant, non au sens directement lacanien), non pas selon la relation structurale signifiant / signifié, mais (une fois de plus) selon une échelle d'intensités, de « puretés » → en gros, on aurait deux régions :

1) Fixité, monisme de la lettre : affirmation pure de la lettre :

a) Raideur de la lettre → « formalisme » dans sa nocivité → terrorisme + monstre (p. 210[9]) : la Chine : « une espèce de machine dans la main de l'empereur et dont la force est telle que, de nos jours encore, nous avons vu une famille entière condamnée à mort parce que son chef avait écrit le nom du souverain en lettres minuscules ». (Ce n'est pas pour rien qu'il s'agit d'une histoire de lettres.)

b) À l'opposé (mais dans l'intégrité de la lettre), entêtement bénéfique de la lettre, rappel qu'elle ne peut être contournée, sophistiquée, « dérobée » : Lénine : « Les faits sont

Joly, 69

têtus », et ce mot du calviniste anti-calviniste, Castellion (opposé au crime contre Servet, *Contra libellum Calvini* dont Calvin empêche la publication) : « Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme[10] ».

2) Dialectique (de la lettre au sens kierkegaardien = ce qui détermine une rupture, un saut qualitatif, un changement structural). La lettre suit un chemin, elle entre dans la méthode → dialectique Zen : 1) Les montagnes sont des mon-

Suzuki, I, 28

tagnes et les eaux sont des eaux → puis 2) (à la suite d'un bon enseignement Zen) : les montagnes ne sont plus des montagnes, les eaux ne sont plus des eaux → 3) (asile du repos[11]), de nouveau les montagnes sont des montagnes et les eaux sont des eaux, etc.

---

7. [Oral : Barthes ajoute : « pour parodier un mot célèbre ».] Voir OCI, 685.
8. [Oral : « par opposition à l'esprit ».]
9. Dans Joseph de Maistre, *op. cit.*
10. Voir « Propos sur la violence » (OCIII, 904).
11. Suzuki distingue deux périodes : « avant qu'un homme étudie le Zen » et « après cela, lorsqu'il parvient réellement à l'asile du repos ».

Noter : à l'échelle historique, nous sommes aujourd'hui, semble-t-il, en plein moment 2 : tout objet est converti par l'analyse, l'interprétation, dans le contraire de son nom, de son apparence : analyse marxiste (l'image inversée dans la *camera* idéologique[12]), analyse freudienne, etc. : nous sommes dans un monde où vraiment les montagnes ne sont plus des montagnes, etc. → Cela, évidemment, ne vient pas d'un enseignement Zen ! Cela est venu par le chemin laïque de la science (XVIIIe siècle) → Reste à savoir si l'insatisfaction de cet état 2, sensible à beaucoup, et les utopies qui s'ensuivent, n'appelleraient pas l'état dialectique de la lettre[13] (écologie, nature, religiosité, vague spiritualité, succès de théosophies, etc.) : semble se chercher maladroitement « une lettre du troisième type ». Ou encore :

1. Bêtise, tautologie, scientisme borné
2. Intelligence, paranoïa
3. Innocence (mystique), sapience, « méthode » (= Tao)

LE CONFLIT

1) BANALITÉ DE LA NOTION

Que tout dans l'univers, le monde, la société, le sujet, le réel, soit soumis à la forme du conflit : pas de proposition plus reçue : les philosophies occidentales, les doctrines, les métaphysiques, les matérialismes, les « sensibilités », les langages courants, tout énonce le conflit (le conflictuel) comme la nature même. Il y aurait d'ailleurs à faire une ethno-histoire de la notion de conflit ; car c'est au fond toujours ce qui est « éternel », « naturel » qui a le plus besoin d'un traitement historique (par exemple, la mort : études historiques fécondes). On pourrait appeler agonistique *:* science, idéologie, pratique, valeur du conflit.
Il faudrait replacer, en tout cas, dans la perspective, la tradition de l'Occident : étude de la *machè*[14] des Grecs (Sophistes, Socrate, théorie nietzschéenne de la joute). *Machè :* aspect

12. OCI, 707. Déjà cité.
13. Le troisième état. Oral : Barthes mentionne, de Tzvetan Todorov, *Symbolisme et Interprétation*, Paris, Éd. du Seuil, 1978.
14. Ce mot grec signifiant « combat » a été déjà vu plus haut, p. 114.

logique et psychologique : jubilation psychologique et assomption logique : mettre l'autre en contradiction avec lui-même = le réduire au silence : triomphe absolu → blessure narcissique mortelle → élimination.
Il semble qu'à la fin du XIXe-XXe siècle amplification et approfondissement des philosophies du conflit : Marx, Freud (sans oublier, sur un autre plan, Darwin) : le conflit n'est pas un mal, c'est un moteur, un fonctionnement. Chose à noter : la théorie du conflit semble souvent déteindre « métonymiquement » sur le « caractère » des philosophes du conflit : exemple : Henri Lefebvre[15] : rappel constant du moteur conflictuel du monde, et lui-même théâtre de la pugnacité : ça arrive souvent avec les marxistes. Attention : précaution : se retenir de joindre à ces deux hommes le troisième ordinairement inévitable : Nietzsche : ce n'est pas directement un « philosophe » du conflit. Deleuze (93) : « Les notions de lutte, de guerre, de rivalité ou même de comparaison sont étrangères à Nietzsche et à sa conception de la volonté de puissance. Ne nie pas l'existence de la lutte : mais n'est pas créatrice de valeurs » : lutte = seulement = moyen par lequel les faibles triomphent des forts.
En somme, tradition occidentale me fait problème en ceci : non pas décider si le conflit existe, si le monde est conflictuel, mais : faire du conflit une nature et une valeur (ou, toujours le même refus : faire de la nature une valeur).

2) LE CONFLIT CODÉ

Les deux représentations du conflictuel (nature, valeur) sont désamorcées à proportion du codage qu'on impose au conflit → immense dossier des conflits codés — ou des codes de conflit :

Joute

Grecs : il faudrait reprendre ici les remarques de Nietzsche sur la joute *(Agôn)*, l'esprit de joute : temps présocratiques ; puis « psychologisation », « naturalisation », « dramatisation » avec le visage socratique (et euripidien).

Disputatio

Moyen Âge : dossier qui m'attire depuis longtemps, mais pas encore pu y aller voir vraiment : celui de la *disputatio* scolastique : il faudrait reconstituer les protocoles de conflit verbal : ce serait une excellente introduction historique à l'analyse des conflits naturalisés (conflits de parole) de notre temps : ils obéissent sûrement à un codage implicite (voir débats politiques à la télévision).

15. Henri Lefebvre, philosophe marxiste, a écrit *De l'État*, Paris, UGE, coll. « 10/18 ».

Hain-tenys

Ethnologie : ici aussi tout un dossier à constituer. Exemple : la pratique des *hain-tenys* (voir Paulhan, *Œuvres complètes*, volume 2, 1966). Je ne sais le sens littéral et l'origine de l'expression[16] : tribu des Merinas (Madagascar). Jeu : deux adversaires : émulation agonistique de citations et de contre-citations ; vainqueur : celui qui en connaît le plus et le plus à propos ; celui qui a le dernier mot (mot d'emprunt).

Français

Il faudrait voir la situation française aujourd'hui (je parle des conflits de parole) : goût visible des Français pour l'*agôn* (verbal) : héritiers des Grecs, sans le génie : rugby, football, sports à antagonismes → face-à-face, confrontations, débats entre adversaires, etc.[17] → Régime équivoque : c'est codé (en fait), mais on joue au naturel, à la spontanéité, à la vérité, à la lutte des référents, comme si la parole était purement transparente, instrumentale → toujours ce grand mouvement de naturalisation, ce refus d'assumer les codes, les jeux.

3) ESQUIVES

Façons d'esquiver le conflictuel, de « prendre la tangente » (c'est un peu tout le cours). Noter ici, seulement :

Bacon, *Essais Morale*, II, 244

1) L'évitement du conflit est fondamentalement annulé, frappé de néant, par l'idéologie occidentale. Bien exprimé par le pragmatisme rationaliste de Francis Bacon : « Il y a deux espèces de paix et d'unité qu'on doit regarder comme fausses : l'une est celle qui a pour fondement une ignorance implicite ; car toutes les couleurs s'accordent ou plutôt se confondent dans les ténèbres. L'autre est celle qui a pour base l'assentiment direct, formel et positif à deux opinions contradictoires sur les points essentiels et fondamentaux. » → Cette condamnation-annulation dessine en creux des zones de hors-conflit, repérables à vrai dire seulement dans un espace oriental (bouddhiste ou Tao) : accepter l'« ignorance », la nuit du savoir, ou accepter sans culpabilité la contradiction des choix.

2) Gregory Bateson, psychologue et ethnologue américain (*Vers une écologie de l'esprit*, I, Seuil, 1977, p. 124[18]), s'est intéressé au principe d'existence du conflictuel, ce qu'il appelle le schismo-génétique (*schisma :* fente, séparation, dis-

16. Voir « Les hain-tenys, poésie de dispute », in *Œuvres*, Paris, Cercle du Livre précieux, 1966-1970, p. 69-96. Le sens de l'expression est selon Paulhan la « science du langage », les « paroles sages ». Voir plus loin, p. 177.
17. Voir « L'Image » (OCIII, 870).
18. Dans le chapitre « Bali : le système de valeurs d'un État stable », p. 120-139.

sentiment). Fait exceptionnel : n'a pas trouvé de « séquences schismo-génétiques » à Bali → fait qui, sous certaines conditions (à nuancer), semble contredire les théories du conflit social (déterminisme marxiste) → à Bali (est-ce toujours vrai ?) : annulation du conflictuel : méthodes à l'aide desquelles on « arrange » les querelles et les différenciations de statuts ; séquences pour diminuer la tendance de l'enfant à un comportement compétitif ou de rivalité + manque de point culminant dans la musique, l'art, le théâtre = pas de structure paroxystique + techniques pour régler les querelles = « évitements » : *pwik*[19] *;* par exemple : autrefois guerres : certes, mais avec de nombreux éléments d'évitement mutuel (par exemple : nombreux *no man's lands*[20]). Noter : l'évitement *(pwik)* ≠ la « conciliation », méthode « noble », à panache, codée par l'agonistique occidentale[21].

4) LE CONFLIT COMME SIGNIFICATION

À quoi ça sert, le conflit ? Évidemment, on peut dire : à vaincre, à dominer, à posséder, à transformer, etc. : ce serait la forme immédiate de la *libido dominandi* (toujours ce relent de la chose anthropologique, *cf. vis dormitiva*)[22]. Pour moi, suis tenté d'interpréter le conflit (il faut bien que je lui donne un sens, si je veux le dominer) autrement. Comment ? Je vais me servir de la théorie boehmienne du mal pour le faire entrevoir :

Boehme, 158

Problème essentiel de Boehme : absoudre Dieu de toute responsabilité en ce qui concerne l'existence du mal → chute de Lucifer : absolument irrationnelle, pur accident : acte de liberté absolue de l'ange : Dieu ne pouvait l'empêcher → Dieu ne savait pas que Lucifer se révolterait : acte de liberté totalement imprévisible, car Lucifer, comme tous les anges, fut créé libre → sa chute n'était pas nécessaire : Michael et Uriel sont restés fidèles → Boehme préfère encore abandonner l'idée de la toute-puissance de Dieu, plutôt que d'accepter qu'il soit responsable du mal → monde angélique (avant la

19. « Évitement du conflit », en balinais.
20. « Les espaces qui servaient de frontière entre royaumes vosins étaient, en général, des *no man's lands* déserts, fréquentés uniquement par les vagabonds et les exilés » (*ibid.*, p. 126).
21. « Les techniques formelles d'influence sociale, comme l'art oratoire, sont presque totalement absentes de la culture balinaise » *(ibid.)*.
22. La *libido dominandi*, « volonté de puissance », est l'une des trois motions avec la *libido sciendi* (connaissance) et la *libido sentiendi* (passion des sens) dont parle saint Augustin. Voir les *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 570). La *vis dormitiva*, « force dormitive », est aussi une expression latine.

chute de Lucifer) : monde sans opposition, sans conflit, sans signification → rébellion de Lucifer crée l'opposition, le conflit, le sens → Dieu peut se signifier (se manifester).
Peut-être ainsi qu'il faut comprendre certains des conflits actuels : conflits mineurs, marginaux, visiblement assumés, déclenchés, non pour « gagner », « faire triompher », mais pour « manifester » (= terme exact) : 31 juillet 77 : manifestation anti-nucléaire (contre Superphénix) à Creys-Malville : un mort, cent blessés → baroud de la presse, etc. : la violence fait connaître, révèle, manifeste la cause écologique, d'une façon irréversible → violence : rentable (circuit d'échange) du point de vue de l'expression → le conflit est le signe que j'existe → = exactement le Dieu de Boehme : il veut se manifester, se révéler (et d'abord à lui-même) et il le fait par la division, le conflit, le mal = Dieu est une « manif ».

SUPPLÉMENT
L'écrivain au neutre : lecture de Kafka *(Janouch) p. 18*[23] *:*
« En mai 1921, j'écrivis un sonnet que Ludwig Winder publia dans le supplément dominical de Bohemia.
Kafka me dit à cette occasion : "Vous décrivez le poète comme un être d'une stature prodigieuse, dont les pieds se trouvent sur la terre, tandis que sa tête disparaît dans les nuages. C'est tout naturellement une image tout à fait habituelle dans le cadre des représentations conventionnelles de la petite-bourgeoisie. C'est une illusion, qui est issue de désirs cachés et qui n'a rien à voir avec la réalité. Le poète est en réalité toujours beaucoup plus petit et plus faible que la moyenne de la société. C'est pourquoi il éprouve la pesanteur de l'existence terrestre beaucoup plus intensément et fortement que les autres hommes. Chanter n'est, pour lui personnellement, qu'une façon de crier. L'art est pour l'artiste une souffrance, par laquelle il se libère pour une nouvelle souffrance. Il n'est pas un géant, mais un oiseau plus ou moins multicolore dans la cage de son existence.
— Vous aussi ? demandai-je.
— Je suis un oiseau tout à fait impossible, dit Franz Kafka. Je suis un choucas — un kavka. *Le charbonnier du Teinhof en a un. Vous l'avez vu ?*
— Oui, il court devant sa boutique.

23. Barthes intercale un supplément, une lecture de l'extrait qui suit tiré des *Conversations avec Kafka*, de Gustav Janouch (Maurice Nadeau, 1978).

— Oui, mon parent a plus de chance que moi. Il est vrai qu'on lui a rogné les ailes. Dans mon cas, en revanche, cela n'a même pas été nécessaire, car mes ailes se sont atrophiées. C'est la raison pour laquelle il n'existe pour moi ni hauteurs ni lointains. Désemparé, je vais sautillant parmi les hommes. Ils me considèrent avec une grande méfiance. Car enfin je suis un oiseau dangereux, un chapardeur, un choucas. Mais ce n'est qu'une apparence. En réalité, je n'ai aucun sens des choses qui brillent. C'est la raison pour laquelle je n'ai même pas de plumes noires et brillantes. Je suis gris comme cendre. Un choucas qui rêve de disparaître entre les pierres. Mais ce n'est qu'une plaisanterie comme ça ; pour que vous ne remarquiez pas comme je vais mal aujourd'hui." »

L'OSCILLATION[24]

1) IMAGE ET ÉTYMOLOGIES

Mots

Réseaux de mots

A) 1) Réseau de mots proches : c'est en confrontant des mots proches qu'on affine les sens, les différences, les nuances → souhait d'une grande « pédagogie », dans les classes, de la nuance : la nuance est l'un des instruments langagiers de la non-arrogance, de la non-intolérance : nécessité civique d'enseigner les nuances (mais je suppose grosses résistances de la part des gosses), de faire des exercices de nuances ; l'un de ces exercices : inventaire de micro-réseaux de mots, très ressemblants et un tout petit peu différents : → « discours du peu de différence » : ne nie pas la différence, mais dirait le prix du « peu ». Justesse : entre l'être et le « peu ».

2) Grec-latin : trois mots, si l'on peut dire, « en miroir » :

Oudétéros

Mésos

1. Le Neutre grammatical : *to oudétéron* (ni l'un ni l'autre).
2. Le Neutre politique : qui n'est d'aucun parti : *mésos* (milieu)[25]. Remarquer que le grec distingue bien le neutre

24. C'est le titre de l'un des paragraphes de « La Chronique » (OCIII, 981). Barthes a retranscrit une partie du cours dans cette chronique du *Nouvel Observateur* et l'a reprise dans *Sollers écrivain*.

25. *Oud-étéros*, mot grec signifiant « ni l'un ni l'autre ; indifférent ; du genre neutre ». *Mésos :* « situé au milieu ».

« formel », sans jugement de valeur, du Neutre éthique (par
Hétéroklitos rapport à une option) : encore fait-il un « écrasement » discutable entre le « Neutre » et le « milieu », le « moyen » (tendance à « quantitativer » le Neutre, à le « déqualifier », à le rabattre sur une annulation des forces, un équilibre ; *cf.* figure « Donner congé »).

3. Un troisième mot, plus intéressant : *hétéroklitos* : *a)* qui penche d'un côté et de l'autre[26] ; *b)* grammaire : dont la déclinaison procède de thèmes différents, « irrégulier » (par exemple en français : *aller, vais, irons*) → « hétéroclite » → nous pourrions dire que le Neutre qui est allégué ici n'est pas du côté du *mésos* (du moyen, du ni-ni), mais du côté de l'*hétéroklitos*, de l'irrégulier, de l'imprévisible, du tour à tour en désordre → si Neutre = force qui s'applique à déjouer le paradigme (premier cours) → deux postulations : 1) exemption, annulation → « degré zéro » 2) tourniquet perturbé et perturbant, irrégularité → en somme : Neutre = annuler et/ou brouiller.

B) Images. L'hétéroclite entraîne, sur le plan éthique (système des conduites), deux images, toutes deux dépréciées : l'hésitation, l'oscillation → à étudier, mais j'en donne deux exemples « littéraires ».

Gide, 98 1) Gide. Sa biographe (la Petite Dame) en fait un spécialiste de l'hésitation : « "Café ou Nescafé (décaféiné) ? Mais alors dites-le pour qu'on en fasse plus !" Il me regarde d'un air désespéré : "Mais vous m'enlevez toutes mes possibilités d'hésitation." » Hésitations de voyage (surtout à la fin de sa vie) :
34 le dernier projet de voyage au Maroc (qu'il ne fit pas) → télégrammes contradictoires (1946) : « Si bien que le voilà tout hésitant comme toujours et tout emberlificoté de trop de ten-
37 tations… » (1946). Et ceci, qui résume bien le thème de l'hésitation gidienne, tel qu'il est vu par son entourage (c'est-à-dire sa légende) : « Avant de le laisser s'en aller, il y a toujours le moment pénible où je lui pose l'indispensable question : "Déjeunerez-vous et dînerez-vous avec moi ?", ce qu'il n'est pas loin de considérer comme un attentat à sa liberté <…>. Le mal qu'il a à prendre une décision est vraiment incroyable. Ce n'est pas tant le choix qui lui paraît difficile, mais c'est que ce choix risque de le priver de ce qui pourrait survenir de plus agréable, d'inattendu » (1946) → en quelque sorte l'angoisse de l'hédoniste : une logique de la

26. En grec, c'est *hétérorropos* qui signifie « qui penche d'un côté » et non *hétéroklitos*.

« drague », de l'aventure (aventure : l'inattendu agréable : « racontable ») : à étudier : attente du nouveau.
Un mot de commentaire (ou plutôt deux) :
a) La « Petite Dame » (c'est normal en raison de sa culture) donne l'hésitation gidienne comme un trait psychologique, caractériel ; mais ce trait a en fait une visée « mythologique », ou « hagiographique » : il s'agit (rôle de témoin-ami) de faire coïncider le privé, le Gide privé, quotidien, « réel », « biographique » avec le Gide public, l'image publique, légendaire du Gide littéraire, fondateur d'une éthique, l'éthique gidienne : donc → élaboration ou confirmation d'une image de marque : l'insaisissable nathanaélien[27], position à coups de petits déplacements du « plus irremplaçable des êtres » → l'hésitation fonctionne donc ici objectivement, non comme un « trouble », une anomie, une marge difficile, mais finalement comme une récupération, une stabilisation, une sécurisation de l'image.
b) L'hésitation (l'indécision) peut être un discours (discours du « j'hésite »), donc un « écran » ou plutôt un « bruit », à travers lequel il est dit quelque chose à l'insu ou au su inavoué du sujet, peu importe = une musique, une symphonie : cela fait entendre, dans une vaste et longue exposition, tous les thèmes du possible, mais en fait il y a déjà un thème choisi (une décision vers laquelle le sujet penche secrètement) qui, au bout d'un certain temps d'enchevêtrement, fait tilt, sonne comme la vérité du désir : le sujet faussement indécis (en est-il d'autre ?) a une grande responsabilité vis-à-vis de lui-même : il doit sans cesse tendre l'oreille, écouter, deviner le thème décisif → il y a une gestion difficile de l'hésitation : elle n'est pas (seulement) un pathos (renvoyant à une pathologie) mais (aussi) une économie, une « praxéologie ». Car l'écrivain : à la fois jamais rien de définitif (Kafka : « Je n'ai rien de définitif ») et tout de suite quelque chose de définitif[28].

Janouch, 14

2) Ceci pour l'« hésitation ». Mais distinguer peut-être l'oscillation. Bien que je ne veuille pas traiter vraiment ce cas, parce qu'il s'agit d'un ami proche, de quelqu'un que, personnellement, j'aime, estime et admire, et de plus d'un problème « chaud », d'une « image en action », je veux signaler qu'il faudrait peut-être interpréter, c'est-à-dire « comprendre » Sollers selon la perspective d'une pensée sérieuse (et non seulement

Sollers

27. Allusion aux *Nourritures terrestres* d'André Gide (1897) où le jeune Nathanaël est invité à abandonner toute position morale pour goûter à la vie dans ses contradictions.
28. « Kafka se mit à rire. Je l'imitai, bien que je ne l'aie pas compris. "Il n'y a de définitif que la souffrance", dit-il gravement. »

« incompréhensible », « décevante », « dévalorisante ») de l'oscillation → palinodies spectaculaires, va-et-vient, brouillages qui déconcertent → trois remarques :

a) Il y a remise en question évidente du rôle de l'intellectuel en tant que procurateur noble, juste d'une cause : « le carnavalesque » peut être une dimension de l'écriture de vie : ne pas oublier que nous sommes très précisément dans une phase active de déconstruction « saine » de la « mission » de l'intellectuel : cette déconstruction peut prendre la forme d'un retrait, mais aussi d'un brouillage, d'une série d'affirmations décentrées.

b) La secousse donnée à l'unité du discours intellectuel (fidélité) peut se comprendre comme une suite de « happenings », destinés à troubler la morale très sur-moïque de l'intellectuel comme figure de la noble cause au prix, évidemment, d'une extrême solitude (premier roman : *Une curieuse solitude*[29]). Noter que le happening n'est pas « reçu » dans cette pratique intellectuelle que j'aimerais un jour voir décrire → éthologie des Intellectuels.

c) En fait, à travers une musique effrénée, sans peur, de l'oscillation, je suis persuadé qu'il y a un thème fixe : l'Écriture, la dévotion à l'Écriture → le « nouveau » sollersien est que cette dévotion à l'Écriture (quelques pages de *Paradis* tous les matins) ne passe pas par l'attitude ordinaire de l'art pour l'art, ou de l'art + un engagement du « citoyen »-écrivain qui vote ou signe toujours du même côté, mais d'une sorte d'affolement radical du sujet, de sa compromission multipliée et incessante, comme infatigable : lutte entre l'inconclusion des attitudes et la tendance de l'image à se stabiliser, à se retenir : car le destin de l'image, c'est l'immobilité → *cf.* néantification de l'image chez le mystique El-Hadj[30], *cf.* peut-être l'incompréhensible lacanien, destructeur de vulgate.

Dieu

3) Résistances *:* résistance très forte, notamment de l'intelligentsia, à admettre, à reconnaître la variation, l'oscillation : bien illustrée par l'opposition Gide / Sollers : l'hésitation gidienne est récupérable parce que l'image est stable. Gide produit l'image stable du mouvant ≠ Sollers empêche l'image de prendre[31]. En somme, tout se joue vraiment non au

---

29. Il est paru aux Éditions du Seuil en 1958. *Paradis* date de 1981 mais était déjà en cours de parution.
30. Al-Halladj, théologien mystique de langue arabe (858-902), développe la théorie d'une « totale union intentionnelle (d'amour) où l'intelligence et la volonté du sujet — donc tout ce qui lui permet de dire "je" — sont agies par la grâce divine » (*Encyclopédie de l'Islam*, Leyde et Paris, Brill, 1960).
31. « N'oublions pas Sollers. — Mais on ne parle que de lui ! » Voir *Sollers écrivain* (OCIII, 929).

niveau des contenus mais des images : c'est l'image que la communauté peut toujours sauver (quelle qu'elle soit) car c'est l'image dont elle se nourrit : le « scandale » sollersien : il s'attaque à l'image, semble vouloir empêcher à l'avance la formation, la stabilisation de toute image : même celle de celui qui essaye des directions différentes, explore des contradictions, avant de trouver sa voie définitive (mythe du cheminement : noble). Même cette image semble peu possible tant le brouillage des conduites est grinçant ou comme on m'a dit souvent (mot typiquement collectif) : « indéfendable ».

2) LE TEMPS VIBRÉ

Du champ endoxal (imaginaire social), revenons au champ existentiel (effort, intentionnalité, intérieur du sujet) : sujet en proie à une activité (je l'ai dit) d'hésitation, d'oscillation : →
Ce sujet : on peut avoir le sentiment que l'oscillation est une sorte de tactique, un moyen que le sujet se donne : pour arriver à quoi ? Non à une sublimation (*cf. infra* à propos de Sollers), mais, selon une éthique moins transcendante, à une « justesse », à ce qu'on aurait appelé autrefois une « authenticité » : Sartre, à propos de Nathalie Sarraute : « l'*authenticité*, vrai rapport avec les autres, avec soi-même, avec la mort[32] » = je retiens le mot et la phrase, inhabituels dans mes habitudes de langage, à cause de la dernière proposition : « vrai rapport avec la mort » → peut-être est-ce là le point qui peut définir une justesse de vie (*cf.* « vitalité désespérée ») et qui permet de comprendre l'oscillation, l'alternance, comme une tactique « désespérée » du sujet.

Théorie des émotions début

On pourrait dire ceci à la façon de Bachelard : l'oscillation, l'hésitation, l'alternance accomplissent (au plan existentiel du sujet, de sa vie en tant qu'existence) un temps vibré (l'énergie d'existence = une énergie vibratoire). Le rapport entre la vibration et la justesse, l'efficience juste, est illustré par le cas du joueur de billard[33], dont le geste est apparem-

Bachelard, 131

---

32. Dans l'étude consacrée à *Portrait d'un inconnu*, in *Situations IV*, Paris, Gallimard, 1964, p. 13.
33. L'exemple est emprunté à l'ouvrage de Rignano, *La Psychologie du raisonnement*. Selon Bachelard, en ce qui concerne le joueur de billard, « Rignano n'a examiné là que l'encadrement quantitatif de l'énergie musculaire ; mais il a bien montré que l'usage intelligent de la force a besoin de deux repères contraires dans le plus et dans le moins. Il a bien montré aussi que l'impression apportée au centre pour un muscle trop tendu détermine, par réflexion, une détente, soit exactement le contraire de l'action préparée par la causalité physiologique. La causalité physiologique ne devrait pas attendre ; elle devait déclencher le coup trop fort. Mais la réflexion impose un intervalle d'inaction, puis une conclusion inverse. L'action a lieu à travers une contradiction ».

ment hésitant et cependant typiquement adroit[34] → dualisme fondamental de la mise au point de certains gestes adroits : dialectique du plus et du moins → joueur de billard : 1) poussée en avant par le désir de faire partir le coup mais trop grande tension des muscles → peur d'un échec → 2) activité
70 antagoniste : les muscles se relâchent → peur inverse de rater par poussée trop faible → oscillations plus ou moins amples du bras = succession très rapide d'affectivités opposées qui se déclenchent au fur et à mesure → usage intelligent de la force : a besoin de deux repères contraires dans le plus et le moins.

Justesse du temps vibré : de nouveau, quittant le champ existentiel, on peut retrouver celui de la collectivité et même (et surtout) celui de l'espèce.

Anciens Grecs (*cf.* peuples dits archaïques) : la vie annuelle très rythmée par une succession d'états *(pathè)* paroxystiques et opposés : nombreuses fêtes collectives, mais
Téleutè entre chacune de ces fêtes période de rétention, astreintes,
Askèsis sobriété : *téleutè, askèsis*[35] = fête (au sens de : « accomplissement », dénouement, achèvement, fin ≠ exercice) → le rythme : flagrant dans toutes les sociétés anciennes, et notamment en nourriture (Ancien Régime : « ceinture », « bombance », viande) (imaginons une « grammaire » de la « vie » : le signe renverrait à toutes les opérations d'alternance). Signe du poétique : paradigme étendu en syntagme → noter que le problème a son actualité : bien que les sociétés modernes tendent à la disparition du rythme et à l'uniformisation des « états » (ennui du dimanche prenant la relève de l'ennui de la semaine), on dirait que les Français (surtout eux, semble-t-il) ont une nostalgie de l'alternance (attachement à une survivance) → enquête sociologique sur le temps (les Français et le temps) : on préfère grouper les interruptions de travail (au lieu de les répartir le long de la semaine) pour avoir, à la fin de la semaine, une autre vie (partir) : survivance de la *téleutè askèsis*.

Au niveau de l'espèce, phénomènes fréquents et spectaculaires : hibernations, endormissement hivernal avec réveil fou au printemps, et ceci très impressionnant (Dr H.M. Shelton, *Le Jeûne, une technique millénaire*, Laffont, 1978[36]) :

---

34. « Une théorie cinétique des solides nous montrerait que les figures les plus stables doivent leur stabilité à un désaccord rythmique. L'énergie vibratoire est l'énergie d'existence. Le temps primitif est le temps vibré » (Bachelard, p. 131).

35. Mots grecs signifiant « accomplissement, réalisation, fin », et « exercice, pratique ; genre de vie des athlètes ».

36. Ouvrage adapté par Martin Melkonian. Barthes va lire l'extrait sur le phoque, et quelques lignes sur la chenille et l'éphémère.

* Le Jeûne p. 21 :

« Le phoque mâle à fourrure de l'Alaska est l'exemple de jeûne le mieux connu chez un mammifère pendant la période d'accouplement. Pendant tout l'été, il ne mange ni ne dort. Ce n'est qu'une longue débauche de lutte et d'amour ; en outre, il doit protéger son harem contre des envahisseurs peu scrupuleux. Mais, à force d'activité, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Toute sa graisse a disparu — c'est d'ailleurs de cela qu'il a vécu tout l'été. Ses os ressortent, ses flancs sont déchirés et marqués de blessures. Il est exténué. Délaissant son harem, il retourne vers les hautes herbes loin du rivage, et là il s'étend sous le chaud soleil. S'il n'est pas dérangé, il dormira d'une traite pendant trois semaines. »

Nous dériverions ici vers une tout autre figure : l'Amour comme oxymoron, alliance de mots, « obscure clarté des étoiles » = nourriture et épuisement (d'amour et d'eau fraîche) : nourriture qui se substitue à la nourriture mais épuise : d'où la métaphore du feu, qui se nourrit et épuise.

Séance du 13 mai 1978

SUPPLÉMENT VI
Nouvelles de la semaine :

1. *Deux précisions qui m'ont été données, venant suppléer à des brumes : le Cours = un processus de mémoire collective : ce serait la ligne juste du Cours en ce que ce type de dialogue exclut également la laudation et l'agression mais accomplit une activité.*
1) El-Hallaj. (IXe siècle)[1]*.*
2) Hain-teny : *mots malgaches (il s'agissait d'un « jeu » verbal d'une tribu Mérina). Paulhan (traducteur)*[2] *dit : « science du langage », « science des mots », ou « paroles savantes ».*

Mirèse Akar

Hay : *science, puissance (des mots), mais aussi : chaleur, brûlure (des mots) : amour, justice → voisin de* teny : *reproches, réprimandes → ce qui donne vie au langage → (j'ai souvent pensé à un cours sur les blessures de langage).*

2. *Reçu une lettre, un billet anonyme, qui semble avoir trait au cours, car adressé au Collège, et vague affinité avec le cours : écrit au Bic vert et posté à la gare Montparnasse le 30 avril (lendemain du cours sur la Réponse) : cette seule phrase :*
« … et bien <sic[3]>*, si c'est comme ça, vous n'avez qu'à vous retirer et nous "foutre la paix" aussi ! »*
Je communique ce « poulet » pour la raison suivante :
Ce qu'on commence à découvrir scientifiquement : dans toute parole, plus important encore que le « message » : la destination, le jeu destinatoire, l'allocution, la tactique allocutoire, c'est-à-dire finalement le travail imaginaire (affectif) de la demande et de la réponse, la tactique des images → en ce sens, chacun peut le corroborer, l'agression de la lettre anonyme réside secondairement dans son message et essentiellement dans son anonymat = le mot auquel je ne puis répondre[4] *; de quelque façon que je contourne mon esprit, je ne sais à qui répondre (sauf à recourir à une machine policière d'ailleurs impuissante) : rien à faire : définitivement*

1. C'est le nom du mystique arabe mentionné par Barthes au cours précédent.
2. Mirèse Akar, traductrice française.
3. Barthes souligne la faute à la lecture.
4. Sur une des fiches préparatoires, Barthes a noté : « Anonymat agressif : l'écriture de toute manière est une propriété, une appropriation » (Fonds Roland Barthes / Archives IMEC).

impuissant, possédé, forclos : c'est le coup bas de la machè, *du combat de paroles. On voit par là que répondre n'est pas tellement opposer un contenu, c'est-à-dire rétorquer*[5], *que pouvoir ou vouloir parler après : bien visible dans le rapport parents / enfants. Le verbe « répondre » était toujours employé intransitivement et la réponse était entendue comme un acte d'insolence. → L'anonyme agit en fait comme un père ancienne manière ou un despote qui m'enferme dans la situation d'un gosse : (la lettre anonyme veut dire) : et puis ne réponds pas.*
Je ne peux répondre, mais je peux commenter (ce que font souvent les gosses en eux-mêmes) : commenter = accroître au plus haut point possible la conscience du geste, de l'incident : parler le message dans un autre langage (discours) que celui où il a été émis, c'est-à-dire traduire, interpréter ; tourner la clef (au sens musical) du code, pour changer la musique (la cacophonie) → car il faut toujours aller jusqu'au bout d'un désir (Ribettes[6]*) ou d'une blessure : le Neutre ne consiste pas forcément à annuler (encaisser sans broncher) mais plutôt à déplacer, à se déplacer*[7]*. (Se tasser n'est pas exclu, à condition que je me parle à moi-même le langage du tassement.)*
De là à comprendre peut-être ceci, plus général : le commentaire, la critique, l'écriture serait en fait une réponse à qui ne voudrait pas que je réponde : l'œuvre s'éploie hors de toute réponse, comme une assertion géante, continue : c'est la vue (pessimiste ou réaliste) au premier degré que j'en ai ; mais en commentant (c'est-à-dire en lisant activement) je lui réponds, j'exorcise la relation de force qu'elle m'impose (en soi toute œuvre, toute parole en impose).
Eh bien, puisque cet (ou cette) anonyme m'enjoint de me retirer, je vais placer ici la figure Retraite[8]*.*

---

5. [Oral : « à la lettre ».]
6. Jean-Michel Ribettes, psychanalyste, élève de Barthes dont celui-ci va lire une lettre lors du cours suivant.
7. Barthes a écrit sur une fiche préparatoire : « Je voudrais une absence (provisoire), non un refus : c'est cela, le Neutre » (Fonds Roland Barthes / Archives IMEC).
8. Barthes indique donc qu'il a changé l'ordre des figures.

LA RETRAITE

1) Mouvement de se retirer (du monde, du mondain) ce serait plutôt : le retirement ; 2) lieu où l'on se retire.

1) LE GESTE

Sauf par un exemple, que je dirai tout à l'heure, je laisserai de côté l'énorme dossier religieux de la retraite, de l'acte de retraite : pièce essentielle de toute organisation de vie religieuse (*cf.* cours « Vivre ensemble[9] »). Les exemples littéraires de ce type de retraites ne manqueraient pas : Chateaubriand, *Vie de Rancé*. La retraite souhaitée mais déconseillée d'Aliocha Karamazov, etc.
Toujours au gré de lectures (donc, rien d'exhaustif, il s'en faut de beaucoup), trois gestes de retraite. J'entends par gestes des actes de séparation, de sécession qui comportent, non pas forcément une théâtralité (c'est la définition classique de geste ≠ acte), mais un *quantum* brillant de fantasme, de désir ou de jouissance : soit que visiblement le geste comble, conforte celui qui en est le sujet, soit que le geste de retraite d'un autre nous fasse envie, fantasmatiquement, c'est-à-dire en nous projetant dans le scénario :

a) Rousseau

Promenade, V, p. 46

Après la lapidation de Môtiers, se réfugie dans l'île de Saint-Pierre, petite île du lac de Bienne (au nord du lac de Neuchâtel) : très peu connue, même en Suisse (dit Rousseau) : « très agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire » (belle expression pour la retraite : « se circonscrire »). Là : grande jouissance d'isolement : « ce séjour isolé où je m'étais enlacé de moi-même, dont il m'était impossible de sortir sans assistance et sans être bien aperçu » → Rousseau : transporté là brusquement, seul et nu… y fait venir sa gouvernante, ses livres et son petit équipage, mais prend plaisir à ne rien déballer, à laisser des livres encaissés… et pas d'écritoire.
Souligner quelques marques de cette retraite biennoise, retraite réelle car il y a un autre Rousseau, « retraite fantasmatique » *(cf. infra)* :

9. Ce cours est centré sur les modes de vie communautaire, notamment religieux.

Île

1) Le fantasme insulaire (bien connu : fantasme d'enfant, *cf.* fantasme du bateau) ici réalisé (or quelle plus grande jouissance qu'un fantasme réalisé) : rupture avec la terre ferme, ce qui veut dire : autarcie, jouissance d'autarcie : complétude (définition du paradis) :
Rousseau, *Cinquième promenade*, p. 96 :
« Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains et ses aspects qu'elle offre toutes sortes de sites et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce dont le bord des eaux entretient la fraîcheur ; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur, et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges.
« C'est dans cette île que je me réfugiai après la lapidation de Môtiers. J'y trouvais le séjour si charmant, j'y menais une vie si convenable à mon humeur que, résolu d'y finir mes jours, je n'avais d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet qui ne s'accordait pas avec celui de m'entraîner en Angleterre, dont je sentais déjà les premiers effets. Dans les pressentiments qui m'inquiétaient, j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, et qu'en m'ôtant toute puissance et tout espoir d'en sortir on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde j'en eusse oublié l'existence et qu'on y eût oublié la mienne aussi. »

Prison éternelle

2) Abolition du temps, sous forme d'un rêve d'éternité : être éternellement là, dans cet état → métaphore audacieuse : « j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, et qu'en m'ôtant toute puissance et tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde j'en eusse oublié l'existence et qu'on y eût oublié la mienne aussi ». (En fait, l'éternité pour Rousseau = deux mois.) Éternité, prison ? = exemption de la responsabilité (sociale).

Compagnie

3) Compagnie, retraite = ce n'est pas la solitude : il y a le receveur (hôpital de Berne), sa famille, ses domestiques + visiteurs des rives voisines le dimanche. → L'afflux d'extérieur est limité et surtout codé (le dimanche), donc absolument maîtrisé : aucun débordement par le social + le receveur : notation curieuse et subtile… « le receveur, sa femme et ses domestiques qui tous étaient à la vérité de très bonnes gens *et rien de plus* ». Ça veut dire quoi ? Supportables, ne rompant pas la retraite, parce que « insignifiants » : ce n'étaient pas des « intellectuels », des écrivains, des politiques : leur « idéosphère », leur « idéo-logie » n'interférait pas avec celle de Rousseau → retraite implique un dosage de l'altérité : l'altérité légère donc au besoin plate (nous sommes vraiment ici au plus près du Neutre).

4) Oisiveté. Enfin, trait typique (par rapport à d'autres retraites) de cette retraite biennoise : sa finalité : ne rien faire : « Le précieux *far niente* fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté. » Donc, soulignons : pas de livres, pas d'écritoire : suspension de l'écriture : substitution d'une activité pacifiante, parce que sans responsabilité : herboriser : entreprend de faire la *flora petrinsularis* : décrire toutes les plantes de l'île ; s'intéresse surtout à la sexualité des plantes. → En gros : oisiveté par rapport à la « spécialisation » de l'intellectuel : jouissance de substituer un savoir irénique (peut-être obsessionnel : chosification, inventaire) à un combat d'idées + postulation « écologique » : travaux agricoles, exercice, appétit, etc., et surtout : marginal, type violon d'Ingres (*cf.* moi et la peinture)[10].

b) Swedenborg

(Suédois, en gros contemporain de Voltaire. Homme de science, chimiste, naturaliste, ingénieur, couvert d'honneurs ; à 58 ans : vision mystique, transformation radicale → série de révélations prolongées pendant vingt-sept ans → nouvelle gloire : toute l'Europe s'intéresse à lui, lui écrit, mais ne répond pas.)

---

10. [Oral : « Il est pacifiant de classer », ajoute Barthes, qui, citant Valéry et Quintilien, évoque l'épitaphe latine de M. Teste : « *Transiit classificando* », « Il a passé sa vie à classer ». Barthes mentionne sa pratique du dessin et dit de cette activité que « n'ayant pas le devoir d'être son propre Narcisse, elle est reposante ».] Voir, dans OCII, 910, « Plaisir à Quintilien ».

Circonstance de la première vision : Swedenborg voyageait beaucoup : séjournait dans différents pays pour y faire éditer des livres (à chaque pays un livre !) → à Londres, 1746. A l'habitude de louer une pièce pour méditer, dans une auberge différente de son lieu d'habitation : je vais y revenir, car c'est ce second lieu qui m'intéresse. Un soir dans cette pièce : a faim, mange beaucoup ; à la fin du repas, brouillard sur les yeux, reptiles sur le plancher ; *cf.* version de Pierre, Actes des Apôtres : tente descendant du ciel, contenant des animaux, « Pierre, lève-toi, tue et mange[11] », répété trois fois ≠ Swedenborg : voit un homme assis en pleine lumière dans un coin de la pièce ; les reptiles ont disparu. L'homme dit : *« Ne mange pas tant. »* Puis obscurité, seul. La nuit suivante, l'homme rayonnant réapparaît : « Je suis Dieu… Je t'ai élu pour interpréter aux hommes le sens intérieur des Saintes Écritures : je te dicterai ce que tu devras écrire. » → Mission et dictée divines. (J'aimerais réfléchir sur l'inversion de l'ordre : tue et mange / ne mange pas ; mais il faudrait remonter au sens anagogique de la vision de Pierre (celle de Swedenborg est bassement digestive ou plutôt « indigestive ») et cela entraînerait trop loin) → revenons à cette pièce louée dans une auberge, indépendamment de l'habitation, pour méditer, car ce lieu, ou ce geste de double location, me fascine : quelques réflexions →

Swedenborg, 63

1) Double location → ici : pour « méditer » ; mais version la plus courante : pour faire l'amour : « baise-en-ville » → « méditer en ville ». Ne pas prendre cette substitution trop à la légère → conduite de jouissance, de clandestinité, peut-être d'anonymat. Méditer : ce qui m'appartient en propre, ce qui veut un espace de dépropriation qui isole et essentialise l'acte, mon rapport à cet acte (amour ou méditation).

2) Il faudrait savoir ce qu'il en est d'un certain fantasme de clandestinité, dont nous voyons ici qu'il recoupe peut-être un fantasme de dédoublement : fantasme du for intérieur. (Jouons sur l'ambiguïté : for / fort : mon intérieur comme une forteresse (titre de Bruno Bettelheim, en rapport avec la psychose[12]) ; quant à *for*, qui a un parcours étymologique compliqué : *forum* → marché, opérations qui se font au mar-

For intérieur

11. « Pendant qu'on faisait les préparatifs, il lui vint une extase : il voit le ciel ouvert et un objet qui descendait comme une grande nappe tenue par les quatre coins, et qui s'abaissait vers la terre ; il y avait dedans tous les quadrupèdes et reptiles de la terre et les oiseaux du ciel. Et une voix lui advint : "Debout ! Pierre, tue et mange." […] Cela eut lieu par trois fois, et aussitôt l'objet fut enlevé vers le ciel » (Actes des Apôtres 10,10-16).

12. *La Forteresse vide*, de Bruno Bettelheim, a paru en 1967. Trad. fr., Paris, Éd. du Seuil, 1969.

ché → conventions → juridictions, loi, prix (*au fur de :* au taux de = au fur et à mesure) ; espagnol : *fuero* (statut) → tribunal, juridiction temporelle de l'Église (= for extérieur) → ≠ jugement de la conscience, for intérieur.)

La seconde chambre : comme le *for* intérieur, le fort inexpugnable : mythe (historique) des deux hommes dans un même sujet : l'homme extérieur, social, mondain, aliéné par les contraintes de la mondanité (hypocrisie, etc.) ≠ homme intérieur, homme vrai et libre → homme de la parole / homme du silence (ou de la jouissance = de l'au-delà ou de l'en-deçà du langage). *Cf.* d'ailleurs à élucider le mythe public / privé ; on a dit : idéologiquement capitaliste : mais c'est l'utilisation du « public » qui est aliénée dans un marché (photos, interviews, racontars, etc.) : le « privé » est une défense naturelle contre la transformation du public en marchandise → identification logique du clandestin (ou de l'anonyme) et du libre.

Public / privé

Peut-être d'ailleurs le fantasme de dédoublement est-il plus important. J'induirais cela d'une double postulation que je surprends en moi : *a)* ma résistance à avoir plusieurs lieux (ville / campagne), mon envie de la permanence de l'habitation unique comme repos et fécondité de travail, mon insistance à reproduire partout la même structure d'espace, la même « proxémie » (je m'en suis expliqué plusieurs fois) ; *b)* mon envie, parfois, d'avoir un second lieu, à peu près secret, familier et dépaysé : dans un tout autre quartier (Canal St-Martin, hôtel minable, revenant de Nanterre) → deux fantasmes : *a)* celui du peintre, qui a un atelier indépendant ; *b)* l'idée-miracle (vrai fantasme) qu'en partant m'enfermer quelques semaines dans un lieu (chambre d'hôtel au bord de la mer, petite plage l'hiver) je vais fournir un travail intensif : faire un livre, un roman, etc.

Un / deux lieux

Moins subjectif car attesté par la littérature policière et d'aventures : le fantasme des lieux à double entrée, dont une, évidemment secrète : Arsène Lupin → solution mythique qui règle triomphalement la double contrainte : un repaire qui protège mais qui ne soit pas un piège.

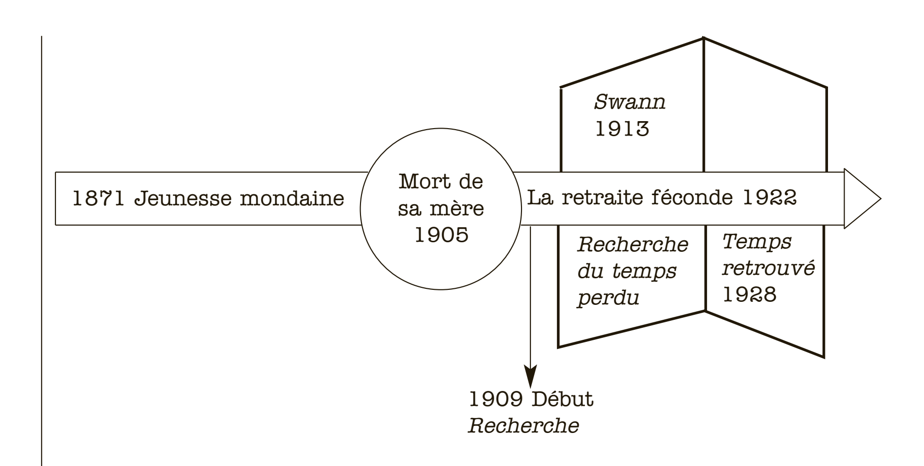
Double entrée

c) Proust

Y a-t-il une retraite proustienne ? Je l'ai toujours cru, fortement, et je me suis nourri de cette image (Castex et Surer, XXe siècle[13]).

Agréments du mythe : 1) Crue de la Seine 1910 : Proust sur une île : la moitié de Paris immergée, métro submergé, tram-

13. Manuel de littérature utilisé jadis dans les classes secondaires.



Painter, 198

ways arrêtés, lac de la gare Saint-Lazare au boulevard Haussmann, jusqu'à l'appartement de Proust[14]. 2) Chambre tapissée de liège, travaille la nuit, seulement quelques amis, etc.
Signification du mythe (précisément, celle qui m'impressionne) : 1) entrée « en œuvre », comme au couvent ; 2) prix qu'il faut payer pour l'œuvre → certitude qu'elle sera accomplie et importante ; 3) jouissance d'une souveraineté à la fois fantasmatique et « pratique » ; 4) crédibilité du mythe en raison de son articulation interne : amasser des matériaux (observations, expériences) = vie mondaine, puis s'enfermer pour les composer : mythe artisanal et agricole → collecte → immanence (de l'élaboration) → transcendance (du résultat).
Le mythe est-il réalisable ? En tout cas, s'il l'est, à cette condition : ne pas « s'enfermer » (même si c'est plus modestement que Proust) à n'importe quel moment du travail de l'œuvre : pas trop tôt. Dans le point 4 du mythe, chose juste : il faut qu'il y ait sur-compression des matériaux (on le verrait bien dans les multiples « fusées » qui ont précédé la *Recherche*) : l'enfermement — la « schizoïdie — ne me paraît tenable que dans l'écriture, la phase d'écriture. Cela dit : peut-être problème atopique : dépend du sujet et du type d'œuvre ? Très mystérieuse alchimie de l'œuvre.
J'ai dit : mythe. En fait, je me suis aperçu que l'image de la retraite proustienne me venait uniquement du schéma Castex-Surer que j'ai cité. Dans Painter, c'est infiniment plus flou : certes, il y a eu retraite en maison de santé (clinique du

14. On lit ceci dans la biographie de George Duncan Painter, *Proust*, t. II, Paris, Mercure de France, 1966 : « Et Proust lui-même, entouré d'eau dans son îlot désert, non sans excitation prit quelque plaisir à un drame qui eût pu être intitulé : Proust sur le Floss. Mais lorsque enfin le fleuve s'éloigna du seuil de Proust, ses soucis commencèrent, bien que, disait-il, "je n'ose pas devant les grands malheurs de tous parler de moi". »

docteur Solier à Billancourt), six semaines, après la mort de sa mère ; en fait, aussi, pour guérir l'asthme → certes, ensuite retraite, mais moins drastique que ne dit le mythe, et aussi par dégradation de la santé. Et surtout, une vraie coupure est mal repérable. Or, mythiquement, c'est la coupure qui fait la retraite ; ici : jour et nuit. (Vie de Proust : m'a toujours fasciné (article sur Painter[15]) : je crois : très nouveau : une façon nouvelle de poser le rapport de la vie et de l'œuvre : → peut-être un cours là-dessus. Je réserve le sujet.)

2) L'ORGANISATION

La retraite est « signifiée » (devient signifiante : devient un nom) par son contenu — qui est en fait sa forme d'organisation : horaires, habitudes, manies = la façon dont le corps en retraite tisse le travail. → Manies de Proust : nous reprendrons cela, si nous nous occupons un jour de Proust.

Swedenborg, 358

1) Comme exemple d'organisation moins connu : le mode de vie de Swedenborg dans sa maison de Stockholm :
Maison + jardin = un carré. Appartement proprement dit : exigu, sans recherche ; n'aurait paru commode à aucun autre. Bible hébraïque et grecque + registre pour les citations. Travaillait la nuit comme le jour. Dormait « quand il se sentait disposé pour le sommeil » (pas d'heures fixes). Sa vieille servante (la femme du jardinier) : son seul service : faire son lit et remplir une grande cruche dans son antichambre. D'automne au printemps, feu dans son cabinet de travail (pour son café). Dans la chambre à coucher, jamais de feu, mais bonnes couvertures anglaises. Ravivait le feu (charbons ardents et bois sec) et se mettait à écrire. Faisait son café dans la cheminée de son cabinet : le sucrait beaucoup, sans lait ni crème, en buvait jour et nuit. Nourriture : uniquement semoule bouillie et lait (*cf.* Spinoza).

Proust et Swedenborg

2) Cette organisation a bien des traits communs avec celle de Proust et donc possibilité d'une typologie des espaces de retraite (« espace » : structurable ≠ « lieu » : autre problème) : *a)* Appropriation absolue de l'espace : « incommode à tout autre » : pour soi, sans concession. *b)* Abolition du rythme « naturel » jour / nuit. Proust : l'unité rythmique est nycthémère[16] ; pour Swedenborg, même pas : dort quand il en a

15. Dans « Longtemps, je me suis couché de bonne heure » (OCIII, 831), Barthes écrit : « Painter, le biographe de Proust, a bien vu que *La Recherche* était constituée par ce qu'il a appelé une "biographie symbolique", ou encore "une histoire symbolique de la vie de Proust". » Voir surtout « Les vies parallèles » (OCII, 60).

besoin. Proust : question de bruit. *c)* Confort : la retraite d'écriture n'est pas ascétique : chaleur. *d)* Importance d'être servi (lie l'écriture à des revenus) : Swedenborg, modestement, mais pas d'effort physique, pas de courses ; Proust, luxueusement : Nicolas Cottin sert Proust la nuit, Céline prend la relève pour le café vers quatre heures du matin. *e)* Nourriture répétitive : Swedenborg : semoule et lait. Proust dîne à neuf heures du soir : trois croissants achetés à la gare Saint-Lazare, du café au lait bouillant dans une cafetière isolante, « un bon café au lait qui fume », des œufs Béchamel, des pommes de terre frites dans un petit légumier en argent (c'est ce qui me surprend le plus) et des fruits cuits : curieux : l'alliance du luxe et de la répétition[17] : *cf.* roi d'Espagne[18] faisant une grosse pension à Farinelli pour lui chanter tous les soirs pendant quatorze ans la même romance : on dirait que la monotonie (la répétition) suffit à créer la retraite.

Painter, 200-1

3) Organisation de la retraite : se pose le problème de la propriété. Il y aurait deux sortes de propriété : 1) Mauvaise : celle du vouloir-saisir, du vouloir-garder, de l'appropriation, du vouloir-tenir-beaucoup : = l'*ad-rogantia* ≠ 2) Bonne, ou du moins acceptable : la propriété menue, celle qui dénote retraite, quant-à-soi, individu, anonymat : qui-ne-se-voit-pas, incolore : ce que Cage appelle « les utilités » (qui ne concernent pas les autres) : idée peut-être bizarre : le Neutre aurait rapport avec cette propriété menue, ou cette menue propriété (*cf.* menue monnaie) : propriété d'un espace privé, où la signification est inconséquente : propriété de certains objets dits « personnels » : c'est plutôt une individuation de matière (timbale pour fleurs, noir du marbre de la pendule, vieux cadre d'une gravure romantique) : matière qui a une charge de souvenir → sorte de proxémie[19] : l'objet est comme un geste de mon corps. Fort possible que ce sentiment affectif de la menue propriété soit ou bien névrotique (du côté de la petite obsessionnalité : mes ciseaux à ongles, mon stylo, etc.), ou bien social, historique et de classe : on le rattache volontiers à une attitude petite-bourgeoise : ce serait la réplique

Propriété

16. Nycthémère : substantif masculin : « espace de temps comprenant un jour et une nuit, ou un jour entier, c'est-à-dire vingt-quatre heures », selon Littré. [Pour Barthes, « unité de vingt-quatre heures mais dans laquelle est réalisée l'inversion de la nuit et du jour » (oral).]

17. « Pendant un mois la même chose et les pommes, on en était rebuté », se plaignait son personnel (cité par Painter).

18. Philippe V. Voir « En sortant du cinéma » (OCIII, 256).

19. Rapport du corps à l'espace. La proxémie fait l'objet d'un long développement dans le cours sur le *Comment vivre ensemble*, dont elle est une des figures (séance du 20 avril 1977).

miniaturisée de la propriété bourgeoise (comme le pavillon miniaturise le domaine) ; cela, effectivement, s'opposerait à une disposition de l'ancienne aristocratie : l'indifférence au privé (Versailles) : les aristocrates russes : le vieux prince Bolkonski de *Guerre et Paix*, le comte Strogonof dont parle Joseph de Maistre : « Il n'avait point de chambre à coucher dans son vaste hôtel, ni même de lit fixe. Il couchait à la manière des anciens Russes, sur un divan ou sur un petit lit de camp qu'il faisait dresser ici ou là, suivant sa fantaisie[20]. » *Cf.* aussi la règle de dépropriation de la proxémie dans les communautés modernes → radicalité, mais aussi ultime résistance : la défécation en commun.

Maistre, 221

3) SITIO[21]

Tout ceci : organisation de l'espace interne. Mais autre problème, ou du moins autre thème : le choix du lieu où il fait bon rester, s'enfermer, où l'on « se sent bien » :

1) Arrêt sur le lieu : intégralement laissé au hasard. Sans doute, dans la littérature nombreux exemples de voyageurs faisant halte dans un endroit, s'y trouvant bien et y restant + mythes nombreux du lieu de séjour, de retraite, de fondation (de ville) désignés, assignés par Dieu. Exemple : la *Navigatio Brendani*[22] *:* monachisme celtique : Patrick (ve siècle), Colomban (vi^e^ siècle ; Irlande) : fuir totalement le monde, s'en remettre à Dieu + pratiques des vertus grâce à la pérégrination sur mer qui mène à quelque îlot désert où l'on établit un nouveau monastère : exemple : Brendan (+ 580) : avec quatorze disciples, fuit le monde et se livre pendant sept ans aux courants de la mer entre l'Irlande et l'Écosse = pérégrination fameuse → légende (xie siècle) de la *Navigatio Brendani*.

Navigatio Brendani

2) Le hasard (ou Dieu) = un marqueur. Et s'il n'y a pas de marqueur ? Si le sujet doit s'accommoder d'un espace, d'une étendue, d'un horizon absolument indifférencié, sans possibilité de marquage ? C'est, tout simplement, l'angoisse, du moins prouvée par expériences sur les souris : réactions émotionnelles de la souris blanche *mus musculus* : (miction, toilette) = réactions anxiogènes dans une arène circulaire, enceinte dépourvue de repères topographiques = l'*open-*

Open-field, 24

20. C'était le grand chambellan de la cour de Nicolas II. La citation est tirée des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.
21. Ce mot espagnol vu p. 45 signifie « place ».
22. Œuvre d'un moine inconnu du xie siècle qui, d'Irlande, se répandit à travers toute l'Europe. Le texte latin fut publié à Paris en 1836.

field[23] = maximum d'anxiété → diminution de l'anxiété → enceinte carrée → labyrinthe à quatre couloirs (labyrinthes = « des appareils dépourvus de tout mécanisme caché, conçus de telle sorte que leur maîtrise exige la découverte et le choix de la route la plus courte vers un but dont la position ne varie pas » — *Introduction à l'étude du comportement animal*, Nathan, 1977, p. 183-188) → enceinte en T → labyrinthe en Y. Noter ceci : tout au moins pour l'animal, l'anxiété ne vient pas d'avoir à choisir entre deux routes (labyrinthe en Y, âne de Buridan, *double bind*), mais d'avoir toutes les routes possibles et même pas de « route » devant soi : espace vierge de l'*open-field* → ce serait à voir : en tout cas, comme lieu où rester, l'*open-field* semble le plus angoissant : Tolstoï (Hofmann et Pierre, *La Vie de Tolstoï*, Gallimard, 1934, p. 170). 1869 : il termine *Guerre et Paix*. Le 31 août, avec un domestique, il part pour le gouvernement de Penza, où il veut acheter une propriété qui est à vendre. En route, s'arrête pour la nuit à Arzamas. « On lui donna une chambre toute blanche. Il éprouva un effroi inexplicable à constater qu'elle était quadrangulaire. » Deux heures du matin : angoisse terrible, peur de la mort → c'était un *open-field* (renforcé par le blanc).

3) *Sitio* → donc : recherche du lieu topique (c'est le cas de le dire) = absolument spécifique, où je me sens bien : cela peut tenir à des variations infimes :

Animaux : chats se cherchant une place où dormir : méticuleusement, à quelques centimètres près = notion éthologique de *preferandum* : dans un biotope, stéréotype de localisation spatiale : animal préférant un lieu (par exemple température) et en évitant d'autres[24] → hommes : notion domestique

Comp. animal, 8

de « coin » = « le point de confort » (température : 20° mais incluant la température des parois).

Magie : recherche prise en charge par des formes de magie en relation avec la drogue : Carlos Castaneda, *L'Herbe du diable et la Petite Fumée*, Soleil noir, 1972, p. 31 *sq.* Le *Benefactor* (vieil Indien) du jeune néophyte blanc, Don Juan, fait obser-

23. Mot anglais : « champ ouvert ». Barthes s'inspire des manipulations de psychophysiologie concernant l'apprentissage topographique chez l'homme et l'animal. « Cette enceinte dépourvue de repères topographiques réalise une situation open-field propice à l'apparition de manifestations émotionnelles pour des animaux nocturnes dont l'habitat naturel est plus tourmenté. »

24. Dans le chapitre intitulé « Les préférandums chez quelques invertébrés terrestres », il est écrit : « Dans un biotope, les individus d'une espèce animale présentent une relative stéréotypie de localisation, due en grande partie aux facteurs physiques du milieu comme la température, le niveau d'éclairement, l'humidité… Cette constatation a eu pour effet de privilégier l'étude des facteurs qui, pris isolément ou associés, pouvaient rendre compte des “préférences” de localisation spatiale. »

ver que la première chose à entreprendre est de découvrir une place *(sitio)* où l'on se tient sans lassitude → déambuler autour du porche jusqu'à la découverte de cette place[25] : éprouver chaque position jusqu'à ce qu'on trouve la bonne[26]. Et Walter Benjamin (p. 289) : *H* à Marseille (première expérience) : il sort, va au restaurant Basso. Cherche minutieusement une place, change plusieurs fois, selon divers scrupules (notre expérience quotidienne : pour choisir une place au restaurant).

Cela touche au sens, toujours réputé mystérieux, de l'orientation → il faudrait en recenser les mythes magiques, parapsychologiques, éthologiques. Innombrables anecdotes : orientation : comme une recherche du lieu vrai = du lieu « bien » → = une forme extrêmement générale, un mouvement à contenus variés : peut concerner aussi bien la géographie que la sociologie (la politique). Exemple : les Balinais (Bateson, p. 129), exemple de société très figée = fortement dépendants de l'orientation dans l'espace. Pour faire quoi que ce soit, d'abord situer les points cardinaux ; si un Balinais, emmené en voiture à travers des routes sinueuses, perd ses points de repère = est tout à fait désorienté, devient incapable d'agir : un danseur ne pourra plus danser. Or (c'est ceci qui est intéressant) même nécessité pour l'orientation verticale, la hiérarchie sociale, et même il est paralysé si elle est troublée : le Balinais a besoin de situer sa position de caste par rapport à l'autre : s'il perd cette orientation (s'il ne sait pas où est situé l'autre sur l'axe vertical), ne peut parler, ne peut s'adresser à l'autre (*cf.* la stratégie des places de langage, de l'orientation[27]).

4) Espacement. On a vu : un espace habitable (et tel est l'*eidos*[28], le destin de la retraite) = un espace à repères (≠ arène de la petite souris blanche) → le Neutre serait une pratique subtile de la bonne distance entre les repères (y compris les repères humains de l'espace affectif. *Cf.* cours année dernière sur la distance critique des bancs de poissons[29]) : Neutre = espacement (production d'espace) et non distancia-

25. « Il a fait remarquer que j'étais fatigué d'être assis par terre, et que la chose à faire, c'était de trouver l'endroit du plancher *(sitio)* où je pourrais rester assis sans fatigue. »
26. « Le bon *sitio* et le mauvais [...] détenaient la clé du bonheur pour un homme, surtout si ce dernier était à la recherche du savoir. »
27. « Quand deux individus qui ne se connaissent pas se rencontrent, il est nécessaire, avant de converser librement, que chacun fasse savoir à l'autre sa position de caste » (Bateson).
28. Mot grec polysémique qui signifie entre autres « essence ». Voir *La Chambre claire* (OCIII, 1118 et 1148).
29. Voir *Comment vivre ensemble*, « Banc ».

tion, mise à distance[30]. Notion très importante en japonais,
Éric le *ma*[31] : espacement de temps, d'espace : règle la temporalité et la spatialité : ni entassement, ni « désertification ».

Prolongeons l'attitude japonaise (≠ kantisme) qui ne conceptualise ni le temps ni l'espace, mais seulement l'intervalle, le rapport de deux moments, de deux lieux ou objets → essayons de concevoir (ceci lié à la retraite) l'espacement entre les sujets → Blanchot lie expressément cet espacement au Neutre : « Maintenant, ce qui est en jeu et demande rap-
Blanchot, *Entretien*, 109 port, c'est tout ce qui me sépare de l'autre, c'est-à-dire l'autre dans la mesure où je suis infiniment séparé de lui, séparation, fissure, intervalle qui le laisse infiniment en dehors de moi, mais aussi prétend fonder mon rapport avec lui sur cette interruption même, qui est une *interruption d'être* — altérité par laquelle il n'est pour moi, il faut le répéter, ni un autre moi, ni une autre existence, ni une modalité ou un moment de l'existence universelle, ni une surexistence, dieu ou non-dieu, mais l'inconnu de son infinie distance. <…> Altérité qui se tient sous la nomination du neutre… ». « Par la présence de l'autre entendu au neutre, il y a dans le champ des rapports une distorsion empêchant toute communication droite, et tout rapport d'unité… »

Ici, point l'idée (on ne fera que l'alléguer) de l'espacement courbe. Le Neutre, du côté de la courbe ? Théorie obstinée de l'indirect ; Levinas, cité par Blanchot : « La courbure d'espace exprime la relation entre êtres humains. » Et ce beau pro-
104 verbe, peu connu je crois : « Dieu écrit droit avec des courbes[32]. »

4) VITA NUOVA (DANTE : NOVA[33])

Comme fantasme, retraite évidemment liée à l'idée d'une mutation radicale, complète de vie : fantasme très actif, surtout quand on vieillit (le problème étant non pas ne pas

---

30. Éric Marty, mentionné en marginalia, avait suggéré à Barthes d'opposer le Neutre comme espacement, distance dans l'objet en tant qu'il est dispersé, à la distanciation du sujet à l'objet, plus frontale.
31. « Toute relation, toute séparation entre deux instants, deux lieux, deux états: *Ma* » (« L'intervalle », OCIII, 840).
32. Ce proverbe portugais, *« Deus escreve direito por linhas tortas »*, figure en épigraphe au *Soulier de satin* de Paul Claudel.
33. Dante a écrit la *Vita nova* en 1292-1293. Voir *Leçon* (OCIII, 814) : « À cinquante et un ans Michelet commençait sa *vita nuova* : nouvelle œuvre, nouvel amour. Plus âgé que lui (on comprend que ce parallèle est d'affection), j'entre moi aussi dans une *vita nuova*… » ; et « Longtemps je me suis couché de bonne heure » (OCIII, 833), qui croise Dante et Michelet. *Vita Nova*, enfin, est un ensemble de notes posthumes de Barthes (OCIII, 1299), dans lequel figure la récente « décision du 15 avril 1978 » concernant la littérature (voir OCIII, 1300).

vieillir, mais entrer vivant dans la vieillesse). Sur cette *Vita Nuova*, trois observations :

a) Fantasme : son caractère constituant : la radicalité

= un désir-décision sans concession → *Vita nuova* (retraite) saisit tout : le lieu, les rapports mondains, le vêtement, etc. Exemple : Rousseau (il s'agit du fantasme, tout à fait distinct de la retraite réelle sur l'île du lac de Bienne, que j'ai analysée au début) : *Promenade* III.

Rousseau, Tao

Rousseau, *Rêveries*, p. 60 :

« Dès ma jeunesse j'avais fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir et celui de mes prétentions en tout genre. Bien résolu, dans cet âge atteint et dans quelque résolution que je fusse, de ne plus me débattre pour en sortir et de passer le reste de mes jours à vivre au jour la journée sans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet sans peine et quoique alors ma fortune semblât vouloir prendre une assiette plus fixe j'y renonçai non seulement sans regret mais avec un plaisir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de toutes ces vaines espérances, je me livrai pleinement à l'incurie et au repos d'esprit qui fit toujours mon goût le plus dominant et mon penchant le plus durable. Je quittai le monde et ses pompes, je renonçai à toute parure, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute simple, un bon gros habit de drap et bien mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités et les convoitises qui donnaient du prix à tout ce que je quittais. Je renonçai à la place que j'occupais alors, pour laquelle je n'étais nullement propre, et je me mis à copier de la musique à tant la page, occupation pour laquelle j'avais eu toujours un goût décidé[34]*. »*

Ce semble un schéma typique : plaisir du monde (sensuel et narcissique) → agitation → tourment → désir de Neutre. → En fait le refus du monde est le dernier leurre de l'imaginaire : quitter le leurre = suprême leurre mais pourquoi ne pas se permettre ce nouveau leurre ; le sujet n'est pas apaisé…

D'où une sagesse : la « sagesse » Tao qui consiste, comme toujours, à ne pas être systématique[35] : comportement qui est le contraire même du fantasme : l'homme Tao s'efforce de s'abstenir d'exercer une autorité, de remplir une fonction ; s'il

Tao, Grenier, 110

34. Oral : Barthes insère une remarque à propos de la copie : copier renvoie à *Bouvard et Pécuchet*.

35. « Au fond, le Neutre c'est ce qui n'est pas systématique, donc un retrait qui serait systématique ne serait pas du Neutre » (OCIII, 1063).

doit le faire, le fait avec distance : « bienveillance douce » (*cf.* figure « bienveillance sèche »). Ceci, traduit dans l'empirie moderne : suite de retraites temporaires même pas organisées cycliquement. Mais ce serait, ce sera précisément cette inorganisation, cette carence d'un rythme prévisible, qui fournirait au monde qui entoure le sujet une image incompréhensible, « scandaleuse » → thème de la « plongée ». (Donc, pour répondre à l'anonyme : je me retirerai (y compris du Collège) à mon rythme, et non sur injonction !)

b) La vieillesse

De tous les signes de débilité de l'époque, l'un des plus irritants est pour moi la façon dont cette époque parle de la vieillesse : façon turbulente (elle en parle tout le temps) et bornée (elle en parle institutionnellement[36], « retraite légale », « résidences du troisième âge ») → comme il y a deux Neutres, un actif et un réactif (ni-ni), un Neutre « noble » et un Neutre-farce, il y a deux vieillesses, deux retraites :

1) La vieillesse « plate », gommée, propre, celle qui se refoule, qui refoule son nom, son être, celle qui n'ose pas dire son nom[37] : « le troisième âge » : la société n'ose plus nommer la mort, la proximité — ou plutôt la fatalité de la mort → institutionnalisation des « personnes âgées » (« retraite » au sens administratif → « retraité »). Droit au confort et organisation des petits loisirs. Certes, progrès sur sociétés archaïques : on disait qu'une loi de Céos[38] prescrivait aux hommes ayant atteint soixante ans de boire la ciguë : mais cela ne suffit pas pour vitaliser la vieillesse, lui donner un sens en soi, car aujourd'hui, il n'y a pas de contrepartie symbolique à la vieillesse, aucune reconnaissance d'une valeur spécifique : sagesse, clairvoyance, expérience, voyance.

Sophistes, 113

2) Existentialité forte de la vieillesse : reconnaître, parler, chanter son destin, sa tragédie, sa « vitalité désespérée » → Michelet sur la voie, lorsqu'il dit : « la vieillesse, ce long supplice ». → Je veux citer ce texte terrible mais d'une énergie si belle dans la description du désastre, texte saturnien, de Michel-Ange (l'un de ses derniers sonnets) = Renaissance finissante : l'univers n'est plus un cosmos harmonieux : il est une *terribilità*.[39]

---

36. [Oral : « jamais existentiellement », ajoute Barthes.]
37. [Oral : « à preuve qu'on lui en donne un autre ».]
38. À propos de Prodicos de Céos, philosophe de la nature et sophiste, qui mourut à Athènes condamné à boire la ciguë pour avoir corrompu les jeunes gens — « comme Socrate », ajoute le traducteur et commentateur Jean-Paul Dumont.

Hocke, 16

Hocke 82 (mot appliqué aux œuvres de Michel-Ange[40])

Pathos
Vieillesse
Michel-Ange

Michel-Ange dans l'un de ses derniers sonnets :
« Comme la moelle dans son enveloppe, je suis isolé, pauvre, solitaire, esprit de vin dans la bouteille <alcool éthylique, alcool ordinaire>. Ma demeure sépulcrale entrave l'essor de ma pensée, les araignées et leurs sœurs y tissent leurs mille toiles grises. Qui a mangé ou pris médecine se soulage devant ma porte. J'apprends à distinguer l'odeur des urines dans les caniveaux, la puanteur des fous qui déambulent la nuit, des chats, des charognes ; vase de nuit ou tinette, qui vide quelque objet de ce genre vient à coup sûr chez moi. Mon âme, il est vrai, est avantagée par rapport à mon corps, car si elle aussi sentait tout cela, elle ne garderait rien, ni pain ni fromage. La toux et le froid me secouent, je suis épuisé, déchiré, brisé par tous mes travaux, et disparues sont toutes les hôtelleries où jadis je mangeais. Mon amie est la Mélancolie, mon repos mes tourments. La flamme de l'amour est éteinte, l'âme usée. Je babille comme une guêpe dans un pot. Je suis une besace pleine d'os et de tendons, et j'ai des pierres dans le ventre. Mes yeux sont troubles et malades, mes dents branlent quand je parle. Mon visage est une image de l'épouvante. Dans mon oreille niche une araignée, dans l'autre une cantharide dont le grattement m'ôte le sommeil. L'amour, les Muses, les grottes fleuries, tout a sombré dans la fange. À quoi sert d'avoir fait tant de "poupées", si l'on finit comme celui qui voulut traverser l'océan et s'enlisa dans un marécage ? L'art tant célébré dont je connaissais les secrets m'a conduit à cette extrémité. Vieux, pauvre, dépendant d'autrui, je me décomposerai si bientôt je ne meurs. »
Texte qui n'est pas celui d'un « retraité », mais d'un retiré, d'un abandonné, qui transporte sa vitalité dans son écriture.

c) Le dénuement

Neutre : J'ai fait souvent ce rêve de décider d'accomplir un jour un dénuement d'objets : opération prévue, par quoi je ne garderai qu'un minimum d'objets : rien en double (un stylo, un crayon) : crainte de laisser après soi un encombrement. Je devais faire cela à soixante ans (magie des chiffres ronds). Et je ne l'ai pas encore fait. J'ai encore la pulsion d'acheter → ce serait la construction, non d'un vide (ne pas abuser du mot), mais d'une ténuité, pente douce vers le moment de « s'amuïr »

39. « L'ordre politique et moral du monde a été bouleversé », note Gustav René Hocke, *Labyrinthe de l'art fantastique*, Paris, Denoël, Gonthier, coll. « Médiations », 1967.
40. Il s'agit d'un des *Tercets* de Michel-Ange, écrit en 1548-1549. Il en existe une traduction plus littérale dans les *Poésies*, Paris, Imprimerie nationale, 1993.

Kakuzo, 62

comme une voyelle.

On pourrait un peu appeler cela : le rêve de la chambre de thé *(Sukiya)* : simple maison de paysans → idéogrammes : maison de la fantaisie, puis maison du vide, maison de l'asymétrique : on y laisse toujours quelque chose d'inachevé pour que l'imagination complète → pauvreté raffinée[41].

Naturellement, le mouvement de ceci ou des affinités avec le dénuement monastique : Dogen (maître Zen) : « En dehors de la robe de moine et du bol à aumône, ne mettez pas la plus petite chose en réserve » → ce genre de prescriptions toujours lu quelque peu à l'envers — ou plutôt on en oublie l'envers : car cela veut dire : je suis attaché à la robe, au bol, ils sont à moi, je les retrouve, ils fondent chaque jour le dénuement comme une identité ténue mais peut-être savoureuse. → Ne pas oublier de lire deux fois ce qui est permis / interdit : lire le permis comme l'envers de l'interdit, ou réciproquement : « Œil pour œil, dent pour dent » : c'est horrible, cruel, cynique ? Mais cela veut dire aussi : pas plus d'un œil pour un œil et d'une dent pour une dent. Et on n'en est pas encore là!

---

41. Barthes n'a pas mentionné ce paragraphe lors du cours. Il s'appuie sur Kakuzo : « La chambre de thé (le *Sukiya*) ne prétend pas être autre chose qu'une simple maison de paysan — une hutte de paille. [...] Les caractères idéographiques originaux de *Sukiya* signifient la Maison de la Fantaisie. [...] Le terme *Sukiya* peut signifier aussi la Maison du Vide ou la Maison de l'Asymétrique. [...] C'est la Maison de l'Asymétrique en ce qu'elle est consacrée au culte de l'Imparfait, et qu'on y laisse toujours, volontairement, quelque chose d'inachevé que les jeux de l'imagination achèvent à leur gré. »

Séance du 20 mai 1978 [1]

L'ARROGANCE

Bataille parle à un certain moment des « arrogances de la science[2] ». À un tout autre lieu du discours occidental, un traité du sophiste Protagoras s'intitulait : « Les discours terrassants », *kataballontés logoi*[3]. → Je réunis sous le nom d'arrogance tous les « gestes » (de parole) qui constituent des discours d'intimidation, de sujétion, de domination, d'assertion, de superbe : qui se placent sous l'autorité, la garantie d'une vérité dogmatique, ou d'une demande qui ne pense pas, ne conçoit pas le désir de l'autre.

Sophistes, 43

L'arrogance du discours agresse partout où il y a foi, certitude, volonté de saisir, de dominer, fût-ce par une demande insistante : le recensement des discours arrogants serait infini, du discours politique au discours publicitaire, du discours de la science à celui de la « scène[4] ». Nous ne ferons pas ce recensement, cette typologie ; mieux vaudrait se demander à quelles conditions difficiles un discours peut ne pas être arrogant (*cf. in fine*, sur l'écriture).

Je me contenterai d'égrener sans lien quelques fragments, relatifs surtout à des aspects latéraux de l'arrogance.

1) L'ANOREXIE

Je vais dire où commence l'arrogance : quand on oblige quelqu'un qui n'a pas faim à manger. (Vive représentation, souvenir douloureux de la souffrance, du cauchemar de ma mère[5], durant sa maladie, qui devait se forcer à manger alors qu'elle n'avait pas du tout faim.)

---

1. Barthes ne livre pas de supplément : « chacun a son supplément intérieur », dit-il en guise d'introduction.
2. Voir « Les Sorties du texte » (OCII, 1614), à propos du *Gros Orteil* de Georges Bataille.
3. « Il soutient que toutes les images et toutes les opinions sont vraies et que la vérité est relative » (note de Jean-Paul Dumont, qui ajoute : « son traité s'appelle *Réfutations* ou plus joliment "discours terrassants" »).
4. [Oral : la « scène ménagère », précise Barthes.]
5. [Oral : Barthes ne dit pas « ma mère », mais « quelqu'un qui m'était très proche ».]

L'humanité ayant passé des millénaires (et encore maintenant) à avoir faim, ce qui est « mythifié », parlé, « discursivisé », c'est la faim, non son contraire → (d'une manière générale, les passions positives (les « appétits ») sont « parlées » bien davantage que les « négatives », les inappétences)

Gide, 136

→ Gide lui-même découvre avec étonnement (en 1949), dans Littré, qu'il y a un mot pour le manque d'appétit : « Je suis devenu sans véritable appétit devant la vie ; j'ai découvert dans Littré un mot que je ne connaissais pas : *anorexie*, qui veut dire ça ; eh bien, je suis ainsi. »

Anorexie et psychanalyse : lettre de Ribettes[6] à propos de ce que j'avais dit dans un supplément, m'interrogeant sur ce que pouvait être le désir de rien → c'est la situation de l'anorexique : l'anorexique désire rien. Lettre Ribettes :

« Que l'anorexique trouve dans rien l'objet de son désir, c'est-à-dire qu'il trouve à en maintenir les conditions de métonymie dans un refus de ce que l'Autre lui donne, aurait sa cause, cause de ce désir en la distinguant de son objet, en ce que l'Autre lui-même ne manquerait de rien. L'Autre du désir, ici la Mère, ne pouvant donner que tout ce qu'elle a, comble par un amour étouffant la demande de l'enfant comme si celle-ci était un besoin à satisfaire pleinement. En confondant le besoin et la demande, la Mère gorge, gave <je reviendrai sur ce mot> l'enfant et bouche, obstrue la demande, ne laissant nulle place, nul reste pour le désir. Autrement dit la Mère de l'anorexique serait telle qu'elle (ne) laisse rien à désirer. Le désir ce serait cela même quand ça laisse à désirer et le comble de l'amour : un désir satis-fait. Dans ce désert du désir, l'anorexique sauve donc sa peau en se mettant en position de désirer : rien. "Je n'ai d'autre objet à désirer, pourrait énoncer l'enfant comblé, que ce que tu ne peux pas me donner : rien". Pour faire travailler encore une fois ces termes, on pourrait dire que les deux formules se répondent : 1. La mère : je désire ne rien laisser à désirer ; 2. L'anorexique : dans cette plénitude tu me laisses rien à désirer. »

Sans vouloir jouer au jeu de la substitution, reconnaître que la « société », la *doxa* se met en position de mère : on dit qu'elle interdit les désirs, mais je trouve que surtout elle les dicte, les impose, oblige à leur satisfaction.

Cataloguée par toute une tradition répressive : le supplice de la faim. Mais aussi pour moi, supplice atroce : le gavage (il y a même un instrument de cette torture) : gaver les oies pour

6. Il s'agit de l'ami psychanalyste de Barthes Jean-Michel Ribettes.

produire des foies hypertrophiés : *gaver* < prélatin, gaulois : *gaba*, gosier, goître + foie < *ficatum*, engraissé aux figues.
Arrogance : toutes les obligations positives (≠ les interdits, dont on parle toujours) : obliger à manger, à parler, à penser, à répondre, etc. La forme élémentaire serait la demande : il se peut que je n'aie pas faim du monde et le monde m'oblige à l'aimer, à le manger, à entrer en échange avec lui[7].

2) LA FRÉNÉSIE OCCIDENTALE

Occident : à une échelle macro-idéologique : comme un spécialiste de l'arrogance : valorisation de la volonté ; encensement de l'effort pour détruire, changer, conserver, etc. ; intervenir partout dogmatiquement.

Blanchot, 99

Reconnu par Blanchot chez Claudel : « C'est un homme presque exagérément moderne. Toute la pensée moderne, de Descartes à Hegel et à Nietzsche, est une exaltation du vouloir, un effort pour faire le monde, l'achever et le dominer[8]. » (Je crois que pour Nietzsche, il faudrait nuancer : *vouloir* < volonté de puissance ? Mais c'est plutôt : sentiment, pathos, et non *volonté* au sens intellectuel, rationnel.)
Arrogance. Cette vocation de tout l'Occident à la « volonté » (à l'arrogance, comme volonté de langage) flagrante en ceci : toute notre histoire, notre récit historique = toujours une histoire guerrière et politique ; nous ne concevons l'Histoire que comme une diachronie de luttes, de dominations, d'arrogances, et ceci bien avant Marx : des Grecs au XIXe siècle, jamais une Histoire (au sens de science historique) du mythe, de l'imaginal (Corbin), du clandestin. (Exemple : histoire de la quête, à travers le thème du Graal.) Seul Michelet, peut-être...[9] : mais rejeté avec dédain par des générations d'historiens positivistes, puis marxistes. (Apport de l'école des Annales, en ce qu'elle s'intéresse, depuis Lucien Febvre et Marc Bloch, aux structures et aux sensibilités.)
Je ne sais pourquoi, simple « impression », il me semble que le monde « courant », la façon de parler de « tout le monde », s'enfonce dans une forme mineure de l'arrogance, de l'assurance de langage : l'absence de timidité : il me semble qu'il y a une récession de la timidité : radio, discussions-surprises, conver-

7. Ces deux derniers paragraphes n'ont pas été prononcés pendant le cours.
8. Maurice Blanchot, « Claudel et l'infini », in *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1959, p. 92.
9. [Oral : « Michelet s'est livré à une Histoire patho-logique, des états, des affects. »]

sations : on dirait que les gens ont de moins en moins le trac → le trac, forme historique du rapport de langage ? (Étudiant Sorbonne : première fois où je parlais en public. À cette époque, pas de séminaires, pas d'exposés : un étudiant pouvait ne rien dire pendant quatre ans, sauf aux oraux, ce n'était pas si mal ! Jean Schlumberger sur Corneille : j'avais appris le *speech* de présentation → panne → Schlumberger rougit pour moi → ce livre-consolation de Yette J[10].)

Fichte, Leçon II, 82

Superbement formulée par Fichte : la « connaissance supérieure » : non pas une connaissance « philosophique », « scientifique », mais qui résulte de « l'esprit naturel de vérité ». « Cette connaissance prétend <au bon sens du terme> être vraie, et seule vraie, et vraie seulement dans l'expression déterminée avec laquelle elle se produit sous tous ses points de vue, et que tout ce qui va contre elle sans exception, sans atténuation, elle le déclare faux. Elle aspire à s'imposer sans ménagement à toute volonté, et à supprimer la liberté de l'erreur ; elle repousse d'une manière absolue toute espèce de pacte avec tout ce qui n'est pas elle »… (Pour certains esprits) « ce qui nuit à cette forme, c'est qu'elle les force de prendre parti, et de se décider immédiatement entre le oui ou le non <rude attaque contre le Neutre !> : ils voudraient garder leur voix en réserve, dans le cas où les choses tourneraient encore, un jour, d'une autre manière. D'ailleurs il est commode de couvrir du nom ronflant de scepticisme le manque d'intelligence… »

Orient Tao : bien des inflexions à opposer à ce « mascisme » intellectuel de l'Occident. Au hasard, ces deux-là :

Lao-Tzeu : a médité quatre-vingts ans dans l'utérus de sa mère : il naquit vieillard à quatre ans. Lao : vieux + Tzeu : enfant → Ce qui est rythmiquement mis entre parenthèses, c'est l'âge adulte ≠ Frénésie occidentale d'être adulte très vite et très longtemps.

Tao, Grenier, 127

Occident : volonté, effort = panache de la difficulté, valorisation « masciste » de ce qui est difficile ≠ Lao-Tzeu : (le sage taoïste) : « Il n'attaque les complications difficiles que dans leurs détails faciles, et ne s'applique aux grands problèmes que dans leurs faibles commencements[11]. »

---

10. Dans cette anecdote, il s'agit du *Plaisir à Corneille*, de Jean Schlumberger, Paris, Gallimard, 1936. Dans une partie inédite de ses *Carnets*, Schlumberger mentionne une conférence à la Sorbonne le 27 janvier 1937 sur le *Plaisir à Corneille*, à laquelle l'avait invité le groupe théâtral de la Sorbonne, dont Barthes faisait partie. [Note aimablement communiquée par Pascal Mercier.] Quant à Yette Jeandet, s'agit-il de ce libraire qui fut en relation avec Maurice Blanchot, cité dans *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, de Christophe Bident, Seyssel, Champ Vallon, 1998 ?

11. Passage non traité à l'oral.

3) ÉVIDENCE, INTERPRÉTATION

Maistre, 115

Forme pure de l'arrogance (forme « élémentaire », « première ») : l'exploitation des évidences : déclarer évident ce dont on veut le triomphe → Joseph de Maistre : « Pour savoir que la religion anglicane est fausse, il n'est besoin ni de recherches ni d'argumentation. Elle est jugée par intuition ; elle est fausse comme le soleil est lumineux[12] » = bien dit et mal pensé. Mal pensé veut dire ici pensé — ou non pensé — contre la technique de pensée critique mise au point par le XVIIIe siècle et plus tard l'esprit scientifique du XIXe siècle → à étudier (mais ce serait vertigineux) : le rapport du bien-dit et du mal-pensé, le rapport du bien-dit et de l'évidence (→ en fait : tout le problème de l'écriture).

Deleuze, *Nietzsche*, 4

L'évidence (à la Joseph de Maistre) peut paraître devoir être relativisée, tempérée, humanisée, « désarrogantisée » par une opération analytique : l'interprétation : avouer l'interprétation, ce serait diminuer l'arrogance → c'est là une vue libérale de l'interprétation ≠ vue nietzschéenne : « Toute subjugation, toute domination équivaut à une interprétation nouvelle » → on le sait, Nietzsche a lié le sens et la force : le sens (fruit, appel de l'interprétation) est toujours un coup de force. → En termes radicaux : pas d'autre issue à l'arrogance que la suspension de l'interprétation, du sens[13].

4) LE CONCEPT

Hegel, 760 *sq.*

Kojève, 8

Partons d'une « philosophie » (avec des guillemets, car précisément ce qui est en cause, c'est que ce soit une philosophie) qui a des affinités apparentes avec le Neutre : le scepticisme grec ; et surtout de l'analyse que Hegel en fait (et Kojève à sa suite[14]). Scepticisme : achèvement de la subjectivité de tout savoir ; affirmer seulement le négatif : son résultat : « la négation, la dissolution du déterminé, du vrai, de tout contenu» → En ce sens scepticisme invincible, mais c'est une invincibilité subjective : « On ne peut pas triompher de quelqu'un qui veut absolument être sceptique, il ne peut être amené à la philosophie positive — pas plus qu'on ne peut faire se tenir debout un homme paralysé de tous ses membres. Le Scepticisme est une telle paralysie — une inaptitude à la vérité, qui

12. Passage tiré de *Du Pape* (conclusion).
13. [Oral : « c'est-à-dire le Neutre », ajoute Barthes.]
14. Dans les pages 759 à 809 de son ouvrage.

ne peut arriver qu'à la certitude elle-même, mais non pas à la certitude de l'universel, et qui en reste seulement au négatif et à la conscience de soi singulière. Se maintenir dans la singularité est précisément la volonté d'un être singulier ; personne ne peut l'en détourner, mais un tel homme ne peut demeurer seul. Certes on ne peut expulser personne du néant… »

Cela veut dire que le scepticisme (extrapolons : en un sens : le Neutre) est expulsé de la philosophie, dans la mesure où il ne retient pas la « marque » philosophique : le concept. Kojève : la philosophie se pro-pose (hypothèse) comme intention-de-parler-du-concept : c'est la question posée pour la première fois par « Thalès ». Et la philosophie s'*im*-pose (synthèse) comme développement discursif (correct et complet) du sens de la notion de concept : c'est la réponse à la question de Thalès donnée pour la première fois par Hegel (dans le système du savoir).

Cette « im-position » (tout au moins vue du Neutre) = l'arrogance de la philosophie → on ne peut donc (on ne pourrait) occuper-flotter dans l'espace du Neutre qu'en restant à l'extérieur de la philosophie : mais ceci chose banale : beaucoup de gens et de plus en plus refusent la philosophie, par anti-intellectualisme, poujadisme implicite. Mais ce n'est pas la « vue » du Neutre sur la philosophie : le Neutre s'exclut de la philosophie et de sa victoire légitime : il ne s'oppose pas mais s'éloigne : la « singularité » dénoncée, avec respect, par Hegel n'est pas lutte de l'individu contre tous, mais seulement levée, exemption de l'universel comme arrogance, de l'arrogance du concept.

Noter que le concept peut être mis en cause d'une façon dialectique, à partir ou dans la philosophie même (sans parler de Nietzsche qui n'est pas *dans* la philosophie) : une philosophie d'inspiration marxiste : Henri Lefebvre, *De l'État*, IV, p. 15 : « Seule la référence au concept permet une consistance de la pensée, donc une compréhension et une communication. Pour en montrer la non-suffisance, pour amener au jour ce qu'il y a en deçà et au-delà, il faut en partir… » ! Tyrannie du concept ? Oui, qui correspond à celle de l'État. Non, car l'emploi du concept implique auto-critique, ce qui n'est pas le cas des tyrans.

Mais c'est évidemment Nietzsche qui a le mieux démonté (dans les deux sens du terme[15]) le concept (*Livre du philo-*

15. [Oral : « comme on explicite un mécanisme et comme on fait tomber un cavalier », ajoute Barthes.]

sophe, p. 181) : « Tout concept naît de l'identification du non-identique[16] » → donc, concept : force réductrice du divers, du devenir qu'est le sensible, l'*aisthèsis*[17] → donc, si l'on veut refuser la réduction, il faut dire non au concept, ne pas s'en servir. Mais, alors, comment parler, nous autres, intellectuels ? Par métaphores[18]. Substituer la métaphore au concept : écrire.

5) MÉMOIRE / OUBLI

Le souvenir et l'oubli sont également arrogants. Arrangeons-nous avec cette contradiction ; ou du moins précisons-la, c'est-à-dire voyons quelle mémoire, si un certain type de mémoire lève l'arrogance du discours :

Sophistes, 194

Mémoire arrogante : toute mémoire qui s'autorise de juger le cadavre → à la lettre : décret de Critias[19] : que le cadavre de Phrynicos (assassiné en 411) soit condamné pour trahison et que ses restes soient déterrés et repoussés hors de l'Attique. *Idem :* Inquisiteurs → procès posthumes à des cadavres que l'on faisait déterrer, traîner sur des claies et brûler → manie arrogante de juger et de dévaloriser le posthume (enquête jeunes : Gide : « cette vieille précieuse »).

Inquisition, 24

Oubli arrogant : je cite ceci, de Michelet, beau et étrange comme toujours : « Qui se souvient ? Qui reconnaît les obligations antiques de l'humanité pour la nature innocente ? L'*Asclepia Acida*, *Sarcostemma* (la plante-chair), qui fut pendant cinq mille ans l'*hostie de l'Asie*, et son dieu palpable, qui donna à cinq cents millions d'hommes le bonheur de manger leur dieu, cette plante que le Moyen Âge appela le Dompte-Venin *(vincivenenum)*, elle n'a pas un mot d'histoire dans nos livres de botanique. Qui sait ? Dans deux mille ans d'ici, *ils oublieront le froment.* » (Très beau et pas si insensé que cela : la chandelle oubliée, sauf dans les restaurants ; de même : pain de campagne) → Histoire (notion récente) = discours arrogant par ce qu'il retient et ce qu'il oublie → ambition de Michelet : rendre la mémoire à tout : ambition folle,

Sorcière, 113

16. « Tout mot devient immédiatement concept par le fait qu'il […] doit servir en même temps pour des expériences innombrables, plus ou moins analogues, c'est-à-dire, à strictement parler, jamais identiques » (*Introduction théorétique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral*, Paris, Aubier-Flammarion, 1969 ; nous avons pris l'édition « GF », 1991).
17. Mot grec signifiant « faculté de percevoir par les sens, sensation ».
18. « Le concept […] n'est autre que le *résidu d'une métaphore* » (Nietzsche, *Introduction théorétique…*, *op. cit.*, p. 124).
19. Dans la section « Une mesure atroce », il est écrit : « Le peuple décrète, sur proposition de Critias. »

car paradisiaque → temps transparent et total, vue quasi mystique : le Neutre, non par oubli, mais par mémoire « panique ».
Peut-être un lieu où cette mémoire non arrogante est postulée : une fois de plus : la littérature. J'ai dit (*Préliminaires*, 18 février) : de toute personne historique (qui a réellement vécu), je vois, je me rappelle qu'il est mort, qu'il a été atteint par la mort réelle ≠ au contraire un personnage fictif, je le « consomme » (j'y pense, le saisis dans ma mémoire) avec euphorie, précisément parce que, n'ayant pas réellement vécu, il ne peut être réellement mort : ne pas dire qu'un tel personnage (Hans Castorp, Aliocha, Bernard des *Faux-Monnayeurs*[20], etc.) est immortel : il est non touché par la mort = hors du paradigme. Exemple : Théocrite est mort (= « Tout passe »), mais un personnage de ses *Idylles*, je ne puis jamais me dire qu'il est mort → la fiction a quelque chose de rayonnant (rayonnant ≠ arrogant) → Walter Benjamin a bien vu cette mémoire spécifique du personnage de roman : « immor-

Benjamin, 117

talité de la vie du prince Muichkine… Cette vie ne saurait s'éteindre… La vie immortelle <je dis : hors paradigme> est inoubliable, tel est le signe auquel nous la reconnaissons. C'est la vie qui, sans monument commémoratif, sans souvenir, peut-être même sans témoignage, échapperait nécessairement à l'oubli… » → je complète : la vie de qui a été aimé → mémoire de l'amour, la seule qui soit hors de l'arrogance.

6) L'UNITÉ — LA TOLÉRANCE

L'unité comme arrogance ? Oui, l'unité de force = l'entier, le centralisé (arrogance du jacobinisme).
Adrogantia : présomption → *adfirmandi adrogantia* (Cicéron) : la présomption qui consiste à affirmer < *Adrogo :* faire venir à soi, s'approprier, s'arroger → force du *ad : vers soi :* ramener à soi pour ne faire qu'un, à partir de soi → diverses procédures d'unité forcée, d'extension intégraliste (en langage religieux d'autrefois : = l'*orgueil*, dénoncé par saint Thomas comme le plus grave des péchés (plus que la fornication) : ce qui envoie à coup sûr en enfer).
Avant de donner trois exemples relatifs au rapport de l'arrogance et de l'unité, tous trois empruntés à l'Inquisition, un

Tolérance

bref raccourci du problème intolérance / tolérance[21] : pro-

20. Hans Castorp est le héros de *La Montagne magique*, Aliocha est l'un des frères Karamazov. Hans Castorp est évoqué dans la *Leçon* (OCIII, 874).
21. « L'image » (OCIII, 873).

blème typiquement surgi du sein de la civilisation chrétienne : Disparité du couple terminologique. Intolérance : péjoratif ; mais tolérance, gênant, trop restrictif : Mirabeau (22 août 1789) : « Je ne viens pas prêcher la tolérance. La liberté la plus illimitée de la religion est à mes yeux un droit si sacré que le mot "tolérance" qui voudrait l'exprimer me paraît en quelque sorte tyrannique lui-même, puisque l'existence de l'autorité, qui a le pouvoir de tolérer, attente à la liberté de penser par cela même qu'elle tolère et qu'ainsi elle pourrait ne pas tolérer » (déclaration tout à fait gauchiste) → notons des signes de ce malaise. Intolérance : ne se laisse pas prendre en flagrant délit ; seule l'Histoire la voit / tolérance : ne se voit guère, car négative, concessive :

Joly, 13

a) Inquisition, règne absolu de l'intolérance ; cependant registres : très peu d'allusions à la torture parce que les aveux ainsi extorqués n'étaient notés que s'ils étaient ratifiés librement (donc supposés obtenus d'une façon spontanée).

Joly, 41

b) Récemment, livre de l'Unesco sur la tolérance (Morsy[22]) : Anthologie de tous les beaux discours de la civilisation sur la nécessité et la beauté de la tolérance → mais c'est inefficace, lénifiant. Plus utile une anthologie de l'intolérance ; mais évidemment l'Unesco ne peut pas le faire ; et d'ailleurs comment l'intolérance s'écrit-elle ? Comment accède-t-elle au « textuel » ? De Maistre ? mais = un pur écrivain sans influence, et d'ailleurs déphasé, prenant en charge intolérance passée, mais non l'intolérance à venir (difficile à cerner : celle de notre temps).

Le mot intolérance / tolérance lié au combat de Voltaire : donc notions forgées dans le cadre du christianisme (à preuve que les militants de la tolérance (Pierre Bayle) excluaient les athées) → donc, problème doublé d'un paradoxe : religion de la douceur, de la charité → institution du dogmatisme, du terrorisme, de l'intolérance, de la cruauté, de l'arrogance meurtrière. Nécessaire de rappeler, pour comprendre l'intolérance chrétienne (et peut-être toute intolérance dogmatique : *cf.* lavages de cerveau, camps de rééducation civique, idéologique), le grand axiome d'un Inquisiteur (Bernard Gui) : *Vexatio dat intellectum :* faire souffrir quelqu'un lui ouvre l'esprit, lui donne de l'esprit, le fait réfléchir dans la bonne direction. Et saint Augustin : « Qu'est-ce que vous faites du libre arbitre ? — On ne force personne à la Foi. Seulement la tribulation fait réfléchir celui qui souffre, elle fait disparaître

Inquisition, 39
Joly, 59
55, 20

---

22. Zaghloul Morsy, poète marocain, auteur de *La Tolérance. Essai d'anthologie*, Éditions Arabes, 1975. Voir « D'un soleil réticent », OCII, 542.

la perfidie : après quoi l'adhésion à la vraie foi devient sincère, spontanée ! » (Saint Augustin : l'un des fondateurs de l'intolérance : contre les Donatistes (chrétiens d'Afrique, paysans pauvres et moins romanisés des hautes terres), tolérants. Saint Augustin s'est déchaîné contre eux (≠ Optat de Milève[23]) car premier impératif : éviter l'enfer pour autrui, d'où d'abord persuasion, puis contrainte : l'État catholique doit intervenir contre l'hérésie : amendes, flagellations, travaux forcés, confiscation, invalidations des testaments, mais non la mort, qui précipiterait en enfer.)

L'intolérance chrétienne est fondée sur l'interprétation d'une parabole évangélique (où ? certainement un auditeur voudra bien me le dire) : royaume des Cieux comparable à un roi qui invite des convives aux noces de son fils, ou (je ne sais pas) un particulier qui invite ses amis à un grand souper ; tous déclinent l'invitation avec de mauvaises excuses → « Allez dans les grands chemins et le long des haies, et *contraignez les gens d'entrer* »[24]. → Pierre Bayle a protesté : 1686, Amsterdam (anonyme) : « Commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ : "Contrains-les d'entrer" : où l'on prouve par plusieurs raisons démonstratives qu'il n'y a rien de plus abominable que de faire des conversions par la contrainte et l'on réfute tous les sophismes des convertisseurs à contrainte et l'apologie que saint Augustin a faite des persécutions. »

Joly, 105 et 41

→ En face de l'intolérance : limite de la tolérance : pour qu'il y ait tolérance, il faut qu'elle fasse partie d'un système de discours, de l'idéosphère (sphère langagière) : c'est le système lui-même qui pose et limite la tolérance :

1. Idéosphère chrétienne : l'intolérance y est une fatalité dès qu'elle est liée à un pouvoir : l'intolérance catholique est connue (Inquisition : contre les Cathares), mais rappeler qu'il y a intolérance dès que le réformé passe à des responsabilités de pouvoir : Luther vouait à l'exécution (lapidation et bûcher) tous les hommes possédés du démon (croyait au démon, haine frénétique du diable) ; Calvin, à Genève : lutte contre l'irréligion, la liberté de penser. 1541-1546 : cinquante-huit exécutions capitales ; Michel Servet (Espagnol) brûlé vif (1553) pour avoir nié le dogme de la Trinité ; et première édition de l'*Institution chrétienne* de Calvin : « Il est criminel de

23. Voir la page suivante.
24. C'est (on le lui indiquera lors de la séance suivante) dans Luc 14, « Sur les invités qui se dérobent ». Autre traduction : « Le seigneur dit à un esclave : "Sors dans les chemins et le long des clôtures, et force les gens à entrer, pour que ma maison se remplisse." »

tuer les hérétiques. » « Les faire périr par le feu et par le fer, c'est renier tout principe d'humanité » ; mais plus tard, à Genève, fait disparaître la phrase.

2. Les grands tolérants, non sortis de l'idéosphère chrétienne, le furent avec limite : Pierre Bayle et d'autres n'étendent pas la tolérance aux athées. Un rare tolérant absolu : Jacob Boehme : supprime tout dogme → individualisme religieux → tolérance universelle : c'était un mystique. Mysticisme : peut-être seul véritable antidote du dogmatisme.

3. Monde païen, polythéisme : donc à partir du système même, tolérance religieuse : Athènes : certes quelques procès d'impiétés intentés à quelques philosophes : on ne connaît que neuf procès et une seule mort (Socrate) : mais n'aurait pas été voulue délibérément par ses accusateurs qui voulaient simplement le bannir : condamnation due à son impertinence. Rome : bigarrure de cultes ; les Juifs : seuls ils ne pouvaient admettre d'autre culte que le leur ; avaient cependant un statut de tolérance : pouvaient garder leur intransigeance, leur façon de vivre, mais pas faire de prosélytisme → des empereurs ont réprimé la propagande juive.

Quoi qu'il en soit, tolérance / intolérance : piège logique : la tolérance doit-elle s'étendre aux intolérants ? Sans solution, sinon macro-solution : société qui périmerait le paradigme.

Nous pouvons revenir maintenant par trois brefs exemples au rapport du dogmatisme d'unité *(ad-rogantia)* et de l'intolérance :

— Exemple 1 : Torquemada (XVe siècle) étend les attributions du Saint-Office à des crimes et délits comme « hérésie implicite » (bigames, voleurs d'église, blasphémateurs, prêtres mariés, etc.) → *cf.* « traîtrise objective », « procès d'intention ». Attirer toute différence dans l'entier du crime.

Inquisition, 74

— Exemple 2 : Optat de Milève, évêque de Numidie, 366 : contre les Donatistes : l'État doit intervenir contre les schismes : si les mesures sont cruelles, c'est la faute des schismatiques : crime de lèse-unité (« Le massacre ne déplaît pas toujours à Dieu ») → l'entier : emplir le monde de soi, pourchasser aux limites extrêmes le différent, l'opposé.

Joly, 57

— Exemple 3 : L'assertion d'unité (l'arrogance d'unité) n'exclut pas les retournements, du moment qu'ils sont entiers (car c'est l'entier qui fait l'arrogance). Toujours dans l'Inquisition : *a)* 1235 : le pape[25] nomme inquisiteur général du Royaume (sauf Languedoc) Robert le Bougre (parce qu'il avait été lui-même cathare) : Robert avait été Parfait et doc-

Inquisition, 15, 23, 67

25. Grégoire IX (1145-1241).

teur de la secte : décelait les hérétiques au moindre signe ; impitoyable dans la répression : fait brûler et enterrer vivant ; *b)* Nicola Remi ou Remigius, inquisiteur pour la région de Nancy : homme impitoyable, chasse effrénée, fait brûler plus de huit cents magiciens ou sorcières[26] ; mais ensuite, confessé qu'il servait lui-même le diable depuis son adolescence.

7) L'ÉCRITURE

L'Écriture peut-elle être arrogante ? Ma réponse immédiate (partiale) est : l'Écriture est précisément ce discours-là qui déjoue à coup sûr l'arrogance du discours. → Je n'ai pas (ou pas encore) les moyens conceptuels de théoriser cette position (qui supposerait un « qu'est-ce que l'écriture ? »). Je dis seulement les bornes entre lesquelles se situe la question :

1) Revenir toujours à (ou partir de) la nature assertive du langage (il y a une nature du langage : l'assertion) : *ad-sero*, attacher à, annexer, tirer à soi *(cf. adrogo)* : en l'état premier, c'est-à-dire sans opérateurs correctifs, la langue affirme (*cf.* « Affirmation ») → cette assertion est indélébile : les moyens verbaux pour l'atténuer, l'effacer, sont dérisoires → bien exprimé, mais à l'envers, par Fichte… « Souvent et de toutes les manières, on m'a recommandé d'être plus modeste ; on m'a conseillé de dire toujours : c'est là mon opinion ; voilà le point de vue sous lequel je considère la chose <…> Cette prétendue modestie me semble la plus grande des impudences ; c'est une abominable arrogance <ici renversement paradoxal : pour Fichte, c'est la subjectivité qui est arrogante> que de s'imaginer que quelqu'un tienne à savoir ce que personnellement nous pensons sur telle ou telle chose, et d'ouvrir la bouche pour enseigner qu'on ne possède pas la science, mais seulement des opinions et des conjectures » → donc dérisoire de tricher : il y a de l'arrogance dans le langage et ce ne sont pas des mesures « libérales » (opérateurs, précautions, atténuations, etc.) qui suffisent à libérer le langage de son arrogance.

Fichte, 322 *sq.*

Assertion

2) La seule action dialectique contre l'arrogance, et ici, précisément, passage du discours à l'Écriture, naissance de l'Écriture, c'est d'assumer l'arrogance du langage comme un leurre spécifique : non pas leurre individuel (du sujet qui dit « à mon humble avis ») ni leurre référentiel (vérité-science),

26. « Il affirmait que le tiers au moins de la population de Lorraine avait des relations avec le démon » (Testas).

Provocation

Cioran, 47

Chaix-Ruy, 6

mais leurre de l'écriture, violente par elle-même et non par un effet de procuration venue d'une autre force → écrire = pratiquer une violence du dire (le dire comme violence, quoi qu'il arrive) et non une violence du pensé : violence de la phrase en tant qu'elle se sait phrase → c'est pourquoi je peux dire, paradoxalement, qu'il y a des écritures provocantes (Maistre) ou vociférantes (Bloy), mais qu'il n'y en a pas d'arrogantes : l'arrogance est empoissée dans le « naturel », le « bon droit », le « nous avons raison » ≠ théâtre assertif, excessif d'une hypothèse folle (de Maistre) : c'est de l'Écriture. L'écrivain : un *draufgänger*, un emballé, un casse-cou[27], non un arrogant → ce mouvement allant[28] produit un entêtement de pratique, non de conviction, d'idée : croire à l'importance de ce qu'on écrit, non de ce qu'on pense → donc : non fidélité à l'idée, mais persistance d'une pratique = ce que l'écrivain appelle « travailler » (dans son usage intransitif) : mot de tous les écrivains = le mot final de Michelet à Hyères avant de mourir : *Laboremus*[29] (aucune mystique du travail ≠ soumission lucide à la persistance du langage).

LE PANORAMA[30]

Panorama

Panoptique

Panorama : grec : voir tout, par l'intermédiaire de l'anglais[31]. Mais pour exploiter le mot, du moins à notre manière, nous devons (comme toujours) le mettre en paradigme : un panorama / un panoptique (bâtiment construit de façon à pouvoir, d'un seul coup d'œil, en embrasser tout l'intérieur) → panoptique : agent endoscopique : implique qu'il y a un intérieur à découvrir, une enveloppe (des murs) à percer : métaphore vitale = la coque à percer pour trouver le noyau ≠ panorama : porte sur un monde sans intérieur : dit que le monde n'est

27. La citation de Cioran est réduite : « … en tout cas un esprit décidé, combatif, un frondeur dans le domaine de l'abstraction, et dont l'agressivité, pour être parfois voilée, n'en est pas moins réelle et efficace. Sous ses préoccupations d'apparence neutre, camouflées en problèmes, s'agite une volonté, s'active un instinct. »
28. [Oral : « d'emportement du sujet qui écrit », ajoute Barthes.]
29. « Travaillons », en latin. Mot cité par Jules Chaix-Ruy, qui le tient du *Michelet* de Jean Guéhenno.
30. Oral : avant d'entamer cette figure, Barthes précise qu'il alterne les figures du conflictuel et de la suspension du conflictuel.
31. Mot anglais qui est formé à partir du grec *pan*, « tout », et *horama*, « ce qu'on voit, spectacle ».

que surfaces, volumes, plans, et non profondeur : rien qu'une étendue, une épiphanie (*épiphaneia*[32] = surface) (≠ vision apicale du diable, de l'avion : soulever les toits, plonger dans les chambres, voir ce qu'on y fait : *Asmodée*, Lesage[33] : c'est, du point de vue de la métaphore vitale, le contraire même du panorama). De cette distinction, nous partirons pour isoler quelques facettes de la position panoramique en tant qu'elle est du côté du Neutre (= en ce que c'est une position qui déjoue les paradigmes et qu'elle comporte un pouvoir de paix)[34].

1) ABOLITION DU TEMPS : LE RÊVE

Quincey, XII

Une chose connue du rêve, c'est qu'il contracte le temps. Remarque de Quincey : choc extérieur très bref → s'y loge toute une scène. Exemple du dormeur : la barre des rideaux de son lit lui tombe dessus et le réveille. Or la courte durée du contact de cette barre froide avec son cou fournit un rêve complet : tout le développement de la Révolution française depuis les États généraux jusqu'à la Terreur : victime du tribunal révolutionnaire, guillotine, tête engagée, couperet. *Cf.* un épisode du *Mahabharata* fondé sur un rêve de cette sorte : fait passer, pendant la durée d'un éclair, devant l'intelligence d'Arjuna, tout un système métaphysique[35]. → C'est comme un panorama du temps → panorama : contraction du temps jusqu'à son abolition : une minute de panorama = méditation puissante d'un temps détaillé → transposition ou échange de l'espace et du temps.

---

32. Mot grec signifiant « action de se montrer, apparition, par opposition à *alètheia*, réalité ». D'autres sens apparaissent : « côté, peau, apparence ; ce qui brille soudainement, renom ».
33. Alain-René Lesage (1668-1747) est l'auteur du *Diable boiteux* (1707 ; 2e éd., 1726). Emprisonné dans une ampoule, Asmodée, le Diable boiteux, est libéré par un étudiant. Pour le récompenser, il lui permet de visiter les maisons privées et de s'y introduire en soulevant par magie les toits.
34. « Le *panorama* […] est un objet à la fois intellectif et heureux : il libère le corps dans le moment même où il lui donne l'illusion de "comprendre" le champ de son regard » (*Roland Barthes par Roland Barthes*, OCIII, 174).
35. Arjuna est l'un des personnages principaux du *Mahabharata*, grand récit épique indien, œuvre commencée vers 1000 av. J.-C. et continuée jusque vers le VIe siècle de notre ère. Arjuna est le troisième des cinq frères, dernier fils de Kunti, engendré par Indra, roi des dieux. [Note de Thierry Marchaisse.]

2) ABOLITION DE LA SOUFFRANCE: LE CALME ALCYONIEN

Quincey : vision sous opium (colline d'Egerton, entre Liver-
240 pool et la mer) :
« … par une nuit d'été, à une fenêtre ouverte d'où la vue s'étendait sur la mer à un mille de distance, en même temps que je pouvais jeter un regard presque circulaire sur une grande cité située à peu près à la même distance ; je restai à cette fenêtre, du coucher du soleil à son lever, et j'y passai toute la nuit sans faire un mouvement, comme si j'étais gelé, sans avoir conscience de moi-même comme d'un être distinct dans la scène variée qui se déployait au-dessous de moi…
« La ville de Liverpool représentait la terre avec ses chagrins et ses tombeaux reculés au dernier plan, mais toujours à portée de la vue et dans les limites de la mémoire. L'Océan, avec son éternel mais doux balancement, sur lequel planait un calme alcyonien, *pouvait représenter assez exactement l'intelligence, et la manière dont elle se berçait alors. Il me semblait en effet que j'étais éloigné pour la première fois, séparé du grondement sonore de la vie, que la fièvre, la bataille, le tumulte étaient suspendus, qu'une trêve garantissait au cœur le soulagement de ses fardeaux secrets, c'était un sabbath de repos, un adoucissement des fatigues humaines. Les espérances semaient des fleurs dans les sentiers de la vie, et se réconciliaient avec la paix qui règne dans les tombes ; les mouvements de l'intelligence s'accomplissaient aussi aisément que ceux du ciel, — et toujours* ce calme alcyonien *sur toutes les angoisses, cette tranquillité qui, loin de paraître le résultat de l'inertie, semblait l'effet d'antagonismes puissants, énergies sans limites, repos sans limites. »*
Panorama *a)* bien sûr, ici, sous l'effet de l'opium, mais tout de même, exemplairement agit comme une drogue, fascine,
Drogue anesthésie la souffrance, supprime les contradictions, produit un effet d'intelligence souveraine, une sorte de surnaturel de la conscience (peut-être deux mythes opposés de l'intelligence : 1) l'intelligence analytique, qui ne voit pas l'ensemble mais « gratte » peu à peu les détails, les difficultés : intelligence de la taupe ≠ 2) l'intelligence panoramique qui résout, abolit la contradiction détails / ensemble : elle voit tous les détails, mais d'un seul mouvement, d'un seul *temps (cf. supra)* → aigu (lucide) ≠ souverain, généreux.) *b)* Quincey 1785-1859. *Confessions d'un mangeur d'opium*, 1821. Pleine sensibilité romantique → panorama : thème ou même réalité romantique : à étudier dans ce sens ; par exemple :

importance du tableau historique chez Michelet : panorama intellectif : stase de l'Histoire qui s'immobilise sous le regard fasciné de l'historien (panorama = drogue de la conscience, conscience comme drogue) ≠ ici : romantisme du Nord (Allemagne, Angleterre) : thèmes, ou plutôt (car thème : mot insatisfaisant, banal, inactif) opérateurs, déclencheurs de vision romantique : la nuit, la mer (= chez Hugo). Mais surtout me paraît important dans ce texte (= me plaît : peut-être l'unique et secrète raison pour laquelle je l'ai cité et commenté) = *le calme alcyonien* (deux fois dans le texte) : Alcyon, oiseau fabuleux, ne fait son nid que sur une mer calme (heureux présage) ; jours alcyoniens = les sept jours qui précèdent et les sept jours qui suivent le solstice d'hiver, pendant lesquels on dit que l'alcyon fait son nid et que la mer est calme → très belle image (pénétrante, qui vous suit) : naissance sur la mer, hors de la mer (thème mythique), collusion de l'origine et de l'eau (*Thalassa*, de Ferenczi[36]), et surtout moins mythique et plus cénesthésique : le calme bercé, le panorama-rythme-rumeur → on pourrait parler d'une sorte de fonction alcyonienne du panorama (vue + rythme).

---

36. Sandor Ferenczi, *Thalassa, Psychanalyse des origines de la vie sexuelle* (1926), Paris, Payot, 1974. Dans l'édition de 1992, on lit à la page 92 : « Il est frappant de constater avec quelle constance les formations psychiques les plus diverses (rêve, névrose, mythe, folklore, etc.) représentent pour un même symbole le coït et la naissance. »

Séance du 27 mai 1978

SUPPLÉMENT VII

La parabole évangélique est dans saint Luc, chapitre XIV.

Trois suppléments à la figure « Panorama » :

1) J'ai opposé deux styles de vision : la panoramique (large, étendue : tout devant soi) et l'apicale (vue plongeante, asmodéenne). Quelqu'un m'a fait remarquer à juste titre qu'on pourrait ajouter une troisième vision différente et opposée : celle de la perspective. Immense dossier, véritable gâteau, ou tarte à la crème des historiens de l'art. De notre point de vue, qui est celui d'une cénesthésie des visions, juste : la vision perspective ; vision de la ratio, *d'un protocole mimétique (protocole historique et local) : contrainte de la* mimèsis, *non celle de l'*éros *(corps léger).*

2) J'ai parlé en passant de deux intelligences : l'analytique et la panoramique. Or lu par hasard cette semaine une autre classification : Gilbert Durand[1] *: champ anthropologique de l'imaginaire :* a) *Structures schizomorphes (hétérogénéisantes) : principes d'exclusion, de contradiction, d'identité → « distinguer » : rectitude coupante*[2]*.* b) *Structures mystiques (homogénéisantes) : principes d'analogies, de similitudes → « confondre*[3] *».* c) *Structures synthétiques : antagonismes se dialectisant, contradictions disparaissent*[4] *: « relier » voie oxymorique de la* coincidentia oppositorum[5] *: c'est sans doute la vision panoramique.*

Brulotte, p. 8

3) Pourquoi la figure « Panorama » ? Bayonne. Tableau panoramique : Terrasse avec banquet en contre-plongée, fossés, jardins, femme se baignant les pieds. Extraordinaire sensation euphorisante de lévitation, bonheur ascensionnel (très bachelardien) → quête du tableau. Impossible de le retrouver, de le situer (incompétence) → puis un jour, à Munich, au musée[6]*, tombe dessus :* Suzanne et les Vieillards *d'Altdorfer (XVIe siècle), élève de Dürer → Idée d'un roman : quête d'un tableau.*

---

1. Dans *Les Structures anthropologiques de l'Imaginaire*, Paris, Bordas, 1969.
2. Gilbert Durand distingue le géométrisme morbide, la perte du contact avec la réalité, la *Spaltung* (séparation) et la pensée par antithèses.
3. Gilbert Durand distingue dans cette structure le redoublement ou la persévération, la viscosité ou adhésivité, le réalisme sensoriel et la mise en miniature ou gullivérisation.
4. Il distingue la structure d'harmonisation des contraires, le caractère dialectique ou contrastant et l'hypotypose future, avec un exemple de Michelet et son « éclair d'éternité ».
5. La coïncidence des contraires.
6. À la Pinacothèque. Albrecht Altdorfer, peintre allemand (1480-1538).

LE PANORAMA
(suite)

3) LA MÉMOIRE SOUVERAINE

Je vais nouer ici les thèmes (les fils) : mémoire / mort.

1) Encore Quincey. (C'est *alcyonien* qui a déclenché la figure) : une parente de Quincey, étant enfant, tomba dans
286
une rivière, sauvée *in extremis* : « Alors elle vit en un éclair son existence entière avec tous ses incidents oubliés, représentée devant elle comme dans un miroir, et cela, non par tableaux successifs mais en un seul tableau ; elle sentit naître soudainement en elle une faculté de saisir l'ensemble et tous

Mémoire du mourant

les détails... » et : « cette solennelle apocalypse de toute l'existence écoulée » → légende connue : la vision, la mémoire totale des mourants = le panorama final et solennel.

2) Sans doute, thème chrétien. Version très pure (quoique

Boehme, 235

non littérale) chez Boehme : mémoire finale : temps où la conscience reprend toute la vie et la juge = le Purgatoire chez Boehme : lorsque l'âme se sépare du corps physique, elle retrouve dans l'éther une image de toute sa vie ; elle est entourée de l'image de tous ses actes. Si ce spectacle ne l'incite pas à la contrition, l'homme est bon pour l'enfer → rôle du Purgatoire : donner à l'homme un temps d'arrêt ; car dans la vie terrestre, il est emporté par le temps. → Eh bien, hélas,

Purgatoire

je crains bien d'aller en enfer ; car il me semble que, dans ce moment solennel de la dernière mémoire, j'essaierais de m'entourer, comme d'une chaleur, de tout le bien de ma vie : c'est-à-dire tout le bien dont les autres auront tissé ma vie : m'entourant du souvenir de toutes ces choses pour quoi on a été aimé et qu'on ne savait même pas : comme si, à ce moment-là, je savais tout mon bien et non tout mon mal. (→ Peut-être — pourquoi pas ? — un substitut laïque et dérisoire de cette mémoire : les jubilés, les honneurs → être indulgent, sous cet éclairage-là, à ceux qui ne les refusent pas.)

3) Cette mémoire totale est ultime (légendaire) : celle qui révèle enfin au sujet humain son unité, ou une unité → thème

Baudelaire, 145

baudelairien : Baudelaire reprend Quincey : « Quelque incohérente que soit une existence, l'unité humaine n'en est pas troublée. Tous les échos de la mémoire, si on pouvait les réveiller simultanément, formeraient un concert agréable

Unité

Palimpseste

Baudelaire, 147

ou douloureux, mais logique et sans dissonances. Souvent des êtres, surpris par un accident subit, suffoqués brusquement par l'eau, et en danger de mort, ont vu s'allumer dans leur cerveau tout le théâtre de leur vie passée <…> Dans telles circonstances solennelles, dans la mort peut-être et généralement dans les excitations intenses créées par l'opium, tout l'immense et compliqué palimpseste de la mémoire se déroule d'un seul coup… » → image du palimpseste : intéressant, car c'est une image de la complexité, mais pas à proprement parler de la profondeur : le multiple y reste une question de surfaces : l'image du palimpseste est donc supérieure à celle des « chambres » (secrètes) — peut-être dommage que ce n'ait pas été l'image-princeps pour parler de l'inconscient. Bien dit par Baudelaire dans cette notation très belle (déchirante) : « Mais les profondes tragédies de l'enfance — bras d'enfants arrachés à tout jamais du cou de leurs mères, lèvres d'enfants séparées à jamais des baisers de leurs sœurs — vivent toujours cachées, sous les autres légendes du palimpseste» → « caché», «profond » ne doit pas faire illusion : le palimpseste se lit d'une seule surface comme un panorama dont les plans sont étagés : sans substituts, sans masques et on pourrait dire : sans symptômes.

4) Notation personnelle : « Parfois me reviennent maintenant des bribes extrêmement ténues, mais vives, à peine nommables, de souvenirs de prime enfance (à Marrac)[7] » → c'est comme si, approchant de la vieillesse, la mémoire des choses anciennes, non récentes (loi connue de l'amnésie), étendait son règne → *cf.* assomption de toute la vie dans le panorama du mourant → *Memento mori* = je me souviens → souviens-toi de mourir = souviens-toi que tu as vécu (non pas : que tu as fini de vivre, mais : qu'il est réel que tu as vécu).

4) PLACE-PARTOUT

Lévitation

Il serait plausible de montrer le lien qu'il y a sans doute entre le panorama et la lévitation : souveraineté, euphorie, puissance douce → lévitation : dossier classique. Alchimie : pierre philosophale : tenue dans le creux de la main, elle rend invisible. « Si on la coud dans un linge fin et si on porte ce linge bien serré autour du corps, de manière à bien chauffer

7. [Oral : Barthes évoque le *Roland Barthes par Roland Barthes*, « le livre que j'ai feint d'écrire sur moi-même ». Un passage de ce livre intitulé « Un souvenir d'enfance » traite de Marrac (OCIII, 188).]

la Pierre, on peut s'élever dans les airs aussi haut qu'on le
désire. Pour descendre, il suffit de desserrer légèrement le
Hutin, 88 linge[8] » (un véritable avion personnel, dont mon corps est la
Freud, 129 carcasse) → (Klossowski : *Baphomet*)[9], et surtout Freud : *Un
souvenir d'enfance de Léonard de Vinci :* « Le désir de voler
ne signifie rien d'autre[10] que le désir ardent d'être apte aux
actes sexuels ; souhait infantile très précoce. » (Léonard, les
machines à voler.) Dossier important ; je renonce à cette
digression, pour dire ceci (qui est plus « structural ») :
12 Maistre : « Il n'y a que violence dans l'univers ; mais nous
sommes gâtés par la philosophie moderne, qui dit que tout est
bien, tandis que le mal a tout souillé, et que dans un sens très
vrai, tout est mal, puisque rien n'est à sa place. » → La dys-
Place-partout phorie : sensation que les choses ne sont pas à leur place ≠
panorama : sensation contraire : tout est à sa place : même
un panorama de désordre (de chaos) n'est pas dysphorique
(puisqu'il est spectacle saisi par un sujet extérieur) → ou plu-
tôt panorama : la « bonne place » *(Sitio, preferandum)* est par-
tout : le contraire même de l'arène anxiogène de la petite
souris blanche[11]. *Sitio :* devient une sorte de lieu-joker qui
trouve sa fonction de « bonne place » à n'importe quel point
du panorama[12].

KAIROS

Ho kairos = mesure convenable, juste. Moment convenable, opportun, occasion → « Il est temps, c'est le moment. » À-propos, opportunité, convenance ; saison ; point vital du corps, organe essentiel. *Ho kairos :* l'occasion (adjectif : *kairios*).
La notion est utile pour pointer le caractère asystématique du Neutre : → son rapport avec l'occasion, la contingence, la conjoncture, l'à-propos.

---

8. Phrase issue du *Livre de la Sainte-Trinité*, ouvrage anonyme du xive siècle (cité par Hutin, *L'Alchimie*, *op. cit.*, p. 93).
9. Roman paru au Mercure de France en 1965.
10. [En rêve], complément omis par Barthes et qui figure dans le texte de Freud.
11. « De tous les dispositifs, l'arène circulaire est la plus anxiogène, alors que l'enceinte en Y ne provoque pratiquement pas de réactions émotionnelles primaires » (*Comportement animal*, *op. cit.*, p. 36). Voir *supra*, p. 188.
12. [Oral : pour Barthes, le panorama est un « étagement de lieux dont on aimerait occuper chaque lieu, chaque détail ».]

1) KAIROS SOPHISTE ET KAIROS SCEPTIQUE

Sophistes et Sceptiques : plutôt incompatibles. On a vu Euryloque traverser l'Alphée à la nage pour fuir le discours « casse-pieds » des Sophistes. Cependant tous deux : une certaine idée du *kairos*. Il faut nuancer :

a) Sophistes

Sophistes, 57, 182, 249, 251

Vocable sophiste. *Kairos :* opportunité = fond de l'habileté sophistique : instinct, tact subtil, sens psychologique pour saisir quels mots et quelles attitudes conviennent à l'instant → conception mobiliste qui transforme l'homme de science en homme de l'art. Ainsi : Protagoras a établi la force de l'à-propos : *dunamis kairou.* Il proclamait qu'il possédait un savoir total, et qu'il pouvait se permettre de parler de n'importe quoi à propos[13] *(to kairo)* → un art de l'Instant Opportun : *kairou chronou téchnè*[14]. Rapporté de quelqu'un qui essayait de décrire les « vertus » de l'homme psychanalysé : « Sa parole tombe au bon moment. »

b) Sceptiques

Kojève, 27

Tout autre est le *kairos* du sceptique. → Le sceptique peut renoncer à tout moment à son scepticisme, sans contredire de ce fait ce qu'il disait en parlant « sceptiquement » ; « mais il se contredirait s'il disait que quelque chose doit être dit nécessairement, c'est-à-dire *partout* et *toujours*, ne serait-ce que par lui-même au cours de sa vie discursive… Le Scepticisme ne peut devenir une attitude discursive *permanente* et *universelle* qu'à condition de se transformer en Dogmatisme… C'est pourquoi le Scepticisme authentique ne se pose que par endroits et par moments, mais ne peut s'imposer partout et toujours ». → Curieusement, *cf.* Pascal, fasciné par le pyrrhonisme. *Pensées* I, fragment 159 : « Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut » (« où il faut » pointe le *kairos*).

c) Les deux kairos

Dans les deux cas, il s'agit de modifier la temporalité du discours : temporalité normale, rhétorique : temporalité lourde, nappée, compacité, consistance logique du « développement » :

---

13. Jean-Paul Dumont précise qu'il s'agit de Gorgias : « Gorgias fut le fondateur du discours improvisé. Se présentant au théâtre à Athènes, il eut l'audace de dire : “Proposez !” C'était lui le premier à tenir ce périlleux propos, démontrant par là qu'il possédait un savoir total, et qu'il pouvait se permettre de parler de n'importe quoi, à propos. »
14. La *téchnè* est l'art ou la science. Les *téchnai* sont les discours-modèles de Gorgias.

crase de la consécution et de la conséquence : *cf.* récit, narration, histoire ≠ temporalité légère, trouée, mobile, inflexionnelle, fragmentuelle.
Mais :
a) Temporalité du discours sophiste par à-coups, zigzags, captures : la chasse au « bon moment ». Il y a donc tension continue, durée de l'affût → discours de la maîtrise : le « bon moment » = arme de pouvoir : nous dirions aujourd'hui : sens politique.
b) Temporalité du discours (de la conduite) sceptique : il y a des temps pour rien : temps du *tacet*[15], du blanc → il s'agit de défaire le temps du système, d'y mettre des moments de fuite, d'empêcher que le système prenne. Le système virtuel du scepticisme, s'il parlait tout le temps la contingence (conjoncture), serait le dispositif de défection de la maîtrise, de l'a-pouvoir.

2) VALIDITÉ ET VÉRITÉ

Sophiste ou sceptique, le *kairos* — promu, exalté, reconnu — implique une philosophie dont l'instance n'est pas la Vérité → Hegel a bien cerné l'enjeu de la contingence, c'est-à-dire que sa description est bonne ; nous pouvons donc l'endosser mais la différence vient ensuite, lorsque nous valorisons précisément ce qui est dévalorisé par Hegel :
Description par Hegel du sceptique dans son rapport au *kairos* (à la contingence) : « Ce qui avait valeur d'étant et de
Hegel, 775
pensé prenait pour le sceptique seulement la valeur de quelque chose de phénoménal, ou d'une représentation, mais [il avait pour eux la valeur d'une] représentation d'après laquelle il se dirigeait dans sa conduite. Les Sceptiques se dirigeaient d'après ce qu'ils voyaient, entendaient, d'après le droit et les lois en vigueur, d'après ce que réclamait la prudence (*sôphrosunè*[16] *:* rendue utile par l'anarchie des contingences) ; mais cela n'avait pas pour eux la valeur[17] d'une vérité, mais seulement d'une certitude, d'une conviction subjective. » Sceptique : agit d'après des lois qui ne passent pas
807
pour vraies à ses yeux : sa conscience est une existence complètement empirique ; sa réalité = contingence complète ; son unité avec soi-même = quelque chose de complètement vide : « C'est en fait la contradiction qui se supprime entièrement,

15. Voir plus haut, p. 51.
16. En grec, « prudence ».
17. Le mot exact est : signification.

simplicité et pure confusion. » Et encore ceci, qui est très
768 clair : « Pour les Sceptiques, l'être sensible a certes validité, mais comme phénomène, pour se régler sur lui dans la vie, mais non pas pour le considérer comme vérité. » → (Il y aurait une sensibilité à la validité, non à la vérité : cette sen-
Structuralisme sibilité a fait le structuralisme : analyse des règles de validité du sens, du discours (par exemple du récit), non de leur vérité = métadiscours de la validité : la logique, la linguistique.)

Distinction importante pour comprendre comment le scep-
La vie pour guide tique (et donc, d'une certaine manière, le Neutre) — mais, bien entendu le sceptique empirique, non dogmatique —, contrairement à la *doxa* qui assimile volontiers scepticisme et mort, est continûment du côté de la vie, par le *kairos*. Pyrrhon : « Il avait pris la vie pour guide : *akolouthos dèn kai to bio*[18], ne cherchant à éviter et ne se gardant de quoi que ce
Sceptiques, 25 soit… » → La « vie », efflorescence du phénomène, du *kairos*, devient de la sorte garante du non-système — *cf.* le Tao (Grenier) : « L'être manifesté existe. Lao-Tzeu ne met pas en doute le monde (comme font les philosophies indiennes). Ici, pas de
Tao, Grenier, 15 doctrine de l'illusion, ni de l'ignorance, de Maya, ni d'Avidya. Les phénomènes existent, au moins en tant que phénomènes <…> cependant, l'être manifesté, qui est un être véritable, découle du non-être » !

3) AMBIVALENCE DU KAIROS

La contingence, comme règne, est ambivalente :

1) *Kairos :* de *kairos* en *kairos*, sorte d'appétit de la contingence : peut exprimer le « vide », dans sa désolation, le désœuvrement, la pusillanimité, la mondanité, marqués d'une sorte de dérisoire. Texte à étudier, à réétudier dans cette
Paludes perspective : *Paludes* de Gide (1895) = sorte de Traité de la contingence[19] ; on a d'ailleurs rapproché de l'éléatisme (Zénon d'Élée). Je dis « dérisoire » comme image endoxale, sans jugement, car la « mondanité », c'est-à-dire la soumission à l'emportement du *kairos*, peut avoir valeur de radicalité : à
Baudelaire, 178 rapprocher de ce que Baudelaire dit du *H* : il cause dans

18. *Akolouthos :* en grec « compagnon de route », « qui s'accorde avec ». Voir aussi, dans « L'image », le mot *akolouthia* qui est de même famille : « *Machè* a un antonyme, *Akolouthia :* le dépassement de la contradiction (j'interprète : la levée du piège). Or, *Akolouthia* a un autre sens : le cortège d'amis qui m'accompagnent » (OCIII, 875).

19. Dans l'avant-propos de ce livre écrit en 1895, on lit : « Avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent. Vouloir l'expliquer d'abord c'est en restreindre aussitôt le sens. »

l'homme « une exaspération de sa personnalité et un sentiment très vif des circonstances et des milieux » : la mondanité fonctionne comme une Drogue. → Radicale, aussi, parce qu'elle peut avoir valeur de : « Rien à dire (à écrire) » = sens de *Paludes*. Or rien ne dit (c'est là, je crois, une position du Neutre) qu'écrire soit un bien suprême — et il y a des formes de mondanité qui sont des écritures[20] : dans Proust, il faut toute une œuvre *(Le Temps perdu)* pour que la mondanité soit dépassée et déclassée par l'écriture : c'est une révélation qui ne se produit qu'à l'extrême fin : l'écriture chasse la mondanité (le *kairos*), mais au terme d'une longue initiation, d'un drame à nouveaux épisodes.

2) En face (mais ce n'est pas à proprement parler contraire) : le *kairos*, la contingence, une image haute du Neutre, comme non-système, comme non-loi, ou art de la non-loi, du non-système → l'état neutre du *kairos*, c'est d'esquiver la systématisation même de la contingence, la mondanité comme système, comme arrogance → on pourrait dire : le Neutre écoute la contingence, il ne s'y soumet pas[21] → il peut donc y avoir finalement renversement du *kairos* : le « il est temps » se retourne en « il n'est plus temps » → Thalès (l'un des sept sages) : « Sa mère l'exhortait à se marier, il lui répondit : "Non, par Zeus, il n'est pas encore temps." Elle l'y invita une nouvelle fois quand il eut pris de l'âge, mais il lui dit : "Il n'est plus temps." » → Esquive parfaite du système : le *kairos* lui-même ne fonde pas un système (comme chez les Sophistes). À plus forte raison, l'objet qu'il brouille : aucun système du mariage ou du célibat, même personnel (très difficile d'arriver à cela, et surtout de le faire entendre).

Diogène Laërce, I, 52

4) LE SATORI

Le *kairos* = un élément, un temps énergétique : le moment en soi en tant qu'il produit quelque chose, un changement : c'est une force → *kairos* non tactique (non pour piéger l'autre mais intériorisé).

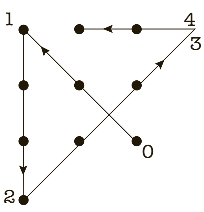
a) Dans le champ de la rationalité, de l'empirie

Découverte brusque de la solution d'un problème (= caractéristique de l'intelligence) : *insight* (= « intuition »)[22]. Exemple

20. [Oral : Barthes souligne « le caractère retors et putain de tout écrivain ».]
21. Sur le *kairos* du désir, voir *La Chambre claire* (OCIII, 1148).
22. Mot anglais que Barthes emprunte au vocabulaire des éthologues, à partir du lexique du livre sur le comportement animal : « phénomène de découverte brusque de la solution d'un problème, caractéristique de l'intelligence ».

classique d'*insight* — mineure certes ! — problème des neuf points : relier par quatre lignes droites sans quitter le papier[23] :

Comp. animal, 232



Insight = prolonger hors du carré : *insight* = on en a le droit. La carence d'*insight* = manquer le *kairos* : viendrait d'un interdit qu'on se poserait. Être intelligent = audace morale ?

Organon, 58, par. 109

Insight (rationnel) = ce à quoi on ne pense pas (important pour ce qui suivra sur le *satori*, et peut-être le Neutre) = ce qui n'est pas dans une continuité logique attendue, une image endoxale de la causalité. Bien rappelé par Bacon : idée que les grandes inventions ne viennent pas d'un perfectionnement des choses connues, mais d'une mutation, d'une chose inouïe, hétérogène. Exemple : la soie (je cite Bacon parce que le texte est beau) : « De même, si avant la découverte de la soie, quelqu'un eût parlé d'un fil pour la fabrication des vêtements et des meubles, qui surpasse de beaucoup le fil de lin et la laine en finesse et en solidité à la fois, tout comme en éclat et en douceur, les hommes eussent pensé que l'on voulait parler de quelque plante orientale, ou du poil le plus délicat de quelque animal, ou des plumes et du duvet de certains oiseaux ; mais bien certainement aucun ne se fût mis dans l'esprit qu'il s'agissait de l'ouvrage d'un petit ver, et d'un ouvrage si abondant, qui se renouvelle et se reproduit tous les ans. »

b) Hors du champ de la rationalité

Un accès d'incandescence du *kairos*, du moment dans sa pure exception, sa puissance absolue de mutation = le *satori* (mot Zen).

Peut-être sorte d'exemple occidental du *satori* : la madeleine de Proust, ou plutôt les pavés, le tintement et la serviette : « Comme au moment où je goûtais la madeleine, toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés…[24]. »

Blanchot, 24

Le *satori* Zen ne relève pas du langage, donc de la définition, à peine de la description ; donc, à la lettre, intraduisible, car nous rencontrerions le langage chrétien : conversion, illumination, alors que le *satori* n'est pas descente en soi d'une

23. Il va au tableau pour dessiner le problème.
24. Voir Maurice Blanchot, « L'expérience de Proust », in *Le Livre à venir*, *op. cit.*, à propos de ce passage du *Temps retrouvé*, Livre de Poche, 1993, p. 262.

vérité, d'un dieu, mais plutôt brusque débouché sur le vide : « illumination » n'est pas bon car cela n'éclaire rien → contradiction : dissipe le doute, mais pas au profit d'une certitude.

Suzuki, I, 329, 332

Satori : sorte de catastrophe mentale qui se produit d'un seul coup → éprouvé par le Bouddha sous l'arbre de Bodhi = nirvana réalisé au cours de la vie terrestre.

76

Comptes rendus de *satoris* : extrêmement rares (cela a d'ailleurs quelque chose de frustrant). Celui-ci, pourtant, *satori* de Hakouin (Zen moderne, Japon XVIIIe siècle) : Tout d'un coup, immense concentration mentale : « J'avais l'impression d'être congelé dans un champ de glace qui s'étendait sur des milliers de milles, et en dedans de moi, il y avait une sensation d'absolue sécurité » — cela me fait penser au tableau de Friedrich *L'Épave de l'Espoir prise dans les glaces*, 1821, Hambourg[25] → l'intense désolation de ce tableau produit en moi une sorte de catastrophe, d'*agony (primitive agony*[26]*)* (l'abandon absolu, éternel, la perte de la Mère) ; mais peut-être le *satori* n'est-il que l'envers (ou l'endroit) de cette catastrophe. En tout cas, chez nous *satori* : brèves lueurs peut-être du côté du romantisme[27].

Hegel, 773

Sur un mode évidemment dégradé, possible de concevoir des sortes de *satori* esthétiques (à effet esthétique). Sceptiques : but de la *skèpsis* (« observation intense[28] ») : l'ataraxie *(cf.* apathie, *Wou-wei*[29]*) :* « L'ataraxie suit l'ébranlement de tout fini comme l'ombre suit le corps » → Sextus Empiricus[30] compare cette ataraxie *(satori)* au *kairos* du peintre Apelles : peignant un cheval et ne pouvant rendre parfaitement l'écume, il prit enfin l'éponge avec laquelle il avait essuyé le pinceau et où toutes les couleurs étaient mélangées et la jeta rageusement contre le tableau, réussissant ainsi une image fidèle de l'écume.

c) « C'est cela »

Le mot du *satori* = l'exclamation : *C'est ça !* Suzuki (II, 617) : « Le temps viendra où votre esprit sera soudainement arrêté comme un vieux rat pris dans un cul-de-sac. Alors il y aura un plongeon dans l'inconnu avec le cri : "Ah, c'est cela !" » →

25. Caspar David Friedrich, peintre allemand (1774-1840). Ce tableau est évoqué dans les *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 584).
26. Oral : Barthes mentionne Winnicott. Il le cite souvent dans les *Fragments d'un discours amoureux*, par exemple « La Crainte de l'effondrement ». Sur ce point précis : OCIII, 487.
27. [Oral : « du romantisme allemand », précise Barthes.]
28. Hegel : « Le but de la *skèpsis* était que tout déterminé, en tant que fini, n'ait aucune validité pour la conscience de soi. » La *skèpsis*, en grec, signifie « perception par la vue », « examen, réflexion », « décision, résolution ».
29. Le « non-agir », en chinois ; c'est le titre du trait suivant.
30. Doctrinaire du scepticisme cité par Hegel.

Le *satori* rompt avec la vision courante qui acclimate, apprivoise l'événement en le faisant rentrer dans une causalité, une généralité, qui réduit l'incomparable au comparable : Mot de la sagesse populaire (proverbes) et de la science : ce qui vous arrive n'est pas singulier, cela se passe toujours ainsi : flagrant dans le cas du deuil (car sagesse bien intentionnée) : « Vous verrez, c'est toujours comme ça : votre deuil suivra un processus connu » (*cf.* Freud) → Opposer deux formules pourtant proches, mais les opposer farouchement :

« C'est comme ça ! »	/ «C'est ça ! »
Grégarité	« *Tat* » = ainsi[31]
Lois de l'espèce	Tel
Fatalité	Absolu de la contingence
Causalité	
Généralité du langage	*Kairos*
Science	*Satori*
Proverbes	
etc.	

5) LE PÉRISSABLE

On peut déplacer un peu la notion de *kairos*, lui garder son sens de « bon moment », mais accepter que se dévoile dans ce « bon moment » son caractère périssable : moment qui passe et dont le périssable est accepté, voulu → Neutre : non seulement reconnaît le périssable, mais lui donne une valeur active : ce n'est pas « résignation », mais plutôt « consécration ». Ainsi, à supposer que ce cours soit un *kairos* (quelque chose d'opportun), cela voudrait dire qu'on en accepte la fragilité, la « périssabilité », la contingence, le « une seule fois et c'est fini ». Le cours à la limite, « extemporané » (préparé et administré sur-le-champ) : ce n'est pas un « monument » → les micros, les notes, voire la publication éventuelle sont des dérives inessentielles, c'est-à-dire : il n'y a pas lieu de les censurer, mais ils ne font pas partie du temps du cours[32] : *cf.* l'horloge qu'on arrête, à la Chambre des députés[33] → = des parenthèses : ce qui n'est ni affirmé ni interdit → de l'ordre du « pourquoi ? / pourquoi pas?»

31. En sanskrit.
32. [Oral : « Ce cours est fait pour périr sur l'heure », ajoute Barthes.]
33. Oral : Barthes explique qu'on bloque les horloges à la Chambre si la question débattue n'a pu être réglée dans le temps imparti.

WOU-WEI

1) LE VOULOIR-VIVRE

À l'origine lointaine de ce cours (ou du moins l'une des origines, car les origines sont indémêlables : fixité de la matière d'écriture : effarante. En un sens, le cours : *remake* du *Degré zéro de l'écriture*) — donc, l'une des origines : frappé par le

Vouloir-vivre

vouloir-vivre de certains personnages de roman : d'abord, Charlus (vouloir-vivre, vouloir-désirer, vouloir-saisir implacable, jusqu'à la folie, jusqu'à la mort), puis des maîtresses-femmes : Mme Verdurin, Mme Josserand[34] (*Pot-Bouille).*
→ Je pensais, pensant aux autres, à ceux qui m'entourent : au fond, toute « psychologie », description, connaissance, évaluation de l'autre revient à : qu'en est-il de son vouloir-vivre ? De quel style, de quelle qualité ? Comment est-ce que je supporte le vouloir-vivre de l'autre ? Aurais-je pu vivre avec Charlus ? Mme Verdurin ? Ceci : différentiel, car évident que chacun a un vouloir-vivre et que donc, puisque nous avons des amis, nous supportons certains vouloir-vivre, et qu'inversement on supporte le nôtre.

2) WOU-WEI

De là, on rencontre la notion fondamentale du Tao : le non-agir, le *Wou-wei.*

Maspero, 38

Le *Wou-wei*[35] : évidemment, n'est pas le contraire du vouloir-vivre : ce n'est pas un vouloir-mourir : c'est ce qui déjoue, esquive, désoriente le vouloir du vivre. C'est donc, structura-

Paradigme

lement, un Neutre : ce qui déjoue le paradigme.
Dans le Tao, *Wou-wei :* on dit parfois : ce qui privilégie le « spontané » au détriment du « volontaire ». Il est vrai : exemption du vouloir. Mais « spontané » n'est pas bon : pour nous, connotation sauvage, pulsionnelle, anti-intellectualiste. *Wou-wei :* ne pas diriger, ne pas finaliser sa force, la laisser sur

34. Madame Josserand : « 48 ans en 1861, corpulente et superbe, sacrifie tout au paraître, affiche sa morale : mieux vaut faire envie que pitié. Dominatrice, elle reproche à son époux son incapacité, à son frère son avarice, à ses filles leur maladresse à trouver un mari » (Colette Becker, Gina Gourdier-Servenière et Véronique Lavielle [dir.], *Dictionnaire d'Émile Zola*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 554). *Pot-Bouille*, le roman de la petite-bourgeoisie, dixième volume des Rougon-Macquart, date de 1882.
35. *Wou* signifie en chinois « non ».

Ne pas diriger

place. Par exemple : la Fonte du Souffle (Lien Ki) est supérieure à la Conduite du Souffle (Hing K'i). Ou encore : ne pas se servir de sa force : par exemple ne pas se servir de sa sagesse, de sa sapience, ou s'en servir au minimum, selon une pure fin de protection, de prudence. *Cf.* Pyrrhon : « il philosophait selon le raisonnement du doute, sans toutefois agir avec imprudence. »

Diogène Laërce, II, 191

L'attitude profonde du *Wou-wei* Tao = ne pas choisir. Or il y a deux « ne pas choisir » : un « ne pas choisir » ballotté, affolé, honteux, réprouvé ≠ un « ne pas choisir » assumé, calme, dirais-je. Celui-là : extrêmement difficile, car heurte l'opinion, abîme l'*imago* → il faut donc l'assumer → Tao très conscient de cette difficulté : un poème (Tao + Zen) dit : « Le Tao parfait n'offre pas de difficulté, / Sauf qu'il évite de choisir[36]. » Ce non-choix n'est pas une abstinence sublimante, une ascèse, une spiritualité : « Ne vous opposez pas au monde sensoriel ». Bien voir le paradoxe du *Wou-wei* (pour nous Occidentaux) : subversion puissante de toutes nos valeurs morales, et notamment « progressistes », dans ce mot : « Le sage ne lutte pas » (bien se rappeler qu'il s'agit d'une pensée païenne : l'absence de lutte ne s'inscrit pas comme un gain de ciel), ou autre forme du paradoxe, forme socialisée. Pour Leang Li (Grenier 68) : « … Il était prêt à suivre toute chose <…> Pour lui, toute chose était en destruction, toute chose était en construction. C'est là ce qu'on appelle la tranquillité dans le désordre. La tranquillité dans le désordre signifie la perfection. »

Ne pas choisir

Watts, 107

3) FIGURES DE L'OCCIDENT

Tout notre Occident : idéologie morale de la volonté, du vouloir (saisir, dominer, vivre, imposer sa vérité, etc.). Occident : terre du prosélytisme → donc, évident que les figures occidentales du *Wou-wei* sont rares et surtout partielles (y aurait-il un sage Tao, par définition on ne le connaîtrait pas) : seulement, des moments, des tendances, des aspects de quelques individus. Je citerai, au hasard de mes lectures, trois figures du *Wou-wei* (du Neutre), non selon le personnage lui-même, mais selon ce qu'il dit, ou ce qu'on en dit : son « moment », son individuation, son *kairos*.

36. Cité par Alan W. Watts dans *Le Bouddhisme Zen*, *op. cit.* Song-t'san a écrit un poème célèbre (le « Traité de la foi dans l'esprit ») qui contient la première allusion claire et compréhensible au Zen. Les autres citations sont des vers de ce poème.

a) Léonard de Vinci vu par Freud

Freud, *Léonard*, 19

« On ne pouvait méconnaître en lui une certaine inertie ou indifférence. En un temps où chacun cherchait à conquérir le plus d'espace possible pour son activité, ce qui implique un déploiement de vive énergie agressive, Léonard se distinguait par son humeur pacifique, son éloignement de toute lutte de parti et de toute querelle. Il était doux et affable envers tous… » Noter (ceci est important, pour nuancer le *Wou-wei* par rapport à la sublimation) : Léonard aimait à suivre des condamnés se rendant au dernier supplice afin d'étudier leurs traits décomposés par l'angoisse et de les reproduire dans son carnet ; concevait également des armes offensives cruelles, pour César Borgia (il est entré au service de César comme ingénieur militaire en chef) = ce que Freud appelait la « sensibilité féminine » de Léonard. Disons que, selon le Tao, Léonard, quoique participant au *Wou-wei*, ne se refusait pas au monde sensoriel !

b) Le prince André

Tolstoï, 542

Figure de *Guerre et Paix*. André voyage, au printemps : Vue d'un chêne : « La vue de cet arbre provoqua en lui une éclosion de pensées nouvelles, désespérées mais pleines d'un charme mélancolique. Au cours de ce voyage, il soumit sa façon de vivre à un nouvel examen approfondi et aboutit, une fois de plus, à cette conclusion désenchantée mais apaisante, qu'il ne devait rien entreprendre, mais achever tout bonnement sa vie sans faire le mal, sans se tracasser, sans rien désirer. » Noter, ce qui est normal dans l'univers tolstoïen, occidental, imprégné de christianisme : *Wou-wei*, lié au « désenchantement », à la mélancolie : tonalité légèrement masochiste.

c) John Cage

Cage, 47

On connaît les rapports de Cage et de l'Orient, notamment du Zen (plus que du Tao), l'influence de Suzuki. D'où ce dialogue avec son intervieweur, Daniel Charles : « Votre attitude est toujours d'acceptation. — J'essaye de ne jamais rien refuser. — Ce que vous refusez, c'est d'être exclusif, c'est-à-dire de *vouloir* quelque chose. — Je peux vouloir quelque chose, mais seulement si je me trouve dans un ensemble de circonstances où rien de ce que je décide ne me semble devoir concerner les autres… Si je prends un repas au restaurant, je peux choisir le poulet au lieu du steak, cela ne dérange vraiment personne ! » (J'adhère pleinement : cependant, comprendre que la déclaration, la « profession » de Cage n'est possible, dans sa

Cf. propriété ?

matité exemplaire, qu'à partir d'un certain empirisme — qu'on dira, peut-être trop facilement : américain) → en effet : empirisme = ce qui ne s'embarrasse pas de significations, d'interprétations = champ idéalement non névrotique, ou même non paranoïaque ≠ car le poulet ou le steak de l'autre peut m'induire à l'interpréter, à le juger, à le saisir dans le vertige (car sans cran d'arrêt) du *j'aime / je n'aime pas :* je suis obligé de supporter le goût de l'autre, en tant qu'il me ramène à l'imparticipable de son corps — qui peut dire si nous supportons vraiment la nourriture de l'autre ? Il se peut que je ne comprenne pas la nourriture de l'autre, que je ne la prenne pas avec moi. Par exemple : me gêne la façon dont cette jeune femme, au Flore, mange sa gratinée en poussant sa bouchée avec son couteau sur sa fourchette, par un geste gourmé (≠ gourmand) de fausse distinction, en tenant bien fermée sa petite bouche. → Je suis alors contraint au libéralisme, qui est un *Wou-wei* à bon marché, pas très solide.

4) LE SACRÉ

Grenier, 108

Dodds, 39

Tao toujours surprenant : articule brusquement le *Wou-wei* sur une notion inattendue : le sacré — mais ceci d'une façon fort irrespectueuse. Un Taoïste, particulièrement individualiste et pessimiste, Yang-Tchou, édicte les règles de conduite (à partir du *Wou-wei*) : « Ne rien faire de mal, de peur d'être puni ; ne rien faire de bien, de peur, ayant acquis une bonne réputation, d'être chargé de fonctions absorbantes et périlleuses <…> Agir comme si l'on n'était bon à rien »… *Cf.* mentalité archaïque grecque : *phthonos*, la jalousie divine. Succès trop flagrant surtout si l'on vante → amène un danger surnaturel (Dodds, 39). (Et voici apparaître très paradoxalement le thème du sacré :) « Le chêne sacré a été épargné par la hache, parce qu'il n'était bon à rien ; il a réussi à être inutile, ce qui est pour lui la plus grande utilité. »

Tao, Grenier, p. 103

Grenier, *Tao*, p. 103 : « En produisant des forêts, la montagne attire ceux qui la dépouilleront. En laissant dégoutter sa graisse, le rôti active le feu qui le grille. Le cannelier est abattu parce que son écorce est un condiment recherché. On incise l'arbre à vernis pour lui ravir sa sève précieuse. La presque totalité des hommes s'imagine qu'être jugé apte à quelque chose est un bien. En réalité, c'est être jugé inapte à tout qui est un avantage. »

Merveilleux ! Le statut fondateur du sacré : n'être bon à rien ! Le seul danger, c'est que le sacré n'est pas éternel : peut y

avoir des sociétés où l'on s'avise qu'il est immoral de ne rien faire et où l'on abat les chênes inutiles et sacrés. L'idéal Tao serait d'être sacré sans que ça se voie : contradiction dans les termes : un *Wou-wei* invisible, c'est-à-dire triché à partir du moment où on le dit.

5) S'ABSTENIR

Wou-wei : rencontre l'abstinence, qui en est comme l'acte fondateur (si l'on peut dire, puisque acte privatif). Mais (peut-être) ne pas voir dans le « s'abstenir » une image banale du Neutre banal. C'est un degré zéro offert à plusieurs signifiés. Par exemple, trois abstinences :

a) L'abstinence diététique

Maspero, 20

J'ai déjà parlé plusieurs fois, et dès l'année dernière, du « s'abstenir » Tao. Vous vous rappelez le corps Tao[37] : dedans, les Trois Vers (ou les Trois Cadavres)[38] → : le Vieux-Bleu (tête), la Demoiselle-Blanche (poitrine), le Cadavre-Sanglant (corps inférieur) causent la décrépitude et la mort, car veulent être libérés, et pour cela nécessaire que l'hôte meure. L'adepte doit donc se débarrasser d'eux au plus vite : doit pour cela interrompre les céréales (dont les trois vers se nourrissent) = l'abstinence des céréales (les cinq céréales : riz, millet, blé, avoine, haricots) → dossier de l'abstinence de nourriture : pratique religieuse (et parfois magique) du jeûne : des livres n'y suffiraient pas ! Seulement suggérer que, dans la laïcisation du monde moderne, une pratique s'est substituée au jeûne : non plus sous alibi religieux (purification, pénitence) mais sous alibi scientiste, rationnel, médical, hygiénique : la cure d'amaigrissement (j'ai déjà souligné, dans un séminaire lointain, le rapport étroit entre la cure et la religion[39]) → les trois vers = la graisse : pour la chasser, on « casse les grains » : on s'abstient précisément des « céréales », c'est-à-dire des farineux, caloriques. +, même, idée (c'est la mienne) que ceux qui vivent longtemps sont maigres : les gros meurent jeunes. Tout cela dessine un champ mythique : vivre maigre (dans l'abstinence des calories) = vivre Neutre (allègrement).

---

37. Henri Maspero : « Le corps est divisé en trois sections : section supérieure (tête et bras), section médiane (poitrine), section inférieure (ventre et jambes). Chacune a son centre vital, sorte de poste de commandement ; ce sont les trois champs de cinabre, ainsi appelé parce que le cinabre est l'ingrédient essentiel de la drogue d'immortalité. » Voir « L'image » (OCIII, 874).
38. Maspero : « Ils sont installés à l'intérieur du corps avant la naissance. »
39. Voir « Encore le corps » (OCIII, 917).

b) L'abstinence pathétique

Rousseau, 6

Abstinence : peut être prise dans une flambée imaginaire : la décision radicale, totale de s'abstenir (du monde) enflamme le sujet (flambée paranoïaque) : Rousseau (*Promenade* I) : il décide de « s'abstenir », de pratiquer le *Wou-wei*, de faire le non-faire, pour « s'annuler » : « Mon cœur s'est purifié à la coupelle de l'adversité <…> Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer : je suis nul désormais parmi les hommes, et c'est tout ce que je puis être, n'ayant plus avec eux de relation réelle, de véritable société. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne mal, ne pouvant plus agir sans nuire à autrui ou à moi-même, m'abstenir est devenu mon unique devoir, et je le remplis autant qu'il est en moi. » → Le « s'abstenir » : réponse minimale au piège, au coinçage, au *double bind*[40] : comme l'animal qui se tasse, s'« homochromise » (opération du Neutre) pour échapper aux prédateurs → imaginaire ? Oui, parce que ce que veut Rousseau, c'est échapper aux images (de lui-même) qui le font tant souffrir (du moins le croit-il), c'est s'annuler comme source d'images : ce qu'il cherche, c'est le repos de l'imaginaire (qui peut être la métaphore même du Neutre).

c) L'abstinence pyrrhonienne

Abstinence du choix d'idée, de « position », de « croyance » : abstinence philosophique : loin du dogmatique. → Montaigne, en 1576, fait frapper un jeton avec ses armes et, au verso, son âge (42 ans), une balance en équilibre et une devise pyrrhonienne : « Je m'abstiens. » → J'ai souvent souligné non pas l'affinité, mais le rapport de tentation qu'il y a entre le pyrrhonisme et le Neutre → il faudrait ici interroger soigneusement Montaigne : vie et œuvre, pour dégager en quoi ou là où il ne s'est pas abstenu (car homme très mêlé à son temps et mêlé publiquement) : c'est-à-dire, non pas réviser, mais affiner la doctrine sartrienne de l'engagement, maniée par les intellectuels depuis vingt ans, un peu brutalement.

---

40. La définition de Bruno Bettelheim est donnée dans les *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 594) : « Situation dans laquelle le sujet ne peut pas gagner quoi qu'il fasse : pile je gagne, face tu perds. »

Séance du 3 juin 1978[1]

WOU-WEI
(suite)

6) L'APATHIE

Autre notion, ou attitude projetée, proche du *Wou-wei* : l'apathie. Si nous interrogeons l'*imago* sociale, la *doxa* : apathie = très mauvaise image : contre-image ? Assomption du scandale paradoxal ? Toujours du côté du Tao et du pyrrhonisme :

a) Tao : image du miroir

Grenier, 112

Ce n'est pas la même thématique que chez nous, où miroir, surtout symbole de l'ego, du Narcisse. Tchouang-Tseu : « Le Parfait use de son esprit comme d'un miroir ; il ne reconduit pas les choses, ni ne va au-devant d'elles (comme l'exige la politesse) ; il y répond sans les retenir. C'est ce qui le rend capable de se charger de toutes choses sans qu'elles lui portent atteinte <…> À celui qui est en lui-même sans que les choses restent en lui, les choses se montrent telles qu'elles sont ; son mouvement est apathique comme l'est celui de l'eau, *son immobilité est celle du miroir*, sa réponse est celle de l'écho… » → Noter : *a)* Le miroir Tao n'a pas le côté passif et mécanique du miroir occidental (miroir qui parle : seulement dans la magie féerique) : il répond (sans retenir), il a la beauté, l'activité mystérieuse d'une « eau tranquille et claire ». *b)* Il y a action (répondre) mais non appropriation (vouloir-saisir) : « Il y répond sans les retenir. »

b) Pyrrhon

Kojève, 64, 21

Chez les pyrrhoniens, terminologie flottante entre ataraxie et apathie[2] : repos total, complète inertie, possible dans un vide absolu : le « pyrrhonien » (encore une fois, ce n'est pas l'adepte d'un système, un dogmatique, mais seulement celui

---

1. Il s'agit du dernier cours.
2. « Les pyrrhoniens semblent avoir indéfiniment parlé d'ataraxie et d'apathie. Mais pour nous (depuis Hegel), il y a en fait une différence essentielle entre l'ataraxie ou l'"apathie" pyrrhonienne et l'ataraxie des stoïciens » (Dumont, p. 201).

qui vit comme Pyrrhon) ne fait ou ne dit rien du tout — mais c'est difficile, surtout dans le monde actuel ! — ou plutôt (plus subtil et plus provocant) « se laisse ballotter par des vagues quelconques ». Image en effet subtile (et intéressante) car la métaphore renvoie contradictoirement à une immobilité dans le mouvement (toujours la tranquillité dans le désordre) : c'est très exactement la dérive, image très actuelle.

c) L'apathie politique

Je cite ce problème : d'abord parce que brûlant (la « dépolitisation » qui rôde) et ensuite et surtout parce que version
p. 7, 49 antique (grecque) intéressante ; voir Moses I. Finley, *Démocratie antique et Démocratie moderne*[3]. Dans la Grèce antique (≠ pyrrhonisme) : apathie condamnée par tous ceux qui ont pensé le « social » :

81 1) Solon : « Celui qui dans une guerre civile ne prendra pas les armes avec un des partis sera frappé d'*atimie* (privation des droits civiques) et n'aura aucun droit politique. » → Expression pure de l'anti-Neutre : obligation de choisir, peu importe le parti : le Neutre est plus ennemi que l'ennemi : c'est la bête à abattre, à exclure : tyrannie du paradigme dans toute sa pureté.

2) Périclès (Thucydide, 2, 40, 2) : « Ceux qui participent au gouvernement de la cité peuvent s'occuper aussi de leurs affaires privées et ceux que leurs obligations professionnelles absorbent peuvent se tenir fort bien au courant des affaires publiques. Nous sommes en effet les seuls à penser <sans doute les démocrates grecs> qu'un homme ne se mêlant pas de politique mérite de passer, non pour un citoyen paisible,
Politique, VI, 1319 a 19, 38, 48 mais pour un citoyen inutile[4]. » → L'obligation de se politiser serait en fin de compte un héritage grec ?

3) Comme toujours, Aristote a introduit dans « apathie » / «politisation » une mesure : la meilleure démocratie : celle où le citoyen n'est ni trop apathique ni trop participant ; elle « existerait donc dans un pays comportant un vaste arrière-pays rural et une population relativement nombreuse de cultivateurs et de bergers, qui, par suite de leur dispersion dans la campagne, ne se rencontrent pas très souvent et n'éprouvent pas non plus le besoin de ce genre de réunion[5] » → « le besoin de ce genre de réunion » ! Que dirait Aristote de nous, qui paraissons très friands de « ce genre de réunions » (syndi-

3. [Oral : Barthes indique que son savoir est « de deuxième, troisième ou quatrième main ».]
4. Cité par Finley, *Démocratie antique et Démocratie moderne*, *op. cit.*, p. 81.
5. Cité par Finley : il s'agit de la *Politique* d'Aristote, VI, 1319 a 19-38.

cales, politiques, comités, colloques, conseils, etc.). En somme : anti-participationniste et anti-réunionniste.

4) Je pense qu'il faudrait joindre au dossier « apathie » le thème de la discrétion. J'ai donné une description par le Tao du *Prince discret*[6] : la démocratie se définissant alors par une *discrétion* (par une légèreté) des appareils, de la participation, de la responsabilité, de la collectivité.

Grenier, 144

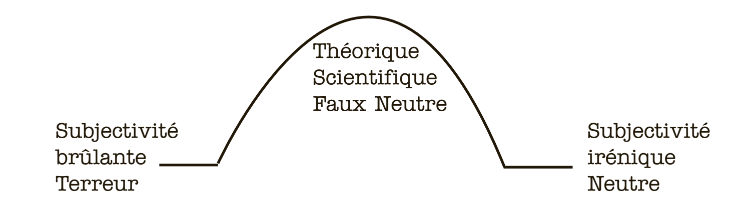
5) Enfin, lorsqu'on parle de démocratie, il ne faut jamais oublier la position de Spinoza, suffisamment paradoxale pour être relevée (car le mot « démocratie » est d'une banalité nauséeuse, dont il faut se réveiller[7]). Un commentateur dit : « Les deux traités de Spinoza, consacrés aux problèmes religieux et politique, sont animés d'un esprit démocratique, mais l'idée profonde de Spinoza, c'est que l'idéal démocratique favorise le mieux l'avènement d'une sagesse aristocratique, fondée sur la connaissance vraie, et accessible à quelques-uns seulement[8]. »

Zac, 118

→ L'apathie aurait au fond partie liée avec l'« aristocratie » : ce serait (thème nietzschéen) le « grégaire », le « réactif » (les faibles, les prêtres, les hommes du ressentiment) qui serait « activiste » (≠ actif), participationniste.

6) Enfin, un mot, au gré d'une citation un peu terrifiante, de l'apathie « théorique ». Lyotard, en effet, évacue la notion de critique au nom d'une « apathie théorique » (= très proche du Neutre : d'ailleurs, je partage avec Lyotard le goût du mot « dérive »). Lyotard se fait vertement reprendre par le trotskyste Scalabrino (*Marx ou crève*, nº 2, p. 67) : « … Pour nous il n'y a jamais assez de terreur dans le théorique, jamais assez de terreur pour en secouer la fatuité, les certitudes, l'apathie… Nous sommes pour la terreur dans le théorique parce que jamais la place que s'y taille la subjectivité ne sera assez grande[9]. » Intéressant (quoique terrifiant) parce que position d'une courbe en cloche[10].

F. Richard, p. 322



6. Voir plus haut, p. 60.
7. Voir « L'image » (OCIII, 873).
8. Sylvain Zac, *La Morale de Spinoza*, Paris, PUF, 1966, 3ᵉ éd., 1972, p. 114.
9. Camille Scalabrino, « La Science du texte rencontre Lacan », *Marx ou crève. Revue de critique communiste*, juillet 1975.
10. Barthes précise à l'oral qu'il y aurait d'abord la brûlante terreur de la subjectivité, puis la subjectivité théorique et scientifique du faux neutre, puis la subjectivité irénique du neutre.

7) S'ASSEOIR

Le *Wou-wei* a sa posture, à la fois symbolique et effective (efficiente) : le *s'asseoir*. On sait que c'est l'étymologie même du Zen : *zazen :* s'asseoir, posture commune du Zen et du Tao :

a) Tao

Dans l'une des pratiques recommandées par le Tao pour rendre le corps immortel : 1) interrompre les céréales ; 2) se nourrir des souffles (respiration embryonnaire : retenir le souffle et parvenir à le faire passer dans tout le corps : par l'œsophage) ; 3) nourrir l'esprit (pas au sens spiritualiste : dominer les esprits qui sont dans le corps) par la méditation *Tso Wang* ; mais cette méditation se confond avec (s'épuise dans) une posture : s'asseoir (et perdre conscience) : en fait : « méditer » = « s'asseoir » = avoir l'esprit libre sans sujet de méditation (≠ méditation centrée de la tradition religieuse et philosophique occidentale[11]) → s'asseoir = (méditer) = ne rien méditer. Ou plus précisément perdre conscience du nom : *Wang Ming*[12], c'est-à-dire perdre conscience de la gloriole (je traduis dans mon langage : des images), et finalement, d'une certaine façon, perdre conscience du nom même du Tao (ne pas en tirer gloire, comme d'une doctrine dont on serait propriétaire ou représentant) : « Connaître le Tao est facile : n'en pas parler est difficile. » (Toujours la même aporie : connaître le Neutre est facile : le connaître et en parler est difficile — pour le moins.)

b) Dans le Zen

Vrai Zen, 57

Le *s'asseoir* est lié à l'idée de non-profit : *Mushotoku :* non-profit, non-désir de prendre (*mu* = non + *shotoku* = profit) → *Shikantaza* = s'asseoir sans but, sans profit. En dépit de sa négativité « forte », ne pas aplatir le geste (la posture) : s'asseoir est actif = acte, antonymique à « se laisser tomber sur place » : Beckett *(Tous ceux qui tombent) :* « Ah, me répandre à terre comme une bouse et ne plus bouger[13]. » Car l'assis pense, veille *(viget animus → corpus sentit)*, jouit dans la paresse. → Rêve de toute une journée, une fois, complètement assis : sans aucune demande, tâche, responsabilité.

Watts, 153

Mot que j'ai toujours eu envie de mettre en épigraphe à des textes, des livres : poème Zenrin : « Assis paisiblement, sans rien faire, / le printemps vient et l'herbe croît d'elle-

---

11. Oral : Barthes mentionne Loyola.
12. Barthes associe le nom et l'image dans « L'image » (OCIII, 874).
13. Pièce de théâtre parue en 1957 aux Éditions de Minuit. P. 12.

même[14]. » → 1) Souvenir personnel : éblouissement de ce mot simple rapporté à ceci : traversant un village marocain « oublié » (en retrait de la grand-route Rabat-Casablanca), je vis sur un mur un enfant « assis paisiblement sans rien faire » → sorte de *satori* : évidence de la vie pure et sans vibrations de langage → enfant ici : sorte de *guru*, de médiateur. 2) Noter la syntaxe du français traducteur : anacoluthe : entre la désignation de la posture et l'évidence cosmique, le sujet disparaît : il n'y a pas d'ego : il y a une posture et la nature (ce serait peut-être ça, la vraie écologie : mais on serait loin des listes écologiques électorales et des marches collectives). 3) Cela veut dire ne pas dormir, se mettre dans un processus (plus ou moins accompli, peu importe) de dégradation, d'exténuation : « vouloir » → « penser » → « rêver» → « révasser» → s'asseoir sans rien faire. *Cf.* Gide vieux (1948) : « ... ne se sent bien que s'il consent à ne rien faire du tout. Il prétend se sentir ralenti jusque dans sa pensée... » 4) « Assis paisiblement sans rien faire » = veut dire en réalité se mettre complètement hors de l'univers de la faute : peut-être impossible pour un Occidental : ne rien faire, sans faute, sans dette : idée tenace qu'on doit le temps à quelque chose, à quelqu'un. Posture chrétienne : à genoux. Posture fasciste : debout. Posture asiatique : s'asseoir → donc : une posture, comme je l'ai dit, complètement symbolique et complètement efficiente, donc qui dépasse et exténue le symbolique, sans recourir à aucun empirisme (c'est le cas de le dire).

Gide, 86

On peut encore préciser et actualiser le « assis ». Ici, je suis assis, et voici comme je le vis : si je n'aime pas le « magistral », s'il m'angoisse et me blesse (bien qu'on me l'envoie périodiquement dans les gencives comme si j'en étais responsable), ce n'est pas à cause du « monologue » (je suis persuadé qu'en fait je dialogue avec ceux qui sont là, surtout lorsqu'ils veulent bien revenir régulièrement), c'est à cause d'une déviation de l'« assis » : l'« assis-devant » ; c'est le dispositif chaire-salle qui fait le magistral (*École :* mieux[15]). Dans le Zen, on n'est assis devant rien, c'est même ce qui définit le Zen. Être assis devant rien : quadrature du cercle : dans les restaurants, les trains, dans la vie, il y a toujours quelqu'un qui vient s'asseoir devant vous.

---

14. Ce poème, cité dans les *Fragments d'un discours amoureux* (OCIII, 678) et dans la *Vita Nova* (OCIII, 1302), est tiré du livre d'Alan W. Watts, *Le Bouddhisme Zen*, *op. cit.* Selon ce dernier (p. 131), « le *Zenrin Kushu* est une anthologie de quelque cinq mille poèmes en deux vers compilés par Toyo Eicho (1429-1504) ».
15. L'École des hautes études, où Barthes ne se trouve pas face aux participants mais avec eux autour d'une table.

L'ANDROGYNE

Dernière figure, mais non ultime. N'a pas de valeur conclusive, cependant a une valeur significative. En effet : androgynie, comme toute atteinte à la division des sexes : point extrêmement et continûment sensible de la *doxa* → critère de clivage parfait, sorte de test de l'ouverture / fermeture au Neutre → (Récemment *Tribune des critiques de disques*[16] : Purcell. Hautes-Contre, Golea[17] : ça le gênait, il n'en démordait pas : « Il faut que les femmes soient les femmes, etc. » Fernandez[18] avait beau lui représenter que l'androgynie est une grande force mythique, un fait de civilisation riche, ample, « naturel », rien à faire : que des hommes chantent avec des voix de femmes, ça le dégoûtait, etc.)
Je vais, ce nonobstant, m'occuper de l'androgyne, parce que « originairement » — au niveau de la langue, sous sa forme endoxale, la grammaire — le Neutre est une question de sexe. Il est en effet temps, pour finir, de dire un mot de ce par quoi nous aurions dû commencer (mais nous avons choisi le hasard, non la logique) : le Neutre grammatical, le genre Neutre[19].

1) LE SEXE DES MOTS

(Je vais simplifier à l'extrême un immense dossier linguistique.)

a) Le Neutre des grammairiens

Adam, 29

Damourette et Pichon, I, par. 306

Genre = catégorie grammaticale ; en principe n'est pas restreinte au sexuel : = « ensemble des phénomènes par lesquels se manifeste dans le langage un concept ontologique primitif qui est la division en plusieurs classes de la masse des noms représentant les divers êtres[20] » → Les répartitions peuvent différer d'une langue à l'autre. Exemple : *animé* / *inanimé* ; *andrique* (hommes, dieux) / *métandrique* (femmes, animaux, choses) : Iroquois, Caraïbe ; *masculin* / *féminin* / *neutre* (sans

16. Émission de critique musicale sur France-Musique.
17. Antoine Golea était un critique musical.
18. Dominique Fernandez, écrivain français né en 1929.
19. Voir « Rencontre avec Roland Barthes » (OCIII, 1064).
20. Lucien Adam, *Du genre dans les diverses langues*, Nancy, Berger-Levrault, Mémoires de l'Académie Stanislas, 4e série, t. XV, 1883, p. 29-64.

sexe). — Paul : *anthropique* (hommes et femmes) / *métanthropique* (animaux et choses). → Deux remarques :

a) Parfois pas de genres : Papous, Negritos, Chinois ne peuvent faire rentrer la notion des sexes dans leur système : hongrois (finno-ougrien) : *lui* se dit comme *elle* (roman *Elle et lui* « intraduisible »).

b) Des notions comme *animé* sont pénétrées de croyances religieuses : algonquin : animé = animaux, arbres, pierres, soleil, lune, étoiles, tonnerre, neige, glaces, blé, tabac, traîneau, briquet.

Adam, 55

Langues à Neutre : l'indo-européen → sanskrit, zend, grec, latin, slave, germanique, vieux celtique ≠ langues d'où le Neutre a disparu : hindoustani, portugais, italien, français, néo-celtique indo-européen : sexiste parce que le Neutre peut désigner tantôt l'inanimé tantôt le neutre. Neutre = sans sexe → grammairiens hindous : le Neutre : « genre propre aux êtres qui n'engendrent ni ne conçoivent ».

Adam, 54

Vendryès, 106

Ce qui complique le problème du Neutre : au départ, coïncidence de la série morphologique (une catégorie grammaticale s'exprime nécessairement par des morphèmes : pour que le Neutre existe il faut qu'il y ait un morphème du Neutre[21]) et de la série sémantique (Neutre = inanimé et/ou asexué). Mais souvent, dans l'histoire de la langue, des distorsions, des confusions, des désordres, dans le parallélisme des deux séries : des morphèmes neutres s'effacent, attirés par leur ressemblance avec masculin et féminin, des flottements sémantiques se produisent entre animé et sexué : il y a des animés insexués : les petits d'animaux, par exemple (et même : enfant, *to nèpion, to paidion, baby*, bébé[22]).

Sémantiquement, le Neutre renvoie essentiellement à l'inanimé, c'est-à-dire à la chose : *bonum*, et à ce qui est assimilé à la chose : nous avons vu *paidion* ; il y a aussi *mancipium*, esclave. Hypothèse sur l'origine du morphème (point intéressant où la série morphématique rejoint la série sémantique, où la langue est motivée) : en latin : Neutre = nominatif = vocatif = accusatif : le Neutre serait un ancien accusatif = mots qui à l'origine n'étaient pas employés au nominatif, c'est-à-dire comme sujet → Neutre = le non-sujet, celui à qui la subjectivité est interdite, qui en est exclu *(mancipium)*.

Grde Encycl.

Il y a eu une « débâcle du Neutre » dans les langues indo-européennes (déjà amorcée en latin) : proximité des morphèmes

21. Joseph Vendryès, *Le Langage*, Paris, Albin Michel, 1950.
22. « Le bébé ? rien de plus neutre », *La Chambre claire* (OCIII, 1181). *To nèpion*, en grec : l'enfant en bas âge.

masculins et neutres : le neutre est absorbé dans le masculin, mais les neutres pluriels *(folia)* → féminin. Il s'agit donc de raisons morphologiques. Mais, comme toujours, la forme emporte des rêves, des images de contenus, la forme (ici la langue) infléchit l'idéologie latente, l'imaginal d'une langue → disparition du neutre en français → deux conséquences contradictoires, mais qui se complètent dialectiquement pour former une certaine figure de la langue française en proie à la division des sexes :

1. Passage massif des neutres à la forme masculine : contribue à une certaine indifférenciation, brouillage des marques sexuelles ; le Neutre servait de repoussoir, il permettait de marquer le sexe par rapport au non-sexe → empire indifférencié à forme masculine → c'est le féminin qui devient marqué. *Cf.* Empire romain, quand la qualité de *civis* a été étendue à tout le monde.

2. En même temps, quoique « œcuménique », le masculin garde une dominance. Mots toujours notés sous leur forme masculine. Dans notre esprit, masculin et féminin ne sont pas des symétriques[23]. Nous pensons le mot au masculin, le féminin est senti comme une forme dérivée. Règles des écoles : le féminin se forme en ajoutant un *e* muet, etc. Le féminin = un dérivé. Imaginez une grammaire à l'envers où l'on dirait comment former le masculin à partir du féminin : quels ravages ! → Le « sentiment linguistique » resexualise la langue au profit du masculin, mais comme hypocritement[24].

Durand, 27

Damourette et Pichon[25] : très paradoxalement et « courageusement » mais à faux (≠ les grammairiens positivistes de l'anti-motivation), en bons cratyléens, ont essayé de resexualiser l'interprétation du français. Thèse naturaliste et analogique : dans tout mot français, il y a une vague idée du sexe de son référent : la « sexuisemblance ». À première vue, ça fait rire, tant l'immotivation des genres est évidente en français : c'est dingue de chercher pourquoi la « théière » serait non seulement « au féminin », mais « féminine » ! Mais cet accès d'ironie scientifique passé, après tout, reste posé le problème des associations subconscientes du mot au niveau du genre : il y a des métonymies de sexuisemblance. L'ennui, c'est que

Damourette et Pichon, I, par. 310

23. Marguerite Durand, *Le Genre grammatical en français parlé à Paris et dans la région parisienne*, Paris, d'Artrey, 1936, p. 27 : « Nous nous rappelons, nous pensons le mot sous sa forme masculine ; celle-ci ne se présente pas à notre esprit comme un mot pourvu d'un genre ou d'une forme quelconque, c'est le mot lui-même. »
24. [Oral : « sous le leurre d'une généralité », ajoute Barthes.]
25. Jacques Damourette et Édouard Pichon, grammairiens français, auteurs de *Des mots à la pensée, essai de grammaire de la langue française*, 8 vol., Paris, d'Artrey, 1968-1983.

Damourette et Pichon revalorisent l'empreinte féminine, mais selon une idéologie conformiste de la femme comme soumise, passive[26]. Par exemple : il y a des machines au féminin, quand une puissance extérieure doit féconder leur passivité : couveuse, balayeuse, faucheuse, et des appareils libres au masculin : curseur, viseur, remorqueur. Damourette et Pichon avouent leur embarras devant « théière » (après tout elle fait le thé !) : « Il est souhaitable que cette question soit reprise ultérieurement par les chercheurs. » Oui, sans doute : et (heureusement) cela dépendra toujours de l'idéologie du temps, car le sexe, c'est une « idée » !

b) De la langue au discours

Donc, dans la langue française (comme structure de morphèmes) : pas de Neutre. Cette carence peut être sentie comme un manque, et c'est de là qu'il nous faut partir :

1) Carence reconnue et admirablement « exploitée » par Blanchot (*Entretien infini* # 439). À propos d'Héraclite : L'un-la chose-sage : « Par cette nomination neutre que la traduction française n'a pas le pouvoir d'accueillir directement, quelque chose nous est donné à dire pour lequel notre manière d'abstraire et de généraliser est inhabile à promouvoir des signes » ; et : « En une simplification évidemment abusive, l'on pourrait reconnaître, dans toute l'histoire de la philosophie, un effort soit pour acclimater et domestiquer le "neutre", en y substituant la loi de l'impersonnel et le règne de l'universel, soit pour récuser le neutre en affirmant la primauté éthique du Moi-Sujet, l'aspiration mystique à l'Unique singulier. Le neutre est ainsi constamment repoussé de nos langages et de nos vérités. »

Blanchot

2) Le discours supplée la langue : rappeler toujours ceci, inscrit au fronton de la *S* littéraire[27], issue de la linguistique, mais la suppléant (s'ébattant dans son *Supplément*) : Mallarmé, *Variations sur un Sujet*, Pléiade, p. 364. « — *Seulement*, sachons *n'existerait pas le vers :* lui, philosophiquement rémunère le défaut des langues, complément supérieur. » Rappeler que pour Mallarmé (*Quant au livre*, p. 375) : « qu'il <le vers> se dissimule, nommez-le Prose, néanmoins c'est lui si demeure quelque secrète poursuite de musique, dans la réserve du Discours ». → Je rappelle encore une fois (parce qu'on en a fait toute une histoire) que c'est dans ce sens que j'ai pu parler d'un fascisme de la langue:

Mallarmé

26. « La mer est d'aspect changeant comme une femme », avec une citation de Michelet à l'appui, p. 381.
27. Signe pour « Sémiologie ».

Vico, Michelet, 36

la langue fait de ses manques notre Loi, elle nous soumet abusivement à ses manques : douze tables, *Uti lingua nuncupassit* (a nommé, institué, prononcé, proclamé) *ita jus esto*[28] *:* la langue est loi et *dura lex*. Or le *sed lex*, le discours (la littérature) le « tourne », le dévie ; c'est le supplément, comme acte de suppléer : → littérature = liberté → devant la loi-manque du Neutre (de la langue), le discours (au sens le plus large du terme : l'énonciation : littéraire, éthique, pathétique, mythique) ouvre un champ infini, moiré, de nuances, de mythes, qui peuvent rendre le Neutre, défaillant dans la langue, vivant ailleurs. Par quelle voie ? Je dirai d'un mot vague : la voie de l'affect : le discours vient au Neutre par l'affect.

3) Cette dérive, j'en prendrai l'origine dans un tout petit coin, un recoin de la langue elle-même : le petit lexique des hypocoristiques ou des caritatifs : interpellation affectueuse à même le lexique et non dans le discours.

L'hypocoristique repose en effet sur une oscillation des genres : refrain populaire XIX[e] siècle :

Dauzat, 57

« Tiens ! Voilà Mathieu,
Comment vas-tu ma vieille ?
Tiens ! Voilà Mathieu,
Comment vas-tu mon vieux[29] *? »*

L'hypocoristique change les genres : marque l'affect par le tourniquet des sexes : Mon chéri, mon chou → à une fille ; ma vieille → à un garçon.

Damourette et Pichon, I, par. 317

On pourrait dire : 1) Hypocoristique et neutre : confusion déjà identifiable au niveau du lexique des petits d'animaux (pigeonneau, ourson, chaton, biquet, etc.) : pas de sexuisemblance ; Damourette et Pichon : la pullisemblance[30]. 2) Dans la mesure où Neutre tire le sujet vers la chose : il est d'autant plus fétichisable, désirable, possédable. Il faudrait reprendre ici le dossier freudien du petit phallus enfant : *das Kleine*[31].

4) Ainsi le Neutre embrasse les deux sexes ; au reste, affinité, dans la morphologie européenne, entre le Neutre et le collectif : dans certains recoins de la morphologie, il est globalisant, totalisant → d'où pour nous, peut-être, changement à

28. « Aux actes religieux qui composaient seuls toute la justice de l'âge divin, et qu'on pourrait appeler *formules d'actions*, succédèrent des *formules parlées*. Les secondes héritèrent du respect qu'on avait eu pour les premières, et la superstition de ces formules fut inflexible, impitoyable : *uti lingua nuncupassit ita jus esto.* » Cette formule latine, signifiant : « Que le droit soit tel que ce que la langue a institué », est issue des *Œuvres complètes de Vico* de Jules Michelet (*Œuvres complètes*, t. I, Paris, Flammarion, 1971, p. 296).
29. Cité par Albert Dauzat, *Études de linguistique française*, Paris, d'Artrey, s.d.
30. Mot formé d'après le latin *pullus*, petit d'animal.
31. En allemand, « le petit ».

vue. Nous nous sommes appuyés souvent sur la structure brondalienne : A / B / ni A ni B / et A et B[32] →
Nous devons — et ce sera tout de même un peu le dernier mot de cette « traversée » — renverser le modèle structural : le Neutre, le Neutre dont nous avons parlé, le Neutre étendu au discours (des textes, des conduites, des « motions »), ce n'est pas Ni… Ni, c'est « à la fois », « en même temps » ou « qui entre en alternance » : → Le Neutre (renversement structural : notre coup de théâtre), ce serait le complexe : mais le complexe indémêlable, insimplifiable : « l'enchevêtrement amoureux » (Nietzsche) des nuances, des contraires, des oscillations : insupportable à la *doxa*, délectable au sujet. → Et donc le Neutre ce n'est pas ce qui annule les sexes, mais ce qui les combine, les tient présents dans le sujet, en même temps, tour à tour, etc. → Nous débouchons ici sur un grand mythe : l'androgyne.

2) L'ANDROGYNE

Farce

1) Comme toujours, les choses importantes (nous l'avons déjà vu) ont leur version-farce[33]. L'androgyne a sa version-farce : l'hermaphrodite → universellement discrédité. Le monstre : non terrifiant, mais pire : inquiétant (se rappeler l'image de l'hermaphrodite dans son landau d'enfant, au soleil, Fellini-*Satyricon*)[34]. Monstre car anatomique, chirurgical : rapports de médecine : voir *Herculine Barbin dite Alexina B*, présenté par Foucault (Gallimard), et prochain volume de l'*Histoire de la sexualité* sur les hermaphrodites[35]. J'ai dit : farce. Bizarrement, constitué fortement au plan anatomique (les deux sexes, les deux génitalités à la fois), l'hermaphrodite est lié au thème de la fadeur, de l'avortement. Ainsi se nouent dans un même dégoût l'homme-femme, l'avorté, le décadent : voir l'efféminé selon Zola : *Paris* (p. 41) : monde dualiste, manichéen : la pourriture bourgeoise d'un côté (gouvernement, police, argent, justice, presse) ≠ de l'autre côté, la pureté idéaliste de la société future (l'ingénieur anarchiste Guillaume Froment et sa famille : science + humanité + naturalité, loyauté, etc.) → *a)* du côté du bien

32. Voir la page 31.
33. *Roland Barthes par Roland Barthes*, OCIII, 162. Dans le cours, voir p. 116.
34. Ce film de Federico Fellini, d'après Pétrone, date de 1972.
35. *Herculine Barbin* paraît chez Gallimard en 1978. Michel Foucault écrit p. 133 : « La question des étranges destinées qui sont semblables à la sienne, et qui ont posé tant de problèmes à la médecine et au droit surtout depuis le XVIe siècle, sera traitée dans un volume de l'*Histoire de la sexualité* consacré aux hermaphrodites. »

(révolutionnaire) : l'ajustement de l'idéalisme (c'est-à-dire quand il faut le corriger, le rectifier) se fait d'une manière noble : l'idéaliste peut se tromper. Exemple : l'anarchiste : il a trouvé le secret d'un explosif et pense d'abord à fabriquer des bombes (notamment pour faire sauter le Sacré-Cœur) ; mais ensuite cette vue terroriste est corrigée : il faut employer l'explosif pour un moteur nouveau ; ≠ *b)* du côté du mal (bourgeois) : le mal est fixé comme une essence indéplaçable, incorrectible, et cette essence est monstrueuse : c'est celle de l'efféminé décadent, que Zola appelle l'androgyne : comble de la pourriture : le fils du baron Duvillard, Hyacinthe, vit avec une princesse snob et décadente (c'est tout de même un homme), mais le reste est en lui féminin :

« Il [Hyacinthe] avait vingt ans, il tenait de sa mère ses pâles cheveux blonds, sa face allongée d'orientale langueur, et de son père, ses yeux gris, sa bouche épaisse d'appétits sans scrupules. Écolier exécrable, il avait décidé de ne rien faire, dans un mépris égal de toutes les professions ; et, gâté par son père, il s'intéressait à la poésie et à la musique, il vivait au milieu d'un monde extraordinaire d'artistes, de filles, de fous et de bandits, fanfaron lui-même de vices et de crimes, affectant l'horreur de la femme, professant les pires idées philosophiques et sociales, allant toujours aux plus extrêmes, tour à tour collectiviste, individualiste, anarchiste, pessimiste, symboliste, même sodomiste <Verlaine au procès Rimbaud : "On dit sodomite, *M. le président."> sans cesser d'être catholique, par suprême bon ton. Au fond il était simplement vide et un peu sot. En quatre générations, le sang vigoureux et affamé des Duvillard <…> tombait tout d'un coup, comme épuisé par l'assouvissement, à cet androgyne avorté, incapable même des grands attentats et des grandes débauches*[36]*. »*

2) Face à l'hermaphrodite, l'androgyne n'est pas sous la pertinence directe de la génitalité : = réunion de la virilité et de la féminité en tant qu'elle connote l'union des contraires, la complétude idéale, la perfection. Ce qui sépare l'hermaphrodite de l'androgyne : finalement, une décision de valeur, une évaluation : un passage à la métaphore. La génitalité diffuse dans ses caractères secondaires : en cela elle devient « humaine », non plus animale ; par exemple : la *tinctura* de Boehme[37]. → D'où l'androgynie comme surhumanité :

---

36. *Paris*, roman de Zola qui date de 1898, réédité chez Stock en 1998. L'extrait, lu par Barthes, se trouve p. 59.
37. Les *tincturae* sont dans la théorie boehmienne les « principes » de vie : *limbus* et *matrix*.

Dans l'hermétisme en général (relayé par la Kabbale, l'alchimie et un mystique comme Boehme — je laisse de côté l'androgynie du *Banquet*), androgynie originelle et androgynie future.

a) L'androgynie originelle. 1) Dieu : avant la création, Dieu

Hutin, 61

Androgyne[38]. Ensuite s'est partagé en deux êtres opposés, dont le coït a produit le monde : soleil = masculin / terre = féminine (lune : mère vierge) ; *cf.* Hermès Trismégiste (le dieu lunaire des Égyptiens) : hermaphrodite, le dieu Tuisto

Hocke, 254 [Dante, *Enfer*, III, 34-64]

des Germains, le Janus romain, visage masculin et visage féminin[39]. 2) Les anges : androgynes[40]. 3) Adam. Premier homme androgyne : très vieille notion : Orient, Occident, Égypte, Chine ; source dans le monde iranien[41] ? Adam : le premier Adam, l'Adam céleste = androgyne. Genèse I, 25-26 : « Il les créa mâle et femelle <…> il leur donna le nom d'Adam. » Adam, selon Boehme = androgyne : c'est-à-dire non pas asexué (pur esprit), mais réunissait dans son corps

Boehme, 225

céleste les deux « *tincturae* », la masculine et la féminine. Mot

230

hardi de Boehme : Adam = « une vierge masculine[42] » *(männliche jungfrau) :* peut engendrer « sans déchirement du corps » → Christ : second Adam ; lui aussi : une vierge masculine.

b) L'androgynie future, ou initiatique, mise en scène par deux traditions étroitement mêlées : la Kabbale et l'alchimie :

1. *Kabbale* (= « tradition ») : science spirituelle introduite dans le judaïsme par Moïse l'Égyptien → *Zohar*, ou « livre de

Nataf, 202

la splendeur » (XIIe ou XIIIe siècle)[43] : commentaire du Pentateuque, influencé par le platonisme. → Entre Dieu et le monde : dix idées-mères ou *Séphiroth*[44] : Dieu créa le cosmos par l'intermédiaire de ces dix puissances (= Verbe) et des vingt-deux lettres de l'alphabet qu'il donna aux Hébreux ;

---

38. Serge Hutin écrit « hermaphrodite ». Il note : « Une des théories qui ont le plus scandalisé les théologiens est celle du dualisme sexuel, qui a été amplement développée par les auteurs hermétiques. »

39. « Dans les représentations magiques des peuples "primitifs", mais aussi chez les peuples "historiques", l'hermaphrodite, l'être bisexué est un archétype cosmique. La vie naturelle unit en soi l'élément mâle et l'élément femelle [...]. La mentalité "primitive" attribue un caractère divin à l'hermaphrodite » (Hocke).

40. « Le méchant chœur des anges qui envers Dieu ne furent ni rebelles, ni féaux » (Dante, *Œuvres complètes*, Paris, Pléiade, Gallimard, 1965, p. 897). Selon la tradition, quand Lucifer et les mauvais anges se révoltèrent contre Dieu, une partie des autres anges restèrent neutres.

41. « Comme beaucoup d'autres, ce mythe fait son apparition chez Platon : les humains furent à l'origine des androgynes, c'est pourquoi ils devinrent dangereux pour les Dieux qui les *divisèrent* en hommes et femmes » (Hocke).

42. « Adam n'était pas asexué comme le serait un pur esprit, mais réunissait en lui-même, en son corps céleste, les deux *tincturae*, la masculine et la féminine, et c'est grâce à cela qu'il peut être appelé une *vierge masculine* » (p. 230).

43. Traité ésotérique juif écrit probablement autour de 1300 par Moïse de Léon, de Grenade.

44. « La partie la plus essentielle des spéculations et des doctrines kabbalistiques se rapporte au domaine des émanations divines ou *Séphiroth* » (G.B. Scholem, *La Kabbale et sa Symbolique*, *op. cit.*, p. 48).

chaque *séphira* contient la lettre Aleph, racine des autres
lettres, soupir de Dieu → totalité des *Séphiroth* = « l'homme
céleste », émanation du Dieu, sous la forme de l'Adam Kad-
mon[45]. Les dix *Séphiroth* : complémentaires et indissociables,
féminins et masculins → Idée de perfection et d'équilibre :
deux êtres entrelacés : fécondation mutuelle des principes
masculin (esprit) et féminin (matière). Abolition des dua-
lismes : l'Adam Kadmon[46] !
2. Les alchimistes. Même chose : abolition des dualismes,
27 recherche de l'androgyne couronné. → Le grand œuvre : réa-
lisation de l'homme-femme, indissociable. (*Cf.* Tao, union du
211 *yin* et du *yang*.) → Le drame cosmique sexualisé : la
« conjunctio » ou coït du principe mâle avec le principe
femelle, le soufre et le mercure → réalisation de l'être unique,
le nouvel Adam, symbolisé par l'androgyne couronné
(*séphira* la plus élevée : la couronne : coiffe les *séphiroth*
220 mâles (le père : intelligence, force, gloire) et femelles (la
mère : sagesse, grâce, victoire) → celui qui y parvient abolit
les contraires : « rayonnait comme l'or vivant ». (Pour les
alchimistes, les métaux sont vivants.)
3) Donc l'androgyne, c'est le Neutre, mais le Neutre, c'est
en fait le degré complexe[47] : un mélange, un dosage, une dia-
lectique, non de l'homme et de la femme (génitalité), mais du
masculin et du féminin. Ou mieux encore : l'homme en qui il
y a du féminin, la femme en qui il y a du masculin. C'est
pourquoi, du point de vue de l'homme, parce que c'est un
homme qui parle : Bachelard, rapporté par Guitton et par un
auditeur (Thierry Gesset) : le neutre = « une féminité voilée ».
Neutre (si c'est un homme qui parle) : = homme trempé, bai-
gné dans la féminité (comme un acier trempé dans certaines
Baudelaire, 137-8 eaux). Admirablement dit par Baudelaire :
*« De Quincey <...> a remercié la Providence <...> d'avoir eu
ses premiers sentiments modelés par les plus douces des
sœurs et non par d'horribles frères toujours prêts aux coups
de poing,* horrid pugilistic brothers. *En effet, les hommes qui
ont été élevés par les femmes ne ressemblent pas tout à fait
aux autres hommes <...> Le bercement des nourrices, les
câlineries maternelles, les chatteries des sœurs, surtout
des sœurs aînées, espèce de mères diminutives, transfor-*

45. C'est « l'Être primordial », écrit Georges Nataf, qui ajoute : « Les kabbalistes considéraient que Dieu, dans sa bonté, avait donné à l'homme une possibilité, cachée dans les lettres, de redevenir l'Adam Kadmon. »

46. « Adam est androgyne et doué de puissances magiques qui en font le maître de la nature » (p. 225). C'est l'« homme originel » selon Scholem (p. 122).

47. *Cf.* la notion de troisième terme dans OCIII aux pages 147, 196, 803.

ment, pour ainsi dire, en la pétrissant, la pâte masculine. L'homme qui, dès le commencement, a été longtemps baigné dans la molle atmosphère de la femme, dans l'odeur de ses mains, de son sein, de ses genoux, de sa chevelure, de ses vêtements souples et flottants <…> y a contracté une délicatesse d'épiderme et une distinction d'accent, une espèce d'androgynéité, sans lesquelles le génie le plus âpre et le plus viril reste, relativement à la perfection dans l'art, un être incomplet. Enfin, je veux dire que le goût précoce du monde *féminin,* mundi muliebris, *<…> fait les génies supérieurs. »*

Neutre : « homme en qui il y a du féminin ». Mais peut-être pas n'importe quel féminin (peut-être y en a-t-il plusieurs). Rappelons-nous Freud, à propos de Léonard de Vinci : analyse du rêve du vautour : il introduit sa queue dans la bouche de
Freud, 70 l'enfant = allaitement + situation homosexuelle → le vautour maternel : *cf.* la déesse égyptienne Mout, à tête de vautour = déesse maternelle dotée d'un phallus, c'est-à-dire : seins + pénis en érection (*cf.* nombreuses divinités, suite de Dionysos) → nature androgyne de la mère. Et Freud précise (ce qui justifie la distinction que j'ai faite entre hermaphrodite et androgyne) : « C'est par un abus de langage que nous appelons ces figurations de dieux, hermaphrodites, au sens médical du mot. Aucune d'elles ne réunit en elle les véritables organes génitaux des deux sexes… ; elles surajoutent simplement aux seins, attributs de la maternité, le membre viril selon la première représentation que se faisait l'enfant du corps de la mère. »

Il faudrait peut-être en venir à ceci (je crois mal exploré) : ne pas confondre forcément la mère et la femme. Auquel cas, l'androgyne serait le sujet en qui il y a du maternel[48]. → On peut encore préciser, dériver, rêver, susciter la figure du père-mère, du père maternel, du père pourvu de seins : du père tendre : figure absente de notre mythologie occidentale, carence significative. Je me rappelle au Japon, dans le train, tendresse d'un père pour son garçon de quatre ans. Et *Guerre et Paix :* mort du vieux Bolkonski, son adieu à sa fille Marie : → scènes très vives, pour moi bouleversantes.

Freud, 111 4) De là (et je vais finir ici), reprenant Freud et Léonard, nous pourrions dire peut-être que le Neutre a sa figure, son geste, son inflexion figurée en ce qu'elle est inimitable : le sourire, le sourire léonardien analysé par Freud : Gioconde, Ste Anne, Leda, St Jean, Bacchus : sourires à la fois d'hommes

48. Oral : Barthes évoque Proust.

et de femmes, sourires-figures en qui s'abolit la marque d'exclusion, de séparation, sourire qui circule d'un sexe à l'autre : « sourire de béatitude extatique, semblable à celui qui se jouait sur les lèvres de sa mère (Caterina) tandis qu'elle le caressait[49] ». Même si la référence biographique me paraît trop précise, anecdotique, il y a, me semble-t-il, cette vérité : l'idée que le paradigme génital est déjoué (transcendé, déplacé), non dans une figure de l'indifférence, de l'insensibilité, de la matité, mais dans celle de l'extase, de l'énigme, du rayonnement doux, du souverain bien. Au geste du paradigme, du conflit, du sens arrogant, qui serait le rire castrateur, répondrait le geste du Neutre : le sourire.

Exit le Neutre.

---

49. « Il est possible que dans ces figures Léonard ait dénié le malheur de sa vie amoureuse et l'ait surmonté par l'art en figurant l'accomplissement du désir, chez le garçon fasciné par sa mère, dans cette réunion bienheureuse du masculin et du féminin » (Freud, p. 147).

Annexe

LES INTENSITÉS [1]

1) NEUTRE, STRUCTURE, INTENSITÉ

F. Bacon, *Organon*, 85, II, par. 11 *sq.*

1) Bacon. Classification : recherche des formes éternelles et immobiles : « Sur la propriété donnée, il faut d'abord faire comparaître devant l'intelligence tous les faits connus qui offrent cette même propriété » (exemple : recherche de la forme de la chaleur) → naturellement, privilège du « déclic » structural, paradigmatique : *a)* Tables d'être et de présence (exemple : les rayons du soleil, les foudres). *b)* Tables de disparition ou d'absence dans les analogues (analogues : parce que les faits négatifs répondent aux faits positifs) = les rayons de la lune — valeur heuristique du paradigme : présent / absent, marqué / non marqué : c'est déjà le principe de commutation de Hjelmslev, lui aussi heuristique. Mais Bacon ajoute : *c)* Table des degrés (comparaison de degrés) → c'est postuler hors du paradigme (présent / absent) un troisième terme, qui n'est ni le degré zéro, ni le degré complexe : c'est le degré intensif, le plus ou moins, l'intensité.

Gradient

Intensité et structure

2) Rapport de la structure et du gradient (gradient = « accentuation progressive, spatialement ou temporellement, des dimensions intensives (concentration, vitesse) d'un *stimulus* (gradient d'odeur, gradient lumineux) ou d'un comportement (gradient de but) », *Comportement animal*, p. 232) → le gradient n'a pas été jusqu'à ce jour un opérateur structural (structuraliste). Structuralisme = oui / non (+ ni oui ni non + oui et non), marqué / non marqué. Mais pas de conceptualisation méthodique du plus / moins → par exemple l'analyse structurale classique (« héroïque ») serait forclose devant un monde daltonien : un sujet daltonien total, complètement aveugle aux couleurs, pourrait tout de même distinguer un objet bleu d'un objet rouge : les deux objets lui

Daltonisme

1. À partir de cette figure commencent les figures non données au cours, au nombre de trois : « Les Intensités », « Donner congé », « L'Effroi ». Il existe aussi dans les fiches préparatoires un certain nombre de « figures abandonnées » : Abandon, Apnée, Bisémie, Centre, Cerne, Prose, Signature, Tassé, Tranquillité, Violence, etc. (Fonds Roland Barthes / Fiches IMEC).

paraissent gris mais de clartés différentes : rouge : semble très foncé, presque noir, et le bleu, un gris très clair. (Important, car animaux ne perçoivent pas toutes nos couleurs : abeilles perçoivent le bleu, aveugles au rouge : les paradigmes changent du tout au tout.) (*Comportement animal*, p. 48.)

3) Gradient et Neutre se trouvent dans la même position à l'égard de la structure paradigmatique : tous deux déjouent le paradigme — l'intensité, à vrai dire, encore plus radicalement que le Neutre classique qui a été récupéré par la complexisation de Hjelmslev-Brøndal. Mais on a compris déjà que notre Neutre (77-78 !) n'est pas classique et qu'il englobe tout ce qui déjoue le paradigme antagoniste, la structure étroite : donc le Neutre structural et les intensités : l'intensité concerne le Neutre parce que c'est une notion qui fuit le paradigme → nous considérons donc que le Neutre est le champ des intensités non paradigmatiques (introduisant une subtilité dans le paradigme), et nous demandons en conséquence que le Neutre ne soit pas conçu, connoté comme un aplatissement des intensités mais au contraire comme un émoustillement (< mousse champagne).

Neutre et intensité

4) Signaler un cas, un exemple, qui : *a)* indexe l'existence de formes atopiques structuralement, *b)* montre comment la notion de *gradient* est transposable dans le champ (la pertinence) éthique, la conduite du discours sous le regard de l'autre : Gide *(Cahiers de la Petite Dame) :* « Son *oui* peut toujours fluctuer jusqu'au *non*, s'étirer jusqu'au *oui* et cela sans aucune logique, sans aucune justification, simplement selon les brusques perspectives que lui ouvre son imagination et qui sont imprévisibles. » Laissons tomber la « psychologie » et retenons ici une forme rarement prise en compte par l'analyse : l'étirement — forme cependant importante, si l'on reconnaît qu'il y a des sujets qui ne connaissent pas ou ne reconnaissent pas leur désir (du moins pas tout de suite: je connais mes fantasmes « immédiatement », mais mes désirs ? J'étire la réponse à l'incident), à la question qui les interroge.

Étirement

Gide, 162

2) APOPHASE ET APHÉRÈSE

Nous allons saisir : Neutre-intensité-structure (paradigme) dans un champ très subtil, celui de la théologie négative. Langage de Denys l'Aréopagite (membre de l'Aréopage, converti par saint Paul : donc Ier siècle) :

Deux lexiques : A) mots en *archè* (= principe de ; exemple :

théarchie) = mots de l'affirmation, de la positivité = *cataphase* ; renvoient à Dieu comme cause (on peut donc le « parler ») (saint Thomas) ≠ B) mots en *huper* ou mots avec un alpha privatif = mots de la négativité = *apophase*. Renvoient à l'En-soi inaccessible de la déité. Par exemple : superineffable-suressentiel ; ou encore : l'entière déité, la plus-que-bonne, le plus-que-dieu, la plus-que-vivante, la plus-que-sage. Fait penser à la Toute Toute de Genet[2] → pour nous, intéressant : dans l'apophase se réunissent le superlatif *(huper)* et le privatif : l'au-delà et l'en-deçà du mot = la même région : le superlatif absolu = manière de Neutre, car excède, déjoue le paradigme, par extra-vagance → l'intensité la plus haute rejoint la négativité non paradigmatique.

Denys
Gandillac, 34

Car, si, dans un premier temps, la négativité (apophase) prise dans un paradigme (≠ cataphase), dans la théologie négative, il y a un second temps qui défait le paradigme du *oui* / *non* : à la suite de Denys, il faut distinguer la négation sur le plan mystique *(apophase)* de la négation sur le plan logique *(aphairésis*[3]*) :* celle-ci : division, dépouillement, ablation *(ablatio) :* ce qui est *dans* le paradigme est hors de l'intensité : cette intensité du privatif, de l'apophase qui est attestée par le recours au superlatif absolu.

365

3) LES CHANGEMENTS DE NOM

Au dossier des intensités (nous ne faisons qu'ouvrir des dossiers) : les changements de nom, par développement ou réduction d'intensité → processus linguistique, lexical, curieux, car d'ordinaire le lexique d'une langue s'organise, non selon le principe d'intensité, mais selon le principe de structure, par présence / absence, marque / non marque : siège + bras = fauteuil ; siège – bras = chaise, etc. Il est rare (à vérifier) que la langue reconnaisse par son lexique que la simple variation d'intensité puisse créer des êtres sémantiques individués (enquête lexicographique à faire). La transformation de l'intensité apparaît comme « paradoxe » notable → exemples relevés essentiellement par des esprits « curieux », Baudelaire, Bacon, les Sophistes :

Baudelaire, 37

1) Baudelaire : « … un peu de confiture verte, gros comme une noix, singulièrement odorante, à ce point qu'elle soulève

2. « Ayant à exprimer un sentiment qui risquait d'amener l'exubérance du geste ou de la voix, les tantes se contentaient de dire : “Je suis la Toute Toute” » (Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, 1948, p. 95).
3. Mot grec : « action d'ôter, abstraction, soustraction », qui a donné entre autres « aphérèse ».

Cf. malaise (colère)

une certaine répulsion et des velléités de nausée <bien dit : la velléité de nausée ; *cf.* malaise>, comme le ferait, du reste, toute odeur fine et même agréable portée à son maximum de force et pour ainsi dire de densité. Qu'il me soit permis de remarquer, en passant, que cette proposition peut être inversée, et que le parfum le plus répugnant, le plus révoltant, deviendrait peut-être un plaisir, s'il était réduit à son minimum de quantité et d'expansion. » (→ Esthétique baudelairienne subtile : les intensités et des renversements.)

Bacon, *Organon*, 174, II, par. 46

2) Bacon : « Dans l'infusion de rhubarbe, la vertu purgative se manifeste la première, et ensuite le pouvoir astringent. Nous avons observé quelque chose de semblable en préparant une infusion de violettes dans le vinaigre ; d'abord il s'exhale une odeur douce et délicate ; ensuite se dégagent les parties terreuses de la fleur, et l'odeur est perdue. C'est pourquoi, si l'on fait infuser des violettes pendant une journée entière, on n'obtient qu'une odeur très faible ; mais que l'infusion dure un quart d'heure seulement, après lequel on retire les fleurs… pour en mettre de nouvelles en recommençant ainsi l'opération jusqu'à six fois pendant une heure et demie, on obtiendra une infusion exquise ; la violette n'aura pas séjourné dans l'eau plus d'une heure et demie, et cependant l'essence aura un parfum délicieux, ne le cédant en rien à celui de la fleur et se conservant une année entière… » (Ici : important : gradient de temps, le temps (la durée) comme intensité → toute la musique, singulièrement les expériences de la musique contemporaine : sous l'invocation des violettes de Francis Bacon.)

Sophistes, 121

3) Enfin, Prodicos, sophiste, s'efforce de distinguer les noms se rapportant à un même objet (la volupté) : joie (épanouissement raisonnable), volupté (épanouissement déraisonnable), délectation (volupté produite par l'oreille), satisfaction (volupté produite par le discours). Ceci témoigne simplement d'une subtilité lexicale ; mais voici les changements de nom

129

opérés par des changements d'intensité : « Doublez le désir et vous avez la passion. Doublez la passion et vous avez le délire. »

4) LE MINIMALISME

Par rapport à l'échelle des intensités, le Neutre, mythiquement, est assimilé à la restriction, à l'effacement, au minimum : Neutre serait une sorte d'éclat minimal. → C'est un peu juste, c'est grandement faux.

Minimal Art

Encycl. Univ.

Une image fausse du Neutre en tant que minimaliste : le « Minimal Art », New York # 1960 : artistes opposés au débordement de l'expressionnisme abstrait de l'action-painting ; dépouillement de toute signification extra-visuelle (littérature, symbolisme) : l'objet doit être présenté dans une évidence simple, la clarté d'une réalité irréfutable → facture dépersonnalisée et même mécanisée → « Neutraliser » forme et couleur : bannir toute émotion, toute anecdote. → De mon point de vue, l'assimilation du Neutre et du minimal est un contresens 1) parce que le Neutre n'abolit pas l'affect mais seulement le conduit, en règle les « manifestations » 2) parce que le neutre minimaliste ne concerne pas l'esthétique, mais seulement l'éthique.

Cf. Arrogance

Il pourrait en effet y avoir une pensée minimaliste du Neutre ; ce minimalisme se situerait ainsi : un style de conduite qui tend à diminuer la surface de contact du sujet avec l'arrogance du monde (*cf. infra* « Arrogance ») et non pas avec le monde, l'affect, l'amour, etc. : en cela, donc, il y aurait minimalisme éthique, mais nullement esthétique ou affectif : → trois points de réflexion (parmi bien d'autres possibles) :

1) Le problème général : confrontation de mon intensité avec les intensités extérieures (des autres, de l'autre) :

Baudelaire, 41

a) Problème posé — c'est logique — par Baudelaire à propos du *H* : sujet qui a pris du *H* et ceux qui n'en ont pas pris → « différence de diapason et de niveau » → même sans *H* : nombreuses expériences sociales, mondaines, où tout d'un coup, le sujet se sent déphasé, « dénivellé », « désharmonisé » (niveau, diapason), déréalisé par rapport aux autres qui lui paraissent excessifs, emphatiques, excités, faux → réflexe de repli, de tassement : ne pas se faire voir, et ne pas faire voir qu'on désire ne pas se faire voir = minimalisme pur.

Spinoza, Zac, 30

b) En termes spinoziens : aspect actif de notre être = *conatus* (volonté, appétit, exigence indéfinie d'existence, effort pour persévérer dans son être) ; or comme nous sommes dépendants de tous les autres êtres du monde : le *conatus* peut être augmenté ou diminué : une certaine plasticité du *conatus*[4].

Tao

Cf. Conscience

2) Une éthique minimaliste juste contribuerait à harmoniser le maximum d'intensité intérieur *(cf. hyperconscience)* et le minimum extérieur → minimalisme Tao. En effet, si, chez Hegel, il y a traitement dialectique de la négation, processus

4. « Le conatus, aspect dynamique de l'essence actuelle d'une chose, constitue l'effort par lequel chaque chose s'efforce de persévérer dans son être. Pouvant être modifié par l'action des causes extérieures, dans le sens du plus ou du moins, le conatus se transforme » (Zac, *La Morale de Spinoza*, *op. cit.*, p. 27).

Grenier, 51

Le Coq et la Poule

Tao, Grenier, 124-125

vers l'épanouissement et le savoir absolu, éloge du plus — chez Lao-Tzeu, le même traitement de la négation (en toute chose sa négation) est mystique : retour à l'indistinct, éloge du moins[5] → Lao-Tzeu tend à l'apologie du minimum, c'est-à-dire à l'image minimale. D'où le trait, scandaleux pour notre sens occidental de l'*imago*, du *caquet de la poule*[6] : c'est pour cela que je me suis arrêté un instant sur l'*épochè* sceptique — car il existe d'autres *épochè* qui ne sont pas éthiques, mais purement philosophiques : *épochè* cartésienne et surtout *épochè* husserlienne, mise entre parenthèses phénoménologique (voir Husserl : *Idées directrices pour une phénoménologie*, NRF, notamment p. 101, paragraphe 32)[7].

3) Un minimalisme politique ? Ce serait évidemment aller à contre-courant de l'idéologie politique actuelle → nous sommes en effet dans une ère de maximalisme politique : *a)* le politique saisit tous les phénomènes économiques, culturels, éthiques ; *b)* les conduites politiques se radicalisent : arrogance des langages, violence des actes : partout un totalisme (sans parler forcément du totalitarisme) politique. → Ce maximalisme se trouve dans le capitalisme (façonnement des demandes par la logique du marché : tout le sujet est saisi dans son désir même) et dans le socialisme d'État (grégarité, répression des individualismes, des dissidences) → à ce maximalisme, on peut opposer utopiquement le rêve d'une socialité minimale : formulé naïvement par Cage : « Si l'objectif est d'atteindre à une société où l'on puisse faire n'importe quoi, il faut que la part de l'organisation soit concentrée sur les utilités. Or cela, nous pouvons l'obtenir dès maintenant avec notre technologie (utilités : la baignoire, le téléphone, l'eau, l'air, la nourriture). Il faut d'abord que chacun dispose de ce qu'il lui faut pour vivre, sans que les autres soient en mesure de le priver de quoi que ce soit. »

---

5. « Hegel croit à un processus qui va vers l'épanouissement et tend vers un savoir absolu. Lao-Tzeu, tout au contraire, n'aspire qu'au retour à l'unité primordiale et indistincte. L'un fait l'éloge du plus, l'autre du moins » (glose de Jean Grenier).

6. « Avoir conscience de sa puissance virile (savoir qu'on est un coq), et se tenir néanmoins volontairement dans l'état inférieur de la femelle (de la poule) ; se tenir volontairement au plus bas dans l'empire. »

7. Husserl écrit, dans ce passage consacré à l'*épochè* phénoménologique de 1950 : « Je n'ai le droit d'admettre la réalité du monde qu'après l'avoir affectée de parenthèses. [...] Ce monde maintenant n'a plus pour nous de valeur ; il me faut le mettre entre parenthèses sans l'attester mais aussi sans le contester. De la même façon, toutes les théories, aussi bonnes soient-elles et fondées à la façon positiviste ou de toute autre manière, et toutes les sciences qui se rapportent à ce monde doivent subir le même sort. »

DONNER CONGÉ

Étymologie : donner congé / congédier. Intéressant, car le trait sémantique pertinent — ce qui sépare et oppose les deux sens : la violence. Libération ≠ cessation d'un service. Congé < *commeatus :* action de se rendre dans un endroit, de s'en aller → langage militaire : titre de permission. (Mais pour nous : se rendre ailleurs, envoyer ou s'envoyer ailleurs ≠ congédier < ital. *congedare* < *congedo* > français, congé.)

1) ÉPOCHÈ, ÉQUILIBRE

a) Épochè (épéchein)[8]

Sceptiques, 10, 47
86, 206

Origine conceptuelle de cette figure : *épochè :* notion fondamentale du scepticisme grec = suspension (de jugement) : « La *suspension* est l'état de la pensée où nous ne nions ni n'affirmons rien[9] » (Sextus Empiricus) et *Sceptiques* p. 47.
Noter : L'*épochè* est l'aboutissement des dix modes ou tropes d'→nésidème[10] (en gros : constat de la diversité contradictoire des impressions, opinions, mœurs, jugements). → L'*épochè* procure l'ataraxie, le repos. *Sceptiques* 206.
Noter : 1) *Épochè :* suspension du jugement, non de l'impression ; ce n'est pas un irréalisme : le sceptique garde contact avec ce qu'il sent, ce qu'il croit sentir : il ne met pas en doute la sensation, la perception, mais seulement le jugement qui
12 d'ordinaire accompagne cette sensation : « Soulignons fortement (Sextus Empiricus) que, lorsqu'il énonce une proposition, le sceptique se contente de décrire la représentation sensible qui est la sienne, et d'énoncer l'état de sa sensibilité, sans y ajouter son avis… » → donc on garde le *pathos* (l'état de la sensibilité). → Scepticisme : n'est pas une « abdication » des intensités : il garde « la vie pour guide » (belle formule).
2) *Épochè* a une dimension éthique (vise à un « bonheur », à une « justesse », etc.).

---

8. Infinitif grec du verbe « suspendre ».
9. Dans les *Hypotyposes*, I, 8-10 ; cité par J.-P. Dumont, p. 10. « Le terme de "suspension du jugement", ou "épochè", vient de l'état de suspension propre au jugement qui se trouve dans l'impossibilité d'affirmer ou de nier en raison de la force égale propre aux objets de sa recherche » (*Hypotyposes*, I, 196 ; cité par Dumont, p. 47).
10. « On les désigne aussi par les synonymes d'arguments *(logoi)* ou de lieux *(topoi)* » (J.-P. Dumont).

b) Équilibre

Cependant, bien voir (car sur ce point nous nous séparerons peut-être de la visée sceptique) que l'*épochè* sceptique est définie comme une opération quasi physique : l'équilibre entre les forces contraires, produisant une immobilité: Sextus (p. 12) : « Disons, pour parler d'une manière très générale, que la suspension est le résultat de la mise en opposition des choses[11]. »

L'équilibre : mot banal, qu'on trouve dans des disciplines, des discours très divers : mot-mythe, dans la mesure où il est affecté « spontanément » d'une valeur positive : équilibre mental, physique, être équilibré, etc. → faudrait repérer les cas où la constatation d'un équilibre est négative : « forces politiques en équilibre » ≠ visée révolutionnaire ? Rapport de l'équilibre et de l'immobilité, de la sécurité ? Équilibre comme antonyme de crise, autre mot mythique ? Équilibre et risque : équilibriste ?

Faudrait d'ailleurs nuancer, aborder une typologie des équilibres : chercher les pensées (les philosophes) où il y a un sentiment original, non banal, de l'équilibre ; explorer notamment *a) Nietzsche et la Philosophie*, dans Deleuze, p. 127 : type actif : ne contient pas exclusivement des forces actives mais rapport *normal* entre une réaction qui retarde l'action et une action qui précipite la réaction : le maître ré-agit = agit ses réactions[12] ; *b) Freud* (Jean Laplanche, « Faire dériver la sublimation », *Psychanalyse à l'Université*, t. II, nº 8, septembre 77, p. 579) : ce qu'on pourrait appeler la physiologie fantasmatique de Freud : énergie biologique rapprochée de l'énergie psychique → équilibre interne = constance d'un niveau d'une norme biologique peut être menacée soit par le processus interne lui-même (exemple : la faim, qui met en branle le besoin), soit par afflux intempestif d'énergies externes : régulation de la température → ces deux exemples biologiques → deux cas de « déséquilibre » (psychique) : 1) la pulsion, 2) le traumatisme.

À l'image mythique de l'équilibre, on peut opposer une autre image : celle de la dérive : une opposition (conflit / paradigme) peut être « neutralisée » par blocage équilibré des forces (des termes du paradigme) mais aussi par feinte, dérive loin de la dualité antagoniste. Entre équilibre et dérive ce qui vient comme différence, comme enjeu, c'est évidemment la sécurité.

---

11. « En matière d'opinion *(doxa)*, ne pas professer d'opinion dogmatique *(dogma)* confère au sceptique l'impassibilité *(apatheia)* ou l'absence de trouble *(ataraxia)* » (cité par J.-P. Dumont, p. 206).
12. Deleuze : « Si nous demandons ce qu'est l'homme du ressentiment, nous ne devons pas oublier ce principe : il ne ré-agit pas. »

2) CONGÉ, DÉRIVE

Dérive = donner congé à l'opposition — ou prendre congé doucement de…
Ce qui (m')empêche de vivre l'*épochè* comme un « équilibre », c'est qu'en fait elle subit fatalement une dramatisation, dans la mesure où le monde ne la tolère absolument pas, la refuse radicalement (radicalement veut dire : ne la comprend pas) : objet, je crois, d'un refoulement farouche. Ce que la « société » ne tolère pas :

Refus de l'*épochè*

A) Envahissement du monde, de la vie relationnelle, sous couvert du mythe de la « communication », par les « questions », questionnaires, enquêtes, etc. : non pas tellement des demandes d'avis que des mises en demeure de s'identifier publiquement (ordinateur : ficher tout le monde → fiche d'identité intellectuelle : la gauche tombe dans le panneau) → question → commination, précisément du oui / non, du paradigme → opprobre jeté sur la réponse impossible : « je ne sais pas » : toujours reçu comme une « dérobade » décevante, jamais comme une réponse précisément responsable (pleine, doctrinale, littérale) : car enfin, s'il était vrai que « je ne sais pas » : par exemple si le nucléaire est dangereux, si l'insoumission généralisée est souhaitable quoi qu'il arrive, etc. (je cite à dessein des thèmes « gauchistes » à l'égard desquels je me sens à la fois affinité et doute, et sur lesquels on passe son temps à me mettre en demeure de « savoir ») → il faudrait ici une réflexion vaste, sérieuse, au niveau d'une « philosophie » de l'Histoire, d'une théorie de la civilisation actuelle sur les nouveaux rapports (de force) entre l'information (le savoir) et la décision (le jugement). Autrefois : savoir humain, en gros, maîtrisable par un seul homme (évidemment élitique) : Leibniz dernier « honnête homme » ; ensuite il faut être plusieurs, mais cela reste maîtrisable : l'Encyclopédie. Aujourd'hui, l'information : pulvérisée, non hiérarchisée, portant sur tout : rien n'est à l'abri de l'information et en même temps rien n'est à portée de la réflexion → l'Encyclopédie est impossible → je dirai : plus l'information croît, plus la connaissance recule et, donc, plus la décision est partiale (terroriste, dogmatique) → « je ne sais pas », « je refuse de juger » : scandaleux comme une expression agrammaticale : ne fait pas partie de la langue du discours. Variation du « je ne sais pas ». Obligation vous est faite par le monde de « vous intéresser » à tout : interdit sur le désintérêt, fût-il provisoire → Un intellectuel (c'est évidemment de lui qu'il s'agit) est

« Je ne sais pas »

requis, sommé d'avoir un avis sur tout, c'est-à-dire de s'intéresser à tout : tel veut avoir mon avis sur ce qu'il a écrit de la science-fiction, comme s'il allait de soi qu'on s'intéresse toujours et partout à la science-fiction : impossible de faire admettre une sorte de mise en congé (d'où le titre de la figure), à terme bien sûr, des intérêts, des jugements. Comment dire sans provocation : « Provisoirement, je ne m'intéresse pas à la science-fiction, les livres d'enfants, la ponctuation, etc. » (je cite des « sollicitations » vécues). C'est le *peut-être*, le *provisoirement*, qui fait farfelu. Comment mettre sur ma demeure ou mon entreprise intellectuelle un écriteau : « Fermeture de jugement pour congé annuel » ? Qui accepterait de dire : « Je ne fais pas profession de responsabilité » — ou, parodiant M. Teste (en plus provocant) : « La responsabilité n'est pas mon fort. »

« Je ne sais pas » provoque une image dévalorisée et comme dévirilisée : vous êtes renvoyé à la masse méprisable des indécis, de ceux qui ne savent pas pour qui voter : vieilles bonnes femmes perdues que l'on brutalise : votez ce que vous voulez, mais votez ; peu importe ce que vous savez, mais sachez → ≠ philosophiquement : on retrouve ici la provocation sceptique : l'une des formules sceptiques (Sextus Empiricus) : « Je ne comprends pas » : *akatalèptô* (je ne saisis pas) : c'est l'acatalepsie[13].

Sceptiques, 45

Bacon, *Organon*, 1

B) Autre aspect du même scandale (de l'*épochè*) : impossibilité du monde à accepter la suspension de réponse à une demande, à la demande :

1) Phénomène de la sur-demande : bien décrit par le témoin de Gide (*Cahiers de la Petite Dame*, p. 103, 1948) : « C'est sur ce mode touchant qu'il continue à me parler longuement de tout : des demandes d'argent dont on l'accable de tous côtés, des promesses imprudentes qu'il fait, puis qu'il retire, ne sachant littéralement pas où il va, incapable de faire un compte, allant de la témérité à la crainte de ne pouvoir faire face à tout, et n'ayant jamais la sensation que son attitude l'engage, mais rongé de remords s'il a déçu et ayant la crainte de perdre, par lassitude, ce geste spontané d'accueil qui est véritablement le sien. » Et (p. 101) : « Chère amie, je suis débordé, on me demande trop de choses, et trop de choses à la fois, je finis par dire oui, presque au hasard, pour qu'on me laisse en paix… Lassé, je finis par penser de

13. L'autre formule est : « je manque d'une représentation compréhensive » (J.-P. Dumont).

tout : pourquoi pas ? » (Nous verrons qu'il y a un autre *pourquoi pas* que celui de la lassitude.)
La surdemande entraîne dans une sorte de psychose, car situation de piège typique + dépense énorme d'énergie pour dire *non*. Surdemande : se définit par le point où il faut plus d'énergie pour dire *non* que pour faire l'article demandé + hallucination de la cible. Je me sens cible cherchée par des boules d'énergie qui veulent m'agripper, me saisir : lettres, téléphones, demandes, offres. *Cf.* Schreber et les rayons divins[14] : c'est comme cela que commence la paranoïa ! La différence, c'est que je sais que les boules sont une métaphore → chacun croit qu'il est seul à demander (≠ réalisme absolu : se persuader qu'on n'est jamais seul, en quoi que ce soit).

Impitoyable

2) Or, je ne puis jamais « ne pas répondre » : refuser *oui*, c'est dans le code ; ne pas répondre *non*, c'est hors du code. Je ne puis « suspendre » ma présence au monde (sauf à prendre une décision totale, définitive : le monastère, le désert — l'érémitisme) ; je ne puis suspendre temporairement ma présence au monde ; car le monde continue sans pause à me demander, à m'exiger : le monde est impitoyable, infatigable → (plongé dans le deuil, tel ou tel continue à me demander impérieusement ce que je pense de son texte, etc. : le monde continue).
3) Timides ébauches de suspension (de congé) :
1. Pour mémoire, le geste de la non-réponse (*cf.* figure « Réponse ») : Euryloque traversant le fleuve : *« Ciao »*[15].
2. On pourrait dire aussi : le bafouillage (oui… non… euh) : caricature de l'ignorance en situation d'examen : = « je ne sais pas » : = avoir l'air de répondre (il y a du signifiant) mais sans message. Éluder non la réponse mais la non-réponse.
3. Retarder la réponse : le dilatoire *(dilatus :* de *differe)* avec l'espoir (souvent réalisé) que la question se perdra, la demande se déplacera, et qu'il n'y aura plus à répondre. Aspect névrotique : Janet (cité par Bachelard, p. 45) : « les conduites du néant », les « conduites différées » : interruption d'une action dont la suite est reportée à l'avenir. Devise : « demain » ; mais ici ce serait différance (dilation) non névrotique, mais tactique (au reste, nouveau dossier : la névrose comme tactique, les comédies de névrose) → digression : quand la non-réponse, ou la réponse retardée, reste prise

Le dilatoire

14. Sigmund Freud, *Le Président Schreber*, remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa décrit sous forme autobiographique, 1910 ; repris dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954. Schreber se vantait de pouvoir fixer tranquillement le soleil.
15. Il a été vu plus haut, p. 157.

Inquisition, 35

dans un système terroriste (≠ Neutre) : le dilatoire contrôlé : procédure Inquisition : inquisiteur arrivant dans un village, sermon général : que les hérétiques se présentent dans un délai de quinze jours à un mois = le temps de grâce (s'ils se dénoncent, pas de peine ou peine légère et secrète) → ce que l'institution refuse, c'est l'infini du dilatoire, car l'essence du dilatoire c'est son désir d'être infini ; ce que le sujet au Neutre espère secrètement, c'est que l'Inquisition périra dans les quinze jours, que le casse-pieds se cassera lui-même un pied !

4. Jouer du *pourquoi* / *pourquoi pas ?* → De l'hésitation par exemple à se faire psychanalyser : on peut dire : *pourquoi pas ?* (pourquoi m'y soustraire ?) Mais un rien de bascule peut faire dire aussi : *pourquoi ?* Toutefois, ce *pourquoi* doit être dit en second (après le premier). Le vrai mouvement du Neutre serait celui de la dialectique Zen (voir la lettre dans « Rites » : 1) les montagnes sont... 2) ne sont pas... 3) sont...)[16] : il y a une traversée de la position contraire : la première position ne revient pas à la même place : → *pourquoi ?* → *pourquoi pas ?* → *pourquoi ?* L'oscillation fait passer par une expérience du déniaisement ; important, notamment en ce qui concerne la psychanalyse, car la refuser risque toujours d'être la refouler : gens fermés primairement à la psychanalyse : insupportables d'arrogance (arrogance de la raison) ; mais il y a une arrogance de la psychanalyse → on louvoie entre les deux arrogances : c'est la formule même des Sceptiques : *oudén mallon :* pas plus ceci que cela, ici que là → pourquoi / pourquoi pas ?

5. Autre forme de « congé » : la démission. → En général image dépréciative, soit image faible : « dignité » de certaines démissions : c'est digne mais tout de même « moins bien » que de lutter — soit image très négative, dévirilisée : « attitude démissionnaire ». → Il suffirait pourtant, peut-être, d'un adjectif pour troubler les choses : concevoir une démission violente (générale, radicale, obstinée). Noter : le neutre peut être violent, peut assumer l'adjectif, non le substantif. Que penserait la *doxa* d'une démission violente ? Pourrait-elle même la concevoir ? → C'est un oxymoron, donc à la limite du langage. Et tout de suite apparaît la relève mystique : Angelus Silesius 98 :

« L'entièrement abandonné est pour toujours libre et un ;
De lui à Dieu, peut-il être une différence ? »

---

16. Voir plus haut, p. 164.

L'EFFROI

Cf. Conscience

Brève figure : nécessaire cependant 1) parce que la notion — ou le *pathos*, car nous ne faisons pas de philosophie ou tout au moins une philosophie pathétique —, la notion est bien cernée ; 2) parce que c'est un pathos d'où surgit naturellement, qui fait briller le désir de Neutre.
Effroi < *exfridare* (*gaul* latin) < francique *fride* (*friede*, paix) : faire sortir de l'état de tranquillité. (Cela va très bien à notre figure.)

1) L'EFFROI

Sceptiques, 14

Le Trouble sceptique

1) Rappelons : scepticisme pyrrhonien recherche la quiétude (ataraxie). Mais la « suspension » *(épochè)* n'exclut pas le trouble → Sextus Empiricus : « Nous ne pensons pas que le sceptique est absolument sans trouble, mais s'il est troublé, c'est seulement par les nécessités : nous convenons qu'il peut avoir froid, avoir soif et connaître des sentiments analogues » (→ ce n'est pas un stoïcisme) → évidemment, nous ne pouvons, nous, nous arrêter à une conception purement physiologique du « trouble » par insatisfaction des besoins. D'une manière générale, la civilisation ne peut plus se penser en termes de « besoins » purs : besoin subsumé sous le désir → développement d'un imaginaire → l'effroi = figure forte de l'imaginaire.

Le galop

Baudelaire, 41

2) L'effroi est une forme (puisque des « contenus » variés) mais il y a une forme de la forme, c'est-à-dire une métaphore topique : le galop (penser, culturellement, à toutes les chevauchées infernales et chevauchées-princeps : la chevauchée faustienne) → sujet qui a pris du *H*, seconde phase ; tout d'un coup il rencontre un « objet de terreur » → peur « supplice ineffable » → « J'étais comme un cheval emporté et courant vers un abîme, voulant s'arrêter, mais ne le pouvant pas. En effet, c'était un galop effroyable et ma pensée, esclave de la circonstance, du milieu, de l'accident et de tout ce qui peut être impliqué dans le mot *hasard*, avait pris un tour purement et absolument rapsodique » (rapsodie : faite de morceaux disparates[17] : *patch work*) → « objet de terreur » : production

17. Le verbe *rhaptein* signifie en grec « coudre ».

de l'imaginaire : un mot, une pensée, un incident minime de la vie sociale, affective, quelque chose qui traverse brusquement la conscience → retentissement énorme, assombrissement général qui va mettre des heures à se résorber (il y faut en général une nuit) : le « galop » commence : c'est l'effroi, l'expulsion hors de la paix (étymologie) → Baudelaire parle très bien d'un esclavage de la circonstance : c'est Faust sur son cheval emporté par Méphisto.

3) Freud s'est occupé de l'effroi, surtout, je crois à propos de Léonard de Vinci (voir Laplanche, à propos du livre d'Eissler sur Léonard[18] ? 582). Léonard : excessivement sensible au trauma, sensible aux stimulations soudaines, même d'intensité basse. Sans cesse sur le point d'être blessé. Marge de stimulation tolérable très étroite → émotion contre laquelle il devait se protéger : non l'angoisse mais l'effroi[19]. La plupart du temps, se sentait sur le point d'être submergé par un effroi soudain[20] → effroi = arrivée soudaine d'énergie débordant immédiatement toute défense possible → importance de la métaphore : être submergé, débordé : *ueberwältigung* → Image poétique ou picturale fréquente : les vagues comme galop : le galop des vagues.

2) L'ANGOISSE

Freud : angoisse ≠ effroi (voir, je crois, *Principe de plaisir*[21]) → effroi : activité (imaginaire) intense ≠ angoisse = « situation » (anxiogène) : par exemple, celle de la souris blanche

Comport. animal, 33

(*mus musculus*, variété albinos) mise dans un espace circulaire vide, sans recoins, sans repères : elle se sent à découvert, vulnérable aux prédateurs, et surtout anxiogène : la situation conflictuelle *(cf. double bind)* par exemple : partagée entre une motivation alimentaire et un besoin de fuite

18. K. Eissler, *Leonardo da Vinci*, Londres, Hogarth Press, 1962. Le livre, sous-titré « Étude psychanalytique », a été traduit en français aux PUF en 1980. Il est commenté par Jean Laplanche dans la revue *Psychanalyse à l'Université*, *op. cit.* Dans la fiche IMEC 787, Barthes a noté cette phrase de Laplanche : « Eissler met en rapport cette indépendance <par rapport à la volonté consciente de l'érection> avec le désir de Léonard d'obtenir le contrôle par la connaissance, par les machines, et notamment le contrôle du vol. »

19. « Ce terme d'effroi [...] a son histoire psychanalytique, avec la distinction posée par Freud dès le départ entre l'effroi et l'angoisse : l'effroi est comme une survenue soudaine d'énergie débordant immédiatement toute définition possible, l'effroi qui crée un état qu'il nomme *"ueberwältigung"*, un terme bien difficile à traduire » (Laplanche).

20. « Eissler rappelle [...] les tentatives faites par Léonard pour effrayer lui-même ses semblables, et d'abord pour effrayer son père » (Laplanche).

21. « L'angoisse comporte quelque chose qui protège contre l'effroi et donc aussi contre la névrose d'effroi » (*Au-delà du principe de plaisir*, in *Œuvres complètes*, t. XV, Paris, PUF, 1996, p. 282).

→ réactions émotionnelles d'angoisse : mictions, défécations, et, chose surprenante : gestes compulsifs de toilette[22]. Énigme : comment interpréter ? Mais peut-être, c'est pour cela que je soulève le problème : nous nous trompons tout à fait, du tout au tout, tant nous sommes installés à la fois dans notre anthropomorphisme et dans la langue (c'est la même chose) : ce n'est peut-être pas du tout une toilette (*cf.* le chant des oiseaux souvent, paraît-il, chant de souffrance et de colère).

3) LA PRIÈRE

Peut-être fait-il partie du Neutre de reconnaître la peur : ne pas la censurer verbalement, très rare chez nous : civilisation « machiste » : point d'honneur à ne pas montrer sa peur. Moi-même, je ne montre pas mon effroi : j'ai l'air calme et on m'en fait parfois une sorte de reproche : on ne sait pas quel *pathos* il peut y avoir derrière une voix (par ce sombre dimanche, 21 août 1974, émotion aux larmes d'écouter le IVe acte de *Pelléas*)[23]. Peut-être le fantasme persistant du roman-à-écrire implique-t-il ceci : puisque sans carapace, invisible à quiconque, envie d'un espace d'écriture où ce pathos cesserait d'être clandestin : le roman le mettrait entre guillemets.
Sagesse exemplaire des Grecs à cet égard : (Maistre 76) : ils faisaient de l'effroi une divinité à qui, dès lors, il était possible de sacrifier : « L'intrépide spartiate sacrifiait à la peur (Rousseau s'en étonne quelque part je ne sais pourquoi) ; Alexandre sacrifia aussi à la peur, avant la bataille d'Arbelle… » → Le sacrifice vaut ici pour une *katharsis* → ce qui est montré, parlé une fois : dans le sacrifice, l'invocation → on pense que cela ne reviendra pas, que cela reviendra autrement : démystifié en quelque sorte : l'imaginaire décollé, distancé → paganisme, polythéisme : sagesse profonde à reconnaître, nommer et dès lors exorciser des « démons » en en faisant de petits dieux.

---

22. Ce sont des « comportements substitutifs », est-il indiqué dans l'ouvrage sur le comportement animal.
23. « La seule passion de ma vie a été la peur » : la formule de Hobbes figure en épigraphe au *Plaisir du texte*. Voir aussi « L'image » : « À l'origine de tout, la Peur. »

Résumé de Roland Barthes
pour l'annuaire du Collège de France

SÉMIOLOGIE LITTÉRAIRE

M. Roland Barthes, professeur

Cours :

« LE NEUTRE »

Il est naturel que la sémiologie littéraire se laisse guider dans ses recherches par des catégories mises au point par la linguistique. Du Neutre, genre grammatical, on a donc induit une catégorie beaucoup plus générale, à laquelle on a gardé le même nom, mais que l'on a tenté d'observer et de décrire, non plus dans les faits de langue, mais dans les faits de discours, étant entendu que ce mot s'applique à tout syntagme articulé par le sens : textes littéraires, philosophiques, mystiques, mais aussi gestes, comportements et conduites codés par la société, motions intérieures du sujet. Sur ce dernier point, on a rappelé que toute recherche, s'agissant du moins des problèmes de la discursivité, doit assumer son originalité fantasmatique : on étudie ce que l'on désire ou ce que l'on craint ; selon cette perspective, l'intitulé authentique du cours aurait pu être : *Le Désir de Neutre.*
L'argument du cours a été le suivant : on a défini comme relevant du Neutre toute inflexion qui esquive ou déjoue la structure paradigmatique, oppositionnelle, du sens, et vise par conséquent à la suspension des données conflictuelles du discours. Le relevé de ces inflexions s'est fait à travers un corpus qui ne pouvait être exhaustif ; cependant, les textes des philosophies orientales et mystiques se sont trouvés naturellement privilégiés. Ces inflexions (ou ces repères) du Neutre ont été groupées en une vingtaine de figures, chacune subsumée sous un nom. Ces figures ont été traitées dans un ordre aléatoire (de façon à ne pas imposer un sens final au cours), mais, pour la clarté du résumé, on peut les rassembler en deux grands groupes : les unes renvoient aux modes conflictuels du discours (*l'Affirmation, l'Adjectif, la Colère, l'Arrogance,* etc.), les autres aux états et aux conduites qui suspendent le conflit (*la Bienveillance, la Fatigue, le Silence, la Délicatesse, le Sommeil, l'Oscillation, la Retraite,*

etc.). À travers des touches successives, des références diverses (du Tao à Boehme et à Blanchot) et des digressions libres, on a essayé de faire entendre que le Neutre ne correspondait pas forcément à l'image plate, foncièrement dépréciée qu'en a la *Doxa*, mais pouvait constituer une valeur forte, active.
Le professeur a parfois interrompu la suite des figures pour commenter, sous forme de « suppléments », certaines observations qui lui étaient présentées par écrit. L'auditoire a ainsi été amené à participer activement au travail du cours, au gré d'un dialogue certes indirect, mais ouvert à l'actualité des réactions.

Mission : Séminaire de recherche sur la *Théorie de la lecture*, donné aux Facultés des lettres de Fez et de Rabat (Maroc), février 1978.

INDEX NOMINUM

Abraham, 57
Adam (Lucien), 234, 235, 241
→ nésidème, 75, 251
Agrippa, 75
Akar (Mirèse), 175
Altdorfer (Albrecht), 211
André (Prince), 224
Angelus Silesius, 84, 93, 256
Anne (sainte), 243
Antisthène, 91
Apelle, 220
Aristophane, 129
Aristote, 36, 53, 99, 155, 161, 230
Arjuna, 208
Armance, 111
Asmodée, 208
Augustin (saint), 52, 203, 204

Bacchus, 243
Bachelard (Gaston), 75, 123, 134, 174, 242, 255
Bacon (Francis), 36, 51, 55, 108, 125, 167, 219, 245, 247, 248
Balzac (Honoré de), 135, 137
Bandeira (Manoel), 113
Barre (Raymond), 52
Barthes (Roland), 100
Bataille (Georges), 195
Bateson (Gregory), 167, 189
Baudelaire (Charles), 41, 64, 125, 133, 135-138, 140-142, 162, 212, 213, 217, 242, 247, 249, 257, 258
Bayle (Pierre), 203-205
Bazaine (Jean), 137
Beckett (Samuel), 232
Benjamin (Walter), 41, 62, 69, 76, 111, 127, 137, 189, 202
Bernard [Profitendieu], 202
Bettelheim (Bruno), 182
Bias, 66, 98
Blanchot (Maurice), 44, 47, 48, 55, 76, 86, 103, 111, 117, 122, 129, 130, 132, 138, 147, 190, 197, 219, 237
Bloch (Marc), 197
Bloy (Léon), 39, 122, 125, 207
Boehme (Jacob), 49, 86-88, 108, 130, 168, 169, 205, 212, 240, 241
Bolkonski (Prince), 187, 243
Bonaparte (Louis-Napoléon), 116
Borgia (César), 224
Bosch (Jérôme), 81, 83, 84
Bossuet (Jacques Bénigne), 57, 91, 139
Bouddha, 60, 96, 98, 220
Brecht (Bertolt), 116, 148
Brendan (saint), 187
Brisson (Pierre), 149, 150
Brochard (Victor), 66, 106, 150
Brøndal (Viggo), 31, 246
Brulotte, 211
Bruneau (Charles), 103
Buridan (âne de), 188

Cage (John), 186, 224, 250
Calvin (Jean), 164, 204
Casals (Pablo), 121
Castaneda (Carlos), 120, 188
Castellion (Sébastien), 164
Castex & Surer, 183, 185
Castorp (Hans), 202
Cézanne (Paul), 137
Chaix-Ruy (Jules), 51, 139, 207
Chaplin (Charlie), 62, 103
Charles (Daniel), 224
Charlus (M. de), 222
Chateaubriand (François-René de), 179
Chomsky (Noam), 72
Cicéron, 36, 40, 109, 202
Cioran (Emil Michel), 90, 207
Claudel (Paul), 197
Clavreul (Jean), 43
Colomban (saint), 187
Confucius, 161
Corbin (Alain), 197
Corneille (Pierre), 198
Cortot (Alfred), 80, 118
Cottin (Nicolas), 185
Critias, 62, 201
Cyrus, 136

Damourette (Jacques) & Pichon (Édouard), 234, 236, 237
Dante (Durante Alighieri, dit), 190, 241
Darwin (Charles), 165
Deleuze (Gilles), 35, 65, 99, 111, 165, 199, 252
Denys l'Aréopagite (saint), 42, 92, 246, 247

De Quincey (Thomas), 64, 133, 142, 143, 162, 208, 212, 242
Derrida (Jacques), 72
Descartes (René), 139, 197
Diogène Laërce, 55, 66, 69, 70, 150, 160, 218, 223
Dionysos, 243
Dodds (E.R.), 110, 140, 141, 225
Dogen, 194
Dostoïevski (Fiodor), 161
Dubourjal (Hervé), 99
Dupréel (Eugène), 123, 124
Durand (Gilbert), 211, 236
Dürer (Albrecht), 211
Duvillard (baron), 240

Eckhart (Maître), 73, 84
Eissler (Karl), 258
El-Hadj, 173, 177
Épiménide, 69
Eschyle, 143
Euryloque, 150, 157, 158, 215, 255

Farinelli (Carlo Broschi, dit), 186
Fauvet (Jacques), 115
Febvre (Lucien), 197
Fellini (Federico), 230
Ferenczi (Sandor), 210
Fernandez (Dominique), 234
Fichte (Johann Gottlieb), 104, 105, 198, 206
Finley (Moses I.), 50, 230
Foucault (Michel), 230
Freud (Sigmund), 33, 34, 123, 124, 137, 165, 214, 221, 224, 243, 252, 258
Friedrich (Caspar David), 220
Froment (Guillaume), 240

Galilée, 148
Gandillac (Maurice de), 247
Genet (Jean), 247
Gesset (Thierry), 242
Gide (André), 35, 43, 48, 67, 69, 76, 109, 122, 148, 149, 157, 171-173, 196, 201, 217, 233, 246, 254
Glucksmann (André), 127
Golaud, 150-152
Golea (Antoine), 234
Greco (Domenikos Theotokopoulos, dit le), 60
Grégoire de Nysse (saint), 42
Grenier (Jean), 36, 41, 58, 60, 81, 93, 120, 129, 159, 161, 162, 191, 198, 217, 223, 225, 229, 231, 250
Grice (Herbert P.), 47, 153, 155, 156
Guérin (Daniel), 149, 150
Gui (Bernard), 203
Guitton (Jean), 242
Guyon (Mme), 57

Hakouin (Ekaku), 220
Haydn (Joseph), 163
Hegel (Georg Wilhelm Friedrich), 53, 75, 197, 199, 200, 216, 220, 249
Héraclite, 85, 105
Herbart (Pierre), 149
Hermès Trismégiste, 241
Hérodote, 141
Hippias, 136
Hipponax d'Éphèse, 71
Hitler (Adolf), 129
Hjelmslev (Louis), 31, 245, 246
Hocke (Gustav-René), 193, 241
Horney (Karen), 34
Hoveler (Carole), 113
Hugo (Victor), 210
Husserl (Edmund), 139, 250
Hutin (Serge), 86, 214, 241, 261
Hyacinthe, 240

Israël (Lucien), 90, 109, 142

Jacquot (Benoît), 110
Jakobson (Roman), 87
Janet (Pierre), 255
Janouch (Gustav), 163, 169, 172
Janus, 241
Jean (saint), 243
Jean de la Croix (saint), 57
Jerusalem (Johann Wilhelm Friedrich), 75
Joly, 153, 164, 203-205
Josserand (Mme), 222

Kafka (Franz), 55, 147, 163, 169, 172
Kakuzo (Okakura), 59, 60, 61-63, 65, 118, 119, 194
Kao-Feng, 152
Karamazov (Aliocha), 179
Kierkegaard (Søren), 57, 92, 159
Klee (Paul), 88
Klossowski (Pierre), 214
Kojève (Alexandre), 53, 56, 105, 199, 200, 215, 229

Lacan (Jacques), 34, 72, 93, 99, 134
Lanvin, 156
Lao-Tzeu, 28, 30, 57, 81, 83, 159, 161, 162, 198, 217, 250
Laplanche (Jean), 252, 258
La Rochefoucauld (François, duc de), 89
Leang Li, 223

Léda, 243
Lederer (Ernest), 163
Lefebvre (Henri), 165, 200
Leibniz (Gottfried Wilhelm), 109, 253
Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov), 35, 164
Léonard de Vinci, 224, 243, 258
Lesage (Alain-René), 208
Levinas (Emmanuel), 190
Lévi-Strauss (Claude), 87
Littré (Maximilien Paul Émile), 32, 132, 196
Lossky (Victor), 73, 84, 92
Lucifer, 168, 169
Lupin (Arsène), 183
Luther (Martin), 128, 204
Luwuh, 63
Lyotard (Jean-François), 231

Mahakashyapa, 60
Maistre (comte Joseph de), 27, 28, 90, 126, 127, 187, 199, 203, 207, 259
Malebranche (Nicolas), 139
Mallarmé (Stéphane), 237
Marchais (Georges), 52
Marx (Karl), 33, 35, 116, 123, 124, 131, 165, 197
Marx Brothers, 103, 153
Maspero (Henri), 63, 110, 222, 226
Mauriac (François), 149, 150
Mélisande, 150-152
Merleau-Ponty (Maurice), 113
Michaël, 168
Michel-Ange, 192, 193
Michelet (Jules), 34, 96, 119, 121, 127, 139, 160, 192, 197, 201, 207, 210, 238
Miller (Henry), 113
Mirabeau (Honoré Gabriel Riqueti, comte de), 203
Moïse l'Égyptien, 241
Montaigne (Michel de), 136, 227
Morsy (Zaghloul), 203
Moussu (Mme), 80
Muichkine (prince), 202

Napoléon Ier, 121
Nataf (Georges), 69, 241
Newton (Sir Isaac), 36
Nietzsche (Friedrich), 37, 97, 102, 111, 159, 165, 197, 200, 239

Octave, 111
Optat de Milève, 204

Painter (George Duncan), 185
Paracelse, 86
Parménide, 105
Pascal (Blaise), 37, 74, 136, 139, 215
Pasolini (Pier Paolo), 40, 106, 116
Patrick (saint), 187
Paulhan (Jean), 167, 177
Pelléas, 150, 151, 155, 258
Percheron (Maurice), 54
Périclès, 230
Petite Dame (voir Van Rysselberghe)
Phrynicos, 201
Pierre (saint), 182
Pivot (Bernard), 163
Platon, 53, 141, 160, 161
Pompadour (Mme de), 36
Prodicos, 248
Protagoras, 91, 195, 215
Proust (Marcel), 118, 183, 185, 218
Purcell (Henry), 234
Pyrrhon, 48, 56, 66, 74, 106, 150, 157, 158, 217, 230

Rambures (Jean-Louis de), 163
Reich (Wilhelm), 34
Remigius, 206
Rescio (Aldo), 69, 76, 137
Ribettes (Jean-Michel), 178, 196
Rimbaud (Arthur), 240
Robert le Bougre, 205
Rousseau (Jean-Jacques), 28, 29, 110, 132, 140, 161, 179, 191, 227, 259

Sade (Donatien Alphonse François, marquis de), 50, 58, 64
Sarrasine, 93
Sarraute (Nathalie), 174
Sartre (Jean-Paul), 107, 149, 174
Saussure (Ferdinand de), 71, 72
Scalabrino (Camille), 231
Scapin, 121
Schlumberger (Jean), 198
Schopenhauer (Arthur), 110, 130
Schreber (Président), 255
Sennelier, 80
Servet (Michel), 164, 204
Sextus Empiricus, 53, 220, 251, 252, 254, 257
Shankara, 93
Shelton (H.M.), 175
Sidney (Sir Philip), 143
Simonide de Céos, 136
Socrate, 160, 165, 205
Soljénitsyne (Alexandre), 35, 127
Sollers (Philippe), 172, 173
Solon, 230
Spinoza (Baruch), 185, 231, 249
Stendhal, 111
Suzuki, 57, 60, 65, 152, 156, 157, 164, 219, 220, 224

Swedenborg (Emanuel), 148, 158, 181, 182, 185

Tchouang-Tseu, 229
Teste (Monsieur), 89, 133, 134, 135, 137, 138, 143, 254
Thalès de Milet, 200, 218
Théocrite, 71, 202
Théophraste, 141
Thomas d'Aquin (saint), 73, 247
Thucydide, 230
Timon le Sillographe, 53, 157
Tolstoï (comte Léon), 27, 29, 35, 110, 161, 188, 224
Torquemada (Tomàs de), 52, 205
Tuisto, 241
Turandot, 146

Uriel, 168

Valéry (Paul), 64, 89, 134, 140, 143
Van Rysselberghe (Maria Monnom, Mme Théo, dite la Petite Dame), 48, 67, 109, 149, 171, 172, 246, 254
Verdiglione (Armando), 33
Verdurin (Mme), 222
Verlaine (Paul), 240
Vico (Giambatista), 51, 119, 139, 238
Vigny (Alfred de), 144
Vitez (Antoine), 116
Voltaire (François Marie Arouet, dit), 36, 153, 161, 181, 203

Wolf (Christian, baron von), 148
Wolf (Erich), 136, 137

Yang-Tchou, 225

Zac (Sylvain), 249
Zambinella, 93
Zéami, 120
Zénon d'Élée, 55, 217
Zola (Émile), 239, 240

INDEX RERUM

Aporie, 42, 57, 58, 61, 66, 67, 74, 102, 117, 184, 232
Atopie, atopique, 160, 184

Corps, 48, 63, 67, 69, 70, 107, 110, 114, 120, 134, 139, 157, 158, 185, 186, 212, 214, 232

Discours, 32, 36, 39, 44, 52, 61, 72, 74-76, 87, 91, 92, 99, 100, 102, 105, 109, 111, 114, 115, 124, 126, 130, 131, 132, 145-147, 155, 158-160, 172, 178, 195, 204, 205, 215, 216, 237, 238, 248, 253
Dogmatisme, dogmatique, 36, 39, 48, 54, 56, 66, 74, 76, 102, 105, 117, 121, 124, 126, 158, 195, 197, 203, 205, 215, 217, 229, 253

Écriture, 76, 77, 80, 99, 111, 122, 173, 178, 181, 184, 186, 199, 206, 207, 218, 222, 259
Époché, 38, 75, 140, 157, 250-254
Espace, 45, 61, 83, 124, 182, 185-187, 189, 190, 208, 259
Éthique, 32, 33, 37, 54, 62, 93, 99, 110, 120, 144, 171, 172, 174, 237, 238, 249-251

Image, *imago*, 38, 54, 71, 72, 74, 76, 89, 93, 103, 104, 106, 117, 139, 147, 148, 171-174, 177, 183, 184, 192, 210, 212, 213, 217-219, 223, 226, 227, 229, 230
Inquisition, 27, 28, 52, 203, 256

Langage, 36, 43-45, 50-52, 56, 57, 63, 64, 74, 84, 91-93, 122-124, 126, 127-130, 134, 139, 155, 160, 165, 177, 178, 197, 198, 206, 207, 233
Langue, 32, 43, 50, 64, 71-76, 84, 85, 88, 90, 94, 99, 118, 130, 138, 142, 159, 235-238, 253, 259

Mort, 34, 35, 40, 48, 57, 63, 66, 67, 69-71, 85, 94, 110, 119, 146, 163, 165, 174, 202, 212, 213, 217, 226
Mystique, 49, 50, 53, 57, 86, 92, 93, 97, 108, 128, 130, 134, 205, 207, 211, 241, 256

Paradigme, 31, 32, 33, 37, 49, 50, 55, 56, 65, 66, 72, 77, 83-85, 87-89, 100, 103, 106, 111, 121, 161, 171, 202, 205, 207, 208, 222, 230, 244-247, 252, 253
Pyrrhonisme, 48, 56, 66, 74, 118, 157, 215, 227, 229, 230

Satori, 152, 156, 160, 218-221, 233
Scepticisme, 53, 56, 66, 97, 104-106, 157, 199, 200, 215-217, 251, 257
Signe, 44, 51, 54-56, 60, 61, 100, 175
Suspension, 38, 69, 88, 89, 130, 181

Tao, taoïsme, 28, 36, 38, 41, 42, 57, 58, 60, 63, 79, 81, 93, 97, 100, 110, 117-120, 129, 161, 162, 165, 167, 191, 192, 198, 217, 222-226, 229, 231, 232, 242, 249, 250

Utopie, 67-71, 140, 163, 165

Vouloir-saisir, 38, 39, 41, 65, 79, 105, 106, 186, 222
Vouloir-vivre, 39, 68, 106, 222

Zen, 38, 57, 101, 119, 152, 153, 156, 157, 165, 194, 219, 232, 233

DU MÊME AUTEUR

aux mêmes éditions

Le Degré zéro de l'écriture
suivi de *Nouveaux Essais critiques*, 1953
et « Points Essais », 1972, nº 35

Michelet
« Écrivains de toujours », 1954, rééd. en 1995

Mythologies, 1957
et « Points Essais », 1970, nº 10

Sur Racine, 1963
et « Points Essais », 1979, nº 97

Essais critiques, 1964
et « Points Essais », 1981, nº 127

Critique et Vérité, 1966
et « Points Essais », 1999, nº 396

Système de la Mode, 1967
et « Points Essais », 1983, nº 147

S/Z, 1970
et « Points Essais », 1976, nº 70

Sade, Fourier, Loyola, 1971
et « Points Essais », 1980, nº 116

Le Plaisir du texte, 1973
et « Points Essais », 1982, nº 135

Roland Barthes
« Écrivains de toujours », 1975, 1995

Fragments d'un discours amoureux, 1977

Poétique du récit (en collaboration)
« Points Essais », 1977, nº 78

Leçon, 1978
et « Points Essais », 1989, nº 205

Sollers écrivain, 1979

Le Grain de la voix, 1981

Entretiens (1962-1980)
et « Points Essais », 1999, nº 395

Littérature et Réalité (en collaboration)
« Points Essais », 1982, nº 142

Essais critiques III. L'Obvie et l'Obtus, 1982
et « Points Essais », 1992, nº 239

Essais critiques IV. Le Bruissement de la langue, 1984
et « Points Essais », 1993, nº 258

L'Aventure sémiologique, 1985
et « Points Essais », 1991, nº 219

Incidents, 1987

Œuvres complètes
t. 1 : *1942-1965* ; t. 2 : *1966-1973* ; t. 3 : *1974-1980*
Édition établie et présentée par Éric Marty (1993-1995)

Le Plaisir du texte
précédé de *Variations sur l'écriture*
(préface de Carlo Ossola)
2000

Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens
Cours et séminaires au Collège de France, 1976-1977
Texte établi, annoté et présenté par Claude Coste,
sous la direction d'Éric Marty
« Traces écrites », 2002

Le Neutre
Cours et séminaires au Collège de France, 1977-1978
Texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc,
sous la direction d'Éric Marty
« Traces écrites », 2002

Œuvres complètes
t. 1 : *1942-1961* ; t. 2 : *1962-1967* ; t. 3 : *1968-1971* ; t. 4 : *1972-1976* ; t. 5 : *1977-1980*
Nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Éric Marty (2002)

Écrits sur le théâtre
Textes réunis et présentés par Jean-Loup Rivière
« Points Essais », 2002, nº492

chez d'autres éditeurs

L'Empire des signes
Skira, 1970, 1993

Erté
Ricci, 1975

Archimboldo
Ricci, 1978

La Chambre claire
Gallimard / Seuil, 1980, 1989

Sur la littérature (avec Maurice Nadeau)
PUG, 1980

La Tour Eiffel (en collaboration avec André Martin)
CNP / Seuil, 1989, 1999

Janson
Altamira, 1999

RÉALISATION : P.A.O. ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : MAME À TOURS
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2002. Nº 47844 ( )

DANS LA MÊME COLLECTION

Roland BARTHES
Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens
Cours et séminaires au Collège de France, 1976-1977
Texte établi, annoté et présenté par Claude Coste, sous la direction d'Éric Marty
2002

Jean BEAUFRET
Leçons de Philosophie (1) et (2)
1998

Hans-Georg GADAMER
Le Problème de la conscience historique
1996

Au commencement de la philosophie
2001

Jürgen HABERMAS
Droit et Morale
Tanner Lectures (1986)
1997

Maurice MERLEAU-PONTY
La Nature
Notes et cours du Collège de France
1995

Causeries 1948
2002

Jacob TAUBES
La Théologie politique de Paul
Schmitt, Benjamin, Nietzsche, Freud
1999